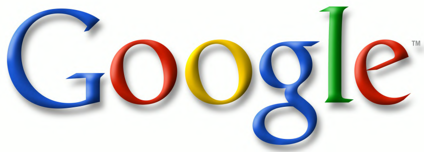


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

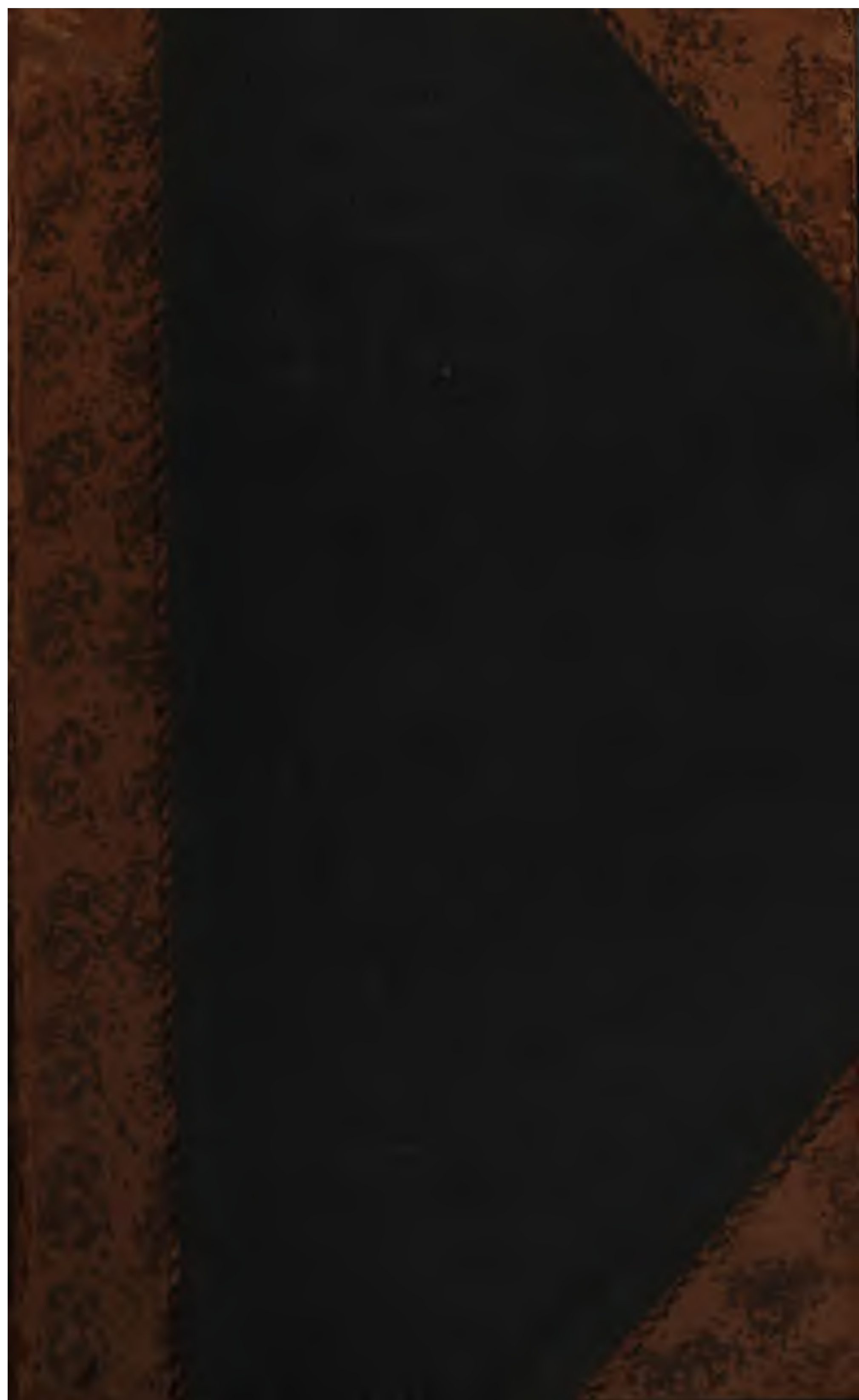
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

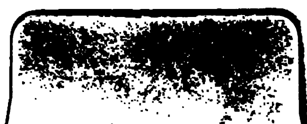
**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



39.

865.



# HISTOIRE

DE LA

# LITTÉRATURE

EN DANEMARK ET EN SUÈDE.

## OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

**ÉTUDES SUR GOETHE**, 1 vol. in-8°.
**LETTRES SUR L'ISLANDE**, 1 vol. in-8°.

IMPRIMERIE D'AMÉDÉE GRATIOT ET Cᵉ, rue de la Monnaie, 11.

# HISTOIRE

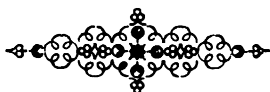
DE LA

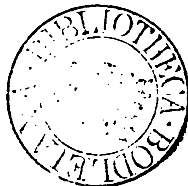
# LITTÉRATURE

## EN DANEMARK ET EN SUÈDE

PAR

**X. Marmier.**








PARIS,

FÉLIX BONNAIRE, ÉDITEUR,

RUE DES BEAUX-ARTS, 10.

M DCCC XXXIX.

865.

802.

En 1837, le désir de poursuivre quelques études commencées en Allemagne et en Islande m'avait décidé à entreprendre un voyage dans le Nord. M. Guizot, instruit de mes projets, voulut bien donner à mon pèlerinage littéraire une sanction officielle, en me chargeant de visiter les universités et les principaux établissements d'instruction de la Scandinavie. M. de Salvandy, qui entra quelques mois après au ministère de l'instruction publique, accomplit avec une bienveillance, dont j'aime à le remercier, les intentions de son prédécesseur.

Je visitai successivement le nord de l'Allemagne, le Holstein, la Séelande, la Suède, depuis la Scanie jusqu'à Carlstad, et la partie méridionale de la Norvége. C'était au commencement de l'été. Nulle part cette saison n'est aussi belle à voir que dans le Nord, car les hivers y sont bien durs et bien longs, et le jour où l'hirondelle reparaît sur la grève est un jour de fête pour toutes les familles. L'âme de l'homme, attristée par l'aspect continuel d'un horizon sombre, sort de son deuil aux premières lueurs du soleil et se réveille et se ranime comme l'alouette dans les sillons, et l'arbrisseau sur la colline; et moi je m'en allais avec une joie d'enfant à travers ces contrées du Nord que j'avais si longtemps désiré voir, à travers ces longues plaines de Suède parsemées de bouleaux verts, ces mon-

tagnes qui renferment dans leur large enceinte comme dans une coupe de granit l'eau limpide des lacs, et ces grandes forêts de sapins dont les rameaux balancés par la brise, rendent un doux murmure qui invite à la méditation et au recueillement. Je partais le matin aux premiers rayons de l'aurore, seul avec un enfant pour guide, ou un paysan qui avait gardé dans sa mémoire la tradition des anciens jours, qui dans son langage rustique me racontait, chemin faisant, l'héroïsme de Charles XII ou l'histoire fabuleuse des sorciers et des trolles. A chaque pas, un nouveau paysage se déroulait à mes yeux et me donnait une nouvelle émotion. Tantôt c'était un défilé sauvage, hérissé de rocs et de sapins, un torrent qui se précipitait avec un sourd mugissement du haut de la montagne, un pont jeté sur l'abîme; tantôt une vallée fraîche et riante où le jardin du laboureur s'épanouit aux bords du ruisseau, où le chalet aux larges ailes s'abrite au pied de l'église; puis, un peu plus loin, sur la colline, le château d'un des *Rikshèrrar*, bâti jadis sur le modèle des châteaux d'Allemagne, par un des valeureux soldats de Gustave-Adolphe, par un héros de la guerre de trente ans; puis, de distance en distance, à travers ces asiles champêtres, et ces monuments de l'histoire, la mer apparaissait à l'horizon, la mer se découvrait à mes regards comme une idée immense au milieu des rêves d'un moment.

Ainsi j'avais devant moi toute la poésie de la nature, poésie grave, douce, pleine d'un attrait mystérieux, dont les êtres mythologiques enfantés par l'imagination du peuple, les *Stromkarl*, les *Nek*, et les *Elfes* sont le symbole. Et que de fois assis le soir, rêveur au bord de la cascade, n'ai-je pas cru entendre la harpe d'argent du Nek avec ses mélodies qui charment le cœur de l'homme! Que de fois n'ai-je pas cru voir la troupe légère des Elfes dansant sur le gazon de la prairie, au clair de la lune, ou la figure voilée de Hulda, cette divinité mélancolique des

montagnes de Norvége, qui s'en va la tête baissée, dans les forêts, chantant d'une voix harmonieuse les charmes de la solitude.

Quand j'arrivais dans les villes, j'y trouvais la poésie écrite. En Danemark, Ingemann m'avait conduit dans les vertes allées de chêne qui entourent sa retraite de Sorœ. OEhlenschlœger m'avait associé à ses vives et ardentes émotions; Andersen m'avait raconté le roman de sa vie. En Suède, j'avais vu Wallin, Tegner, Franzen, ces hommes consacrés par un double sacerdoce : celui de la pensée et celui de l'église. Geiier m'avait fait entendre ses chants énergiques, et, dans son heureuse demeure d'Upsal, Atterbom m'avait accueilli comme un frère. Je ne connaissais encore dans l'histoire littéraire du Nord, que les œuvres nouvelles et les ballades anciennes. L'époque intermédiaire me manquait. Je résolus de l'étudier.

De retour à Copenhague, je me mis à l'œuvre. Ce travail fut d'abord plus difficile que je ne l'avais imaginé. Car les Danois, qui ont fait tant de recherches curieuses et savantes, n'ont pas encore écrit une histoire suivie et complète de leur littérature. Elle n'existe que par fragments dans des dissertations académiques et dans les leçons d'ailleurs fort recommandables de Rahbek et Nyerup. Il fallait, pour remplir mon but, remonter jusqu'à l'origine de cette littérature, en chercher le premier germe, en suivre sans interruption le développement successif. Les hommes qui avaient fait sur ce sujet des études spéciales vinrent à mon secours et guidèrent mon inexpérience. Je dois aux conseils de MM. Rosenvinge, Werlauff, Molbech, la meilleure partie de mon travail.

Après avoir terminé cette exploration littéraire du Danemark, je devais en faire une semblable en Suède et je retournai à Stockholm. Là ma tâche était plus facile; M. Hammarskœld a écrit une histoire de la littérature suédoise qui n'est pas exempte de reproches, mais qui me

donnait au moins cette série continue de faits que j'avais péniblement cherchée à établir en Danemark. Je trouvais aussi dans le recueil de l'académie et dans plusieurs dissertations éparses des notions précieuses, et là comme à Copenhague, la bibliothèque m'était ouverte à toute heure du jour, et les conseils de MM. Arwidson et Rydquist m'éclairaient dans mes recherches.

En me livrant à ce travail, je ne voulais d'abord en faire qu'une étude pour moi, pour me rendre compte de l'origine et des phases diverses d'une poésie que j'avais appris à aimer. Mais peu à peu l'étude s'agrandit, et ce qui ne devait être qu'un compendium tout individuel est devenu un livre. Si aujourd'hui je me décide à le publier, ce n'est pas que je me dissimule tout ce qu'il a sans doute encore d'incomplet et de défectueux. Mais, jusqu'à présent, on n'a fait qu'effleurer çà et là, aux endroits les plus saillants et sans idée suivie, la littérature du Nord. En Allemagne, elle n'a été indiquée que par les lettres de Fürst, qui ne remontent pas au-delà du XVIII[e] siècle; en France, par quelques notices de M. J.-J. Ampère; en Angleterre, par des articles de revues. Faire une histoire de cette littérature, depuis le jour où elle ouvrit son aile faible et craintive jusqu'à celui où elle s'élança librement dans l'espace, c'est, à ce qu'il me semble, répondre aux besoins de l'époque où nous vivons, de cette époque investigatrice et curieuse, qui aime à remuer les cendres du passé et à promener ses regards errants autour d'elle; c'est ajouter un anneau à cette chaîne d'études qui s'étend aux deux extrémités du monde; et quand ce ne serait qu'un anneau de fer mal ciselé, n'importe encore, celui qui le tient entre ses mains doit le livrer comme un tribut.

Pour excuser l'évidente concision de cet ouvrage, je dois dire que mon désir était de faire l'histoire du développement littéraire de la Suède et du Danemark, plutôt que celle des livres. J'ai tenté de caractériser l'une après

l'autre chaque époque, dans les diverses influences qu'elle a subies, influence politique, morale, religieuse, et les hommes et les livres n'ont été pour moi que l'expression la plus animée, la plus palpable de la pensée dominante et du mouvement intellectuel de chaque siècle. En prenant la question sous ce point de vue abstrait, j'ai dû nécessairement passer de sommité en sommité et n'entrer dans les détails qu'autant qu'ils présentaient un côté saillant et digne d'être mis en relief.

Dans ce tableau, ou pour mieux dire dans cette esquisse de la littérature scandinave, je n'ai point réservé de place spéciale à la Norvége. Au XIV[e] siècle, la Norvége fut réunie au Danemark, et depuis ce temps jusqu'en 1814, sa littérature, son histoire a toujours été si étroitement liée à celle du Danemark, qu'il serait impossible de l'en disjoindre. La langue norvégienne (c'est-à-dire la langue écrite) est identiquement la même que la langue danoise. Pendant plus de trois siècles, l'université de Copenhague fut l'unique métropole scientifique des deux pays, et les poëtes norvégiens qui vinrent y prendre leurs grades, Tullin, Wessel, Holberg, furent comptés au nombre des poëtes danois, sans cesser d'être Norvégiens.

L'université de Christiania, fondée en 1811, et la constitution de 1814, ont donné à la Norvége un mouvement d'indépendance qu'elle n'avait pas encore eu. Désormais tout ce qu'elle fera en littérature devra lui être compté, car la Norvége, dans son union avec la Suède, n'appartient plus à aucun pays : elle n'appartient qu'à elle-même. Depuis qu'elle a reconquis sa liberté, quelques noms de poëtes ont surgi çà et là à travers le mouvement politique qui la préoccupe. Nous citerons entre autres ceux de MM. Wergeland, Schwach, Velhaven, Munch et celui de M. Bierregaard, auteur d'un chant national. Mais tous ces écrivains n'ont encore produit que des compositions éparses, fugitives, qui n'indiquent point de tendance dé-

terminée et dont on ne saurait tirer aucun pronostic pour l'avenir.

Ce que je viens de dire de la Norvége peut s'appliquer en grande partie à la Finlande. Le peuple de Finlande a, il est vrai, une poésie traditionnelle et une langue à lui. Mais celle-ci est complétement en dehors du rameau scandinave et par conséquent du cadre que nous nous sommes tracé. Au XII[e] siècle, la Suède conquit la Finlande et lui donna ses premières notions littéraires, et sa langue qui devint peu à peu la langue obligée des écoles, des cloîtres, des fonctionnaires, en un mot, la langue administrative et savante du pays. L'histoire littéraire de cette contrée, dans ses nouveaux rapports, est donc liée à celle de la Suède presque aussi étroitement que l'est celle de la Norvége au Danemark. Depuis 1808, la Finlande a été réunie à la Russie : et depuis ce temps, elle n'a produit qu'un seul poëte remarquable, M. Runeberg.

Et maintenant que j'ai tenté d'expliquer la pensée de cet ouvrage, dirai-je avec quelle secrète sollicitude je l'abandonne à la publicité. Un livre dont on a été chercher les éléments sur une terre étrangère, c'est une pensée que l'on portait doucement au-dedans de soi; c'est un ami qui nous accompagnait dans notre solitude, qui nous récréait dans notre tristesse, qui de son souffle pur écartait parfois à nos yeux les nuages de l'avenir. Tant qu'il était près de nous, abrité sous l'aile du mystère, nous pouvions, dans une de ces heures dorées où l'âme enfante ses illusions, le voir surgir et s'élancer avec bonheur dans son voyage aventureux. Mais quand vient le jour décisif où il faut arracher cette pensée de son sein pour la livrer aux regards d'un monde inattentif ou dédaigneux, oh! c'est alors qu'on en comprend toute la faiblesse. Alors ce livre est comme une barque fragile qui va s'enfuir sur la vague incertaine, et cette barque porte la meilleure partie de nous-mêmes. Si l'œuvre à laquelle nous avons consacré avec amour nos

veilles et nos rêveries nous revient froissée par la critique, ou repoussée par l'indifférence, elle jette au fond du cœur un regret profond pour le passé, un doute amer pour l'avenir; et si elle tombe sous un œil indulgent, si elle obtient l'éloge qu'on lui souhaitait, chaque écrivain qui, pour sortir de son obscurité, soulève le rideau de sa retraite, quitte la paix de son foyer, chaque écrivain, en voyant son succès d'un jour, peut encore dire avec Sainte-Beuve:

> Cela vaut-il ce que je laisse,
> Tant de silence et tant d'oubli?

Cette histoire, ou plutôt cette simple étude littéraire, était achevée, quand je reçus l'ordre de rejoindre à Drontheim l'expédition scientifique à laquelle, sur la demande de M. Gaimard, M. l'amiral Rosamel avait bien voulu m'adjoindre. Je partis de Stockholm au mois de mai, je visitai, avec mes compagnons de voyage, les côtes de Finnmark et la plupart des grandes îles dispersées dans l'océan Glacial. Puis, au retour du Spitzberg, M. Gaimard, dans sa persévérante ardeur d'explorations scientifiques, nous fit traverser de nouveau tout le nord de la Norvége et toute la Laponie. Les recherches que nous avons dû faire dans le cours de ce voyage se rattachent à une vaste publication projetée depuis longtemps, et dont mes faibles travaux ne formeront qu'une des moindres parties.

Je ne puis terminer cette préface sans remercier les hommes de cœur que j'ai rencontrés dans le Nord et qui m'ont généreusement accordé leurs conseils ou prêté leur appui. Les témoignages de bienveillance que nous recevons en pays étranger laissent en nous un doux et profond souvenir. Moins on avait le droit de les espérer, plus ils nous imposent de reconnaissance. Qu'il me soit donc permis d'inscrire ici, comme il est inscrit dans ma mémoire, le nom de Finn Magnussen, le savant Islandais;

de Rosenvinge, qui rend à tous ceux qui l'approchent la science si aimable; de M. le baron de Talleyrand, de M. le comte Ch. de Mornay, qui m'ont fait retrouver une patrie loin de ma patrie; le nom du comte de Brahe, de Lowenhielm et Biœrnstierna, qui allient à la distinction d'esprit à l'élévation de caractère, les formes aimables de la noblesse suédoise. Il est un autre nom que je voudrais inscrire en tête de ces pages fugitives, si un sentiment de respect n'arrêtait ici l'expression de ma reconnaissance. C'est celui du roi de Suède. C'est à lui que ce livre aurait dû être dédié, si ce livre eût été moins imparfait.

---

# LITTÉRATURE DANOISE.

# LITTÉRATURE DANOISE.

## I.

### PREMIÈRES ÉTUDES.

#### PREMIERS DRAMES.

La poésie islandaise est la source de toute la poésie du Nord. La langue islandaise a régné en Danemark, en Suède, en Norvége. C'est la langue des scaldes, des conteurs de sagas et des inscriptions runiques. Mais un temps vient où cette sœur de l'idiome germanique, cette reine des contrées scandinaves, abandonne peu à peu le sol où elle gouvernait sans rivale, et se retire, comme une recluse avec ses fictions poétiques et ses souvenirs de jeunesse, dans ses presbytères rustiques, dans son école de Skalholt. Par son voisinage de l'Allemagne, par son contact avec les autres peuples, le Danemark altère son idiome

scandinave, et la langue danoise est encore de tous ces rameaux sortis d'une même souche, celui qui s'en écarte le plus. Il se forma dans les diverses parties de ce royaume, en Fionie, en Séelande, en Jutlande, selon la différence de position et la différence de relations extérieures, des dialectes particuliers qui, plus tard, ont été dominés par le dialecte séelandais, comme les dialectes des diverses provinces de l'Allemagne l'ont été par le haut allemand. Du jour où cette scission avec l'Islande se manifeste, où les sujets des rois de Roeskilde, les habitants de Ribe et d'Odensée commencent à parler une langue que leurs frères d'Islande ne comprennent plus, de ce jour-là commence l'histoire de la littérature danoise.

Cette littérature est faible et lente à se développer. Pendant plusieurs siècles, il faut la suivre de bien près pour distinguer son léger souffle de vie, et entendre bourdonner sa voix tremblante. Tandis que la jeune muse du moyen âge s'éveille sous les orangers de la Provence et sous les forêts de chêne de la Normandie; tandis que sur les deux rives de la Loire on entend tour à tour les moralités du fabliau et les plaintes du sirvente; tandis que l'amour de la poésie passe d'une contrée à l'autre et pénètre dans la demeure du guerrier comme

dans celle du prêtre ; que de toutes parts on écoute le *minstrel*, le *minnesinger*, et les poëtes castillans aux rimes sonores, et les poëtes italiens aux douces effusions d'âme, en Danemark tout est sombre et silencieux. Pas un chant poétique ne s'élève dans ce sommeil de la pensée, si ce n'est celui des scaldes, composé dans une autre langue et appartenant à une autre époque. Le christianisme venait de proscrire les fictions de la théogonie païenne, l'idiome moderne ne faisait encore que balbutier. Le peuple danois se trouva ainsi entre les débris de son ancienne religion et l'édifice inachevé de la nouvelle, entre une langue toute faite dont il s'écartait et une langue informe qu'il ne pouvait employer. Il était trop faible pour choisir un élément poétique et se créer aussitôt un instrument. L'intérêt matériel le préoccupait d'ailleurs beaucoup plus que toute idée de développement intellectuel ; ses luttes à main armée, ses courses de pirate ou de marchand vers des côtes lointaines, c'était là son poëme, c'était là sa gloire et sa vie. Il oublia facilement tout ce qui eût pu le distraire de son existence aventureuse, et s'assoupit avec un calme de cœur parfait dans son ignorance et sa barbarie.

Quand on étudie l'histoire d'une littérature, l'esprit se laisse naturellement attirer par l'éclat

des époques saillantes et l'auréole des grands noms. Mais il y a un charme particulier à descendre de ces sommités, visibles aux yeux de tous, pour parcourir les espaces intermédiaires, et s'en aller à l'écart chercher l'humble sentier qui se rejoint à la grande route, et la source d'eau oubliée qui s'échappe goutte à goutte de son bassin de granit et devient un fleuve. Il y a toujours une corrélation étroite entre les travaux de l'homme arrivé à l'âge mûr et la direction qu'il a prise dans son enfance. Il en est de même en littérature. Pour connaître le génie de l'humanité, il ne faut pas le chercher seulement dans ses époques de gloire, mais dans ses époques d'enfantement et d'effort. Les premières nous révèlent sa force, les secondes sa persévérance; les premières sont comme le soleil de midi dans toute sa splendeur, les secondes comme le rayon du matin que les nuages voilent, que les brouillards obscurcissent, mais qui grandit peu à peu et projette ses rayons à travers les brouillards et les nuages.

Essayons donc de remonter à l'origine des études en Danemark, et ne nous effrayons pas de leurs commencements grossiers, de leur marche incertaine, de leurs longs retards. Elles doivent nous amener à la vraie science et à la vraie poésie.

Au IX[e], au X[e] et même au XI[e] siècle, le Danemarck était encore païen. Charlemagne, après avoir converti, par la puissance du glaive plus que par la persuasion, les fières tribus saxonnes, avait pensé, dit-on, à porter ses conquêtes évangéliques au-delà de l'Elbe. La mort l'empêcha de suivre ce projet; mais Louis-le-Débonnaire l'exécuta. Au congrès qui eut lieu à Thionville, en 821, il fut résolu que le christianisme serait prêché dans le Nord. Ebbo, archevêque de Reims, s'offrit à remplir cette mission et alla demander à Rome les instructions du pape. La bulle qui lui fut donnée par Paschal I[er], est le plus ancien document qui existe sur cette question[1]. Une circonstance inattendue servit le zèle des nouveaux missionnaires. Un de ces petits rois qui se partageaient les États de Danemark, Harald Klak, prince de Jutlande, vaincu dans une bataille, chassé par ses ennemis, était allé chercher un refuge auprès du successeur de Charlemagne. Le pieux empereur saisit avec empressement cette occasion de faire un nouveau prosélyte. Il prêcha le roi païen, le convertit, le baptisa et le renvoya

[1] Elle a été imprimée dans les *Annales ecclésiastiques* de Pontoppidan.

dans son royaume. Quand Ebbo arriva dans le Nord, il trouva un appui auprès du disciple de Louis. Malheureusement, le pauvre prince de Jutlande n'était pas assez fort pour soutenir, comme il l'aurait voulu, la croyance qu'il avait adoptée, et après avoir fait quelques prédications et baptisé quelques personnes, Ebbo, retourna en France.

Il fut remplacé dans ses travaux apostoliques par Ansgard, moine de Corbeil. C'était un homme de vingt-cinq ans, fort et hardi, doué de toutes les vertus d'un vrai chrétien et de tout le zèle d'un missionnaire. Il partit avec un de ses amis, nommé Authbert, qui avait la même ardeur de prosélytisme, et après un long et difficile voyage à travers l'Allemagne, tous deux débarquèrent en Jutlande. Là Ansgard poursuivit avec énergie l'œuvre de ses prédécesseurs. Là il fut aussi soutenu par Harald. Il fit renverser des temples païens et détruire des idoles. Mais deux jeunes princes, irrités de voir ces attentats contre leur religion, attaquèrent Harald et le chassèrent encore une fois de son royaume. Ansgard, n'ayant plus d'appui en Danemark, partit pour la Suède, où un vieux roi, descendant de Regnar Lodbrok, avait manifesté quelques intentions favorables au christianisme. Le long du chemin, il fut attaqué par des

voleurs qui lui prirent les présents qu'il portait au roi, environ quarante volumes, ce qui était alors un trésor d'une rare valeur. Ansgard resta en Suède un an et demi, et eut la joie de voir s'élever sur la terre païenne une église consacrée au vrai Dieu.

On a de lui une vie de saint Villehad, qui ressemble à toutes les légendes de saints écrites à cette époque. Il avait écrit un autre livre qui serait maintenant d'une grande importance pour l'histoire du Nord. C'était le journal de son voyage à travers l'Allemagne, le Danemark et la Suède. On sait que ce journal a été renfermé dans la bibliothèque du Vatican, mais toutes les recherches faites jusqu'à présent pour le découvrir ont été inutiles.

Les germes d'instruction religieuse répandus dans le Nord par Ebbo et Ansgard ne grandirent que dans certains endroits isolés, et portèrent peu de fruits. Dès l'année 972, Harald Blaatand, attaqué dans ses États par Othon-le-Grand, obtint la paix en se faisant baptiser. Mais son exemple n'entraîna pas la nation. Ce peuple de soldats, toujours occupé de batailles et de navigations lointaines, n'avait guère le temps d'écouter les sermons des missionnaires, et encore moins celui d'y réfléchir. La religion nouvelle qu'on lui prêchait, la

religion humble et pacifique du Christ n'était d'ailleurs pas de nature à le séduire. Comment faire comprendre la loi de réconciliation à des hommes pour qui la vengeance était une joie et un devoir, la loi de justice à des tribus de corsaires qui passaient leur vie à s'en aller piller les côtes étrangères, et la loi d'humanité à ces guerriers farouches qui, pour détourner un malheur, pour conjurer le sort, faisaient couler le sang humain sur leurs autels? Odin, avec sa lance meurtrière, Thor, avec son marteau, emblème de la force, c'étaient là des dieux qui devaient leur plaire, et quand on leur parlait de Valhalla, de ses combats éternels, de ses banquets enivrants présidés par les Valkyries, c'était là leur avenir, c'était là leur ciel.

Une autre difficulté s'opposait encore à l'enseignement du christianisme dans le Nord, c'était la langue. Les missionnaires français, anglais, allemands, qui se succédèrent dans ces contrées, ignoraient également et la langue islandaise et les nouveaux idiomes scandinaves. En l'an 1078, le pape Grégoire se plaignit encore à Harald Svendsson de cette difficulté, et l'invitait à envoyer quelques jeunes Danois à Rome, pour y apprendre les dogmes de la religion chrétienne, et retourner ensuite les enseigner dans leur pays.

Svend Tveskiœg, le successeur de Harald, renia, comme Julien, la foi chrétienne, et voulut rétablir le culte des idoles; mais, malgré l'indifférence ou l'aversion du peuple pour la loi de l'Evangile, malgré les entraves opposées au zèle des missionnaires, leur voix avait pourtant pénétré peu à peu dans la nation, et leurs leçons avaient trouvé des partisans. Lorsque, en l'année 1014, Canut-le-Grand monta sur le trône, on peut dire que la religion chrétienne était établie en Danemark. Il n'eut qu'à la soutenir, et il avait assez de force pour le faire. Jamais on n'avait vu dans le Nord un monarque aussi puissant. Il régnait à la fois sur le Danemark, sur la Scanie, sur l'Angleterre, sur l'Écosse, et à la mort d'Olaf-le-Saint, il fut le maître de la Norvége. Ses courtisans l'appelaient le premier des rois, et un poëte composa un chant où il disait : « Canut gouverne la terre comme Dieu gouverne le ciel. » Mais toutes ces flatteries n'altérèrent point le sentiment religieux qu'il portait au fond du cœur. Après sa première expédition en Angleterre, il s'en alla à Rome, comme pour faire sanctionner par le chef de l'Église la victoire qu'il venait de remporter. Dans l'église de Winchester, il posa sa couronne sur la tête du Christ, et depuis ce temps il ne la porta

plus. On connaît cette autre anecdote qui a été souvent citée comme un exemple d'humilité chrétienne. Un jour que ses flatteurs le poursuivaient plus que jamais de leurs louanges, il les conduisit au bord de la mer, se fit apporter son trône, et s'assit sur la grève à l'heure de la marée. Quand la vague écumante s'avança contre lui, il s'écria d'une voix impérieuse : « Je suis le plus puissant des monarques, le maître absolu de ces rivages, je te commande de respecter la place que j'ai choisie, le sable où j'ai posé mon trône. » Mais la mer n'avait pas tant de respect pour le roi, et comme le flot opiniâtre continuait sa marche habituelle, Canut se leva, et se tournant vers ses courtisans : « Vous le voyez, dit-il, la puissance des rois de ce monde n'est rien ; il n'y a qu'un être vraiment puissant, c'est Dieu. »

Canut bâtit des églises et fonda des couvents. Ses successeurs soutinrent avec le même zèle les intérêts du christianisme. La religion d'Odin fut oubliée. Les prêtres devinrent ici, comme dans les autres contrées de l'Europe, les instituteurs du peuple. La science mondaine trouva un premier refuge dans la demeure de Dieu ; la civilisation sortit des cloîtres et des églises.

Pendant le temps de son épiscopat, saint Ans-

gard établit une école à Hambourg et y fit entrer douze jeunes Danois. C'est la plus ancienne école dont il soit question dans le Nord. Au XIIe siècle, il y en avait une à Lund, au XIIIe une à Odensée, une à Ribe, une à Roeskilde. C'étaient là les écoles des chapitres, placées sous la surveillance de l'évêque, et régies par les chanoines. Mais il y en avait encore d'autres dans les cloîtres, à Esrum, à Sorœ. Toutes ces écoles avaient des dotations particulières. Presque toutes devaient recevoir un certain nombre d'élèves gratuitement. A Odensée, deux évêques augmentèrent le traitement du maître et lui défendirent de rien recevoir des enfants pauvres. Éric Menved construisit pour eux une large maison [1], et l'évêque Navne en fonda plus tard une seconde. A Roeskilde, douze étudiants pauvres étaient nourris, logés gratuitement à l'école et apprenaient la grammaire et la musique. Mais ces dotations ne pouvaient suffire aux besoins d'un grand nombre d'étudiants, et ceux qui ne pouvaient obtenir un stipende avaient le privilége de mendier.

Les mêmes hommes qui avaient fondé dans les

[1] Erik Menved construxit domum divitem pro pauperibus scholaribus. (Langebek, *Scriptores, rerum Danic.*, tom. IV, pag. 61.)

cloîtres ces établissements d'instruction fondèrent aussi des bibliothèques. Ces bibliothèques se composaient de cinq à six volumes; deux ou trois livres de prières et des traités de théologie étaient à cette époque une collection rare et précieuse. Cependant, dès le XIIIe siècle, il y avait quelques livres classiques dans le Nord. L'évêque Absalon donna un exemplaire de Justin au cloître de Sorø. Saxo Grammaticus avait étudié Valère. Mais il arriva ici ce qui est arrivé dans le reste de l'Europe. Le papier n'était pas encore inventé; le parchemin était rare et cher. Des religieux grattèrent les manuscrits classiques qu'ils avaient entre les mains pour y écrire leur rituel. On leur a si souvent et si amèrement reproché ce fait, que je ne veux pas les placer encore une fois sur la sellette pour les faire condamner par l'aréopage philosophique. J'essaierais plutôt de les justifier. Quand on les taxe aussi durement de vandalisme, on oublie trop, ce me semble, dans quel siècle ils vivaient, et quelles leçons ils avaient reçues. Comment auraient-ils pu comprendre les richesses de l'antiquité grecque, l'élégance des écrivains de Rome, ces pauvres prêtres qui, dans leurs écoles de couvent, n'avaient appris qu'un latin barbare? Comment auraient-ils pu avoir tant de respect pour les fictions du paga-

nisme, ou l'histoire d'Athènes, eux qui vivaient dans une croyance si austère, eux qui dataient leur histoire d'une crèche? Ils enseignaient volontiers au peuple ce qu'ils savaient, mais ils ne pouvaient enseigner plus. Le vandalisme dont on les accuse n'était pas leur faute. C'était celle de leur temps, et au risque de me faire aussi passer pour vandale, j'ajouterai qu'à l'époque où le christianisme fut introduit dans le Nord, où le prêtre avait à lutter contre les mœurs grossières et le caractère impétueux, vindicatif, d'un peuple de soldats, un livre de prières était beaucoup plus utile aux progrès de la civilisation que les Épigrammes de Martial, ou les Métamorphoses d'Ovide.

La plus ancienne bibliothèque de Danemark est celle de Lund. Le chanoine Bernard, qui mourut en 1176, lui donna, disent les *Scriptores*, plusieurs bons livres [1]. Le chanoine Amund lui légua un missel, un capitulaire, un psautier. Mais l'archevêque Anders Suneson surpassa par sa magnificence tous ses prédécesseurs. Il donna à la cathédrale la plus belle bibliothèque que l'on eût jamais vue. Langebek nous en a conservé le catalogue : c'était une Bible en trois parties, les évangélistes,

[1] *Multos bonos libros ecclesiæ dedit.* Tom. III, pag. 452.

le Pentateuque bien *glosé* et bien corrigé, des sentences, des allégories et moralités, des gloses sur le cantique des cantiques, sept livres de lois, le corps des canons, etc.

Des bibliothèques furent fondées aussi dans les autres villes de Danemark, et au XVe siècle, on vit s'élever quelques bibliothèques particulières.

Ainsi la science avait trouvé dès le XIIe siècle ses deux points d'appui : les écoles et les bibliothèques. Le nombre des élèves admis dans ces premières institutions augmenta d'année en année. Les écrivains du temps disent qu'à l'époque de la réformation, il n'y avait pas moins de sept cents étudiants à Ribe et huit cents à Roeskilde. Les enfants de la noblesse, comme ceux du peuple, assistaient à cet enseignement des cloîtres. Chrétien II fut élevé avec les fils de la bourgeoisie et apprit, comme eux, à chanter au lutrin.

Mais à quel fastidieux travail les enfants admis à ces écoles n'étaient-ils pas condamnés? Et quels fruits pouvaient-ils retirer des longues années qu'ils consacraient à leurs études? On n'enseignait là qu'un latin grossier, mêlé de solécismes. Dans le commeneement, un homme pouvait se croire très instruit quand il avait appris à lire, à expliquer quelques passages de la Bible, à chanter les psau-

mes de David. Il y eut une lueur d'intelligence au XII[e] siècle. Alors Absalon était évêque de Roeskilde, ministre de Valdemar, et Saxo Grammaticus était son secrétaire. Mais cette lueur fugitive s'évanouit et les rayons trompeurs d'une fausse science éblouirent le Danemark.

« Vers la fin du XIII[e] siècle, dit Gram, toutes les traces d'érudition qu'on avait pu remarquer sous Valdemar I[er] et Canut VI disparurent. On ne s'occupa plus ni de philologie ni d'auteurs classiques. Les poëtes, les rhéteurs, les anciens historiens et philosophes furent bannis des écoles. Les auteurs chéris de Saxo : Valère Maxime, Lucain, Juvénal, Stace, furent ensevelis dans la poussière et remplacés par des compilations de *Summalæ, Sententiæ*, *Cursus logicales*, *Quodlibeticæ*. Toutes les études furent dirigées vers le droit canonique, vers la dialectique, ou plutôt, comme Luther l'appelait, vers la sophistique, car on ne s'occupait que de subtilités et de niaiseries [1]. »

La liste des livres employés à cette époque par les élèves des écoles de Danemark donne une idée de la nature de leurs études. C'était :

[1] *Oratio de origine et statu rei litterariæ in Dania et Norvegia.*

1° Le *Doctrinale*, grammaire latine en vers hexamètres du docteur Alexander Villadeus;

2° Le *Græcismus*, autre grammaire latine en vers hexamètres d'Éberhard de Béthune;

3° Le *Labyrinthus*, du même écrivain, espèce de rhétorique et de poétique;

4° *Œquivoca;*

5° *Synonyma Britonis;*

6° *Composita Verborum*, trois petits traités de Jean de Garlande, poëte et grammairien anglais, qui vivait au XI^e siècle. Voici un exemple des *Œquivoca*. L'auteur donne à la terre les noms de vierge, enfer, dieu, chair, élément, etc., et il justifie ensuite toutes ces dénominations par des passages de la Bible. La terre est appelée enfer, parce qu'on trouve dans Job : *Antequam vadam ad terram tenebrosam*. Elle est appelée vierge, parce qu'il est écrit dans un psaume : *Veritas de terra orta est, de virgine*. Elle est appelée dieu, parce que l'Écriture a dit : *Dic tibi terra levem cœli supereminet opem*. Elle est appelée vie éternelle, parce qu'on lit dans les psaumes : *Portio mea Domino, in terra viventium*. Elle est appelée chair humaine, parce qu'il est dit dans Job : *Terra data est in manus impii*.

C'étaient des subtilités de ce genre qui occu-

paient en Danemark les esprits forts du moyen âge. — On étudiait encore :

7° Les écrits de Donat le grammairien. Le livre *de octo partibus orationis* n'a cessé d'être en usage que vers le milieu du siècle dernier ;

8° Les proverbes danois de Pierre Lolle, accompagnés d'une traduction latine en vers léonins ;

9° *Facetus*, espèce d'enseignement proverbial, de civilité puérile, sans esprit et sans portée, écrit en vers latins.

A cette série de livres, dont l'usage fut interdit au xv<sup></sup>e siècle par Chrétien II, succéda :

1° *Fundamentum in Grammatica*, composé par Pierre Albertsen, vice-chancelier, qui s'empara avec habileté de ce qu'il y avait de meilleur dans le *Doctrinale*, le *Græcismus* et le *Labyrinthus*;

2° *Epistolæ magni Carci*, lettres fictives mêlées de quelques notices éparses d'histoire et de géographie. Aux xve et xvie siècles, elles furent employées dans toute l'Allemagne comme modèle de style ;

3° *Fasciculus Morum*, de Henri Boort, imprimé à Cologne en 1517 ;

4° *Horticulus Synonymorum*, de Henri Faber, imprimé à Copenhague en 1520;

5° *Vocabulorium ad usum ducorum ordine lit-*

*terario, cum eorum vulgaria interpretatione*, imprimé à Paris en 1510.

Tels étaient les livres que la jeunesse de Danemark devait étudier; et Worm dit que le temps des études durait quinze à vingt ans. Au sortir de là, les élèves qui avaient vieilli dans cette laborieuse recherche des subtililés scholastiques pouvaient entrer dans le clergé ou dans la magistrature; mais les progrès qu'ils avaient faits dans le *Doctrinale* n'étaient plus alors qu'un titre de recommandation secondaire. Les nobles l'emportaient toujours sur les hommes du peuple. Les nobles possédaient les meilleures prébendes, et pour obtenir un de ces heureux bénéfices, sur lesquels toute une école avait les yeux fixés, il n'était pas besoin pour eux d'apprendre tant d'hexamètres, ni d'approfondir les mystères philologiques du *Labyrinthe*, ou les ingénieuses combinaisons de la synonymie; ils étaient nobles, et cela seul équivalait presque à un diplôme de bachelier. On cite dans l'histoire littéraire de Danemark un chanoine si ignorant, qu'il ne pouvait pas même signer son nom.

Mais au XII^e^, au XIII^e^ siècle, l'université de Paris était célèbre dans le monde entier; la réputation d'un Pierre Lombard, d'un Champeaux, d'un

Abélard, y attiraient sans cesse une foule d'étrangers. L'université de Paris était, comme les savants du moyen âge l'ont dit dans leur langage emphatique, le plus beau bijou de la fiancée du Christ, l'arsenal où l'on forgeait l'armure de la foi et le glaive de l'esprit; c'était la clef du christianisme, le paradis de l'église universelle, le temple de Salomon, la sainte Jérusalem, l'arbre de vie dans le jardin terrestre, la lampe resplendissante dans la maison de Dieu [1]. Le recteur de cette université, dit un écrivain allemand, était au-dessus de tous les ministres, comtes, barons, cardinaux; il marchait immédiatement après le pape et le roi. Celui qui avait étudié à Paris était à jamais réputé pour savant. Celui qui y prenait le grade de *magister* pouvait aspirer aux plus hautes dignités; on lui donnait le titre de *magistratus excellentia*, quelquefois celui de *venerabilis magistrorum majestas*, et parfois même, dans l'hyperbole poétique, on l'appela *deitas*. Un grand nombre de Danois fréquentaient aussi cette université, et quatre d'entre eux furent nommés recteurs [2]; ils faisaient partie de la nation

[1] Bulœi, *Hist. univ. Paris.*

[2] 1312. Henningus de Dacia. — 1326. Petrus de Dacia. — 1348. Magister Johannes Nicolai. — 1365. Maccaritus Magni.

*anglicana*, et habitaient une maison qui leur avait été donnée, non loin de la Sorbonne. Au xv^e siècle, tous les chapitres de Danemark étaient obligés d'entretenir un ou deux étudiants à Paris; au xv^e siècle, il est dit de l'évêque de Ribe, Stangberg : « Cet homme savant, qui aima les savants, décida et statua, avec le consentement du chapitre, que personne ne serait admis dans l'assemblée des chanoines sans avoir étudié dignement trois années dans quelque académie célèbre. »

Mais ces voyages ne furent pas aussi utiles à la science qu'on aurait pu l'espérer. La science universitaire de Paris avait pris une fausse voie; au lieu de s'appliquer aux recherches érudites, aux discussions sérieuses, elle était tombée dans toutes les controverses étroites, dans toutes les subtilités d'une scholastique puérile. Il fut un temps où l'homme qui voulait passer pour docte et habile n'avait pas besoin de comprendre les philosophes grecs et les historiens latins; il fallait qu'il étudiât les *entitates*, les *nominalitates*, et autres sublimes conceptions du même genre. On proposait alors et on discutait sérieusement des questions comme celles-ci : si quelque chose est Dieu, ou si Dieu est quelque chose; si Dieu peut savoir ce qu'il ne sait pas, ou ne pas savoir ce qu'il sait;

si c'est un plus grand péché de massacrer mille hommes que de voler une paire de souliers à un pauvre, le dimanche; si le pape peut abolir la doctrine des apôtres; s'il peut commander aux anges; si, lorsque Lazare ressuscita, ses héritiers étaient obligés de lui rendre son héritage. C'était à qui ergoterait le plus sur ces prétendues idées philosophiques; c'était à qui saurait le mieux attaquer son adversaire par un dilemme, l'embarrasser par un sophisme, ou lui échapper par un faux-fuyant; et quand les pauvres Danois s'en allaient chercher si loin ces merveilles de la science, en vérité on ne peut pas croire que leurs voyages pussent contribuer beaucoup aux progrès de l'intelligence dans leur pays. D'ailleurs un grand nombre d'entre eux étaient attirés à Paris bien moins par le besoin de s'instruire, que par l'envie de voir une ville où, dès le XII[e] siècle, la mode trônait comme aujourd'hui. Ainsi, au lieu d'assister aux cours de la Sorbonne, ils fréquentaient les lieux publics, les tavernes, les réunions, et s'en revenaient dans leur famille, comme le Jean de Paris de Holberg, avec un engouement ridicule pour tout ce qu'ils avaient vu ailleurs, et un dédain profond pour tout ce qu'ils retrouvaient autour d'eux.

Le XVe siècle semblait promettre au Danemark des jours meilleurs. En 1474, Chrétien Ier, qui avait fait un voyage à Rome, obtint une bulle du pape pour fonder l'université de Copenhague; il écrivit à tous les évêques de son royaume afin de leur recommander la nouvelle école, lui-même la prit sous son patronage, et lui donna pour vice-chancelier un des hommes les plus instruits de son temps, Pierre Albertsen. En 1478, Albertsen partit pour l'Allemagne, et ramena de Cologne plusieurs professeurs. L'université fut inaugurée le 16 mai 1479. Pour augmenter le nombre des élèves, le roi Jean défendit à tout Danois d'entrer dans une université étrangère avant d'avoir passé trois ans à celle de Copenhague : Chrétien II renouvela cette ordonnance. Mais toutes ces mesures furent inutiles : l'université était mal pourvue de maîtres et mal dotée : elle déclina peu à peu, et les troubles civils qui éclatèrent en Danemark au XVIe siècle la paralysèrent entièrement. De 1530 à 1537, on n'eut point de recteur. L'étudiant renonça à ses études, le professeur abandonna sa chaire, l'école fut désertée : elle ne se releva de son anéantissement qu'à l'époque de la réformation.

Tout ce qui se faisait en Europe pour le progrès de la science n'arrivait en Danemark que très

lentement. Gutemberg avait découvert l'imprimerie depuis un demi-siècle; à Copenhague on n'avait encore que des manuscrits, et Pierre Albertsen donnait à l'université, comme une collection d'un grand prix, une bibliothèque de vingt volumes. Ce fut lui pourtant qui fit venir à Copenhague un imprimeur : Gottfried de Ghemen, dont la première publication date de 1493; c'est une grammaire latine. La seconde, est la *Chronique rimée;* elle parut en 1495. Une imprimerie fut établie aussi à Odensée, une autre à Ribe. Mais pendant une grande partie du XVIe siècle, la plupart des livres danois furent imprimés en pays étranger, à Paris, à Cologne, Anvers, Leipzig, Lubeck; c'étaient des rituels, des livres de messe, et quelques romans de chevalerie.

Dans ce mouvement d'études scholastiques, la la langue danoise n'avait pas fait de grands progrès. Dès le XIe ou le XIIe siècle, elle commença à se séparer de la langue islandaise. Gram a même fait remonter cette séparation beaucoup plus haut; il prétend qu'il y a toujours eu quelque différence entre les trois idiomes scandinaves réunis sous le nom générique de *Norræna Tungu*, ou de *Danska Tungu*, et son opinion paraît assez probable.

Les plus anciens monuments de la langue da-

noise remontent jusqu'au XIIe siècle ; c'est la loi ecclésiastique de Scanie de 1141, la loi de Séelande de 1170. Mais le manuscrit de ces deux lois ne date que du XIIIe siècle. A la fin du même siècle, Henri Harpestreng écrivit un livre sur la médecine. Dans ces premiers essais de la jeune langue, l'élément islandais domine encore à un haut degré. Ce sont les mêmes terminaisons de mots, les mêmes formes de style ; c'est presque de l'islandais pur, quant à l'essence même de la langue, mais l'orthographe a subi un grand changement. Ainsi la langue moderne du Danemark marchait pas à pas, appuyée sur des règles traditionnelles ; et quand elle voulut s'en écarter, elle se soumit à l'influence de l'Allemagne, car elle n'était pas encore assez forte pour marcher d'elle-même. Elle emprunta à l'allemand, et surtout au plat allemand, de nouvelles formes, de nouveaux mots, et c'est là ce qui la distingue particulièrement aujourd'hui de l'islandais.

Quatre siècles se passèrent avant qu'elle prît un caractère assez déterminé pour devenir une langue littéraire. Le peuple, toujours occupé de guerres et de courses aventureuses, ne faisait rien pour la développer. Les anciens rois n'avaient à leur cour que des scaldes et des voyageurs qui

leur chantaient des vers islandais ou leur récitaient des sagas. Les prêtres, les religieux n'entendaient que le latin, ne s'occupaient que de latin. Plus tard les rois oublièrent l'islandais et adoptèrent l'allemand. Dès le XIVe siècle, l'influence de l'Allemagne alla toujours en augmentant. Éric de Poméranie, qui succéda à Marguerite, et Christophe de Bavière, étaient Allemands. Chrétien Ier, chef de la dynastie actuelle d'Oldembourg, était aussi Allemand. Les premiers professeurs de l'université de Copenhague, les premiers imprimeurs, étaient Allemands. La langue allemande se répandit dans toutes les classes de la société, et les savants conservèrent l'usage du latin. Saxo le grammairien composa l'histoire de Danemark en latin, et comme les hautes fonctions de l'État furent souvent confiées à des ecclésiastiques, au XIIIe siècle les lois étaient encore rédigées en latin.

Les premières lettres royales, écrites dans la langue du pays, datent du XIVe siècle. On commença seulement au XVe à employer dans les couvents des calendriers et des livres de prières danois.

C'est de cette époque que datent deux des plus anciens monuments de la poésie danoise : *les Proverbes* de Pierre Lolle et la *Chronique rimée* de

Niel. L'histoire littéraire de ce temps-là a été tellement négligée, qu'on ignore même qui était Pierre Lolle. Deux savants danois ont tâché d'indiquer où il avait été enterré, faute de pouvoir indiquer où il avait vécu. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il vivait au xv^e siècle. Il recueillit autour de lui, dans les lois[1], dans les traditions du peuple, ces sentences morales, ces maximes de la vie pratique, ces leçons proverbiales, que l'Arabe enseigne à ses fils, que le dieu Odin chanta dans le Havamal, et qui vivent encore aux deux extrémités du monde, sous les toits de feuillage de l'Orient, sous le dôme sombre des forêts du Nord.

Il y a dans ces proverbes un grand mérite de naïveté et de concision. C'est quelquefois un seul vers qui renferme toute une idée de morale, quelquefois deux vers rimés, rarement plus. Pierre Lolle les traduisit dans un latin grossier et souvent fort peu intelligible, et les disposa par ordre alphabétique. Ce livre obtint dès son apparition une grande popularité; il fut admis dans toutes les écoles et devint l'objet d'un cours régulier[2].

[1] Le premier et le second de ses proverbes sont pris textuellement dans la loi de Jutlande.

[2] Ces proverbes ont été publiés pour la première fois en 1506. Nycrup en a donné une nouvelle édition, avec commentaires, en 1828.

Chrétien Pedersen, qui vivait au XVI[e] siècle, se plaint beaucoup d'avoir dû employer les plus belles heures de sa jeunesse à étudier ce mauvais latin.

L'auteur de la Chronique rimée (*Den danske Riimkrœnike*) était un moine de Sorœ, qui vivait à la fin du XV[e] siècle. Il voulait faire une histoire de Danemark plus populaire que celles qui existaient de son temps. Il s'empara d'abord de celle de Saxo Grammaticus, et la suivit sans hésiter depuis le commencement jusqu'à la fin. Quand celle-ci lui manqua, il emprunta ses récits aux annales latines; mais au lieu de traduire l'œuvre de ses devanciers ou de raconter comme eux les événements, il voulut donner à son livre une forme plus dramatique : il amena tour à tour chaque roi comme un acteur sur la scène, et lui fit raconter sa vie, ses projets, ses exploits. Il y a dans cette sorte de monologue un certain mouvement qui plaît au premier abord, mais qui devient ensuite monotone. Du reste, ce livre n'a aucune valeur historique et aucune valeur poétique; il ne mérite d'être étudié que sous le rapport de la langue, comme une œuvre d'essai, comme un point de comparaison pour les œuvres à venir[1].

[1] La première édition de cette chronique date de 1495. M. Molbech l'a publiée, en 1825, avec une introduction et un glossaire.

Un prêtre d'Odensée, nommé Mikkel, obtint quelque célébrité par ses compositions religieuses. Il a composé plusieurs poëmes, dont l'un assez long sur le rosaire[1]. Il a chanté le rosaire avec toute l'ardente croyance d'un vrai catholique; il a vanté les bienfaits de la dîme avec une rare naïveté, et il a loué la Vierge avec un sentiment de vénération et d'amour qui rappelle parfois les adorations mystiques des *minnesinger*. Dans ce poëme, la Vierge parle à un religieux, et elle lui dit : « Si par tes péchés tu t'étais fermé le ciel, si Dieu avait juré de ne pas t'y admettre, je peux encore te sauver, mais il faut me servir fidèlement. Je peux me placer entre lui et les coupables avant qu'il les condamne. Je peux le prier de créer pour eux un nouveau ciel. »

Un peu après elle ajoute : « Si quelqu'un a commis une si grande faute qu'il soit banni de la face de Dieu, il doit lire avec dévotion mes psaumes; je viendrai à son secours, et je lui rendrai l'amitié de Dieu. »

Le passage sur les dîmes n'est pas moins re-

[1] Le titre de ce poëme est écrit en latin et en danois : *Expositio pulcherrima super rosario beatæ Mariæ Virginis. — Her begynder en meghet nyttholig bog om Jomfru Marie Rosenkranz*, imprimée en 1515.

marquable. « Acquitte fidèlement la dîme que tu dois au prêtre et à l'église. Si tu manques à ce devoir, la sentence de Dieu te condamne et sa colère s'abaissera sur toi. Tu verras mourir tes porcs, tes bœufs, tes brebis. Le sol que tu laboures sera frappé de stérilité, et de ton travail il ne naîtra que des chardons et des épines. Si tu n'acquittes pas fidèlement la dîme, tous les fléaux tomberont sur toi; tes amis t'abandonneront, tes enfants prendront le chemin du vice, ton fils sera pendu, toutes les joies de ce monde te fuiront, et tu descendras en enfer. »

Mikkel avait, pour son époque, un talent assez remarquable de composition. Ses vers sont nets et coulants; sa langue est plus correcte que celle de ses prédécesseurs. Sous le rapport de la pensée et de l'imagination, il n'occupera jamais qu'une place très secondaire; mais sous le rapport du style, il mérite d'être placé en tête des poëtes danois du XV^e siècle.

Une vingtaine d'années plus tard, la même ville d'Odensée vit apparaître un autre poëte, dont le nom mérite d'être cité parmi ceux qui ont frayé une nouvelle voie et indiqué un nouveau genre : c'est le maître d'école Chrétien Hansen, le premier qui tenta de fonder en Danemark un théâ-

tre[1]. Il écrivit trois pièces dramatiques, moitié plaisantes, moitié sérieuses, dont le sujet est vraisemblablement emprunté à l'ancien théâtre allemand, et toute la composition accuse, par sa naïveté, l'enfance de l'art. La première a pour titre : *Histoire d'un homme qui, au moyen d'un chien, séduit une femme.* Les personnages sont : *Maritus*, *Uxor*, *Vir Rusticus*, *Bastuemand* (baigneur), *Mulier*, *Monachus*, *Aulicus*, *Vetula*, *Diabolus*, *Præco*. Le *Præco* est le prologue qui ouvre la pièce par une harangue destinée à appeler l'attention du public, et la termine par une sentence morale. Immédiatement après le prologue, arrive un bon bourgeois, nouvellement marié, qui part pour un pèlerinage et dit adieu à sa femme. A peine est-il loin que les galants se présentent à

[1] Nous ne parlons ici que des œuvres de théâtre écrites selon quelques principes d'art et d'esthétique. Si l'on veut prendre le mot de théâtre dans toute son extension, il est certain que les Danois, les Suédois et les Norvégiens connaissaient depuis longtemps cette espèce de jeux scéniques, dont on retrouve les traces dans l'histoire de tous les peuples. L'Edda parle du jongleur que Gylfe rencontre à la porte des dieux; Snore Sturleson raconte que le roi Hugleik avait à sa cour des harpistes, des magiciens, des ménestrels. Plusieurs chants de *Kœmpeviser* peuvent être regardés comme des compositions dramatiques qui se récitaient avec une sorte d'appareil théâtral, et les *Lekare* suédois, dont nous aurons occasion de parler plus tard, étaient accompagnés de musique et de pantomimes.

la porte. C'est d'abord un voisin assez rustique, qui va droit au but et fait sa déclaration d'amour, sans y mettre beaucoup de phrases de rhétorique. La jeune femme le renvoie très sèchement. Il est remplacé par un moine aux paroles élégantes et doucereuses. Puis vient un homme de cour, qui fait les plus magnifiques promesses. Mais les phrases poétiques de l'un, les protestations de l'autre, sont également inutiles. Le moine, désespéré, se retire. L'homme de cour va trouver une magicienne et la paie pour qu'elle séduise, par quelque philtre, le cœur de celle qu'il aime. La magicienne appelle à son secours les esprits infernaux ; mais, comme elle n'est arrivée probablement qu'au premier échelon de la sorcellerie, les diables se moquent d'elle. L'homme de cour se fâche et menace. La vieille femme, ne pouvant plus compter sur le secours de son ami Belzébuth, s'avise d'un autre expédient. Elle prend avec elle un chien noir, laid et crotté, et entre en pleurant chez l'inflexible épouse du pèlerin. — Qu'avez-vous donc, ma bonne femme? dit celle-ci. — Hélas! madame, il m'est arrivé un grand malheur. Imaginez que j'avais une fille charmante, la plus belle, la plus tendre, la plus délicieuse jeune fille que l'on puisse voir. Un homme vient lui faire la cour; elle refuse

de l'écouter. Il persiste, elle est impitoyable; et cet homme, pour se venger, l'a changée en chien. Voilà ma pauvre fille, ajouta-t-elle en se tournant vers le hideux animal qu'elle avait amené. — Oh ciel! est-il possible? s'écrie la jeune femme; si l'on refuse d'écouter une proposition d'amour, court-on risque d'être ainsi changée en bête? — N'en doutez pas, madame, c'est ce qui se voit tous les jours. — Et moi, malheureuse! qui ai renvoyé si cruellement ce matin un homme de cour d'une grâce et d'une amabilité parfaite! — Faites-le revenir, je vous en conjure, dit la sorcière; on ne sait ce qui peut arriver. — L'homme de cour revient, la pièce est finie, et le spectateur doit s'en aller très édifié de cette nouvelle manière de séduire une femme.

La seconde pièce est *le Jugement de Pâris*. Ce n'est pas autre chose qu'un combat de coquetterie entre les trois déesses qui cherchent à gagner les suffrages de leurs juges. Junon lui promet le pouvoir, Minerve la sagesse, Vénus l'amour. Pâris, qui est jeune, ne se soucie ni du pouvoir ni de la sagesse; il accepte l'amour, et Junon se retire en proférant des cris de vengeance.

La troisième pièce est *la Vie et la Mort de sainte Dorothée*. C'est un mystère calqué sur une pièce

qu'on jouait, au XVI<sup>e</sup> siècle, en France et en Allemagne.

Dans ces œuvres dramatiques, le bon maître d'école d'Odensée n'a pas un grand mérite d'invention; mais il jette çà et là quelques traits de mœurs intéressants et quelques réflexions assez piquantes. Ses vers sont, du reste, généralement bien tournés, et son style indique un progrès dans le développement de la langue.

Tandis que Chrétien Hansen essayait de fonder l'art dramatique en Danemark, un auteur, dont nous ignorons le nom, traduisait des romans de chevalerie et des contes plaisants, l'histoire de Ruus, et l'histoire galante de Flores et Blantzeflor.

Ruus est une de ces satires amères que le moyen âge lançait, de temps à autre, contre les moines, comme pour protester de son indépendance, au moment même où il agissait en disciple. L'auteur de Ruus raconte qu'un jour le désordre s'était mis dans un couvent. La désobéissance avait levé le front devant l'autel, le vice avait franchi la porte des cellules. Le diable, qui tenait depuis longtemps l'œil ouvert sur cette communauté, pensa qu'il y avait là une bonne récolte d'âmes à faire, et que ce serait une honte à lui de la laisser échapper. Le voilà donc qui revêt la livrée, se donne

une figure hypocrite et vient se présenter comme domestique. L'abbé qui l'interroge lui reconnaît des dispositions et le prend pour cuisinier. Merveilleuse idée de l'abbé! Dès le jour où le diable posa la main sur les fourneaux, tout le couvent s'épanouit comme une maison de village dans un jour de noces. Dès ce jour-là, adieu les jeûnes et le carême, adieu les longues veilles et les maigres collations. Le savant cuisinier déclara indigne de son art et proscrivit sans rémission la fade nourriture ordonnée par les règlements. Il employa les épices, il inventa de nouveaux raffinements pour éveiller l'appétit blasé de ses maîtres et prolonger l'heure des repas. Dès le matin, le feu de l'enfer pétillait dans la cuisine, la table ployait sous le poids des lourds jambons et des quartiers de chevreuil, et pendant toute la journée la cave était ouverte. Les moines s'asseyaient là, entonnant une chanson bachique, et le diable, qui les traitait si bien, remarquait à leur rotondité croissante que ses efforts n'étaient pas perdus. Quelques mois se passèrent ainsi dans une douce indolence, et celui qui avait si bien installé la joie et la paresse dans le couvent, se crut en droit de demander une récompense. Il voulait être moine; on le fit moine. Il prit le froc entre deux tonneaux et s'appela frère

Ruus. Cette fois le malheureux cloître fut tout à fait au pouvoir de l'enfer. Le chœur fut abandonné; l'église n'entendit plus ni chants religieux, ni prières : frère Ruus était le maître; il commandait à l'abbé, il commandait aux moines, il buvait le jour, il courait la nuit, et il éprouvait un singulier plaisir à faire voir distinctement l'habit de religieux dans des lieux où jamais il n'eût dû apparaître. Quand il commençait ses excursions à travers champs, c'était un grand malheur pour toutes les maisons où il passait et tous les paysans avec lesquels il s'arrêtait à causer le long de la route. Son souffle envenimé répandait autour de lui la contagion, et rarement il entrait dans un village sans y susciter une querelle, ou sans y commettre quelque vol honteux. Mais un jour il devint lui-même victime de sa méchanceté. Il avait enlevé une vache à un pauvre paysan qui ne possédait rien de plus au monde. Pendant tout le jour et toute la soirée, le malheureux chercha sa vache dans la plaine et sur la colline. Quand la nuit vint, il se trouva égaré au milieu d'une forêt et se réfugia dans un tronc d'arbre. A ses pieds, il aperçut un passage souterrain; il y descendit, et, après avoir marché longtemps, longtemps à travers des détours obscurs, il arriva à la porte de l'enfer.

C'était un jour d'audience solennelle. Satan était assis sur son trône, et les émissaires qu'il avait envoyés de par le monde, venaient lui rendre compte de leurs voyages. Les uns avaient allumé la guerre civile, d'autres avaient semé la discorde entre les familles, d'autres avaient propagé l'habitude du vol, soufflé le blasphème, profané le sanctuaire, et le roi des enfers était là qui écoutait ces bulletins de crime, tantôt riant d'un rire horrible, tantôt encourageant ses ministres par un signe de tête. Tout à coup on vit s'avancer un démon portant le froc et la sandale. C'était frère Ruus. Il vint se prosterner aux pieds de son maître, et lui raconta sa vie de couvent; tous les diables lui enviaient une telle œuvre, et Satan applaudit. Ce récit de Ruus termina la séance. Les diables retournèrent à leur chaudières; Satan se retira dans les profondeurs de l'abîme, et le paysan, l'âme toute troublée, remonta dans son tronc de chêne. Le lendemain, il alla trouver l'abbé et lui raconta ce qu'il avait vu. Les yeux de l'abbé se dessillèrent; il reconnut ses fautes, assembla les moines et les prêtres. Tous se jetèrent à genoux, implorèrent le pardon du ciel. Ruus fut chassé honteusement, et le cloître reprit sa vie austère.

J'ai analysé ce conte grotesque, parce qu'il est

du nombre de ces œuvres d'imagination qui caractérisent le moyen âge. Il apparaît à travers les compositions religieuses de l'époque, comme les figures bizarres des voûtes gothiques à travers les rameaux d'arbres et les bouquets de fleurs. C'est une épigramme au milieu d'une prière, un cri d'incrédulité au milieu d'une pensée de foi. Ce conte a été répandu en Allemagne[1] et en Angleterre. J'ignore à quelle époque le Danemark s'en est emparé.

Le roman de *Flores et Blantzeflor* fut imprimé à Copenhague en 1509. Cette œuvre galante de chevalerie a été lue du nord au midi, dans tous les castels. L'écrivain danois n'a fait que la reproduire dans une traduction rimée assez plate[2].

Tel était l'état de la littérature en Danemark au XVIe siècle; mais à côté de cette poésie écrite si chétive et si pauvre, il y avait une poésie traditionnelle, une poésie mâle, riche, féconde, qui grandit au milieu du moyen âge danois comme une

[1] On lit dans les *Parœmiæ ethicæ* de Seidelin, imprimées à Francfort en 1589 : « *Quis non legit quæ frater Rauschius agit?* »

[2] L'idée première de ce roman a été faussement attribuée à Boccace. Il fut introduit dans le Nord par Euphémie, comtesse de La Marche de Brandebourg, reine de Norvége. Euphémie mourut en 1312, et Boccace naquit en 1313.

forêt de chênes au milieu d'une terre aride. C'est la poésie des *Kœmpeviser*. Pendant longtemps les beaux esprits la méconnurent, les savants la dédaignèrent ; mais le jour où une main intelligente arracha de l'oubli cette harpe sonore, le jour où cette voix des anciens temps retentit de nouveau sur la terre des scaldes, la foule l'écouta avec surprise, les savants furent émus, les poëtes applaudirent, et le Danemark n'eut plus rien à envier aux chants héroïques d'Espagne, aux ballades d'Ecosse. Il avait son *Cancionero ;* il avait sa *Minstrelsy*.

---

## II.

# CHANTS POPULAIRES.

Le pays connu sous le nom de Scandinavie se composait autrefois des trois royaumes de Danemark, de Suède et de Norvége, auxquels il faut joindre plus tard l'Islande, découverte au IX[e] siècle, et peuplée par une colonie de Norvégiens. Les habitants de ces trois royaumes provenaient d'une même souche, parlaient une même langue, adoraient un même dieu. C'était là cette terre des hyperboréens, sur laquelle les anciens avaient de merveilleuses idées. C'était cette romantique Thulé que le moyen âge a entourée de ses fictions, et que Goethe a chantée dans une de ses plus belles ballades [1]. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte, pour comprendre tout ce que l'imagination des voyageurs à pu rêver d'étrange à l'aspect de cette contrée. Voyez comme elle est là, isolée des

[1] Es war ein Kœnig in Thule.

autres, resserrée par la mer Baltique, entourée par la mer du Nord, et touchant à la mer Glaciale. De grandes chaînes de montagnes la traversent; des landes sauvages et des marais occupent la moitié de son sol, et les frimas la voilent pendant la plus gande partie de l'année. Rétrogradez avec moi de quelque siècles; figurez-vous que nous sommes encore au temps où toute cette terre était livrée au paganisme, et que nous venons de France ou d'Italie; écoutez quelles traditions étranges, quelle mythologie mêlée de vagues souvenirs d'Orient et de conceptions barbares. Les deux premiers êtres de la création sont le géant Ymer et la vache Audumla. Ymer, dans son sommeil, enfante sous son bras gauche un homme, sous ses pieds une femme, qui forment la race des géants. La vache Audumla lèche les rochers couverts de givre. Le premier jour, des cheveux poussent sur ces rochers, le second jour il en sort une tête, le troisième un homme tout entier. C'est Buri, l'aïeul d'Odin; Odin a deux frères: Vili et Ve. Tous trois se réunissent pour combattre Ymer. Ils le tuent, et les torrents de sang qui s'échappent de son corps inondent la terre et noient les hommes de sa race, à l'exception de Bergelmer, qui se sauva avec sa famille dans un bateau.

Les petits-fils de Buri s'emparent du corps d'Ymer. Avec son cadavre, ils forment le monde; avec son sang la mer, avec ses os les rochers, avec ses dents les pierres, avec son cerveau la voûte du ciel, qui repose sur quatre piliers; avec sa cervelle les nuages; avec ses sourcils la forteresse Midgard, qui environne l'univers et protége les hommes contre les attaques des géants. La terre est ronde comme une bague, et tout entourée d'eau. La Nuit parcourt le ciel avec un char, et l'écume de son cheval produit la rosée du matin; le Jour vient ensuite, et le mors de son coursier éclaire le monde. L'homme et la femme sont nés de deux arbres : le frêne et l'aulne. Les dieux leur donnèrent le mouvement, l'esprit, la beauté. L'homme s'appelle Aske, la femme Embla.

L'arc-en-ciel est un pont bâti par les dieux pour rejoindre la terre au ciel. Il est de trois couleurs, mais la couleur rouge qu'on aperçoit au milieu est un sentier de feu qui empêche les géants de monter. La demeure favorite des dieux est près du frêne Ygdrasill. C'est l'arbre le plus beau, le plus vigoureux qui existe. Il a trois racines qui s'étendent à une immense distance l'une de l'autre. La première touche à la demeure des Ases, et se baigne dans la source du passé; la seconde repose

dans la source de la sagesse. Le maître de cette source est Mimer; il est le sage par excellence; parce que chaque matin il vient boire à cette source. Odin a voulu y boire une fois, mais il n'a pu obtenir cette faveur qu'en y laissant un œil. La troisième racine tombe dans la source des serpents. Le frêne Ygdrasill est l'arbre du monde, l'arbre immense dont les rameaux s'étendent sur la terre et montent jusqu'au ciel. Là, les dieux tiennent leur assemblée; là, les trois Nornes [1] président au destin des hommes; là, est l'aigle qui sait tout, mais là aussi sont les mauvais génies : l'écureuil qui court de branche en branche pour animer l'un contre l'autre le serpent et l'aigle; le serpent qui ronge les racines de l'arbre, et les quatre cerfs qui viennent en manger les feuilles et les bourgeons.

Un jour, la haine qui existe entre les dieux et les mauvais génies éclatera, et le monde sera abîmé dans cette lutte des deux puissances. Il y a pour ce temps de calamité des pronostics annoncés par les poëtes : trois longues années d'un continuel hiver, puis trois années de combats sanglants. L'é-

[1] Edda de Saemund, Volu-Spa.

goïsme et l'avarice s'emparent de l'esprit des hommes ; les amis se trompent ; les frères égorgent les frères ; il n'y a plus de lien de famille, plus de dévouement, plus de vérité. La terre est livrée aux passions les plus effrénées, à la haine, à l'anarchie. Alors arrivent les ennemis des dieux : Loki, l'esprit du mal ; et le serpent né de Loki, qui de son corps monstrueux entoure la terre comme un anneau ; et Surtur, l'irréconciliable antagoniste des Ases ; et le loup Fenris, dont les mâchoires en s'ouvrant touchent à la terre et au ciel. Le Naglfar flotte sur les eaux [1]. La terre tremble, les rochers se fendent, les arbres tombent, les hommes meurent, la mer rompt ses digues, se répand à travers l'espace, et le ciel se déchire. Les dieux s'avancent contre les ennemis. Chacun choisit son adversaire ; chacun emploie dans ce combat effroyable tout ce qu'il a de force, de prévoyance et de fermeté. Thor écrase de son marteau la tête de la vipère ; mais il s'abîme dans le venin qu'elle a répandu. Tyr s'attaque au chien Garnir, et tous

[1] Le Naglfar est un vaisseau construit tout entier avec les ongles des morts. La mythologie du Nord voulait sans doute exprimer par là la longue durée du monde. Que de siècles il fallait pour construire un tel vaisseau !

deux succombent après une lutte acharnée. Le loup Fenris engloutit Odin dans ses entrailles. Vidar tue le loup; mais Surtur embrase le monde. Le soleil devient noir; la terre s'abîme dans la mer, la flamme, la fumée de l'incendie s'élèvent jusqu'au ciel; les étoiles se détachent de leur place, et le ciel tombe [1].

Le monde est détruit: le monde renaît. Du milieu des flots surgit une création toute jeune, une terre couverte de fleurs et de verdure. Les jours sont beaux comme à l'âge d'or. L'homme n'a plus besoin d'arroser le sol de ses sueurs; la terre se couvre elle-même de fruits. Les vices d'autrefois ont disparu, les douleurs d'un autre temps sont oubliées. Le bon Balder [2] revient. Les Ases trouvent

[1] Edda de Saemund. Volu-Spa.

La même image se trouve dans un poëme de Gonzalo de Bercea (XIIIe siècle):

Non sera el docena quien lo ose catar
Ca veran por el cielo grandes flamas volar;
Veras a las estrellas caer de su logar
Como caen las fojas quant caen del figar.

(Viardot, *Études sur l'Espagne*, p. 121.)

[2] Balder est le Dieu de l'éloquence, le plus doux et le meilleur des dieux; il est fils d'Odin et de Frigga. Depuis longtemps des rêves sinistres lui annonçaient qu'il devait mourir bientôt. Il communiqua ses craintes aux Ases, qui, pour prévenir un tel malheur, firent jurer

les tables d'or d'Odin, et se souviennent de ses prédictions. Tout se ranime, tout prend une nouvelle vie, et un palais d'or s'élève, un palais plus brillant que le soleil, où les justes iront jouir d'une félicité éternelle.

Si des hauteurs fabuleuses où nous transporte cette mythologie, nous redescendons aux réalités de la vie, quel tableau présentent ces hommes du Nord ! Ce ne sont pas des pâtres à la houlette

à toutes les choses existantes, aux éléments, aux métaux, aux arbres, aux pierres, aux maladies, de ne point intenter à la vie de Balder. Mais par malheur les Ases oublièrent une plante, et Loki, l'esprit du mal, alla cueillir cette plante et la remit entre les mains de l'aveugle Hoder, qui vint en frapper le corps de Balder, et le dieu mourut. Son frère alla le chercher dans l'empire des morts, la déesse Héla promit de laisser revenir Balder sur terre, si tous les êtres, morts ou inanimés, le pleuraient. Les Ases convoquèrent tous les objets de la création, et chacun d'eux versa des larmes sur la mort du dieu bien-aimé. Mais une vieille femme resta l'œil sec, et nulle prière, nulle plainte, ne purent l'émouvoir. Elle refusa de pleurer, et Balder fut condamné à rester dans son ténébreux séjour. On présume que cette vieille femme était Loki. Pour le punir de ses méfaits, les dieux l'enchaînèrent sur un rocher, avec les boyaux de son fils. Ils placèrent sur sa tête un serpent destiné à lui jeter son venin sur le visage ; mais sa femme est là qui tient entre lui et le serpent une coupe pour recevoir le venin ; quand la coupe est pleine et qu'il faut la verser, le poison tombe sur la figure de Loki, et lui cause de telles souffrances qu'en s'agitant il produit un tremblement de terre.

paisible qui habitent sur la lisière de ces forêts ; ce ne sont pas des marchands laborieux et habiles qui campent le long des côtes de la mer Baltique. Ce sont des hommes d'armes, intrépides et farouches, qui ne respirent que la guerre, qui courent après les aventures périlleuses, et se font gloire de ne pas dormir sous un toit, de ne pas vider une coupe d'hydromel auprès du foyer. Pour vêtement, ils ont un lambeau de laine ; pour demeure, le pont d'un navire, ou une chaumière dans les bois. Ils se fabriquent des armes avec du fer et des cailloux aiguisés, et boivent dans des cornes de bœuf. Dans le cours de leurs expéditions, ils mangent la chair crue des troupeaux ; sur le champ de bataille, ils se désaltèrent avec du sang. Quand ils font un sacrifice à leurs idoles, ils prennent le sang des victimes et en colorent la statue de la divinité et les murailles du temple. Leur dieu suprême, Odin, est un dieu de guerre et de sang. Il fit toutes ses conquêtes l'épée à la main, et lorsqu'il se sentit affaibli par l'âge, il assembla ses amis, se creusa neuf blessures en cercle avec le fer de sa lance, et mourut en annonçant qu'il allait en Scythie prendre place auprès des dieux, à ces festins éternels où sont appelés tous ceux

qui se distinguent par leur valeur dans les combats[1].

Ainsi il avait divinisé l'héroïsme guerrier, et les Scandinaves n'avaient garde de repousser un tel dogme. Aussi s'élancent-ils avec joie au combat: Les Valkyries[2] planent sur eux et les guident dans la mêlée. S'ils reviennent victorieux, ils racontent avec orgueil combien d'ennemis ils ont tués, combien de sang ils ont répandu! S'ils succombent, la mort leur sourit comme une fiancée, et on les enterre avec leurs armes, leurs chevaux; car dans le Valhalla, leur bonheur sera de combattre éternellement sans se faire de blessures, de puiser l'hydromel à une tonne inépuisable, et de partager la chair d'un sanglier que chaque jour on distribue aux convives, et qui chaque jour reparaît intact.

Ce qui contribuait encore à entretenir parmi eux

[1] Mallet, *Histoire de Danemark*, t. I.

[2] Leur nom vient de *küren* (choisir). Elles planaient au-dessus des champs de bataille, et choisissaient ceux qui devaient vaincre et ceux qui devaient périr. C'était aussi les Valkyries qui versaient, dans le Valhalla, l'hydromel aux héros. Les Valkyries n'étaient pas toutes des vierges célestes; il y en avait qui habitaient la terre. Brinnhild, l'une des héroïnes des Niebelungen, était une Valkyrie, et les trois jeunes filles que Vieland-le-forgeron rencontra avec ses deux frères, étaient aussi des Valkyries. *Voy.* la Vilkina-Saga.

ce culte des combats, cette soif des aventures, c'est que dans chaque famille, le fils aîné héritait seul du patrimoine de ses pères. Il ne restait à ses frères qu'une voile de pêcheur, ou une lance. Ainsi les uns se faisaient soldats pour gagner l'épée à la main un coin de terre, ou une part de pillage. Les autres s'en allaient sur leur frêle embarcation attaquer les navires marchands, ravager les habitations situées sur la côte. Ces pirates se nommaient les rois de la mer. Ils montaient sur leurs bâtiments, qu'ils appelaient leurs chevaux à voiles, et les faisaient bondir sur les flots. Ni la distance ni la saison ne les arrêtaient. Quelquefois ils se mettaient en route, sous le poids d'un orage, sans savoir où ils iraient aborder. La mer les entraînait sur ses hautes vagues, et le vent de la tempête les poussait comme des vautours vers leur proie. Ils s'en allaient ainsi jusque sur les côtes d'Angleterre et de Normandie, ici rançonnant une peuplade, là, pillant une ville, ailleurs moissonnant la campagne. Les princes leur payaient tribut; les ducs de Normandie leur cédaient leur duché; les rois d'Angleterre leur couronne, et Charlemagne baissa la tête en les voyant, et pleura.

Pour eux la force physique est la force par excellence, et toute leur imagination est employée à

grossir les proportions ordinaires de l'homme. Ils ont des géants qui feraient honte au Gargantua de Rabelais et de Fischart, ou à l'*Ougra* des Indiens. Il y en a qui ont six bras, d'autres six têtes [1]. La Vilkina-Saga en dépeint un ainsi : « Il était effroyablement large ; ses jambes étaient d'une longueur et d'une force démesurée. Son corps était épais, robuste, puissant. Il y avait une distance d'une [2] aune entre ses deux yeux, et tous ses membres étaient construits dans cette proportion. » L'Edda raconte que le dieu Thor passa la nuit dans le petit doigt du gant d'un géant. Le dieu se leva quand il crut le monstre bien endormi, et lui asséna de toutes ses forces un coup de marteau sur la tête. Le géant se réveille, passe la main sur son front, et dit : Je crois qu'il m'est tombé une feuille d'arbre dans les cheveux. Les femmes de géants ont la même force, la même structure colossale. C'est avec l'une d'elles que Loki enfante cet horrible serpent qui fait le tour du monde. Une petite-fille de géant élève une montagne en laissant tomber

[1] Il y a encore de l'analogie entre cette croyance fabuleuse et la mythologie indienne. Brama a quatre têtes ; Siva en a cinq ; Sonbramahnya a six têtes et douze bras. (Symbolique de Creuzer, traduite par M. Guigniaut.)

[2] L'aune danoise (aln) n'est, il est vrai, que d'un pied et demi.

la terre qu'elle a mise dans son tablier; une autre s'en va se promener dans la campagne, elle aperçoit un laboureur avec ses deux chevaux et sa charrue, prend l'homme et l'attelage dans le creux de la main et rapporte cela à sa mère comme un jouet d'enfant.

Au milieu de leur vie errante, les hommes du Nord trouvent cependant une place pour la poésie. Ils l'aiment et la cultivent. L'hiver, quand ils reviennent de leurs expéditions lointaines, ils se plaisent à raconter leurs périls, leurs succès. Il y a des actes de courage dont ils s'enorgueillissent, des hommes d'action dont ils célèbrent les hauts faits, et leurs récits se traduisent en vers, en ballades. Si, comme l'a dit un critique anglais, la ballade naïve et conteuse est la première poésie des peuples, c'est surtout aux hommes d'armes de la Scandinavie qu'il faudrait appliquer cet axiome, à ces hommes qui ne songeaient certes guère ni à réfléchir un sentiment intérieur, ni à formuler des principes d'art, mais qui se hâtaient de chanter le héros qui leur inspirait le plus d'enthousiasme, le fait qui les avait le plus émus.

Il y avait pourtant parmi eux une classe de poëtes, les scaldes, que les chefs d'armée conduisaient avec eux sur le champ de bataille, que les

rois, les princes, les *jarls* de chaque contrée accueillaient avec distinction. Ces scaldes étaient les historiens de leur tribu, les pontifes poétiques chargés de consacrer par leurs vers l'éclat d'une victoire, la renommée d'un héros; mais la poésie n'était point exclusivement confiée à leur génie. Elle appartenait au peuple, elle voguait avec le pirate sur le bateau, elle s'arrêtait avec le chasseur au milieu de la forêt, elle animait chaque tente de soldats, elle avait sa place réservée à chaque veillée d'hiver. Tout homme qui avait un récit intéressant à faire appelait cette poésie à son secours, et elle venait, simple et confiante, lui prêter sa voix un peu rude, mais mâle et énergique. La Saga d'Eigil raconte que lorsqu'il eut perdu son fils, il résolut de se laisser mourir de faim. Mais sa fille vint l'arracher à sa douleur, et le pria de chanter, et le père, attendri par ses larmes, fit un effort, recueillit ses idées, les revêtit d'images, les exprima en vers, et à mesure qu'il chantait, ses regrets s'adoucissaient, et, à la fin, il se trouva l'âme si calme, qu'il fut encore heureux de vivre. Le roi Éric le condamne à mort, et il chante pour obtenir sa grâce. Le thing ou assemblée populaire condamne à mort Rollon, et sa mère se présente devant le roi et improvise des vers pour l'attendrir.

Ainsi par le peuple même, et par les scaldes, il se forma une suite de chants nationaux qui embrassaient à la fois le cycle des dieux, des héros fabuleux et des hommes. Ainsi se forma le recueil célèbre connu sous le nom de Kæmpe-Viser. Les chants du Kæmpe-Viser ont été rassemblés en Danemark et écrits en danois, mais ils appartiennent à toute la Scandinavie. W. Grimm, qui nous semble avoir bien approfondi cette question, pense qu'ils furent primitivement composés vers le v^e ou le vi^e siècle, c'est-à-dire à une époque où dans les trois royaumes de Suède, de Danemark, de Norvége, la langue était encore à peu près la même. Le fait est que l'on retrouve souvent dans ces chants des noms norvégiens et suédois, des traditions suédoises, des ballades dont l'idée primitive est attribuée à l'Allemagne ou à l'Irlande, des récits des Niebelungen ou de l'Edda. Les critiques anglais ont fait aussi divers rapprochements entre leurs chants populaires et ceux du Danemark. Ces rapprochements ne sont pas difficiles à justifier. Les Danois ont été pendant assez longtemps en relation immédiate avec l'Angleterre pour y répandre, ou y puiser des faits héroïques, des légendes d'amour et de religion. Il est une époque où les peuples, encore enfants, avides de

merveilleux et privés des grandes ressources de la science, recherchent avec ardeur tout ce qui peut entretenir leurs rêves favoris; tout ce qui peut donner un aliment à leur imagination crédule. Alors l'épopée chevaleresque, le conte superstitieux, la tradition sainte, ne peuvent être contenus dans les limites du pays où l'imagination du poëte, la foi du religieux les a fait apparaître. Les autres peuples les réclament. Tout ce qui entre dans le domaine de la pensée appartient à tous. Il n'y a plus ici de barrières territoriales. Les peuples se battront à outrance pour un coin de royaume, pour un privilége, mais ils iront tous boire comme des frères à cette source vivifiante de poésie qui désaltère leur âme. Ainsi l'idée poétique s'en va de contrée en contrée par les récits du marchand, par la chanson du soldat, par la complainte du pèlerin. Chacun l'accueille, l'adopte, la pare et la modifie, selon ses habitudes et son caractère. Elle ne change pas de nature, mais elle prend une autre forme, et devient tour à tour française, anglaise, allemande, sans perdre sa saveur primitive. C'est une fleur exotique dont les couleurs varient légèrement quand on la transporte hors de son sol natal. C'est un hôte étranger que l'on appelle à prendre place au foyer de fa-

(Restes de la poésie du moyen âge). Le plus complet de ces recueils est celui de MM. Abrahamson, Nyerup et Rahbek, 5 vol. in-8°, Copenh. 1812, 1813 et 1814. On pourrait cependant y ajouter encore plus de cent pièces inédites que M. Thicle a découvertes dans les manuscrits de la bibliothèque de Copenhague et d'Odensée.

Le Danemark a non-seulement le mérite d'avoir exploré avec zèle et intelligence ces trésors littéraires, mais encore celui d'avoir le premier compris et révélé le charme de cette poésie naïve du moyen âge. La Suède, l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, n'ont publié que plus tard leurs chants nationaux, leur poésie primitive, et la France, comme on le sait, n'est entrée que très récemment dans cette curieuse série de publications.

Comme on peut se le figurer d'avance, il ne faut pas chercher beaucoup d'art dans ces chants populaires du Nord. C'est une poésie âpre et sauvage comme les mœurs qu'elle représente et les hommes auxquels elle s'adresse. Un rhythme monotone et facile; des strophes de deux longs vers qui tombent l'une après l'autre comme deux coups de marteau; point de recherche dans les détails; point de nuance dans les couleurs; une poésie enfin qui s'i-

gnore elle-même et raconte naïvement, grossièrement, les choses qu'elle a apprises. Le caractère sombre du Nord la domine du reste complétement; les images riantes y sont rares; les images de deuil y reviennent sans cesse.

On ferait un singulier contraste en mettant à côté de ces chants danois quelques suaves poëmes de l'Orient, un chant d'amour comme *Gul et Bubul*, un drame comme *Sacountala*. Ici, le ciel étoilé, les rayons de soleil, la terre chargée de fleurs, les jours livrés aux molles rêveries, les nuits pleines de parfum et de douces clartés; là, le sol aride, le vent qui gronde sous un ciel nébuleux, la mer qui frappe avec des gémissements de douleur son lit de roc, ses flancs de sable; ici, le monde des génies gracieux et les enchantements de la vie; là, les créations bizarres et la lutte pénible de l'homme avec le sort ou avec les éléments.

Mais ce qu'il y a de beau dans ces chants du Danemark, si grossiers qu'ils puissent être, c'est la peinture si rude et si vraie des peuples du Nord. Il y a là des tableaux de mœurs et des tableaux de guerre, où vous chercheriez en vain la touche délicate de l'art; mais toutes les personnes qui y ont pris place sont comme des figures monumentales taillées à grands coups de ciseau dans un rocher

de granit. Leurs récits de combats ressemblent à des épopées, et leurs guerriers sont hauts de dix coudées.

Quand le valeureux Hagen est attaqué à l'improviste, et qu'il glisse sur les peaux humides que Grimild a posées là exprès pour le faire tomber. —Souviens-toi, lui dit-elle, de ta promesse; tu as juré que si jamais tu tombais devant un ennemi, tu ne te releverais pas pour le combattre. — C'est vrai, s'écrie-t-il, et il combat à genoux et tue encore trois de ses adversaires.

Quand Dietrich[1] attaque Ogier-le-Danois, le sang coule dans la plaine par torrents. Dietrich est parti avec huit mille hommes; il n'en ramène que cinquante.

Quand Sivard se met en route, il monte un cheval qui galope sans s'arrêter pendant quinze jours et quinze nuits. Arrivé au pied d'une forteresse fermée, il ne se donne pas la peine d'attendre qu'on lui en ouvre les portes, il fait sauter son cheval à quinze pieds au-dessus des murailles.

[1] Il y a ici un de ces anachronismes qui se présentent plus d'une fois dans les épopées du moyen âge. Dietrich, que les critiques s'accordent à regarder comme Theodoric, est mort en 527. Ogier-le-Danois vivait trois cents après, car il était contemporain de Charlemagne.

Un combat mémorable est celui d'Orm, le jeune chevalier, et du géant de Berne. Orm s'en va frapper à la porte du tombeau de son père, qui est enterré dans une montagne. Il frappe si fort, qu'il brise le rocher, et le père se réveille.

—Quel est le téméraire qui vient ainsi me troubler dans mon repos?

—C'est moi, Orm, ton fils.

—Que veux-tu? Je t'ai donné l'année dernière des monceaux d'or et d'argent.

—C'est vrai, tu m'as donné, l'année dernière, des monceaux d'or et d'argent, mais aujourd'hui je veux ton épée.

—Tu n'auras pas, Birting, ma redoutable épée, avant que tu sois allé en Irlande venger ma mort.

—Si tu me la refuses, je brise la montagne qui te sert de tombe, en cinq mille morceaux.

Le vieux guerrier lui donne son épée. Orm tue le géant, et s'en va ensuite en Irlande tuer les meurtriers de son père.

Un autre combat plus merveilleux encore est celui de Dietrich avec le dragon. Dietrich, en courant les aventures, rencontre un lion et un dragon qui se battent avec fureur. Le lion est vaincu et prie le héros de venir à son secours. Dietrich marche contre le dragon, mais sa lance

se brise sur ses rudes écailles, et le monstre l'emporte dans sa caverne auprès de ses onze petits, puis il s'endort. Pendant la nuit, Dietrich cherche à sortir de la caverne, et trouve l'épée du roi Siegfried. Alors il s'élance bravement contre les petits du dragon, et les massacre l'un après l'autre. Au bruit de leurs gémissements, le serpent s'éveille, et en apercevant entre les mains de son ennemi le glaive enchanté, il a peur, et le conjure de lui laisser la vie. Mais Dietrich, après lui avoir fait avouer où sont ses trésors, lui plonge son épée dans le flanc, puis il sort et monte en triomphe sur le dos du lion qui l'attendait à la porte[1].

Ce qui reparaît à tout instant dans ces traditions du Nord, c'est un esprit de vengeance farouche, impitoyable, qui tourmente éternellement le cœur et ne s'apaise qu'avec du sang. Une jeune fille vient poignarder, au milieu de la nuit, l'amant qui l'a trompée; une reine empoisonne la femme qui la rend jalouse; deux sœurs empruntent des vêtements de chevalier, une armure, et s'en vont venger la mort de leur père. Elles tuent l'homme

[1] Il y a dans le poëme de Ferdussi, dans le Sha-nameh, un combat de Rustan avec un dragon, qui a beaucoup d'analogie avec celui-ci.

qui l'a tué et le coupent en morceaux. La ballade ajoute qu'elles pleurèrent beaucoup lorsqu'il fallut ensuite aller se confesser. L'exemple le plus terrible de cette colère implacable se trouve dans la ballade de Vonved. C'est là un autre Hamlet, mais un Hamlet cent fois plus irrité, plus mécontent de lui, plus malheureux que celui que nous connaissons. Sa mère l'engage à s'en aller venger la mort de son père. Il part, et tue tout ce qu'il rencontre, les pères avec leurs fils, les chevaliers avec leurs compagnons d'élite. Quand il ne voit plus personne à tuer, il donne un anneau d'or à un berger, afin de lui indiquer la forteresse, où il trouverait des hommes d'armes dignes de lui. Il entre de vive force dans le château, et tue ceux qui voudraient l'arrêter. Puis il revient chez lui, et dans la rage qui le possède, il tue sa propre mère et brise son luth, afin de n'avoir plus rien qui puisse adoucir ses accès de fureur.

Toutes les pièces du recueil ne présentent cependant pas ce triste dénouement. Il y en a de tendres et de gracieuses, comme celle-ci.

« La mère de la petite Christel est occupée à coudre, mais des larmes coulent sur le visage de sa fille.

—Ma petite Christel, mon enfant chéri, dis-

moi, pourquoi ton visage est-il défait? pourquoi ta joue est-elle pâle?

— Il n'est pas étonnant que je sois pâle et défaite, j'ai tant à couper et à coudre.

— Il y a pourtant, dans la ville, des filles plus belles que toi, et qui travaillent mieux que toi.

— Eh bien! à quoi sert de te le cacher plus longtemps? Notre jeune roi m'a séduite.

— Si notre jeune roi t'a séduite, que t'a-t-il donné?

— Il m'a donné une jolie petite chemise en soie, que j'ai portée avec douleur.

Il m'a donné des souliers à boucles d'argent, que j'ai portés avec angoisse.

Il m'a donné une harpe d'or, pour m'en servir quand je serais trop triste.

La petite Christel touche la première corde, le roi l'écoute résonner dans son lit.

Elle touche une seconde corde, le roi ne repose pas plus longtemps.

Il appelle deux de ses serviteurs : — Faites venir, dit-il, la petite Christel devant moi.

Elle arrive et se tient debout devant la table.

— O roi, dit-elle, vous m'avez envoyé chercher, que voulez-vous?

Le jeune roi montre les coussins bleus. —

Viens t'asseoir, ma petite Christel, et repose-toi.

— Je ne suis pas lasse, je peux rester debout. Dites-moi ce que vous voulez, et laissez-moi partir. »

Le jeune roi attire la petite Christel à lui, il lui donne la couronne d'or et le nom de reine.

D'autres ballades, comme celle d'Axel et Valdborg, ont tout le caractère galant des poëmes de chevalerie du moyen âge. Axel, le preux guerrier, et Valdborg, la jolie jeune fille, s'aiment dès leur enfance. Ils se rendent ensemble à la chapelle, ils vont se fiancer; mais Hagen, le fils du roi, est amoureux de Valdborg; il empêche le mariage, car il veut lui-même épouser la jeune fille. C'est un horrible moment pour les deux pauvres fiancés qui ne cessent pas de s'aimer, et qui n'entrevoient aucun remède à leur douleur. Tout à coup la guerre éclate. Hagen se met à la tête de ses troupes, et le valeureux Axel, oubliant son ressentiment, marche sous sa bannière. Sur le champ de bataille, Hagen reçoit une blessure mortelle; il appelle son rival, lui tend une main de frère, et lui dit : « Venge ma mort, tu épouseras Valdborg, et je te donne mon royaume. » Axel s'élance au milieu des ennemis, combat comme un lion, et meurt couvert de blessures. A cette nouvelle, la

malheureuse Valdborg distribue son bien aux pauvres et se retire dans un couvent[1].

Quelques pièces toutes pleines de merveilleux semblent renfermer un sens symbolique.

Une jeune fille pleure d'être séparée de son amant; un corbeau s'approche d'elle, et s'offre à la conduire auprès de lui, à condition qu'il s'emparera du premier enfant auquel elle donnera le jour. La jeune fille accepte. Elle devient mère, le corbeau accourt et réclame sa proie. En vain la malheureuse se jette à genoux, pleure, prie, se désole, et offre, pour rompre son affreux contrat, toutes ses terres et tout l'or qu'elle possède. Le corbeau est inflexible. Il s'empare du nouveau-né, lui crève les yeux, boit son sang, et à l'instant, de corbeau qu'il était, il devient un beau jeune homme, et l'enfant ressuscite.

Un paysan va bâtir une maison auprès de la demeure d'un nain des montagnes. Celui-ci s'irrite, assemble ses compagnons, et tourmente le paysan jusqu'à ce que le pauvre homme, réduit à la dernière extrémité, lui cède sa femme. Le nain l'embrasse, et soudain sa taille s'élève, son visage de-

1. Oehlenschlæger a fait sur cette tradition d'Axel et Valdborg une tragédie fort estimée.

vient beau. C'est un chevalier que l'amour anoblit. C'est un fils de roi disgracié, auquel un baiser de femme rend une nouvelle vie.

Quelquefois aussi on trouve dans les Kæmpe-Viser certaines pièces, comme celle du Moine, qui ressemblent singulièrement à une satire religieuse.

Douze hommes à cheval s'en viennent attaquer le couvent; le moine marche à leur rencontre avec sa massue et les écrase l'un après l'autre. Il s'égare dans la campagne, rencontre un magicien, le force à lui montrer ses trésors, et le tue. Puis il revient au couvent et massacre quinze pauvres moines, parce que la soupe n'était pas prête, et quinze autres parce que le poisson n'était pas frit. Après cela, il crève un œil à l'abbé parce qu'il retient trop longtemps la communauté à l'église. L'intrépide moine ne veut plus entendre parler de prières, de lecture ni de chants au lutrin, et les religieux, ravis d'une telle vertu, le choisissent d'une voix unanime pour leur supérieur. Il se met à la tête de l'abbaye et la gouverne pendant trente ans.

Quelques pièces ressemblent, comme nous l'avons dit, aux chants de l'Edda; nous en citerons une, entre autres, qui se rapproche beaucoup de

ce chant original de Sæmund, connu sous le nom de Marteau de Thor [1].

Tord de Meeresburg court à cheval à travers la plaine. Il perd son marteau d'or et ne le retrouve de longtemps. Tord appelle son frère : « Il faut que tu t'en ailles, dit-il, dans les montagnes du Nord, chercher mon marteau. » Locke, son frère, prend un vêtement de plumes, et vole par-dessus les larges flots de la mer du côté des montagnes du Nord. Il arrive dans une forteresse, entre dans la grande salle et se présente devant le hideux Tolpel.

« Sois le bien venu, Locke, sois le bien venu! Comment va-t-on à Meeresburg? Comment va-t-on dans le pays là-bas ?

— Bien, répond Locke. Tord a perdu son marteau, voilà pourquoi je suis venu.

— Dis-lui qu'il est enfoui à cinquante-cinq brasses sous terre. Il ne le reverra jamais, qu'il ne me donne pour épouse la jeune Feidlefsborg et tout ce que vous possédez. »

[1] Dans l'Edda le récit est plus développé et présente des détails plus piquants encore. Là, c'est le dieu lui-même qui est mis en scène; c'est le dieu Thor qui revêt les habits de fiancée. Dans le chant danois, tout a été réduit à des proportions plus humbles. La fable mythologique est devenue une fable humaine.

« Locke reprend son vêtement ailé et traverse les flots salés de la mer : « Tu ne recouvreras pas ton marteau, dit-il à son frère, à moins que tu ne sacrifies la jeune Feidlefsborg et tout ce que tu possèdes. »

Mais sur le banc où elle était assise, la fière jeune fille s'écrie : « J'aime mieux un chrétien que ce monstre hideux. Prenons notre vieux père, arrangeons-lui les cheveux, et conduisez-le comme fiancée, à ma place, dans les montagnes du Nord. »

Ils donnent au vieillard des vêtements de jeune fiancée ; sur ces vêtements ils n'épargnent pas l'or, puis ils se mettent en route. Ils arrivent et s'asseoient sur le banc des fiançailles. Le comte Tolpel entre pour présenter la coupe nuptiale à la jeune fille. Mais avant de boire, le vieillard mange quinze bœufs, trente cochons, sept pains. Puis, pour apaiser sa soif, il boit douze mesures de bière dans un grand seau à anses et manque d'avaler le seau. Tolpel se promène dans la salle, joint les mains et s'écrie : « D'où vient donc cette fiancée qui dévore tant de choses ? » Puis il dit au sommelier : « Prends garde aux tonneaux, nous avons à traiter une femme qui aime terriblement à boire. » Pendant ce temps Locke rit sous ses vêtements, et dit : « Elle n'a pas mangé depuis huit

jours, tant elle était occupée de l'idée de venir ici. »

Tolpel appelle ses écuyers : « Apportez-moi s'écrie-t-il, le marteau d'or ; je l'abandonne volontiers, pourvu que je sois séparé d'une telle fiancée, à ma honte, ou à mon honneur. » Huit guerriers apportent sur un arbre le marteau, et le posent en travers sur les genoux du vieillard. Celui-ci le prend, le manie comme une verge, et frappe le monstrueux Tolpel, puis ses compagnons. Tous les hôtes réunis, tous les hommes du Nord en pâlissent d'effroi, et reçoivent des coups de marteau et de mortelles blessures.

« Retournons maintenant, dit Locke au vieillard, retournons dans notre pays, car vous voilà devenue veuve. »

Un grand nombre de pièces du recueil que nous analysons sont consacrées aux croyances superstitieuses et aux idées de sorcellerie des hommes du Nord. Ici, des rossignols annoncent à un amant la mort de sa maîtresse ; là, une jeune fille tombe au pouvoir de l'homme de mer, qui l'emmène au fond des eaux, dans sa grotte de cristal. Tantôt c'est l'histoire d'un jeune homme qui s'égare pendant la nuit, et arrive sur une montagne où dansent les elfes : un de ces êtres fantastiques l'invite à danser, il s'y refuse, et tombe mort en arrivant

chez lui; tantôt celle d'une femme dont l'amant a été égorgé et coupé en morceaux : elle recueille avec soin toutes les parcelles de son corps, les trempe la nuit dans la source de Mariboe, et son amant revient à la vie; tantôt celle de douze magiciens qui tous ont de merveilleux secrets. L'un peut conduire l'orage avec sa main; un autre dompte les dragons; un troisième sait tout ce qui se passe en pays étranger; un quatrième se promène sous l'eau; un cinquième possède une harpe que personne ne peut entendre sans se mettre aussitôt à danser.

A travers ces idées superstitieuses, pour la plupart assez bizarres ou copiées d'après de vieilles traditions, il en est une vraiment fort belle; c'est celle qui attribue aux morts la faculté de se réveiller dans leur cercueil, et de revenir sur terre pour consoler un parent, ou répondre aux vœux d'un ami. Cette idée me semble exprimée d'une manière touchante dans cette pièce qui a pour titre : *La mère dans le tombeau :*

« Dyring s'en va dans une île lointaine, et épouse une jolie jeune fille. Ils vécurent sept ans ensemble, et sa femme lui donna sept enfants. Alors la mort entre dans la contrée et enlève la femme, si belle et si rose. Dyring s'en va dans une île lointaine,

épouse une autre jeune fille, et la ramène chez lui. Mais celle-ci était dure et méchante. Quand elle entra dans la maison de son mari, les sept petits enfants pleuraient; ils pleuraient, ils étaient inquiets, elle les repoussa du pied. Elle ne leur donna ni bière, ni pain, et leur dit : « Vous aurez faim et vous aurez soif. » Elle leur retira les coussins bleus, et leur dit : « Vous coucherez sur la paille toute nue. » Elle éteignit les grands flambeaux, et leur dit : « Vous resterez dans l'obscurité. » Les enfants pleuraient le soir très tard, leur mère les entendit sous la terre, sous la terre où elle était couchée : « Oh ! que ne puis-je, s'écria-t-elle, m'en aller voir mes petits enfants ! » Elle se présenta devant Dieu, et lui demanda la permission d'aller voir ses petits enfants. Elle pria tant que Dieu se rendit à sa demande. « Mais quand le coq chantera, lui dit-il, tu ne resteras pas plus longtemps. »

Alors la pauvre mère se lève sur ses jambes fatiguées et franchit le mur de pierre. Elle traverse le village, et les chiens hurlent en l'entendant passer. Elle arrive à la porte de sa demeure; sa fille aînée était là debout. « Que fais-tu là, mon enfant? dit-elle. Comment vont tes frères et sœurs?

— Vous êtes une belle grande dame, mais vous n'êtes pas ma mère chérie. Ma mère avait les joues

blanches et roses, et vous êtes pâle comme la mort.

— Et comment pourrais-je être blanche et rose? J'ai reposé dans le cercueil si longtemps ! »

Elle entre dans la chambre ; ses petits enfants étaient là avec des larmes sur les joues. Elle en prend un et le peigne, puis tresse les cheveux à un autre, et en caresse un troisième et un quatrième ; le cinquième, elle le met sur ses bras, et lui ouvre son sein. Puis, appelant sa fille aînée : « Va t'en prier Dyring, dit-elle, de venir ici. » Et quand Dyring parut, elle lui cria avec colère : « Je t'ai laissé de la bière et du pain, et mes enfants ont faim et soif. Je t'ai laissé des coussins bleus, et mes enfants couchent sur la paille nue. Je t'ai laissé de grands flambeaux, et mes enfants sont dans l'obscurité. S'il faut que je revienne ainsi souvent le soir, il t'en arrivera malheur. » Alors la belle-mère s'écria : « Je veux désormais être bonne pour tes enfants. » Et depuis ce jour, dès que le mari et la femme entendaient gronder le chien, ils donnaient de la bière et du pain aux enfants, et dès qu'ils l'entendaient aboyer, ils se sauvaient, de peur de voir apparaître la morte. »

Qu'on me permette, avant de finir, de m'arrêter un instant sur cette tradition qui a laissé des traces

nombreuses, non-seulement dans les poésies populaires de Danemark, mais dans celles d'Allemagne, d'Angleterre, d'Écosse, et de plusieurs autres contrées.

Nous avons déjà vu qu'au moment d'entrer en lutte avec le géant, Orm s'en va frapper à la porte du tombeau de son père, et lui demande son épée. Dans un autre chant danois, un jeune homme réveille sa mère dans son sépulcre, pour obtenir d'elle un conseil. Dans un autre encore, c'est un amant que les regrets de sa bien-aimée troublent dans la fosse où il est enseveli. Il se lève avec son cercueil et vient, au milieu de la nuit, frapper à la porte de la jeune fille. « Chaque fois, lui dit-il, que ton front s'éclaircit, que ton cœur est gai, mon cercueil est rempli de feuilles de roses ; chaque fois que tu as l'âme lourde et inquiète, mon cercueil est inondé de sang. »

La même croyance se trouve dans plusieurs sagas irlandaises, et dans l'Edda de Sæmund. La prophétesse à laquelle Odin va demander une prédiction, s'écrie : « Qui donc trouble le repos de mon âme? J'étais couverte de neige, mouillée par la rosée, trempée par la pluie. J'ai été longtemps morte. »

Une ballade écossaise raconte l'histoire d'un

pauvre jeune homme mort par-delà des mers, et qui s'en vient, pendant une nuit d'hiver, prier sa maîtresse de l'affranchir des serments qu'il lui a faits [1]; car, selon cette pieuse croyance, l'amour est plus puissant que la mort. L'âme de celui qu'une promesse d'amour enchaîne dans ce monde est inquiète et mal à l'aise dans le tombeau, jusqu'à ce que sa maîtresse le dégage de ses serments ou le rejoigne dans le cimetière.

Dans une ballade magyare, une jeune fiancée, que son amour tourmente jusque dans le cercueil, vient enlever à son amant l'anneau qu'elle lui a donné [2]. Dans le Décaméron de Boccace, Lisabetta attend son amant, mais ses frères l'ont égorgé; elle l'attend chaque jour, et le pleure chaque nuit. A la fin il apparaît lui-même le visage pâle et décomposé, lui annonce qu'il est mort, et lui montre l'endroit où il a été enterré [3]. Dans une ballade allemande, un amant vient lui-même annoncer sa mort à sa maîtresse. Il lui demande sa main; mais au moment où elle la touche, elle meurt, et monte avec une couronne éternelle au ciel. Une autre bal-

[1] Percy, tome III, page 126.
[2] Wackernagel. Altdeutsche Blætter.
[3] Il Decamerone. Giorn. V, Novel. 4.

lade allemande, d'un caractère plus naïf encore et plus touchant, représente un pauvre petit enfant que sa mère pleure sans cesse, et qui se lève et vient lui dire : « Oh! ma mère, ne pleure pas tant, car ma petite chemise est toute mouillée des larmes que tu verses, et je ne peux pas dormir dans mon tombeau. » Il faut citer encore cette tradition grecque de Protésilas, qui mourut au commencement de la guerre de Troie. Il soupirait tellement après sa femme Laodamia, que Pluton lui permit d'aller la revoir, et quand il la quitta, elle mourut. Sur le tombeau de Protésilas, on montrait encore, du temps de Pline, des peupliers qui, lorsqu'ils s'élevaient à la hauteur de Troie, dépérissaient tout à coup, et puis après commençaient à reverdir [1].

A la même tradition se rattache celle du chasseur qui revient toutes les nuits poursuivre le

[1] Wackernagel. Altdeutsche Bælter.

On pourrait multiplier à l'infini les exemples poétiques de cette croyance superstitieuse qui est répandue aussi en Orient. Dans un conte arabe, une jeune fille quitte chaque nuit son cimetière et vient voir son amant. Les *Études* de M. Émile Souvestre sur la Bretagne nous ont appris qu'elle existe aussi dans cette province. On a pu lire dans ces *Études* une ballade d'un pauvre homme qui revient, après sa mort, travailler sur terre, pour acquitter une dette qu'il a contractée.

sanglier dans les bois; celle du tambour qui, à l'approche de l'ennemi, se réveille du sommeil de la mort pour battre encore la générale, et la chanson populaire d'après laquelle Bürger a fait sa Léonore.

A la même tradition, il faut joindre aussi celle d'Arthur, de Charlemagne, de Frédéric Barberousse, de Guillaume Tell, qui veillent encore dans les flancs des montagnes, laissant pousser leur barbe blanche, et attendant le jour où ils doivent reparaître pour secourir leur pays[1]. Le

[1] Frédéric Barberousse est enfermé dans une montagne du pays de Salzbourg; avant qu'il reparaisse, sa barbe blanche doit faire trois fois le tour de la table devant laquelle il est assis. Un jour un berger s'égara autour de cette montagne, et fut conduit par un nain dans la grotte habitée par le vieil empereur.

« Les corbeaux volent-ils encore au-dessus de la montagne? lui dit Frédéric.

— Oui, répondit le berger.

— C'est bien; j'ai encore cent ans à dormir. »

Quand Frédéric reparaîtra, il suspendra son bouclier à un arbre desséché. On verra l'arbre reverdir, et ce sera le signe d'une nouvelle ère, d'une époque de vertus et de félicité.

Charlemagne est dans le Wunderberg, la couronne d'or sur la tête, le sceptre à la main; sa longue barbe lui couvre toute la poitrine; autour de lui sont rangés ses principaux seigneurs. Ce qu'il attend là, on ne sait; la tradition dit que c'est le secret de Dieu.

Cette tradition n'existe pas seulement pour Charlemagne, Arthur et les autres héros populaires du moyen âge, elle remonte beaucoup plus

peuple est comme les individus attachés au souvenir de l'être qu'ils ont aimé : il ne veut pas laisser mourir entièrement ses bienfaiteurs et ses héros. Il les endort non loin de lui, il les berce au bruit de leurs louanges. Il espère qu'un jour, quand il les appellera, ils reviendront. Quel que soit le mérite littéraire des œuvres produites par ces traditions populaires, nous croyons que le sentiment religieux qui les a inspirées, le sentiment d'amour et de confiance sur lequel elles reposent, les rend dignes d'être recherchées et étudiées.

haut. Saint Augustin dit qu'à Éphèse, où saint Jean était enterré, on ne croyait pas que ce saint fût mort ; on le regardait comme endormi dans le tombeau qu'il s'était lui-même préparé, et attendant la seconde apparition du Seigneur. La preuve qu'il n'était pas mort, c'est que l'on voyait la terre qui couvrait sa tombe remuer de temps à autre, et suivre le mouvement de sa respiration.

## III.

## XVI[e] ET XVII[e] SIÈCLES.

Tandis que les professeurs des écoles de Danemark s'oubliaient dans leurs subtiles discussions, tandis que les pauvres élèves de Ribe et de Roeskilde passaient les belles années de leur jeunesse à étudier les ingénieuses combinaisons du *Doctrinale* et les proverbes de Pierre Lolle, un grand mouvement se préparait en Allemagne. Le cri de rébellion contre la souveraine autorité de Rome avait retenti aux portes des universités. Le droit de libre examen venait d'être proclamé; la réformation commençait. Nous ne voudrions pas admettre sans de notables restrictions tout ce que les écrivains protestants ont écrit sur l'heureuse influence de cette révolution du XVI[e] siècle; mais il est hors de doute qu'elle éveilla comme un coup de foudre l'esprit humain de l'espèce de somnolence où il était plongé, et la flamme qui consuma la bulle du pape sur la place de Wittemberg fut

comme le flambeau de l'ère nouvelle vers laquelle chacun tourna ses regards.

Les premières idées de réformation apparurent en Danemark sous le règne de Chrétien II. Les livres de Luther avaient été promptement apportés à Copenhague; les bourgeois les lisaient, et les étudiants commençaient à les commenter. Le roi n'avait d'abord aucun penchant déterminé pour les nouvelles doctrines. Sa vie semée d'orages, son caractère impétueux et peu réfléchi, ne lui permettaient guère d'appliquer sa pensée à une question qui semblait n'être d'abord que le résultat d'une querelle de moines. Une circonstance particulière qui paraissait devoir les lier plus étroitement au catholicisme contribua au contraire à l'en éloigner.

Dans le temps où le légat du pape Tretzel s'en allait dans les villes d'Allemagne prêcher l'absolution et vendre les indulgences, un autre légat vint en Danemark remplir la même mission. Celui-ci se nommait Arcemboldus. C'était un homme insinuant, habile, mais fourbe et ambitieux. Il sut si bien gagner la confiance du roi qu'il pénétra dans les secrets de sa diplomatie. Chrétien II ne pouvait renoncer à l'espoir de faire revivre dans toute son étendue le traité d'union de Calmar, de ramener sous son autorité absolue la Suède qui

n'avait pas encore renié formellement son alliance avec le Danemark, mais qui était régie d'une façon indépendante par Sten Sture. La monarchie danoise avait encore dans ce pays de nombreux partisans. Il fallait seulement les rallier. Chrétien II crut trouver dans Arcemboldus l'homme dont il avait besoin pour remplir une pareille tâche. Il lui donna ses instructions, l'accrédita auprès de ses amis et Arcemboldus partit pour la Suède. Mais arrivé là, il se laissa séduire par le parti qu'il devait essayer de combattre. On lui promit l'archevêché d'Upsal, et au lieu de servir Chrétien II, il le trahit.

Le roi en apprenant cette nouvelle devint furieux. Arcemboldus avait laissé en Fionie une caisse d'argent. Elle fut aussitôt saisie. Il expédiait en Allemagne deux navires chargés de fer et de beurre que les paysans lui avaient donnés pour des indulgences. Ces deux navires furent arrêtés sur le Sund et confisqués. Son frère vint en Danemark. Il fut jeté en prison et n'en sortit qu'en payant une forte rançon. Arcemboldus écrivit à Chrétien II pour se justifier, mais toutes ses protestations furent inutiles. La peur le prit et il se sauva en Allemagne.

Cette vengeance du roi était un acte d'hostilité

flagrante contre la cour de Rome à laquelle appartenait le produit des indulgences vendues par le missionnaire. Dans un autre temps, cette témérité eût été punie par l'excommunication. Mais alors le pape avait trop à faire avec les protestants d'Allemagne pour s'inquiéter d'une cargaison de beurre perdue en Danemark. Cependant la trahison d'Arcemboldus fit sur l'esprit de Chrétien II une forte impression. Elle accrut les prétentions qu'il nourrissait depuis quelque temps contre le clergé catholique et le porta à écouter la voix de ceux qui prêchaient une réforme. Il avait toujours pris un intérêt particulier à la cause du peuple opprimé dans son royaume par les prêtres et par les nobles. Il essaya de le défendre et rendit en sa faveur plusieurs ordonnances. Quand il eut reconnu tous les abus qui s'étaient introduits au sein des chapitres métropolitains, au sein des écoles, il publia un édit sévère pour les réprimer. Ce n'était pas encore un acte de protestantisme formel, mais cela y ressemblait un peu. Malheureusement, pour pouvoir opérer de telles réformes, pour pouvoir dompter le despotisme de l'aristocratie et l'orgueil du clergé, il aurait fallu qu'il commençât par dompter lui-même ses habitudes de vengeance, ses excès de colère qui ont jeté sur son règne

une tache honteuse que rien ne peut effacer.

L'expédition qu'il fit en 1520, en Suède, les actes de cruauté, les scènes sanglantes par lesquelles il crut pouvoir imposer son autorité à un peuple qui semblait vouloir s'y soustraire, toute cette hideuse histoire d'une marche de roi qui ressemblait à une marche de bourreau, donnèrent à la noblesse et au clergé de Danemark le prétexte qu'ils attendaient pour secouer le joug de cette autorité brutale et dégradée d'ailleurs par l'influence d'une femme qui semblait avoir pris les rênes de la royauté en jetant sa fille dans les bras du roi. Les deux partis se soulevèrent contre lui et choisirent pour souverain son frère Frédéric, duc de Holstein. La bourgeoisie essaya en vain de le défendre. Son frère s'avança avec une armée en Séelande, et subjugua peu à peu le pays. Chrétien II vint à Copenhague sous la garantie d'un sauf-conduit. Il fut jeté en prison et y mourut après avoir vu successivement cinq souverains régner sur ses états de Suède et de Danemark.

En nommant Frédéric I[er] roi, les évêques lui firent signer un contrat par lequel il s'engageait à ne pas permettre qu'on attaquât dans son royaume le dogme catholique. Frédéric avait une prédilection secrète pour le protestantisme; mais il pensa

que le temps n'était pas encore venu de la montrer. Il accepta docilement toutes les conditions qui lui furent imposées par les prêtres et fit même brûler l'ordonnance de Chrétien II qui rappelait les prêtres à leur devoir.

Cependant la réformation pénétrait peu à peu dans les esprits et trouvait des partisans là où l'on n'eût pu lui supposer que des antagonistes. Il y avait dans le couvent d'Antvortskov un religieux nommé Tausen qui s'était signalé dès sa jeunesse par une éloquence naturelle et des qualités d'esprit remarquables. Le prieur crut pouvoir l'opposer aux prédicateurs protestants; mais, pour accroître ses connaissances, il lui donna l'ordre de voyager en Allemagne, de visiter les hommes les plus instruits des universités et les plus orthodoxes, lui recommandant surtout de ne pas approcher de Wittemberg et de ne pas voir Luther. Tausen alla d'abord à Cologne, à Louvain et dans quelques autres villes. Mais, malgré lui, l'idée dominante de l'époque, l'idée de réformation le préoccupait souvent. Ce qu'il connaissait des écrits de Luther avait éveillé en lui d'étranges scrupules. Pour la première fois le doute avait surgi dans son âme. Il essaya de le réprimer, mais il le sentit renaître. Un jour enfin qu'il était

tourmenté plus que de coutume par cette lutte intérieure, il voulut y mettre un terme. Il prit un faux nom et partit pour Wittemberg. Là, il s'entretint avec Luther et Luther le convertit. Quelque temps après il revint en Danemark, rentra dans un cloître sans parler de son excursion à Wittemberg, et se remit à ses devoirs de religieux comme auparavant. Deux mois se passèrent pendant lesquels il ne laissa rien apercevoir du changement opéré en lui. Mais quand il vit que de toutes parts le dogme luthérien commençait à grandir et que l'esprit du peuple était attentif, il monta en chaire un dimanche et prêcha sur la grâce. A la suite de son sermon, le prieur l'envoya au cloître de Viborg où il fut mis en prison. Il avança la tête entre les barreaux des fenêtres et prêcha, et les bourgeois de la ville se rangèrent au pied des murailles pour l'écouter. Cela ressemblait à l'enseignement des premiers chrétiens. Deux moines qu'il avait convertis sortirent du cloître et s'en allèrent au dehors enseigner la nouvelle doctrine. Les évêques orthodoxes adressèrent leurs plaintes au roi. Mais il était trop tard. Le roi était déjà plus luthérien que catholique : au lieu de punir Tausen, il le délivra de sa prison. Il proclama, en 1527, la liberté de religion

et laissa à son successeur le soin d'achever son œuvre. Dix ans après, c'en était fait du catholicisme en Danemark. Tout le pays était protestant. La réformation commencée sous le règne de Chrétien II avait été continuée sous celui de Frédéric I[er] et achevée sous celui de Chrétien III. Elle s'était opérée lentement, mais sans faire verser une goutte de sang. Le premier soin du nouveau roi, après avoir sanctionné cette révolution religieuse par ses décrets, fut de s'emparer de l'université. Elle était depuis plusieurs années dans un état d'anéantissement presque complet. Les étudiants l'avaient abandonnée et les professeurs ne faisaient plus leurs cours. Elle avait d'ailleurs si peu de ressources qu'elle pouvait à peine subvenir à ses dépenses. Chrétien III la dota de plusieurs biens enlevés au clergé catholique. Il lui donna, en 1537, un autre règlement et augmenta le nombre des professeurs [1]. Dès lors elle fut régénérée; dès lors elle a grandi sans cesse. Mais si elle ne vivait pas encore d'une vie ferme et indépendante, elle avait les regards tournés vers l'Allemagne. C'était là qu'elle cherchait la direction à suivre dans ses études, et,

[1] Il y eut trois professeurs de théologie, un de jurisprudence, deux de médecine, huit docentes en philosophie.

dans les cas embarrassants, la solution dont elle avait besoin. On en jugera par une anecdote qui montre en même temps de quelles étranges questions les savants de cette époque étaient occupés. En 1550, le roi adressa aux professeurs de théologie un livre publié à Hambourg par J. Repinus et leur demanda s'il était vrai, comme Repinus le soutenait, que J. C. eût souffert en descendant aux limbes. Ils répondirent qu'ils ne pouvaient exprimer aucune opinion à ce sujet, avant de connaître celle des théologiens de Wittemberg.

La polémique de la réformation devait nécessairement aider au développement de l'esprit et aux progrès de la langue. La cause se plaidait devant le peuple. Les hommes qui la discutaient devaient parler la langue du peuple. Les prêtres, les religieux firent un effort. Ils renoncèrent au latin dont ils s'étaient servis jusque là et écrivirent en danois. Leurs adversaires les attaquaient avec des armes toutes nouvelles, il fallait combattre avec les mêmes armes, ou abandonner le champ de bataille. Au premier cri de guerre jeté par le protestantisme, le peuple devint attentif. Sans se rendre compte encore de tout ce qui allait arriver, il pressentit qu'une révolution importante se préparait autour de lui. Le droit de libre examen fut

proclamé. Ce fut son premier acte d'émancipation. Jusque-là il avait été auditeur passif des doctrines qu'on lui enseignait, il devait désormais pénétrer le sens de ces doctrines et les discuter. Bientôt il abdiqua cet humble rôle de spectateur pour se jeter au milieu de la mêlée, et le disciple acheva par ses énergiques démonstrations l'œuvre commencée par la parole du maître. Les défenseurs du catholicisme, les évêques, les chanoines, appartenaient pour la plupart à la haute classe de la société. Les apôtres de la réformation étaient les hommes du peuple. En Allemagne, c'était Luther le fils du mineur d'Eisleben; en Suède, Olaus et Laurentius Pétri, les deux fils d'un forgeron: en Danemark, Tausen l'enfant d'un paysan de la Fionie. La discussion soulevée par le protestantisme ne devait pas avoir seulement pour résultat la solution d'un dogme religieux. Elle mettait en présence deux partis sociaux appelés à soutenir l'un contre l'autre un longue lutte. Le droit de libre examen n'était pas un principe isolé et sans continuité. C'était le premier anneau d'une chaine que plusieurs siècles déroulèrent encore sans en trouver la fin. C'était le premier article de la loi au nom de laquelle nous faisons aujourd'hui nos révolutions politiques.

Mais tout ce mouvement imprimé à la civilisation européenne par la grande lutte du XVI[e] siècle ne produisit qu'une commotion légère en Danemark. Ici le peuple n'était encore ni assez fort, ni assez éclairé pour marcher librement dans la nouvelle vie où il venait d'entrer. Il vit naître la réformation avec joie, il la soutint avec énergie, il applaudit à ses progrès, puis il retomba dans son sommeil. Pour pouvoir s'expliquer cet état d'apathie, il est nécessaire d'indiquer quelle était alors la situation du Danemark. A l'époque de la réformation, il n'y avait dans ce pays que deux pouvoirs : le clergé et la noblesse. La bourgeoisie n'existait pas. Le clergé avait en sa possession près d'un tiers du royaume. Les prélats enrichis par les dîmes, par les bénéfices, vivaient dans leurs villes épiscopales comme des princes et gouvernaient leur diocèse d'une manière presque absolue. Les nobles étaient investis des hautes dignités de l'État. Ils occupaient tous les emplois et un grand nombre d'entre eux avaient pris à bail pour une faible redevance les domaines de la couronne. La noblesse et le clergé étaient étroitement liés ensemble. Les cadets de familles nobles entraient dans le clergé, et les canonicats, les riches prébendes, les évêchés, leur appartenaient de droit.

Les historiens de ce temps-là divisent les habitants du Danemark en deux classes : ceux qui étaient libres d'impôts et ceux qui ne l'étaient pas (les *Frie* et les *Ufrie*). Les prêtres et les nobles ne payaient aucun impôt ; le peuple supportait toutes les charges et faisait toutes les corvées. Dans les campagnes, il y avait un grand nombre de serfs ; dans les villes, la bourgeoisie commençait à poindre, mais elle n'avait encore aucun droit et aucune autorité. La réformation anéantit le pouvoir du clergé. Les cloîtres et les canonicats furent abolis ; les biens qui leur appartenaient furent pris par la couronne ou distribués aux écoles. Le traitement des évêques subit une grande diminution et l'on ne vit plus de prêtres cumuler le revenu de cinq ou six paroisses, car chaque paroisse dut avoir son pasteur. Dès cette époque, les nobles renoncèrent à l'état ecclésiastique. Les membres du clergé protestant sortirent du sein du peuple et restèrent unis au peuple par leur communauté d'intérêts, par leur vie de famille.

Tandis que ce changement s'opérait dans l'ordre ecclésiastique, la puissance de l'aristocratie n'avait fait que s'affermir. Il y avait un conseil suprême, composé de vingt-trois nobles. C'était là le véritable gouvernement de Danemark. Le roi ne pou-

vait, sans l'assentiment de ce conseil, faire la paix, déclarer la guerre, ni voyager hors de son royaume. S'il essayait de lutter contre cette oligarchie, le conseil pouvait s'assembler de lui-même, et tout ce qu'il décidait dans ces assemblées extraordinaires avait force de loi. Ces conseillers n'étaient pas nommés par le roi, ils étaient élus par les nobles de chaque province, et ils avaient le droit d'élire le roi. Quand un nouveau souverain montait sur le trône, ils lui faisaient signer l'acte solennel décoré du titre de constitution, et cette constitution assurait seulement les priviléges de la noblesse. A chaque règne, leurs exigences devenaient plus grandes, et leur volonté plus impérieuse. A chaque règne, le pacte qu'ils contractaient avec le roi, empiétait de plus en plus sur les prérogatives de la couronne. Un tel état de choses fatiguait autant le souverain que le pays. Une révolution devait nécessairement anéantir l'un des deux pouvoirs rivaux : la noblesse ou la royauté. Cette révolution arriva en 1660, et anéantit la noblesse.

Après la guerre de 1558 avec la Suède, guerre désastreuse dans laquelle les nobles ne se distinguèrent ni par leur patriotisme, ni par leur générosité, le roi pour récompenser le dévouement des

bourgeois de Copenhague leur accorda plusieurs priviléges qui jusque-là n'avaient appartenu qu'à l'aristocratie. Les bourgeois et le clergé, par haine pour la noblesse peut-être plus encore que par amour pour la monarchie, enlevèrent aux nobles le droit d'élire le souverain et de le régir en proclamant la royauté héréditaire et absolue. Le sénat aristocratique essaya en vain de s'opposer à cette mesure. Les portes de la ville furent fermées au moment où il allait délibérer ; la peur le saisit et il signa son abdication.

Cet aperçu de l'état politique du Danemark peut servir à expliquer ce qui se passait en littérature. La classe moyenne, c'est-à-dire la plus nombreuse, la plus vitale n'était pas encore constituée. Le peuple, courbé sous le joug de l'oppression ou sous le poids de la misère, ne songeait guère à s'occuper d'art ou de poésie. Le roi et les nobles ne parlaient qu'allemand, les professeurs de l'université écrivaient en latin. Il ne restait à la littérature nationale que les prêtres. Ce furent eux qui la sauvèrent de l'oubli où elle menaçait d'être plongée. Pendant les XVI^e^ et XVII^e^ siècles, à deux ou trois exceptions près, il n'y eut pas d'autres poëtes en Danemark que des prêtres, et tandis qu'ailleurs la poésie commençait à étendre son

domaine, à varier ses tableaux, ici elle tourna uniformément dans le même cercle. Ses soupirs furent des prières et ses chants habituels des psaumes. Avant la réformation, toute cette poésie avait été occupée de légendes de saints et de croyances catholiques. Après Luther et Tausen, elle conserva le même esprit religieux, mais avec des modifications. Elle quitta la tradition mystique pour le sermon austère, et le martyrologe pour la Bible. En 1550, la Bible fut traduite en danois, elle devint comme en Allemagne la lecture privilégiée de toutes les familles. Ce fut dans la Bible que les poëtes puisèrent leurs hymnes et leurs sentences, leurs récits édifiants et leurs pièces de théâtre. La composition d'un drame était alors une œuvre d'une merveilleuse simplicité. On prenait un chapitre de la Bible, on le divisait par actes, on le découpait par scènes, on mettait le dialogue à la place du récit, et tout en était dit. C'étaient les mêmes personnages, les mêmes péripéties et le même dénoûment. Chacun se fût fait scrupule d'ajouter quelque chose au texte de Moïse. On n'inventait donc rien; on copiait. Au XVI<sup>e</sup> siècle, les élèves de l'école de Ribe représentèrent devant Frédéric II un drame de Suzanne écrit par Hegelund. La seule licence

que le poëte osa prendre dans cette pièce, ce fût d'y ajouter un personnage : la *Calomnie* (*Calumnia seu Diabola personata*). La Calomnie s'avance sur la place au moment où le procès de Suzanne va s'instruire et cherche à noircir la vertu de la jeune fille. Elle est représentée avec deux larges oreilles, deux langues et des ailes aux bras et aux pieds. Une quantité d'yeux et de langues sont peints sur son corps. Elle porte à sa ceinture des clefs, des rasoirs, un miroir, une écritoire. Dans ses mains elle tient un arc et des flèches. Elle raconte ses voyages, ses exploits, les querelles qu'elle a suscitées, les guerres auxquelles elle a pris part. Les événements arrivés à la suite de la réformation occupent surtout une grande place dans son récit. Elle sait tout ce qui s'est passé pendant les troubles de la Hollande entre le duc d'Albe et le prince d'Orange. Elle connaît d'un bout à l'autre l'histoire de la Saint-Barthélemy, et cela se dit au peuple d'Israël du temps de Suzanne. Pardonnez l'anachronisme.

Un autre poëte nommé Rauch écrivit un drame de Suzanne dans lequel il introduisit cinq diables costumés selon les traditions monastiques. Il écrivit aussi une pièce intitulée : Karing-Niding dont l'idée burlesque offre un point de vue assez co-

mique. Un homme nommé Niding est possédé d'une telle avarice qu'il ne peut se résoudre à soutenir les dépenses que lui coûtent l'entretien de sa maison. Un jour il ferme toutes les armoires, emporte les clefs et s'en va, couvert d'une peau d'ours, se montrer de ville en ville. Pendant son absence, un mendiant vient demander l'aumône à la jeune femme que l'avare a laissée toute seule privée de ressources. Elle lui répond avec tristesse qu'elle n'a rien. Alors le mendiant lui offre le peu qu'il possède et entre chez elle. Bientôt les ordres de Niding sont oubliés, les armoires sont ouvertes. Le mendiant a quitté ses haillons et la jeune femme se moque de ses scrupules d'autrefois. La demeure de Niding retentit du matin au soir de chants de joie et de cris d'ivresse. Quand le vieil avare revient de ses voyages, il ne la reconnaît plus, et il s'en va de porte en porte demandant si l'on ne sait pas où est la maison du pauvre Niding.

Frédéric II aimait le théâtre. Souvent à Copenhague, il faisait venir les étudiants au château pour représenter des pièces dramatiques, et le jour de la naissance de son fils Chrétien IV, il les appela pour jouer une tragédie de Térence. Mais le peuple resta toujours étranger à ces premiers essais de l'art. Il ne put les encourager, car il ne

les connaissait pas. Les drames étaient composés par les professeurs des écoles et joués par les élèves.

La plupart de ces comédies bibliques et de ces drames religieux : Suzanne, Samson, Job, David, proviennent de la même source. Ils étaient traduits de l'allemand ou du latin. On traduisait aussi de l'allemand, des romans chevaleresques, des histoires de magie, des légendes pieuses, des moralités, les romans d'Octavianus, de Charlemagne, et de ses douze pairs, la tradition du docteur Faust, la légende de sainte Geneviève, le poëme de la Danse des Morts, et le roman du Renard. On traduisait aussi les contes du cordonnier de Nuremberg, Hans Sachs, les pastorales du poëte écossais Lindsay, les idylles morales de Cats et quelques poëmes français. Chose singulière ! Les hommes instruits du Danemark connaissaient à cette époque les œuvres de l'antiquité ; l'imprimerie avait multiplié depuis longtemps les œuvres des poëtes grecs et des orateurs latins. Il n'y avait pas un professeur de l'université de Copenhague qui n'eût lu dans l'original quelque chant d'Homère, quelques odes d'Horace, et pas un d'eux ne songeait à prendre pour modèles ces maîtres excellents. Ils tenaient entre les mains l'éclatante lumière de

l'antiquité et ils la cachaient dans l'ombre pour se laisser conduire par le pâle flambeau du moyen âge. Tous ces hommes qui dans leurs écoles de province, dans leurs retraites de pasteur s'occupaient de poésie, avaient les yeux tournés vers l'Allemagne, et l'esprit servilement attaché à tout ce qui venait de là. Pareils à des enfants qui attendent la parole de leur père pour balbutier péniblement après lui ce qu'il leur a dit, ils attendaient de la Bavière ou de la Saxe toutes leurs inspirations, ils élaboraient avec une scrupuleuse fidélité le thème qu'ils s'étaient choisi et ils n'inventaient rien.

C'est grande pitié que de parcourir les œuvres de ces nombreux poëtes [1] et de n'y trouver que des poésies de circonstance ou des imitations, pas une pensée indépendante, et pas un mouvement hardi. Dans un tel état de choses, il faut tenir compte, au moins, de ceux qui ont employé la forme la plus correcte, de ceux qui ont su revêtir le plus habilement leurs idées d'emprunt. Les critiques danois citent trois poëtes dont la mémoire a conservé un reste de l'illustration qu'ils s'étaient acquise aux XVI[e] et XVII[e] siècles. C'est Arrebo,

[1] Rahbek et Nyerup en citent près de cent.

Bording et Kingo. J'y en ajouterais un quatrième : Sorterup.

Arrebo prit pour modèle le poëme de Du Bartas, *la Semaine*[1]. Tantôt il le traduisit fidèlement, tantôt il se borna à l'imiter. Ce poëte se distingue par les qualités de son style. Il y a de l'élégance et de l'harmonie dans ses vers, de la variété dans sa diction, de la richesse dans ses images. Du reste, il n'avait ni assez de force pour rien inventer, ni assez de goût pour échapper complétement à la grossièreté de son siècle. Il naquit en 1587, étudia à l'université de Copenhague, devint prêtre, et fut nommé à l'âge de trente ans évêque de Drontheim. Mais là il se fit des ennemis puissants qui l'accusèrent d'avoir violé ses devoirs. Il perdit son évêché, se retira à Malmæ et traduisit les psaumes de David. En 1626, le roi lui permit de rentrer dans le sacerdoce. Il obtint un presbytère de campagne et mourut en 1637.

Bording était doué d'une rare facilité, d'une verve abondante, légère et tournant aisément à la satire. Il a écrit plusieurs poëmes imités d'Ovide

[1] Ce poëme, pour lequel nous avons aujourd'hui peu d'estime, obtint au XVIe siècle un très grand succès. Selon Duverdier il s'en fit, dans l'espace de six ans, vingt éditions, et trente selon Lacroix du Maine.

ou de divers auteurs allemands, et une quantité de pièces de circonstance. En 1666, le roi lui confia la rédaction du *Mercure Danois*. C'est le premier journal politique qui ait été publié en Danemark, et ce journal était écrit en vers. Il paraissait chaque mois par demi-feuille in-4°. Le malheureux Bording y rima pendant dix ans toutes les nouvelles de France, d'Allemagne, d'Angleterre et du monde entier. C'était un travail, dit Suhm, qui aurait pu faire d'un Virgile un Mevius, et Bording trouva encore le temps de chanter les jours de naissance, les jours de mariage, les jours de mort de tous ses parents et amis. Aussi n'est-il resté de lui que le souvenir d'un homme qui aurait pu, avec sa souplesse d'esprit, avec sa vive et facile pénétration, produire des œuvres saillantes, durables, et qui s'est noyé dans un déluge de vers. Il s'était d'abord consacré à l'étude de la théologie. En 1664 il était professeur à Ribe. La poésie lui fit quitter sa chaire et la politique étouffa sa poésie. Il mourut en 1667 ayant rédigé sans interruption son *Mercure Danois*. Les derniers vers qu'il écrivit annonçaient la prise de Saint-Omer par les Français[1].

[1] Les œuvres de Bording, y compris le *Mercure Danois*, ont été

Kingo naquit à Slagerup en 1643. Son père était tisserand, son grand-père tapissier. La poésie lui donna la fortune et la considération. Il étudia à Copenhague et devint prêtre. En 1677, il fut nommé évêque en Fionie. En 1682, le roi lui conféra le titre de docteur. En 1683, il fut anobli et prit pour armes un Pégase et trois étoiles. Il mourut en 1703, comblé d'honneurs et célèbré dans tout le Danemark comme le régénérateur de la poésie. Il a malheureusement entaché cette belle vie de prêtre et de poëte par des vices grossiers. Il se laissa souvent gouverner par une avarice sordide. Il se maria trois fois par ambition plutôt que par amour, et il eut dans son diocèse plusieurs altercations qui ne lui font pas honneur. En 1697, quand le roi lui accorda le privilége du Psautier danois, il fit lui-même imprimer, cartonner, relier chaque exemplaire de ce psautier dans sa demeure d'évêque, et il le vendit si cher que Chrétien V rendit une ordonnance pour l'obliger à en diminuer le prix. On regrette de trouver de pareils défauts dans un homme qui a mis dans ses œuvres tant de bonté de cœur et tant d'élévation de pensée.

publiées en deux volumes in-4. Den berœmte og velfortiente Anders Bording poetiske skrifter. Copenhague, 1735.

Kingo était un homme doué d'une véritable nature poétique, un homme de verve et de sentiment, qui savait s'exprimer avec grâce, avec énergie, et auquel il ne manqua peut-être que d'être né dans un autre temps pour devenir un grand poëte. Il composa des psaumes pour toutes les circonstances de la vie, et quelques-uns de ces psaumes sont de douces et tendres élégies que l'on relit encore avec charme. Il en est plusieurs qui ont conservé leur place dans le Psautier danois, et le chant dont les gardes de nuit de Copenhague chantent un couplet à chaque heure qui sonne, a été composé par lui. Malgré ses qualités d'écrivain, il ne put se soustraire entièrement aux incorrections et, je pourrais dire, aux grossièretés de style si fréquentes de son temps. Mais il donna généralement dans ses poésies l'exemple d'un goût meilleur, d'une forme plus pure, d'une versification plus habile et plus harmonieuse, et c'est à juste titre qu'on l'a surnommé le père de la poésie lyrique danoise[1].

Sorterup, né sur la fin du XVII^e siècle, précepteur dans une famille noble, puis prêtre, n'avait ni le sentiment profond, ni le talent d'expression

[1] Les premières poésies religieuses de Kingo parurent en 1674. Son premier recueil de psaumes en 1689.

de Kingo. Mais il est un des premiers qui soient sortis des imitations banales de l'allemand et du cercle habituel de la poésie religieuse. Il est un des premiers qui aient tenté de se frayer une route indépendante et d'éveiller par ses vers un sentiment national. Il composa un recueil de chants héroïques (*Heltesange*) où il célébra tour à tour les batailles navales de Sehested, les victoires de Frédéric IV. Ses chants sont comme un vague retentissement des Kœmpeviser. C'est un retour à la poésie franche et naturelle, et si Sorterup n'atteignit pas toujours à la hauteur des chants populaires qui lui servaient de modèle; il en reproduisit souvent avec bonheur l'énergie et la naïveté. Ses vers ont joui d'une complète popularité en Danemark. Des œuvres excellentes et vraiment nationales les ont remplacés depuis sans les faire oublier.

Pendant que dans l'enceinte des écoles, et sous le toit du presbytère, la poésie commençait ainsi à étendre ses ailes, à enhardir sa voix, à l'université de Copenhague, les études prenaient aussi une direction plus large et plus indépendante. Les sciences avaient trouvé là ce qui manquait à la poésie, un point d'appui, un centre de réunion. Les sciences astronomiques y avaient jeté de bonne heure

de vives clartés. Tycho-Brahé était venu là enseigner ses théories, et après Tycho-Brahé, Romer l'élève de notre célèbre Picard. Les sciences naturelles s'y développaient rapidement, et les sciences historiques y furent cultivées avec zèle et persévérance. Dès le XVI<sup>e</sup> siècle, Pierre Clausen traduit les chroniques norvégiennes de Snorre Sturleson, et Vedel l'histoire danoise de Saxo. Arngrim Jonssen commence ses recherches sur l'Islande. Ole Worm, Bartholin étudient les antiquités scandinaves, et Torfesen soumet à une critique sévère toute l'histoire primitive du Nord. Les savants de Danemark avaient longtemps marché dans des voies étrangères et suivi avec docilité la direction de l'Allemagne. Le temps était venu où ils se frayaient à eux-mêmes leur route, où ils pouvaient aussi dicter des leçons et donner des conseils.

---

## IV.

## HOLBERG.

L'étude d'une littérature ressemble souvent à un voyage à travers une contrée inégale, sillonnée en certains endroits par des plaines fécondes qui sourient à l'œil, et en d'autres par des landes sèches et arides. Là, après avoir reconnu quelques traces de végétation, le voyageur peut arriver au milieu d'une espace vide où le ciel refuse de féconder, et la terre de produire. Il promène autour de lui ses regards étonnés, et il n'aperçoit qu'un sol nu, dont rien ne varie la teinte grisâtre et les monotones contours. Dans la plaine, quelques épis de blé élèvent leur tête chétive au-dessus des sillons, et quelques arbres rabougris couronnent comme un front chauve le sommet de la colline. De loin en loin apparaît une chaumière isolée sur ce sol sans moisson, comme le nid de l'oiseau de mer sur la grève sans verdure. Le berger promène à pas lents ses maigres moutons

dans la vallée, où ils broutent les pointes de bruyère et les brins d'herbe desséchés; le paysan laboure avec tristesse l'héritage ingrat que ses pères lui ont légué; toutes les douces harmonies de la campagne disparaissent, toutes les voix sont muettes. L'arbre aux rameaux étroits se courbe sous le vent sans murmurer, et l'oiseau passe sans chanter. Rien n'éveille dans l'âme ni l'émotion riante, ni le besoin de rêver. On n'éprouve pas même, en traversant ces lieux, la poétique mélancolie de l'isolement; on n'éprouve qu'un grand ennui. L'étranger qui ne sait pas jusqu'où s'étend cette terre fatigante, double le pas, marche à la hâte, et cherche de toutes parts un horizon meilleur. Il traverse les landes jaunes, les champs rocailleux coupés par des marécages; une colline s'élève devant lui, il la gravit, et il aperçoit à ses pieds une large plaine toute verte, une rivière au milieu, des villages rangés au bord de la rivière, et de tout côté l'œuvre fructueuse de l'homme, la richesse et la vie. Il jette un dernier regard sur la route aride qu'il a parcourue, et salue avec enthousiasme les campagnes fécondes, les beaux points de vue ouverts devant lui. Telle est l'émotion que j'ai ressentie en parcourant quelques-unes des parties septentrionales de l'Allemagne; telle

est celle que j'ai ressentie lorsque, après avoir traversé les landes stériles de la littérature danoise, je suis arrivé à Holberg.

Holberg est, on peut le dire sans faire tort à Bording, à Kingo, le créateur de la poésie dans son pays. Avant lui, elle était encore courbée sous le joug de l'Allemagne. Il l'a délivrée de sa servitude et lui a imprimé une marche ferme et indépendante. Avant lui, elle ignorait toute invention dramatique, toute œuvre théâtrale, et il l'a dotée d'une des plus belles collections d'œuvres dramatiques qui existent. Avant lui, elle n'avait fait que balbutier une langue parfois énergique et harmonieuse, mais souvent incertaine et malhabile, et il lui a donné une langue souple, forte, pleine d'expression.

La vie de cet homme de génie est singulière. Peu de poëtes ont eu dans leur carrière un développement aussi laborieux et aussi continu. C'est une vie d'efforts couronnée par le succès. Lui-même a raconté avec une gaieté charmante, avec une verve caustique et un naïf abandon, ses voyages d'étudiant, ses tribulations de jeune homme. En écrivant ainsi ses souvenirs, il a fait de sa biographie une excellente comédie.

Il naquit à Bergen, en Norvége, en 1684. Son

oncle était évêque. Son père qui, du rang de simple soldat, s'était élevé au grade de colonel, mourut jeune, ne laissant à sa veuve qu'une modique fortune, une maison qui fut détruite dans l'incendie de Bergen, et une très médiocre propriété à la campagne. Par sa naissance, Holberg était appelé à devenir militaire. En sa qualité de fils de colonel, il fut incorporé dans le régiment d'Upplande avec le titre de caporal. Mais les goûts studieux qui se manifestèrent en lui de bonne heure, l'empêchèrent de suivre cette carrière et il entra à l'école de Bergen. Il avait dix ans lorsque sa mère mourut. Il n'a pas dit comment se passa cette enfance qui ne put s'épanouir qu'un instant sous le regard d'une mère. Mais sans aucun doute cet isolement dans les premières années de la vie, ce veuvage prématuré des joies domestiques et des affections de famille, contribuèrent beaucoup à dessécher en lui le germe des sentiments tendres et expansifs, à remplacer l'expression de la tendresse par le rire de la causticité, le cœur par l'esprit; car Holberg avait peu de cœur, toute sa vie en fait foi. Il fut placé sous la tutelle d'un homme instruit, nommé Pierre Lem, qui ne pouvait qu'encourager les dispositions poétiques de son pupille. Il les encouragea même parfois d'une façon assez

plaisante, à en juger par une anecdote. Un jour, Holberg, qui n'était encore qu'un enfant, avait fait contre une vieille dame un vers satirique dont elle se plaignit amèrement. Pierre Lem appela le coupable auprès de lui avec tout les signes d'une violente colère et lui adressa de vifs reproches. Le pauvre Holberg, humilié et repentant, allait tâcher de s'excuser, quand tout à coup il s'aperçut que la colère de son tuteur ne provenait que d'une faute de versification qui s'était glissée dans la malheureuse satire. Il promit d'étudier la prosodie, et la paix fut faite à cette condition plus littéraire que morale.

Après avoir passé plusieurs années à l'école latine de Bergen, Holberg se rendit à l'université de Copenhague. Il étudia la théologie et subit un premier examen d'une manière satisfaisante. Mais ses moyens ne lui permettant pas de rester là plus longtemps, il revint en Norvége et entra comme précepteur chez un prêtre, à la condition de le remplacer au besoin dans ses fonctions de directeur d'école et de prédicateur. Il prêcha plusieurs fois à la grande satisfaction des paysans, qui se seraient fort bien accommodés de l'entendre chaque dimanche, mais il menait l'école trop sévèrement. Un jour, il battit un élève. La

mère jeta les hauts cris, et comme ce métier de précepteur, de pasteur et de pédagogue l'ennuyait profondément, il profita de cette occasion pour partir. Il retourna à Copenhague, étudia le français, l'italien, l'anglais, et obtint à son dernier examen les éloges académiques. La misère le força de retourner encore dans son pays, et bon gré mal gré il fallait qu'il fût précepteur; il n'avait pas d'autre moyen d'existence. Cette fois, il entra chez le vice-évêque de Bergen. Ce fut là qu'il sentit s'éveiller en lui l'humeur voyageuse qui l'a dominé toute sa vie. L'homme chez lequel il se trouvait avait parcouru plusieurs contrées de l'Europe et noté toutes ses impressions. Le manuscrit tomba entre les mains du jeune précepteur qui le lut avec avidité et résolut aussi de quitter ses montagnes de Norvége pour courir le monde. Avec ses faibles ressources la chose n'était pas facile; mais il avait, comme il le dit lui-même, une volonté inébranlable, et rien ne pouvait l'arrêter. Il fit une vente générale, une vente désespérée de tout ce qu'il possédait et parvint à amasser un capital de soixante écus (environ 175 fr.)

Il s'embarque avec cette somme, et arrive à Amsterdam. Le voilà dans la grande ville de commerce, observant, étudiant, vivant avec la plus

stricte économie, et demandant en vain une place de précepteur ou de maître de langues. « Amsterdam, dit-il, est une malheureuse ville pour les savants. Un batelier y est plus estimé que Grotius ; un savetier y prospère, et un philosophe y est mal à l'aise. » Tandis qu'il en était à calculer jusqu'où pouvaient le mener ses derniers écus, il tombe malade ; le médecin lui conseille d'aller aux eaux d'Aix-la-Chapelle, et il s'y décide volontiers, car c'était *curieux*. Son passeport payé, son voyage payé, il lui reste six écus. Il se loge dans une auberge de chétive apparence et ne demande qu'à la dernière rigueur et avec des ménagements excessifs ce dont il a besoin. Mais il voit approcher le jour où il faudra solder son compte, et la moindre atteinte portée à sa bourse est une atteinte mortelle. Dans une telle extrémité, il se décide à fuir secrètement, il rassemble ses effets, ferme son sac et descend à pas de loup par un escalier dérobé. Hélas ! au moment où il allait franchir le seuil de la porte, l'hôte qui l'observait l'arrête, le ramène dans l'auberge, et il fallut acquitter le mémoire jusqu'au dernier kreutzer. « Longtemps après, dit Holberg, j'ai vu devant moi cette figure sinistre de mon hôte. Elle m'est apparue dans mes veilles, dans mes rêves ; elle m'a suivi partout. »

Hors d'état de rester plus longtemps dans une ville qui lui était totalement étrangère, Holberg prit le parti de retourner à Amsterdam où il avait fait quelques connaissances. Il voyageait à pied, et ce voyage lui rendit la santé. Il avait quitté la Hollande avec quelques écus et la fièvre. Il y revint sans le sou, mais joyeux et bien portant. Un banquier, à qui il inspira de la confiance par sa physionomie honnête, lui prêta de l'argent. Il partit pour la Norvége et s'établit à Christiansand.

Il s'était annoncé comme maître de langues. Bientôt il passa pour un prodige. Il enseignait le français, l'italien, l'anglais. On le regardait avec admiration quand on le rencontrait dans les rues, et on disait qu'il savait le turc. Les bons bourgeois de Christiansand lui envoyèrent leurs enfants. Le prix de ses leçons était, il est vrai, bien modique, mais le nombre de ses élèves augmentait chaque jour. Il paya ses dettes et parvint même à économiser une douzaine d'écus. Les choses allaient donc le mieux du monde. Il se voyait déjà possesseur d'un capital avec lequel il pourrait entreprendre quelque lointain voyage, quand tout à coup il fut surpris dans le cours de ses prospérités par l'arrivée d'un marchand hollandais qui donnait des leçons de langue française à un prix

désespérant. C'était une terrible rivalité pour celui qui, jusque là, avait porté à Christiansand le sceptre de la grammaire et la couronne de la rhétorique. C'était une invasion sur ses domaines, un schisme dans son temple, une royauté dans sa royauté. Cependant il apprit que son concurrent parlait fort mal le français. Il résolut de le défier et de l'anéantir dans cette joute littéraire. Le jour du combat, l'heure, le lieu, furent désignés par les élèves des deux écoles, qui devaient servir de témoins. Les deux champions s'avancèrent fièrement l'un contre l'autre, et la lutte commença. « Je l'attaquai, dit Holberg, avec un français-norvégien, lui me répondit en français-hollandais. Jamais la langue française n'a été si maltraitée. Nous parlions tous deux d'une manière inintelligible, et plus nous voulions mettre de vivacité dans notre entretien, plus la confusion augmentait. A la fin, quand nous fûmes bien persuadés l'un et l'autre de notre mutuelle ignorance, nous pensâmes que ce serait chose sage de renoncer à une colère qui ne pouvait que nous nuire, de conclure un traité de paix, et de nous partager l'empire comme César et Pompée. C'est ainsi que mon privilége fut aboli et que l'autorité absolue fut partagée entre deux souverainetés. »

Au printemps suivant, Holberg amassa le produit de ses économies et prit le chemin de l'Angleterre. Il resta près de deux années à Oxford, étudiant beaucoup et donnant des leçons de musique. Il était très aimé des élèves qui, lorsqu'il les quitta, firent une collecte entre eux et lui remirent assez d'argent pour qu'il pût retourner en Danemark.

Arrivé à Copenhague, il se trouva, comme par le passé, privé de ressources et ignorant ce qu'il devait faire. Il savait déjà beaucoup, mais il ne pouvait utiliser sa science ; car il était sorti des voies habituelles par lesquelles un savant danois monte patiemment d'un échelon à l'autre, du rang d'élève à celui de maître. « Le meilleur moyen de me créer une existence eût été, dit-il, de me faire pédagogue ; mais je trouvais cette profession indigne de moi. A la fin, je pris une résolution qui me semblait devoir concilier ma pauvreté avec le respect que je me devais à moi-même. J'appelai ma chambre *auditoire*, mes élèves *disciples*. Ma chaise prit le nom de *chaire* (*cathedra*), et j'invitai les étudiants à suivre mes *cours*. Je ne devais pas donner des leçons de langue, je devais exposer les connaissances que j'avais acquises dans mes voyages. Séduits par ces titres pompeux, ils accoururent dans mon auditoire et transcrivirent très do-

cilement ce que je leur dictais. Mais quand il s'agit de payer, ils devinrent subitement invisibles, en sorte que je pouvais dire avec le poëte : Mon champ n'a point porté de fruits, ma terre n'a point donné d'herbe. Le seul profit que je retirai de mon travail, c'est que, longtemps après, tous mes fugitifs élèves m'ôtaient poliment leur chapeau du plus loin qu'ils me voyaient passer. »

Pour se consoler de sa mésaventure de professeur, il fit un voyage en Allemagne avec le fils d'un conseiller d'État, puis il revint à Copenhague et obtint un des stipendes du collége de Borchen. Peu de temps après il publia son premier ouvrage : *Introduction à l'histoire d'Europe*. Ce livre n'obtint pas un grand succès. Cependant il commença à attirer l'attention sur Holberg, qui fut nommé professeur extraordinaire à l'université et reçut en même temps un nouveau stipende de cent écus par an.

Quand il se vit possesseur de ces deux stipendes, l'envie de voyager lui revint et il partit. Il traversa de nouveau la Belgique, la Hollande, puis se dirigea vers la France, et arriva à Paris, où son accent norvégien et sa mauvaise prononciation lui occasionnèrent une foule de quiproquo dont il était le premier à rire. A Paris il ne fit point de connaissances, il se logea dans un quartier retiré, et passa

son temps à voir et à observer tout ce qui se présentait à lui. Tandis qu'il en était là de sa vie nomade, quelqu'un vint lui dire que pour vingt écus on pouvait aller à Rome, et le voilà aussitôt qui prend le coche d'Auxerre, et se dirige vers l'Italie. Il avait même l'intention d'aller aux Indes; mais après y avoir sérieusement songé, il vit que c'était par trop difficile pour un pauvre boursier de collége comme lui, et il y renonça, non sans regret.

Son voyage d'Italie est un des plus difficiles qu'il ait faits. A peine est-il parti que la fièvre le prend, et le suit partout. Ses ressources modiques s'épuisent; il est obligé de lutter à la fois contre la maladie et la misère. A Gènes, il n'échappe aux brutalités de son hôte, qu'à l'aide d'un de ses compatriotes, qui prend courageusement sa défense. Dans la traversée de Gènes à Civita-Vecchia, le bâtiment sur lequel il se trouvait rencontre un corsaire. L'effroi s'empare des passagers, les femmes pleurent, les moines prient, et le malheureux Holberg, tourmenté par la fièvre, mais obligé de faire bonne contenance, se lève de son lit, vient sur le pont, l'épée à la main, et oubliant son protestantisme, invoque, comme ses compagnons de voyage, le secours de saint Antoine. A Rome, il fait lui-même sa cuisine. Il tient d'une main une

cuillère à pot et de l'autre un livre. Il rêve au Capitole en épluchant des navets.; il assaisonne sa soupe en énumérant dans son esprit les merveilles du Vatican. Mais souvent il s'aperçoit combien il est difficile d'allier les études de la science avec les soins de la cuisine; souvent son feu s'éteint, ou son maigre dîner brûle tandis qu'il est absorbé dans sa lecture.

Il partit de Rome comme il y était venu, avec la fièvre. Il traversa à pied l'Italie, la Savoie, le Dauphiné, la France, et s'en alla à Amsterdam. Le remède qu'il n'avait put rouver dans ses lointaines excursions, il le trouva dans un concert. Il prit un violon, joua toute la soirée, et pour la première fois depuis longtemps, s'endormit sans souffrance. La fièvre venait de le quitter.

Dans tout le cours de ses voyages, Holberg n'avait pas cessé d'étudier. Le désir de s'instruire avait été pour lui plus fort que les obstacles qu'il avait rencontrés, et malgré les soucis de sa vie errante, malgré les souffrances physiques, partout il avait travaillé, observé et noté fidèlement ses observations. Il revint donc à Copenhague avec des connaissances sérieuses, étendues. Mais il n'était toujours que professeur adjoint : cette place ne pouvait suffire à ses besoins; pour arriver

au grade supérieur, il fallait une vacance, hélas ! et les professeurs vivaient, dit-il, bien long-temps. Le premier qu'il fallut remplacer était un professeur de mathématiques. Holberg fut investi de ses fonctions. Singulière destinée, qui l'avait fait tour à tour caporal, théologien, précepteur, maître de langues, maître de musique et professeur de mathématiques, pour l'amener à être un jour poëte dramatique !

Jusque-là il n'avait été occupé que d'études d'histoire et de jurisprudence. Il ignorait sa vocation de poëte, il avait même, dit-il, si peu de goût pour les vers, qu'il ne pouvait en lire vingt de suite. Cependant, à force d'entendre parler de poésie, l'idée lui vint d'apprendre à la connaître par lui-même. Quelques jours auparavant il fuyait les vers, cette fois il voulait en faire. Il choisit pour son premier thème d'élève en poésie, la sixième satire de Juvénal, la plus âpre, la plus fougueuse. Il y mit toute sa verve et tout son esprit. Mais son travail fourmillait de fautes de versification. Un de ses amis le lui fit observer. Il étudia la prosodie et écrivit un de ses chefs-d'œuvre, *Peer Paars*. Il avait alors trente ans. Cet ouvrage fut suivi immédiatement de cinq autres satires qui, en ajoutant à la réputation nais-

sante du poëte, soulevèrent contre lui d'amères récriminations. Effrayé des reproches de ses collègues et de la colère des critiques, il sentit le besoin de prendre une autre direction. Quelques personnes lui conseillèrent d'écrire des comédies, et il résolut d'essayer.

A l'époque où il entreprit ce nouveau travail, le théâtre danois n'existait pas. Il n'y avait à Copenhague qu'une troupe d'acteurs français qui avaient le privilége exclusif, dit Rahbek[1], de la comédie, des danses et même des pièces de marionnettes. Le directeur de cette troupe était un nommé Capion, fort jaloux de ses droits, et bien décidé à les défendre contre tout empiétement étranger. Un Allemand, qu'on appelait l'*Homme fort*, et qui avait amené avec lui une troupe de comédiens, ou plutôt de jongleurs, crut pouvoir élever un théâtre aux portes de la ville; mais Capion réclama, et *l'homme fort* fut contraint de transiger avec lui. Il arrivait pourtant de temps à autre des troupes ambulantes qui représentaient les traditions du moyen âge dramatisées. C'est ainsi qu'on représenta une fois la vie et le châtiment du docteur Faust. Dans cette pièce on voyait

[1] *Bidrag till den danske skueplads historie.*

le terrible magicien torturé, lacéré, brûlé par les diables, et son *famulus* déchiré en morceaux. C'étaient là les drames qui avaient succédé aux légendes de saints, aux histoires bibliques des XVe et XVIe siècles. C'étaient là les pièces auxquelles accouraient le peuple. Mais les princes, les nobles et les bourgeois ambitieux n'assistaient qu'à la comédie française.

En 1720, on voulut enfin avoir un théâtre danois. Frédéric IV, qui avait du goût pour l'art dramatique, contribua beaucoup à former cet établissement, et celui de tous les acteurs français qu'il aimait le mieux, Montagu, fut chargé de donner des leçons de geste et de déclamation à la nouvelle troupe.

La première représentation eut lieu en 1722. On joua une traduction de *l'Avare* de Molière. La même année, Holberg fit jouer son *Potier d'étain politique* (*Politiske Kannstœber*), qui obtint un prodigieux succès. Il écrivit en peu de temps quatorze autres pièces, qui furent accueillies avec enthousiasme. Le peuple aimait beaucoup cette comédie nationale qui venait de lui être révélée si subitement; mais la haute société conservait son goût pour le théâtre français. Les pièces traduites de Molière alternaient avec celles de Hol-

berg; et lorsqu'en 1723, les acteurs furent appelés à jouer pour la première fois au château, on choisit pour cette représentation solennelle une pièce de Molière: *le Bourgeois gentilhomme.*

En 1723, 1724, 1725, Holberg publia en trois volumes ses quinze comédies. Le premier fut réimprimé trois fois dans l'espace de deux ans. Mais ce travail rapide avait altéré sa santé. Il pensa qu'un voyage pourrait la rétablir, et il s'en alla en Allemagne, en Hollande, en France. Cette fois ce n'était plus le pauvre étudiant qui était venu dix années auparavant à Paris, préoccupé des ennuis de l'avenir et des soucis matériels de chaque jour. C'était un professeur qui s'était acquis un nom illustre dans son pays et à qui ses succès avaient donné de la confiance. Cette fois, il vécut dans le monde, il entra au café des beaux esprits, fréquenté surtout par Lamothe et par ses amis, visita les hommes renommés pour leur érudition ou leurs travaux littéraires; il visita les oratoriens, qu'il aurait pu prendre, dit-il, pour des luthériens, tant ils parlaient librement du pape et du catholicisme; Fontenelle, qui lui fit avec une aimable coquetterie de vieillard des compliments sur le mérite des écrivains de Danemark; le père Hardouin, auquel il était difficile d'arriver si on

ne voulait pas l'entretenir de choses sérieuses, mais qui ouvrait sa porte avec joie à tous ceux qui avaient un conseil à lui demander, une question scientifique à lui faire; le père Tournemine, poli, gracieux, élégant dans ses manières comme un courtisan. La seule chose, dit Holberg, qui le distinguât d'un courtisan, c'était sa science. Il avait une fort belle bibliothèque, et le poëte danois y remarqua, avec une secrète satisfaction, les meilleurs ouvrages sur l'histoire et les antiquités du Nord.

De retour à Copenhague, Holberg écrivit son poëme des *Métamorphoses;* puis il reprit avec plus d'ardeur que jamais ses études historiques, pour lesquelles il avait toujours eu une prédilection particulière. Il publia le premier volume de l'*Histoire de Danemark* en 1733; en 1738, une *Histoire générale de l'Église* jusqu'à la réformation; en 1739, des biographies d'hommes célèbres. Il entreprit aussi une *Histoire des Juifs* qui parut en 1742. Ces travaux historiques ne furent interrompus qu'en 1740 par la publication du *Voyage de Klim.*

La fortune de Holberg grandissait avec sa réputation. Il avait été nommé professeur d'éloquence et membre du consistoire. Plus tard, il fut élu

questeur de l'université. Ses ouvrages ne lui rapportaient pas à beaucoup près ce qu'ils lui eussent rapporté dans un pays comme la France et l'Angleterre, mais il dépensait peu et amassait sans cesse. Il acheta, dans une des plus riantes parties de la Séelande, une belle terre où il allait passer l'été. Quand il se vit ainsi riche, puissant, considéré, il lui vint une singulière fantaisie, celle de vouloir ajouter un titre à son nom. Lui qui s'était tant moqué de la noblesse et des vanités aristocratiques, voulut être anobli. Le roi le fit baron. Il ne survécut pas longtemps à cette nouvelle faveur. Malgré le régime extrêmement sévère auquel il s'était condamné, sa santé s'affaiblissait de plus en plus. Il mourut dans la nuit du 27 janvier 1754, et fut enterré à Sorœ.

Holberg avait une belle figure, de grands yeux bleus, un front élevé, beaucoup de vivacité dans le regard, et une légère expression d'ironie dans le mouvement des lèvres. Quand il parcourut pour la première fois la Hollande, on le prenait pour un enfant, tant il avait encore la physionomie jeune, et plusieurs de ses compagnons de voyage le regardèrent avec une sorte de défiance comme un élève de quelque gymnase échappé à la surveillance de ses maîtres, à la tutelle de ses parents. A en

juger par sa biographie, il devait avoir dans sa jeunesse un fond de gaieté et d'insouciance que les circonstances altéraient difficilement. Mais il perdit peu à peu ce libre laisser-aller de la vie. Il devint bizarre, capricieux, colère. Le mauvais état de sa santé contribua sans doute beaucoup à aggraver en lui cette disposition d'esprit. Il était obligé de s'observer sans cesse, de suivre un régime de pénitent. Tous ses repas étaient réglés et mesurés uniformément jour par jour. Il ne buvait pas de vin et mangeait fort peu. Sur la fin de sa vie, il en était venu à peser sa nourriture ; et quand on voyait ce qu'il avait sur sa table, on pouvait dire à coup sûr quel était le jour de la semaine. Son dîner du lundi, son dîner du mardi, son dîner de chaque jour était invariablement prescrit d'avance.

Il était en général d'un caractère peu sociable. Il raconte lui-même que sur six cents hommes, il n'en trouvait pas dix qu'il pût supporter. Mais il tombait assez souvent dans des accès d'humeur qui ressemblaient à une profonde misanthropie, et malheur à ceux qui s'avisaient d'aller le voir dans un de ces moments-là ! Un son de voix étranger, un bruit léger sur le parquet, l'irritaient aussitôt et amenaient une explosion de colère. On l'a vu

plus d'une fois chasser de chez lui, à coups de pantoufle, l'étudiant inoffensif qui venait le surprendre dans une de ses phases orageuses. Un jour il se promenait de long en large dans sa chambre, avec un jeune homme auquel il avait témoigné de la bienveillance. En passant devant une table où il y avait quelques biscuits, le jeune homme en prit un et le mangea. Holberg éclata en invectives. « Pourquoi tant me reprocher ce biscuit? dit le jeune homme tout surpris d'une telle colère, je peux vous en rendre un autre. — Mais, malheureux ! s'écria Holberg avec l'accent du désespoir, tu ne peux me rendre le même. »

A cette violence de caractère, Holberg joignait une avarice extrême. Dans sa jeunesse, il avait été forcé de mener une vie économe. Il mena plus tard une vie de privations : ce fut ainsi qu'il amassa une fortune considérable. Il légua sa bibliothèque, qui se composait d'un assez grand nombre d'ouvrages, et sa baronnie à l'académie de Sorœ. Il légua une somme de 16,000 écus pour donner tous les deux ans une dot de 1,500 écus à une jeune fille pauvre, et quand il fut mort, on trouva chez lui une somme de 12,000 écus dont il n'avait pas parlé. Ses dispositions testamentaires lui furent dictées par un esprit de vanité plutôt que par un véritable

sentiment de bienfaisance. Tandis qu'il donnait une propriété de 300,000 francs à une école, il ne donnait qu'une rente de 250 francs à un de ses neveux, qui était pauvre, et il oublia ses autres parents.

Pardonnons à l'homme de génie ces taches qui obscurcissent l'éclat de sa couronne. Holberg fut un esprit distingué, un poëte excellent. Il n'est personne qui, en le lisant, n'admire la variété de ses œuvres, l'étendue et la souplesse de sa pensée; mais il avait le cœur égoïste, l'âme sèche, et il n'a pas aimé.

Il avait étudié, dans sa première jeunesse, Plaute, Térence, Aristophane et les autres poëtes grecs et latins. Plus tard il s'éloigna des œuvres littéraires et se consacra aux études historiques. Il est surtout célèbre comme poëte, et tous les efforts de son intelligence s'étaient tournés du côté de l'histoire. Il fut poëte par moments, il fut historien toute sa vie. Il écrivit dans l'espace de quelques années ses satires, ses comédies, son *Peer Paars*, et travailla presque sans cesse à quelque œuvre d'histoire. Plusieurs de ses travaux, en ce genre, n'ont pas eu un grand succès et sont maintenant fort peu lus. Ils sont faits avec talent et habileté, mais ils manquent de profondeur et d'éru-

dition. Holberg comprenait avec une rare facilité le sens philosophique d'une idée, la portée morale d'un fait ; mais il se laissa trop séduire par cette facilité et négligea les recherches sérieuses. On raconte que lorsqu'il était occupé de son *Histoire des Juifs*, il écrivit au bibliothécaire du roi pour lui demander tous les ouvrages qui avaient rapport à cette question. Environ un mois après, ce bibliothécaire lui adressa une grande caisse pleine de livres et de manuscrits. Holberg la lui renvoya en disant qu'il n'en avait plus besoin. Son histoire était achevée.

Il a pourtant doté son pays d'une œuvre excellente. Je veux parler de son *Histoire de Danemark*. Il n'y avait rien eu de semblable avant lui ; il n'y a rien eu de meilleur depuis. Les commencements de cette histoire laissent, il est vrai, beaucoup à désirer sous le rapport de la critique des faits et de la chronologie des événements. La question d'origine de la monarchie danoise et la question de succession des rois pendant une grande partie de l'époque païenne étaient beaucoup plus confuses alors qu'elles ne le sont aujourd'hui. Les recherches de Worm, de Bartholin, de Torfesen, de Gram, n'avaient jeté qu'un demi-jour sur un sujet que les travaux persévérants du XVIII[e] et du

XIX[e] siècle n'ont pu encore complétement éclaircir, et Holberg n'était pas homme à pénétrer plus loin que ses prédécesseurs dans ces obscurs détails d'érudition. Quand il ouvre cette série de faits mal avérés et d'opinions controversables, on voit qu'il ne se sent lui-même pas à son aise. Il suit timidement les pas de ses devanciers ; il hésite et tâtonne. Mais une fois arrivé sur un terrain plus ferme, il reprend toute sa verve, toute son audace. Il expose avec art, il raconte avec habileté, il a le sentiment vrai des hommes et des choses. Souvent il se borne au rôle d'historien passif ; souvent aussi il jette dans son récit une réflexion amère, une épigramme mordante.

Avant Holberg, on n'avait eu, en Danemark, que des histoires écrites en latin et les chroniques consciencieuses, mais froides, de Hvitfeld. Le peuple accueillit avec enthousiasme le premier livre qui lui fut adressé. C'était un ouvrage écrit dans sa langue, et cet ouvrage était son histoire nationale. Holberg, en franchissant les barrières académiques dans lesquelles ses prédécesseurs s'étaient renfermés, rendit un grand service à ses compatriotes ; car il leur donna des livres instructifs qu'ils pouvaient lire, et nul doute que ces ouvrages d'histoire, dispersés dans les demeures des

paysans, n'aient contribué beaucoup au développement de l'intelligence et aux progrès de la langue danoise parmi les classes inférieures.

Un beau jour cet homme qui enseignait les mathématiques, et qui écrivait des livres d'histoire, se réveille poëte. Un de ses amis lui enseigne la versification, et il compose un chef-d'œuvre : *Peer Paars.*

C'est un poëme héroï-comique à la manière du *Lutrin*, de la *Secchia rapita*, de la *Boucle de cheveux enlevée*, du *Renommist*. Le héros est un honnête marchand danois de Callundborg, qui frète un bâtiment pour aller voir sa fiancée à Aarhus. Mais ce voyage inoffensif jette le trouble dans l'Olympe entier, et le pauvre Peer Paars, poursuivi par les dieux, combattu par les vents, erre sur les flots comme un autre Ulysse et donne au monde moderne l'exemple d'une longue et douloureuse Odyssée. Quand le joli navire de Callundborg met à la voile, la déesse de l'Envie, ce monstre au teint livide, au regard sinistre, ne peut voir sans frémir de rage l'heureux marchand qui va rejoindre sa blonde Dorothée. Elle entre dans la demeure d'Eole et le conjure de déchaîner les vents. Eole fait d'abord la sourde oreille ; car il se souvient de la colère de Neptune et de son *quos ego.*

Mais l'implacable furie sait si bien s'emparer de lui, qu'à la fin l'orgueil l'emporte sur la crainte. Il ouvre la grotte redoutable, et les vents se précipitent en mugissant sur l'immense étendue des mers. Vénus, qui veille aux destinées du fidèle Peer Paars, se hâte d'accourir auprès de Neptune et le prie d'apaiser la tempête. Hélas! il est trop tard. Le navire de Callundborg est brisé; le fiancé de Dorothée, son secrétaire Pierre Ruus, et ses autres compagnons de voyage sont emportés par les vagues sur une terre étrangère. Les hommes qui habitent cette contrée ne respectent aucune loi humaine. Quand le pasteur baptise les enfants, il se fait payer les frais de sépulture en même temps que les frais de baptême, car comme ils finissent tous par être pendus, le pauvre prêtre perdrait la moitié de ses revenus, s'il ne prenait ses précautions d'avance. Une bataille s'engage entre les naufragés et les habitants du pays. Peer Paars se conduit comme un héros; mais le cuisinier prend la fuite et met le désordre dans l'armée. Les voyageurs sont vaincus. On leur accorde pourtant le droit de se retirer où bon leur semble, seulement ils sont tenus d'abandonner leurs meilleurs vêtements et leurs souliers pour payer les frais de la guerre. Peer Paars, après avoir nommé un tribunal

militaire pour punir la lâcheté du cuisinier, parcourt le pays à la tête de ses troupes, et se distingue dans maintes circonstances autant par sa sagesse que par sa bravoure. L'Envie, que tant de gloire irrite, descend auprès du bailli de la contrée et lui jette le fiel de la haine dans le cœur. Une nouvelle bataille a lieu. Peer Paars est vaincu et fait prisonnier. Mais Cupidon lance à la fille du bailli l'une de ses flèches les plus acérées. La pauvre enfant ne rêve qu'à Peer Paars, ne soupire que pour Peer Paars, et fait si bien à l'aide de son amie et de sa mère, qu'elle délivre le beau captif, qui s'embarque plus joyeux que jamais, et fait voile vers Aarhus. Cependant il n'est pas encore au terme de ses calamités. L'Envie, désespérant de pouvoir séduire une seconde fois Éole et soulever une nouvelle tempête, va chercher le Sommeil dans la demeure du sacristain et l'amène sur le navire de Peer Paars. Les voyageurs descendent sur la côte. Un combat acharné s'engage entre eux et les habitants du pays. Peer Paars, attaqué à l'improviste par un chat, fait de tels prodiges de valeur, qu'on lui rend les honneurs de la guerre. A peine a-t-il joui de son triomphe, qu'il tombe entre les mains d'un enrôleur, et peu s'en faut que de marchand il ne devienne soldat. Enfin, grâce à l'intervention d'un

honnête bourgeois, il recouvre sa liberté, se remet en route, et arrive auprès de celle dont il a été séparé si longtemps.

Lorsque cet ouvrage parut, il excita en Danemark une grande rumeur. Les uns reportèrent généreusement sur leurs amis les épigrammes jetées çà et là à travers le récit des infortunes de Peer Paars. D'autres crurent se reconnaître dans les différents personnages mis en scène par le poëte. Il y en eut qui le défendirent parce qu'ils le regardaient comme une excellente satire dirigée contre leurs ennemis, et quelques-uns (mais c'était le petit nombre) qui n'y virent qu'une œuvre spirituelle, une œuvre d'art. Les adversaires les plus ardents de Holberg étaient deux écrivains distingués : Gram et Rostgaard. Ils représentèrent ce poëme comme un ouvrage honteux qui devait être brûlé sur la place publique. Ils en tirent des extraits qu'ils adressèrent avec des commentaires aux membres de l'université, et ils n'oublièrent pas d'envoyer au pasteur, au sacristain, aux habitants d'Anholt la description que l'auteur avait faite de leur pays. Enfin, après avoir jeté feu et flamme dans le monde universitaire, ils portèrent plainte au roi, et déclarèrent Holberg indigne d'occuper plus longtemps sa chaire de professeur. L'affaire

fut présentée au conseil d'État, et on ne sait pas trop comment elle se serait terminée, si le comte Danneskiold n'était intervenu dans la querelle. Ce fut lui qui éclaira le roi sur le véritable caractère du poëme, sur la situation de Holberg à l'égard de ses ennemis. Le conseil d'État rendit un arrêté qui déclara que *Peer Paars* n'était qu'une plaisanterie dont aucun professeur ne pouvait être offensé, et *Peer Paars* fut réimprimé trois fois dans l'espace de six mois.

Pour comprendre cette animosité contre une œuvre que l'on pourrait regarder au fond comme fort inoffensive, il faut se représenter l'état de cette société danoise du XVIIIe siècle, pareille à un lac paisible dont le moindre vent trouble la surface; il faut se représenter l'esprit de ces professeurs qui écrivaient des volumes pour expliquer une ligne d'Homère. Dans cette vie de vanité naïve et de labeur honnête qui n'avait pas encore subi le choc des questions sociales dont nous sommes occupés aujourd'hui, un livre qui sortait tout à coup des voies littéraires où chacun avait l'habitude de marcher, devait nécessairement mettre en émoi tous ces hommes qui ne demandaient qu'à cheminer comme par le passé, et un poëme de la trempe de *Peer Paars* devait bouleverser cette

horloge universitaire où chaque rouage avait sa place si bien déterminée. Que Holberg ait jeté à dessein dans cet ouvrage plusieurs épigrammes contre des hommes qu'il connaissait, c'est ce qu'il serait difficile de ne pas admettre. Mais ces épigrammes étaient assez habilement gazées, et dans un autre pays, ou dans un autre temps, elles n'eussent pas produit la même sensation.

Ce qui devait produire une sensation forte et durable, c'est le poëme lui-même, c'est cette œuvre pleine de gaieté et d'esprit. C'est le tableau plaisant de toutes les grandes machines poétiques appliquées au voyage d'un pauvre marchand. C'est ce mélange singulier de scènes naïves, de scènes bouffonnes dépeintes avec un sérieux imperturbable, et d'accidents journaliers racontés avec emphase.

Aujourd'hui tout le scandale produit par l'apparition de ce livre étant passé, et toute question de personnalité ayant disparu, *Peer Paars* compte plus de lecteurs qu'il n'en eut jamais. Les Danois le lisent comme les Espagnols lisent *Don Quichotte*. C'est leur roman de chevalerie, c'est leur épopée populaire. Mais ce poëme doit leur plaire plus qu'à aucun autre peuple, car il est essentiellement danois par le sujet, par l'expression,

par la couleur. Il serait difficile de le transporter dans un autre pays sans lui faire perdre une partie de son caractère local, et sans lui enlever par là quelques-unes de ses qualités essentielles.

Vingt ans plus tard, Holberg écrivit un autre ouvrage d'une nature plus sérieuse et d'une tendance plus générale. C'est le *Voyage de Niel Klim*. Cette fois son but était vraiment d'attaquer les ridicules usages, les préjugés qu'il remarquait autour de lui. Son but était de corriger son époque et de l'instruire. Mais il jugea qu'une satire à bout portant serait trop dangereuse pour lui ou ne produirait pas l'effet qu'il en attendait, et il eut recours à l'allégorie. Swift lui avait donné l'exemple, *Gulliver* fut son modèle. Il promena son héros dans un monde imaginaire et lui montra sous des noms supposés le pédantisme des écoles, les fausses opinions religieuses et politiques défendues par les hommes de parti, et les vaniteuses prérogatives de l'aristocratie. Quand ce livre fut fini, Holberg eut peur de le publier. Il ressemblait à un général qui, après avoir tout disposé pour le combat, redoute de l'engager. Il était vieux alors, maladif, triste, et ayant besoin de repos. Il se souvenait de la tempête soulevée par *Peer Paars*, et, à vrai dire, il n'avait nulle envie de su-

bir encore une fois les mêmes tribulations. Cependant les personnes qui l'entouraient et qui avaient connaissance de son ouvrage le pressaient de le faire imprimer. Les libraires, habiles à flairer le succès d'un livre, venaient lui demander son manuscrit. L'un d'eux promit si bien de le publier avec discrétion et de ne confier à personne le nom de l'auteur, que Holberg se décida. Le *Voyage de Niel Klim* fut envoyé à Leipzig et imprimé là pour la première fois. On n'en reçut d'abord qu'un exemplaire à Copenhague, et il produisit une rumeur vague dans toute la ville. Peu de personnes encore l'avaient eu entre les mains; mais chacun voulait l'avoir lu, et on en racontait des choses si étranges, que Holberg, ne pouvant reconnaître son Niel Klim à la physionomie qu'on lui donnait, crut qu'il s'agissait d'un autre ouvrage. Bientôt pourtant les hommes éclairés rendirent justice à ce livre, mais rien ne put vaincre l'animosité de certains esprits. Un prêtre puissant, le confesseur du roi, Pontoppidan, qui se regardait comme personnellement offensé dans les passages où Holberg parlait des théologiens, employa tout son crédit à faire condamner cette œuvre du poëte, qu'il signalait comme une œuvre impie. Mais il ne fut pas plus heureux que Gram. L'histoire de Niel

Klim obtint un succès complet. Elle fut traduite dans toutes les langues et répandue à travers l'Europe entière. Quelques années après, un Danois qui voyageait dans les provinces les plus reculées de la Hongrie, s'arrêta dans une maison où il reçut un accueil fraternel, parce qu'il était le compatriote de l'homme célèbre qui avait écrit les aventures de Niel Klim.

Niel Klim est un jeune étudiant norvégien qui a passé plusieurs années à l'université de Copenhague, qui s'est distingué par ses thèses latines, ses dissertations philosophiques, et qui s'en retourne à Bergen, emportant avec lui un magnifique témoignage de son dernier examen. Il a souvent entendu parler d'une grotte profonde où plusieurs hommes ont en vain essayé de descendre, et dont les gens du peuple racontent des choses merveilleuses. Il y descend un jour à l'aide d'une corde, arrive sous la circonférence du globe, se balance quelques instants dans le vide et tombe au milieu de la planète Nazar. C'est le soir. Il est fatigué de sa course et il s'endort. Le lendemain au matin, les beuglements d'un taureau l'éveillent tout à coup. L'effroi le saisit en apercevant cet animal auprès de lui, et pour lui échapper il monte sur un arbre. Mais il est arrivé dans un pays où

les hommes sont des arbres, et celui sur lequel il a cherché un refuge est une des dames les plus respectables du pays. C'est la femme du bourgmestre. Aux cris d'indignation que jette la noble dame outragée, une quantité d'arbres se rassemblent à la hâte. On entoure Niel Klim, qui regarde toute cette scène avec une sorte de stupéfaction, et on l'emporte dans la ville voisine. Cette ville est élégante et bien bâtie, toute peuplée de beaux arbres de différentes tailles et de différentes couleurs, selon l'âge et le sexe. Quand ils passent dans les rues, ils se saluent en inclinant leurs branches l'une contre l'autre. Les plus nobles sont ceux qui naissent avec le plus de branches. Celui qui a le bonheur de venir au monde avec six branches est placé de droit au faîte de l'aristocratie. C'est là le privilége de la naissance, mais ceux qui occupent le premier rang sont ceux qui ont consacré leur fortune au service de l'État. Dans ce curieux pays les fonctionnaires non salariés sont les plus estimés, et les paysans, les manufacturiers, les artistes, passent avant les gens de cour.

Le voyageur est conduit devant le tribunal et accusé d'avoir offensé publiquement une femme. Le juge suprême du tribunal est une jeune fille, je veux dire un jeune arbre, et les avocats portent une

peau de mouton, comme symbole de la douceur qu'ils doivent garder dans leur plaidoyer. Niel Klim est acquitté, et on le mène dans la maison du bourgmestre.

Cependant le bruit se répand à travers le pays qu'il est arrivé dans une ville de province un animal extraordinaire qui a, comme les êtres raisonnables, l'usage de la parole. Le roi, ayant appris cette nouvelle, donne l'ordre au bourgmestre de faire élever Niel Klim, de lui apprendre la langue de la contrée et de le mettre en état de paraître à la cour. Voilà donc l'étudiant de Copenhague qui entre de nouveau à l'école; mais, cette fois, on ne lui parle ni de dilemme, ni de syllogisme. On s'applique seulement à développer ses facultés morales et ses forces physiques. Après avoir passé par tous les cours d'instruction prescrits à la jeunesse de Nazar, Niel Klim subit un examen, et les examinateurs le déclarent incapable d'aspirer à aucun emploi important. Le seul mérite qu'ils lui reconnaissent, c'est l'agilité de ses membres, et ils le recommandent pour une place de coureur.

Le pauvre Niel Klim, désolé de cette sentence, tire de sa poche un diplôme de bachelier, et démontre clairement qu'il était au nombre des élèves les plus instruits de l'université de Copenha-

gue. Mais les habitants de la planète souterraine où il est tombé n'ont pas le moindre respect pour les titres grecs et latins qu'il a reçus. Il est présenté au roi comme coureur, et il devient coureur.

Après avoir rempli pendant quelque temps ces fonctions de valet de pied, il demande la permission de voyager à travers les provinces du royaume, et l'obtient. Toutes ces provinces sont très différentes l'une de l'autre, et lui offrent à chaque pas un nouveau sujet d'observation. Il arrive d'abord dans la terre de l'intolérance. Là, il y a des hommes qui voient tous les objets en long, et d'autres qui les voient tous en carré. Mais les premiers sont les plus forts, et ils persécutent ceux qui ne voient pas comme eux. Plus loin, les enfants règnent et les vieillards obéissent. Les enfants s'occupent des affaires de l'État, rédigent des lois ; les vieillards courent dans les rues, fouettent leur toupie et montent à cheval sur des bâtons. On est majeur dans ce pays dès qu'on commence à parler ; on devient mineur à l'âge de quarante ans.

La contrée voisine de celle-ci n'est pas moins singulière. Là, ce sont les femmes qui gouvernent et les hommes qui filent la laine, tricotent les bas, font la cuisine. Les hommes sont faibles et timides, les femmes hardies et entreprenantes. Elles cou-

rent d'aventure en aventure, et se vantent de leurs bonnes fortunes; mais quand un jeune homme s'est laissé séduire, il est perdu de réputation.

De là, Niel Klim arrive dans la terre philosophique. Ici, il n'y a ni pavé, ni chemin. Les habitants n'ont pas le temps de s'en occuper, car ils cherchent un chemin vers le soleil. Les rues sont sales, les maisons sales; les hommes portent des manteaux dont on ne reconnaît plus la couleur, tant ils sont couverts de poussière. Le voyageur tombe entre les mains d'une société scientifique qui le vole; puis il tombe dans un groupe de médecins qui l'emportent dans leur laboratoire et l'étendent sur une table pour le disséquer. Il est délivré par une femme qui lui demande par pitié un service qu'il ne peut lui rendre, et il s'enfuit avec horreur de cette patrie de la science.

Le neuvième chapitre de *Niel Klim* est une très bonne satire de tous nos vains projets, de toutes nos fausses croyances. Niel passe tour à tour par une contrée où les hommes ont la vue trop perçante, par une autre où ils ne dorment jamais, par une ville où il n'y a point de lois, par une ville voisine où l'on ne s'en rapporte qu'aux lois, et il démontre que tout excès est nuisible, même l'excès dans le bien.

De retour dans le pays des arbres, le voyageur veut prouver qu'il a su s'instruire dans son long pèlerinage. Il fait une motion politique ; mais cette motion est contre toutes les lois du gouvernement, et Niel Klim est condamné à mort. Le roi lui accorde sa grâce. Un oiseau l'emporte dans la terre du firmament. Cette terre est habitée par un peuple léger, frivole, espèce de peuple parisien, amoureux de tous les plaisirs, enthousiaste de toutes les nouveautés. Niel imagine de faire des perruques, et cette invention le fait passer d'un état obscur à une fortune éclatante. Le sénat lui vote des remercîments, le président l'anoblit, et l'État lui donne une pension. La femme de son bienfaiteur devient amoureuse de lui. Par délicatesse de conscience, il ne veut pas l'entendre. Irritée de ses refus, elle l'accuse d'avoir voulu la séduire, et il est banni de la contrée.

Il arrive dans un pays pauvre, ignorant, presque barbare, où on le prend pour un envoyé du ciel. Il fait son entrée solennelle à la cour, devient ministre, général en chef, empereur. Il gagne des batailles, conquiert des royaumes, et fonde dans l'empire souterrain une monarchie plus grande que la monarchie romaine. Mais alors l'orgueil s'empare de lui ; il devient injuste, soupçonneux,

cruel. Ses sujets, fatigués du joug qu'il leur impose, se révoltent contre lui. Il veut les subjuguer de force, mais il est vaincu et obligé de fuir. Il se réfugie dans une caverne, et rentre en Norvége, la couronne sur la tête et l'épée aux côté. Les enfants le prennent pour Ahasvérus; mais un de ses amis le reconnaît, et le fait nommer sonneur de cloches à Bergen.

Il y avait réellement, vers la fin du XVIIIe siècle, à Bergen, un sonneur de cloches nommé Niel Klim, et le peuple montrait aux environs de la ville une grotte qui descendait sous terre, et qui était habitée, disait-on, par des nains et des trolles. Ces deux circonstances ont suffi pour jeter aux yeux de quelques personnes une sorte de vraisemblance sur le roman de Holberg. Il y a des gens qui ont discuté sérieusement les aventures de Niel; il y en a qui ont pu dire de ce livre ce qu'un Anglais disait de l'ouvrage de Swift : « Les voyages de ce capitaine Gulliver sont bien intéressants; c'est dommage que tout n'y soit pas rigoureusement exact. »

*Peer Paars* et *Niel Klim* sont deux des meilleurs ouvrages de Holberg. Il doit pourtant la plus grande partie de sa réputation à ses comédies. A l'époque où il entra dans cette nouvelle carrière

poétique, il n'y avait rien de semblable en Danemark et rien en Allemagne. Mais il se souvenait de ses auteurs classiques, et il connaissait Molière. Il emprunta à la comédie française l'idée de plusieurs situations et de plusieurs rôles, l'idée, par exemple, de toutes ces femmes de chambre habiles à conduire une intrigue, de tous ces valets confidents de leurs maîtres, de toutes ces Lisette, de tous ces Frontin, mis en scène par Molière, par Regnard, par Destouches. Il emprunta le sujet de plusieurs pièces à Biedermann, au théâtre italien de Gherardi. Il prit, en un mot, çà et là, selon le caprice et selon l'occasion, l'élément primitif de son œuvre, et ce canevas une fois trouvé, il s'abandonna à sa verve, à son esprit humoristique, à son talent exquis d'observateur. Il fut lui, il fut Holberg.

Son génie ne le portait pas vers la haute comédie; il le sentit lui-même et n'essaya pas de l'aborder. Il n'a point dessiné de caractères comme *le Misanthrope*, *le Tartufe*, *l'Avare*, *le Joueur*; il n'est pas entré non plus dans la comédie du grand monde. Il est descendu d'un degré plus bas dans l'échelle sociale. Il s'est arrêté dans le salon de la bourgeoisie, dans le comptoir du marchand. Si je compare son théâtre à celui que nous avions en

France au XVIIIe siècle, le nôtre me rappelle les nuances fines, les ombres chatoyantes de Miéris, et le sien me représente les tons naïfs, les lourdes et franches physionomies, les attitudes burlesques de Téniers.

Peu d'hommes ont aussi bien connu que Holberg le caractère de leur nation, l'esprit de leur époque. Il a souvent négligé de peindre le vice moral, le vice essentiel sur lequel il avait aussi arrêté son regard, mais le ridicule ne lui a jamais échappé. Il l'a poursuivi dans toutes les situations, il l'a représenté sous toutes ses faces avec une vérité de coloris inimitable. Chacune des figures qu'il est allé choisir dans la foule pour l'exposer aux regards du public, est un portraitachevé. C'est la nature prise sur le fait, la nature calquée dans son expression la plus caractéristique. C'est ainsi qu'il a dessiné tour à tour, dans le vaniteux *Jacob de Tybo*, le matamore allemand, lâche et menteur, qui se fait encenser par ses parasites, se vante des combats qu'il a soutenus, des victoires qu'il a remportées, et fuit devant une demi-douzaine d'écoliers; dans *Don Ranudo*, le misérable orgueil du gentilhomme qui veut se consoler de ses souffrances avec ses parchemins et essaie de tromper sa faim en comptant le nombre de ses aïeux; dans

*le Potier d'étain*, la présomption du bourgeois ignorant qui se croit appelé à régir les affaires de l'État et tombe devant le premier brin de paille qu'on lui pose sur sa route; dans *l'Homme affairé*, la plaisante importance de ces gens qui veulent toujours qu'on les regarde comme accablés sous le poids de leurs occupations, qui travaillent sans cesse à remettre en ordre les inutiles paperasses qu'ils dérangent sans cesse, et s'enferment, comme dit Figaro, pour tailler des plumes; dans *Jean de France*, les prétentions puériles de ceux qui, ayant vécu quelques mois en pays étranger, s'en reviennent chez eux enthousiastes de tout ce qu'ils ont vu, et veulent passer pour des oracles d'esprit et de goût.

La pièce intitulée *la Chambre de l'Accouchée* est un tableau fort piquant d'une société bourgeoise abandonnée à ses petites passions, à ses petites vanités, et *Ulysse d'Ithaque* est une excellente parodie de tous les drames extravagants que les acteurs ambulants de l'Allemagne venaient représenter en Danemark. Un vice contre lequel Holberg a surtout été impitoyable, c'est le pédantisme, qui de son temps infectait la science et l'université. Il l'a mis plusieurs fois en scène, notamment dans une de ses meilleures pièces, *Eras-*

*mus Montanus*, et l'a rendu proverbial par le ridicule dont il l'a couvert.

Ce qui ajoute au caractère plaisant de ces différentes pièces, c'est la bonhomie du poëte dans le dialogue le plus comique et son sang-froid inaltérable dans les situations les plus inattendues. Ce qui les rend plus intéressantes, c'est l'idée morale qu'elles renferment. Holberg avait l'esprit sérieux et triste. Il n'écrivait pas des comédies pour amuser le public, mais pour l'instruire. Sous cette intrigue d'amour ou de friponnerie qu'il noue si habilement, il y a une pensée grave; sous cette scène burlesque qui fait rire le spectateur, il y a une intention philosophique.

La plupart de ces pièces sont tout à fait danoises. Le succès qu'elles ont obtenu tient essentiellement à des coutumes, à des moeurs particulières. Transportées ailleurs, il serait difficile qu'elles fussent appréciées à leur juste valeur. Mais Holberg a dessiné plusieurs personnages, comme Jacob de Tybo, Bremen de Bremenfeld, Erasmus Montanus, qui sont des types pris au sein de la nature humaine, et qui doivent être compris partout et en tout temps.

Le style de ces comédies est franc, naturel, sans effort et sans recherche, le dialogue moins vif que

celui de Molière, mais plus naïf et parfois plus vrai. On a reproché à Holberg, et avec raison, ce nous semble, d'avoir mêlé à ses plus belles scènes des traits de bouffonerie, d'avoir jeté çà et là des expressions grossières, des jeux de mots que tout homme de bon goût réprouve. C'est une tache dans ses œuvres et une tache grave. Mais cette grossièreté ressemble à la rude écorce qui enveloppe un arbre plein de sève. Elle tenait à la nature de son génie et peut-être au caractère de son temps. Il n'avait d'ailleurs point eu de prédécesseur pour l'éclairer, il n'avait point d'ami pour l'instruire. Il obéit à son instinct de poëte, il suivit l'impulsion de sa nature, et cette impulsion l'a mené bien loin, car, dans la hiérarchie des poëtes comiques, il occupe une des premières places après Molière.

---

## V.

## XVIIIe SIÈCLE.

Holberg n'avait point eu de prédécesseur, il n'eut point de concurrent. Il resta seul, debout comme une haute colonne, au milieu de la littérature de son temps. Personne n'arriva jusqu'à lui. Vers la fin de sa vie, il put remarquer une sorte d'affaissement dans la tendance poétique de sa nation. L'ascendant que la France avait pris en Allemagne venait de s'étendre jusqu'au Danemark; les princes se bâtirent des châteaux sur le modèle de Versailles; ils se promenaient sous de grandes allées de charmilles arrondies en berceaux; ils s'habillaient selon l'étiquette de la cour de France et donnaient leurs audiences à la manière du grand roi. Les nobles imitèrent l'exemple des princes, et les riches bourgeois tâchèrent d'imiter l'exemple des nobles. Partout le bon ton fut de parler français, de suivre les modes françaises et de s'occuper de littérature française. On jouait les œuvres

de Molière, on lisait Racine, et les œuvres de Holberg, recherchées par la foule, étaient peu goûtées dans les salons. Le sentiment de convenance l'emportait sur le sentiment de nationalité; on aimait mieux s'ennuyer avec Boileau, que de se réjouir avec Holberg. La poésie danoise, manquant d'encouragement et de point d'appui, soupira dans l'ombre quelques accents confus; elle vécut, comme par le passé, dans l'enceinte isolée des presbytères plutôt que dans le tumulte des villes, et s'essaya à reproduire les reflets de la poésie étrangère, au lieu de choisir elle-même ses couleurs et de composer ses tableaux. Ce qui montre à quel point de décadence la poésie en était venue après les chants religieux de Kingo, c'est le recueil de poésies élégiaques, publié à la mort de Chrétien VI. Chaque poëte y apporta son œuvre, et chacune de ces œuvres est un modèle de mauvais style et de mauvais goût.

Le règne de Frédéric V (1746) s'annonça sous de meilleurs auspices. Ce prince aimait les lettres, les arts, et les encouragea autant que le lui permettaient son esprit un peu étroit et ses habitudes plus allemandes et françaises que danoises. Les vingt années qu'il passa sur le trône ne furent pas exemptes d'inquiétudes. Sous son règne, les dettes

contractées par son prédécesseur s'accrurent considérablement; mais il n'eut point de fléau à subir, point de guerre à supporter, et cet état de paix, qui succédait à tant d'années d'agitation, ne pouvait qu'être très favorable au développement de la science. Ce fut Frédéric V qui releva l'école de Sorœ de l'espèce d'anéantissement où elle était tombée. Ce fut lui qui fonda l'Académie de Drontheim, l'Académie des Belles-Lettres de Copenhague; ce fut lui qui envoya en Arabie l'expédition scientifique dont Niebuhr se fit l'historiographe. Ce fut lui enfin qui établit dans la capitale du Danemark le premier théâtre danois.

Holberg avait institué dans sa vieillesse quelques prix de poésie. Pontoppidan, son ennemi, voulut faire comme lui; ces prix ne s'élevaient pas à plus de vingt ou trente écus; mais l'honneur attaché à ces joutes littéraires excitait une certaine émulation. L'Académie des Belles-Lettres fit quelques fondations du même genre, et, comme elle y mit plus de solennité, elle obtint plus de succès; deux autres sociétés suivirent son exemple : l'une était composée d'écrivains norvégiens, l'autre d'écrivains danois. Ce n'étaient d'abord que des réunions de café qui, par l'agglomération de certains hommes et la tendance de leur esprit, s'élevèrent

jusqu'au rang de sociétés littéraires. Rivales l'une de l'autre, elles furent trop souvent occupées de querelles personnelles et dominées par un esprit de patriotisme trop mesquin et trop exclusif. Ainsi, la société norvégienne fut assez aveugle pour ne pas vouloir reconnaître le mérite d'Ewald, et la société danoise ne se montra guère moins injuste envers Wessel. Il est de fait aussi que les séances de ces sociétés étaient parfois consacrées à une divinité qui d'habitude n'entre guère dans le chaste cercle des muses ; l'image de Bacchus faisait tort à celle de Minerve, et les poëtes qui venaient là, oubliant leur mythologie, cherchaient la source poétique dans une boisson qui n'était pas l'hippocrène. Mais elles rendirent des services par leurs lectures, leurs essais, leurs discussions, et puis c'était enfin pour les poëtes un centre de réunion et au besoin un appui.

Jusque-là le Danemark avait constamment suivi, à un degré inférieur, la marche de l'Allemagne. Il avait eu comme l'Allemagne la littérature des légendes de saints, des romans de chevalerie, des psaumes, et des pièces dramatiques tirées des traditions du peuple. En se rangeant sous la bannière poétique de la France, il obéissait encore à l'impulsion de la cour de Prusse, à l'impulsion de

l'Europe entière, qui se trouva un beau jour toute rose et toute pimpante, portant l'habit de velours brodé, la perruque à boucles, et récitant le madrigal ou l'alexandrin classique.

Une révolution littéraire se préparait en Allemagne, et elle agit promptement sur le Danemark. Les hommes de cette révolution, c'étaient Klopstock, Lessing, Bodmer, c'étaient les étudiants de Gœttingue qui publiaient l'*Almanach des Muses* avec les ballades de Bürger et les élégies de Hœlty. Les trois premiers chants de la *Messiade*, qui parurent en 1746, furent comme le signal solennel de cette jeune poésie qui s'avançait sur l'horizon avec le sentiment de sa force et l'instinct de son avenir. Chacun s'émut à l'apparition d'une œuvre qui ne ressemblait à rien de ce qu'on avait vu jusqu'alors; les hommes dévoués à l'ancienne école furent inquiets; les hommes de la nouvelle génération applaudirent. Tandis que cette épopée religieuse occupait tous les beaux esprits de Leipzig et de Berlin, le pauvre étudiant qui l'avait commencée s'arrêtait surpris par le besoin au milieu de ses rêveries idéales, et l'Allemagne l'oubliait en répétant ses vers. De tels exemples ne sont pas rares dans l'histoire des peuples; on admire la moisson de l'homme de génie et on oublie le labeur

qu'elle lui a coûté. On savoure le dernier fruit de l'arbre qui se dessèche, et on laisse l'arbre dépérir ; on parle du chant du cygne, on ne songe pas à son agonie.

Cependant il se trouva un homme puissant et éclairé qui prit intérêt à la position de Klopstock. Il le recommanda au roi de Danemark, qui lui offrit une pension et le fit venir à Copenhague. Ce fut là que le poëte continua sa *Messiade ;* du reste, il vécut à la cour de Frédéric V, sans connaître ni la langue ni la littérature danoise, sans se mêler à la société des écrivains de Copenhague. Il était là comme Voltaire à la cour du roi de Prusse, étranger au pays, et poursuivant paisiblement son œuvre en langue étrangère. Trente ans plus tard, Baggesen alla le voir à Hambourg et le trouva sur la frontière du Danemark, touchant une pension du Danemark, et ignorant complétement les nouvelles productions littéraires de ce pays.

Mais tout en vivant de sa vie allemande, au sein de Copenhague, Klopstock exerça une influence notable sur la poésie danoise. Sa *Messiade*, ses odes, furent lues en Danemark avec autant d'empressement qu'en Allemagne. Elles furent étudiées et chéries ; elles firent rêver plus

d'une jeune âme, et éveillèrent plus d'un talent poétique. Ewald, le plus grand poëte danois de cette époque, est évidemment de l'école de Klopstock.

Dans le même temps, on commença aussi à étudier la littérature anglaise. Klopstock avait lui-même contribué à appeler l'attention sur Milton. La *Messiade* avait attiré les regards sur le *Paradis perdu*. On étudia Milton, Young, Pope. Quant à Shakspeare, il fallait encore quelques années de progrès avant d'y arriver.

Ainsi, trois influences littéraires agissaient sur le Danemark, trois influences contradictoires en apparence, mais qui pouvaient pourtant se concilier et concourir au même but : l'influence française, qui s'attachait surtout à la forme extérieure ; l'influence de la littérature allemande, qui tendait à sacrifier la forme à la pensée, et l'influence de la littérature anglaise, qui semblait être un point de jonction entre les deux. Ce fut là le sujet de la grande querelle engagée entre Gottsched, le champion du théâtre français, et Bodmer, le défenseur de Milton. Le Danemark commençait à se ranger du côté de Bodmer.

Vers le milieu du XVIII[e] siècle, un jeune homme, dont on n'avait pas encore prononcé le nom, Chré-

tien Tullin [1], publia un poëme intitulé : *le Jour de Mai*. C'était une description de la nature, habilement tracée; c'était une œuvre de sentiment, revêtue d'une forme pure et élégante, un peu maniérée à certains endroits, et visant à de faux effets d'harmonie imitative; mais, du reste, très remarquable par la poésie tendre et religieuse qui s'y développe et par l'expression. Dans l'état de somnolence où se trouvait alors la poésie lyrique danoise, *le Jour de Mai* de Tullin devait nécessairement produire une assez grande sensation. C'était, s'il m'est permis de le dire sans qu'on m'accuse de vouloir faire un jeu de mots, le vrai jour de mai d'une poésie jeune qui allait sortir de son linceul d'hiver. Quelques années après, l'Académie des Belles-Lettres couronna deux autres poëmes de Tullin : *la Navigation* et *la Création*. Les riantes couleurs qui animaient son œuvre d'essai se retrouvent ici enrichies de nouvelles nuances. C'est la même pureté de langue, la même grâce de style, appliquées à une pensée plus forte, à un sujet plus élevé. Il y a là des strophes d'une majestueuse structure et des pensées d'un ordre supérieur, exprimées avec

[1] Né à Christiana en 1728 ; il étudia à Copenhague, et devint directeur des douanes à Christiana ; il mourut en 1785.

un admirable talent. Quelquefois seulement la description est un peu trop longue et la phrase un peu trop pompeuse. Tullin avait fait une étude particulière de Young; il a reproduit souvent avec bonheur les qualités de son maître, mais il en a conservé les défauts.

Les trois poëmes que nous venons de citer, sont, du reste, à peu près tout ce qui pouvait lui faire une réputation. Il a écrit, en outre, des poésies de circonstance qui sentent la gêne et l'effort, des odes d'amour coquettes et maniérées, et des idylles qui ne sont qu'une maladroite imitation. L'idylle du Nord avec son ciel pâle, ses lacs solitaires, son vague et mélancolique horizon, l'idylle, telle que Tegner l'a indiquée dans quelques-uns de ses chants lyriques, telle qu'un jeune Finlandais, M. Runeberg, l'a essayée dans deux poëmes récents, est un genre de poésie qui, traité par une main habile, peut devenir fort intéressant. Mais vouloir transporter sous les brouillards norvégiens, au pied des montagnes de Christiania, auprès du pauvre *Gaard*, l'idylle de la Grèce, les bergers de Théocrite, cela ressemble à une plaisanterie.

Tandis que, dans ces trois ouvrages couronnés par l'Académie, Tullin donnait l'exemple d'une

poésie vraie et sérieuse, un autre Norvégien d'un talent plus facile, d'une humeur plus légère, s'abandonnait à ses caprices d'esprit, et rappelait la verve comique de Holberg. C'était Wessel. Il naquit à Vestby en 1742, et vint, à l'âge de dix-neuf ans, étudier à l'université de Copenhague. Son père, qui était prêtre de campagne, ne pouvait que très difficilement subvenir aux frais de son éducation. Wessel apprit quelques langues vivantes et donna des leçons. Quand son temps d'études fut achevé, il entra comme précepteur chez le conseiller Bornemand, et oublia tranquillement l'avenir. Sa vie fut, comme ses œuvres, insoucieuse, railleuse, égayée par toutes les fantaisies d'une jeunesse peu sévère et malheureusement trop souvent troublée par les vapeurs de l'orgie. Il ressemblait au poëte Goudouli qui vendit sa maison et son champ pour boire, et qui, se trouvant pauvre et dénué de tout, chanta gaiement comme par le passé. On m'a raconté sur Wessel une anecdote qui peint à merveille sa bonhomie de caractère et son indifférence pour la fortune. Un jour qu'il était plus pauvre encore que de coutume, et plus pressé d'argent, un de ses amis l'engagea à aller voir le ministre d'État Guldberg. « C'est un homme éclairé, lui dit-il, qui aime la poésie, qui prendra sans

doute intérêt à toi et te donnera peut-être un poste lucratif. — Je veux bien aller le voir, dit Wessel, que la nécessité du moment dérangeait très mal à propos de son apathie habituelle; mais je n'ai point de culottes. — Je te prêterai des culottes. — Je n'ai point de perruque. — Je te prêterai une perruque. » Ainsi affublé de son vêtement d'emprunt, Wessel va se présenter chez le ministre qui le regarde, et lui demande d'un ton assez brusque : « Qui êtes-vous? — C'est moi, répond le poëte, dont le courage commençait à chanceler. — Qui vous? — Ah! s'écrie Wessel, c'est cette maudite perruque qui empêche sans doute votre excellence de me reconnaître. » Au même instant il ôte sa perruque, la met dans sa poche, et s'avance devant le ministre. « C'est vous, Wessel, dit Guldberg; eh bien! que désirez-vous? — Monseigneur, je voudrais avoir une place où il y eût peu de chose à faire et beaucoup d'argent à gagner. » Guldberg ne répondit pas, et comme il prenait sa tabatière : « Monseigneur, dit Wessel, donnez-moi une prise et n'en parlons plus. » Il savoura sa prise, et s'en alla.

Peu à peu cependant ses habitudes irrégulières épuisèrent ses forces physiques et attiédirent ses facultés morales. Sa paresse s'accrut à mesure que

le travail lui devint plus difficile. C'est de cette époque que datent plusieurs fragments de vers, plusieurs poésies commencées dans la sobriété du matin et interrompues dans la réunion du soir. Il mourut à l'âge de quarante ans, et composa pour lui-même cette épitaphe plus digne d'un ivrogne que d'un poëte : « Il but, mangea, ne fut jamais content. Il marcha de travers sur ses talons de bottes, ne se soucia de rien faire, et à la fin ne se soucia plus même de vivre. »

Wessel n'a laissé que deux petits volumes, et dans ces deux petits volumes il n'y a que deux pièces sérieuses. Le reste se compose de contes plaisants et d'épigrammes. Il avait entrepris un journal sous le titre singulier de *Votre serviteur Otiosis*. Ce fut là qu'il publia ses contes en vers que l'on se plaît encore à lire en Danemark. Le sujet de ces récits populaires, que Wessel dispersait d'une main négligente à travers les feuilles décousues d'un recueil périodique, n'est souvent qu'un fait accidentel, une anecdote du temps. Mais ce fait, développé par l'inspiration du talent, est devenu un petit poëme humoristique spirituel, qui, par la légèreté de la forme et la naïveté des détails, rappelle souvent la manière de La Fontaine.

L'œuvre la plus célèbre de Wessel est sa tragédie intitulée : *L'Amour sans bas.* C'est sans doute l'une des meilleures, l'une des plus adroites et des plus charmantes parodies qui aient jamais été faites. C'est un chef-d'œuvre d'esprit, de gaieté, de scènes bouffonnes prises au sérieux. Pour la louer, il faut que nous fassions un peu abstraction de notre sentiment de patriotisme; car Wessel, en écrivant cette satire mordante, avait en vue notre théâtre. Il voulait frapper de ridicule notre déclamation pompeuse, notre style emphatique, et il a frappé juste. Sa pièce représente exactement tout ce qui a souvent choqué l'esprit des hommes éclairés dans l'étude de notre poésie théâtrale : même raideur dans les formes, même règles de convention. Le héros est un garçon tailleur qui est parti depuis huit jours pour raccommoder les culottes d'un gentilhomme du voisinage; il a un rival, un peu moins misérable que lui, qui a sollicité vainement la main de la belle Grethe et qui languit dans le doute et l'attente. Grethe est une grosse fille, d'ordinaire fort réjouie, mais qui fait parfois de mauvais rêves et se console de ses inquiétudes en mangeant du jambon cru et des harengs salés. Elle a une confidente qui la traite comme une reine et ne lui parle qu'en pompeux hexamètres. Le rival d'Ehren-

preis, le garçon tailleur, a aussi un confident qui l'appelle seigneur comme dans *Iphigénie*. Ehrenpreis, de retour de son voyage, veut se marier avec Grethe. Mais un fatal obstacle l'arrête. Il n'a point de bas pour aller à l'église. A cette terrible nouvelle, Grethe tombe évanouie. La confidente qui ne perd pas la tête, imagine un moyen de tout réparer et le confie à l'amant. Ehrenpreis vole une paire de bas à son rival et revient en triomphe auprès de sa bien-aimée qui le reçoit comme un conquérant. Mais le crime est découvert. Le malheureux amant ne peut supporter sa honte et se tue. Son amante se tue parce qu'elle ne peut vivre sans lui; le rival se tue parce qu'il aime toujours Grethe, et les deux confidents, qui n'ont plus de confidence à recevoir, se tuent pour ne pas s'ennuyer.

A l'époque où Wessel composa cette parodie, le Danemark avait à redouter l'influence des doctrines de Gottsched, imitateur servile du théâtre français, et déjà Brunn, dans sa tragédie de *Zarine,* avait donné un exemple des écarts auxquels pouvait conduire l'étude maladroite de ce théâtre. Le drame pathétique de *l'Amour sans bas* arriva donc fort à point pour prévenir le danger. Cette pièce fut jouée plusieurs fois avec un grand succès.

Les circonstances qui l'avaient fait naître étant passées, et le génie d'Oehlenschlœger ayant donné au Danemark un théâtre national, elle a perdu son mérite d'à-propos; mais elle n'en subsistera pas moins comme un modèle de critique spirituelle et de bonne plaisanterie. Elle est d'ailleurs remarquable par la versification. Wessel, qui se moquait de l'école française, avait appris à cette école à cadencer son vers, à soigner son style. Quand il écrivit sa parodie, il avait lu pendant plusieurs années nos poëtes dramatiques; quand il composa ses contes, il avait étudié La Fontaine, et ses chansons à boire, ses épigrammes, ses pièces les plus frivoles, sont rimées avec un soin qui montre combien il était préoccupé de la forme. Il était ainsi tout à la fois en Danemark le disciple et l'adversaire de la littérature française. Son esprit de poëte lui en fit choisir les brillantes qualités, et le bon sens qui distingue les hommes du Nord lui en indiqua les défauts.

L'école allemande eut aussi son disciple. Mais celui-ci avait plus d'âme, de sentiment et de profondeur. C'était Ewald[1]. Il vécut dans le même temps que Wessel, dans la même ville, et l'un et l'autre

[1] Né à Copenhague en 1743; mort en 1781.

ne purent se comprendre ni s'aimer. Il y avait pourtant un lieu où ils auraient dû se rencontrer fraternellement : la taverne. Il furent tous deux également buveurs, tous deux également pauvres. Mais Wessel jouait avec sa misère, et Ewald était d'un caractère sérieux qui ne lui permettait pas de tourner ainsi l'élégie de son âme en sarcasme. Il sentit plus vivement et souffrit davantage. Je connais peu de biographies aussi intéressantes que la sienne. Il était doué d'une nature tendre, enthousiaste, aventureuse, et toute sa vie fut un rêve ardent, un rêve de joie dans les heures dorées de sa jeunesse, un rêve de deuil quand il fut arrivé à l'âge mûr. Son imagination s'éveilla avec le premier livre qu'on lui mit entre les mains, avec les légendes des saints. Il n'aspirait alors qu'à s'en aller prêcher le christianisme parmi les tribus païennes et à mourir martyr de son zèle. A l'âge de onze ans il lut *Robinson*, et cet ouvrage le saisit tellement, qu'il partit pour la Hollande dans l'espoir de trouver là un navire qui s'en irait vers Batavia, de faire naufrage en route et d'aborder dans une île déserte. Son maître le rejoignit au moment où il s'acheminait ainsi le long de la grande route, arrangeant dans sa petite tête ses fantaisies de voyage. Il était déjà à dix lieues de l'école.

A quinze ans, il devint amoureux d'une jeune fille et voulut l'épouser. Mais il était étudiant en théologie, il lui fallait encore attendre une dizaine d'années avant d'avoir un presbytère. Il pensa que, s'il entrait dans la carrière militaire, il pourrait devenir promptement officier et se marier avec sa jolie Arense, et le voilà, l'esprit ébloui par ses rêves d'ambition, par ses rêves de poëte, qui part pour Hambourg. Son frère, qui était amoureux de la même jeune fille, l'accompagnait et voulait aussi être soldat. Mais quand celui-ci eut épuisé le peu d'argent qu'il possédait, quand il se trouva seul à Hambourg, dénué de ressources, le découragement le prit, et il revint en Danemark. Ewald poursuivit sa route. Le résident de Prusse lui avait promis de le faire entrer dans un régiment de cavalerie à Magdebourg. Arrivé là, il ne put entrer que dans l'infanterie. Il déserta et s'en alla servir en Autriche. Il fut d'abord tambour, puis il devint sous-officier, et fit plusieurs campagnes en Bohême. Cette vie de soldat n'exerça point sur Ewald une fâcheuse influence. Il vivait au milieu de ses camarades sans prendre part à leurs habitudes grossières. La poésie l'avait placé sous son égide; l'amour lui servit de sauvegarde. Il voyait toujours flotter devant lui l'image d'Arense, et elle

lui conservait sa chasteté d'âme. Au bout de quelques années pourtant, il s'aperçut qu'il n'était pas si facile à un pauvre étranger comme lui d'arriver au grade d'officier, et se lassa de traîner une vie sans avenir. Ses parents le rachetèrent. Il revint en Danemark, et reprit le cours de ses premières études. Il aimait toujours Arense. Il travaillait en songeant à elle et voulait l'épouser. Mais elle n'eut pas la patience de l'attendre et en épousa un autre. Ce fut une grande douleur pour Ewald qui avait dévoué toute son âme, toute sa vie, à cet amour. Dès ce moment, il n'aima plus, ou plutôt il aima toujours, mais avec douleur, avec désespoir, celle qu'il avait adorée comme l'ange gardien de sa jeunesse, celle qu'il avait perdue.

Quand il eut repris un peu d'empire sur lui-même, il essaya de se consoler par le travail. Il écrivit le *Temple de la fortune*, allégorie spirituelle qui obtint du succès et fut admise dans le recueil de l'Académie des Belles-Lettres. En 1766, Frédéric V étant mort, les étudiants furent invités à composer une cantate de deuil. Celle d'Ewald obtint la préférence sur toutes les autres. On le loua beaucoup, et ses éloges l'enivrèrent. Il se crut, dit-il lui-même, non-seulement un grand poëte, mais le plus grand poëte du Danemark.

Quelque temps après il présenta avec une parfaite confiance, à l'Académie des Belles-Lettres, son drame d'*Adam et Ève*, composé d'abord en un acte. Les critiques en renom parurent prendre intérêt à cette pièce. Mais ce n'était pas assez pour lui : il voulait qu'elle fût accueillie avec enthousiasme et louée sans restriction. Le jugement de l'Académie était du reste trop sévère. *Adam et Ève* était une composition remarquable qui méritait plus d'éloges qu'on ne lui en accorda. Le demi-succès qu'Ewald venait d'obtenir et qui, dans sa pensée, équivalait à une défaite, le fit pourtant réfléchir. Il comprit qu'il pouvait bien lui manquer encore quelque qualité de poëte. Il en parla à un de ses amis qui lui représenta son peu de savoir et l'engagea à étudier. Ewald promit de ne pas écrire une ligne pendant l'espace de deux années, de consacrer tout son temps à la lecture, et il tint parole. Il relut les auteurs latins qu'il avait peu goûtés auparavant, les classiques français, Corneille surtout, et il apprit l'anglais pour lire Shakspeare et Ossian. Klopstock, qui l'aimait, exerça, soit par ses encouragements directs, soit par ses œuvres, une grande influence sur son esprit. Ce fut lui qui l'engagea à chercher dans l'histoire ancienne de Danemark un sujet de tragédie. Ewald

remonta jusqu'à la race des héros païens, et choisit Rolf Krage. C'était la première tragédie nationale écrite en Danemark. C'était une œuvre vraiment neuve, vraiment forte, et toute étincelante de beautés poétiques. L'Académie ne lui accorda pas ses suffrages. La pièce ne fut pas jouée. Les hommes qui tenaient alors le sceptre de la critique avaient des idées si bien arrêtées en matière d'art, qu'ils condamnaient sans pitié tout ce qui n'était pas exactement soumis à leurs lois d'esthétique. Le génie d'Ewald était trop élevé pour eux. Ils ne le comprirent pas. Son drame était d'une teinte trop nouvelle et trop vive pour leurs regards habitués aux nuances uniformes de la tragédie classique : ils ne voulurent pas en reconnaître le mérite. Si Ewald avait choisi dans l'histoire grecque et romaine quelques-uns de ces héros qui ont si longtemps étalé sur notre scène leur passion élégante et leur fureur drapée avec grâce, s'il eût fait de Rolf Krage un chevalier français, et de ses rudes compagnons d'armes autant de gentilshommes bien élevés, portant le manteau de velours avec coquetterie et remplissant la durée ordinaire du monologue avec habileté, il est probable que les disciples de Gottsched l'auraient loué et que l'Académie aurait envoyé son œuvre à la direction du

théâtre. Mais il fit un drame d'une toute autre portée, et il fut méconnu. C'est une grande gloire pour les poëtes de se frayer une nouvelle voie au milieu de la foule routinière; mais à cette gloire est attaché le malheur d'être venu trop tôt, de parler au siècle qui s'approche, et de n'être pas compris de celui où l'on vit.

La tragédie de Rolf Krage date de 1770. En 1774, remontant encore plus haut dans l'histoire du Nord, Ewald prit le mythe de Balder et en fit un drame en vers mêlé de chants. L'action de ce drame est fort simple. Un seul sentiment d'amour en forme la base; une mort fatale lui sert de dénoûment. Dans le développement des scènes, dans la peinture des caractères, Ewald a suivi assez fidèlement la tradition mythologique; mais il l'a revêtue de toutes les brillantes couleurs de sa palette poétique, de toutes les richesses de son imagination. On n'avait pas encore vu, en Danemark, une œuvre aussi parfaitement écrite et d'un genre aussi élevé. Elle fut lue avec enthousiasme et obtint, sur la scène, des applaudissements unanimes. Mais, pour tout bénéfice, elle rapporta au poëte une pension du roi qui s'élevait à cent écus et une gratification de cinquante écus que l'Académie des Belles-Lettres n'eut pas honte de lui offrir.

En 1778, l'action héroïque de quelques pêcheurs de Hornbek, qui sauvèrent, au péril de leur vie, un capitaine anglais naufragé sur la côte, devint, pour Ewald, le sujet d'un drame plus simple et d'une nature presque idyllique, mais non moins remarquable par la grâce des détails que par le charme de la versification. Il avait écrit, dans l'intervalle, trois comédies : *le Brutal Claqueur* (1771), *Arlequin Patriote* (1772) et *le Célibataire* (1773). Elles eurent peu de succès, quoiqu'elles fussent écrites avec esprit, et, en certains endroits, avec une verve vraiment comique.

Son drame, ou plutôt son églogue dramatique des *Pêcheurs*, fut sa dernière œuvre importante. Depuis plusieurs années, il était tourmenté par des accès de goutte qui le clouaient des mois entiers dans son lit ou sur son fauteuil. Son genre de vie, ne pouvait qu'aggraver sa maladie. Jeune, il avait cherché dans le vin l'oubli de ses premières déceptions. Ce qui n'était d'abord pour lui qu'un besoin passager, devint une habitude, et plus il se sentit faible, plus il voulut boire. Il employait à satisfaire cette déplorable passion le peu que lui rapportaient ses œuvres, et les avertissements sévères des médecins, et l'approche d'une crise mortelle, ne purent l'arracher au penchant qui le

dominait. Sur la fin de sa vie il eut recours à la ruse pour s'y livrer sans contrainte. On le voyait boire, avec une sorte de répugnance, une boisson jaune, qui était faite, disait-il, d'après les ordonnances du médecin. On croyait que c'était de la tisane, et c'était du punch. Transporté à l'hôpital, astreint à un régime sévère, et surveillé de près, il commençait à reprendre ses forces. Un soir, il s'échappa, courût dans une taverne, et y resta jusqu'à minuit. Quand il revint chez lui, la porte était fermée. Il sonna; personne ne lui répondit. Il s'endormit sur le seuil. C'était au milieu de l'hiver. Le froid le saisit et il retomba plus malade que jamais. D'autres fois, il joignait à ses goûts bachiques des fantaisies de grand seigneur. Un jour qu'il avait reçu une somme assez considérable, il s'habilla élégamment, prit une voiture à armoiries, un cocher avec une livrée, et lui dit, avec son défaut d'organe qui l'empêchait de prononcer l'*l* : Si l'on te demande à qui appartient cet équipage, tu répondras que c'est au *cavarier Eward*.

Les souffrances d'Ewald provinrent donc, en grande partie, de son défaut de conduite; mais les hommes de son temps furent aussi très coupables envers lui. Nous avons vu comment l'Académie danoise récompensa son drame de *Balder*. Le roi

et les ministres ne furent pas plus généreux; Guldberg, qui avait pourtant des goûts littéraires et qui aurait dû, mieux qu'aucun autre homme d'État, reconnaître le génie d'Ewald, ne l'employa qu'à écrire des poésies de circonstance qu'il rétribuait fort mal. Qui sait si la douleur que le poëte éprouva de se voir ainsi méconnu ne fut pas la première cause de ses désordres? Qui sait quel large essor son âme noble eût pu prendre, quelle douce et heureuse vie il eût pu passer, s'il n'avait été de bonne heure arrêté par le besoin matériel et surpris par la déception, cette mère du doute et du découragement?

Il se trouva un jour seul, sans ressources, abandonné de sa mère, de ses amis, livré aux soins d'une femme étrangère qui le gardait chez elle par pitié plus que par intérêt, et, dans cet état de misère, il composait des odes, il priait, il chantait. La poésie lyrique était son élément plus que le drame. C'était là surtout qu'il se plaisait à épancher les émotions de son âme, les souvenirs de sa jeunesse. Quand il était dans une de ces heures d'enthousiasme poétique, il oubliait le poids de sa destinée, et sa pensée, libre et légère, se revêtait d'expressions harmonieuses. C'est une chose touchante que de songer aux misères de cette pauvre

âme et de la voir ainsi louer Dieu, adorer la nature, s'épanouir comme une fleur à un rayon de soleil, se raviver comme l'herbe des champs à une goutte de rosée.

Tandis qu'il écrivait ses vers, on ne le regardait que comme un poëte assez ordinaire. Quand il cessa de vivre, on admira son génie. On lui avait donné une misérable pension de cent écus; on donna cent ducats (1,500 fr.) à la femme qui avait pris soin de lui. Tout le monde avait dédaigné d'aller le voir dans sa demeure, et tout le monde se pressa autour de son cercueil. L'indigence l'avait poursuivi pendant quarante ans; la fortune vint lui sourire sur sa tombe. Il avait été soldat comme Cervântes, malheureux comme Tasse, pauvre comme Camoens; il fut, comme eux, chanté et glorifié après sa mort.

Au règne paisible de Frédéric V succéda celui de Chrétien VII. Ce fut un roi faible et malheureux qui monta sur le trône avec l'enivrement de la jeunesse, et le quitta avec le rire amer de la folie. Son voyage en Hollande, en Angleterre, affaiblit ses facultés; le procès de Struensée ébranla sa raison. Bientôt le pouvoir fut remis entre les mains de son fils. Il resta roi sans royauté et régna de nom, plus de trente ans. Mais les circonstances

servirent le Danemark mieux que n'aurait pu le faire le souverain le plus habile. La guerre d'Amérique, la révolution française, donnèrent aux marchands danois une sorte de monopole dans des contrées où ils pouvaient voyager sans crainte. L'activité du travail redoubla par l'espoir qui y était attaché. L'industrie prit un développement rapide, et le bien-être matériel s'accrut de toutes parts dans l'espace de quelques années. A cette époque, il est facile de remarquer, dans la poésie lyrique, une tendance nouvelle, une philosophie joyeusement humoristique. Le couplet anacréontique succède à l'élégie, et le livre des psaumes est remplacé par les odes d'Horace. Les poëtes obéissaient au sentiment de sécurité qui occupait alors tous les esprits. L'étoile qui souriait au vaisseau du marchand souriait aussi à leur muse. La fortune jetait des fleurs sur leur lyre. Dans une autre sphère d'idées, les savants poursuivaient avec zèle leurs études. Le roi avait modifié les règlements de l'instruction. L'Université de Copenhague, l'Académie de Sorœ, les écoles, se sentaient ravivées. Les sociétés scientifiques, établies sous le règne précédent, apportaient régulièrement au public le fruit de leurs travaux, et de nouvelles sociétés essayaient de rivaliser avec elles.

Cette confiance de l'âme, cet élan de l'esprit, avaient passé de la capitale aux provinces, et de la bourgeoisie aux classes pauvres. Le monopole du commerce qui pesait sur l'Islande fut aboli, et les paysans du Danemark, qui courbaient encore la tête sous le poids du servage, furent déclarés libres.

Dans cette seconde moitié du XVIII^e siècle, qui enfanta Ewald et Wessel, on vit paraître plusieurs poëtes distingués : Storm, qui exprima dans un langage simple et harmonieux les émotions d'une âme douce et honnête; Thaarup, dont on se plaît à relire les chants patriotiques; Troiel, qui publia quelques satires spirituelles; Samsœ, qui écrivit sur Dyveke, la maîtresse de Chrétien II, une tragédie remarquable, et mourut la veille du jour où elle fut jouée aux applaudissements du public; Rein, autre poëte dramatique, qui mit au théâtre, pour la première fois, l'histoire touchante d'Axel et Valborg, dont OEhlenschlœger a fait depuis un de ses chefs-d'œuvre; Zetlitz, l'un des organes de cette école joyeuse dont nous avons parlé.

A travers cette série d'écrivains nouveaux, qui s'écartaient peu du genre de poésie auquel ils se sentaient portés par circonstance ou par instinct, deux hommes se distinguèrent par la variété de

leurs études et l'étendue de leurs travaux : Pram et Rahbek.

Pram publia des odes, des contes, des opéras, un poëme épique, et trouva encore le temps d'écrire des dissertations sur la statistique et les finances. Ses odes sont en général froides, dépourvues de mouvement, faites avec art plutôt qu'avec inspiration. Ses opéras furent joués quelquefois, et n'ont pas reparu sur la scène depuis longtemps. Son poëme épique fut beaucoup loué. C'était la première œuvre de ce genre que l'on voyait paraître en Danemark. Depuis il est tombé dans l'oubli et ne s'en relèvera probablement jamais. Le héros du poëme est cet intrépide Stærkodder, cet homme du Nord dont les scaldes ont chanté les exploits et les aventureux voyages. C'était un beau et grand sujet, mais, pour le traiter convenablement, il fallait pénétrer dans les traditions scandinaves, étudier les sagas, comprendre la physionomie, le caractère, la rude et sauvage énergie de ces guerriers du Nord qui s'en allaient, comme Stærkodder, errer l'été sur toutes les côtes, et revenaient l'hiver au foyer du jarl, boire le *miœd* écumant et conter leurs batailles. Pram ne se soucia pas de faire une telle étude. Il prit dans une page de Saxo le grammairien son thème poétique, et le broda à sa façon.

Son Stærkodder n'est pas un Stærkodder. C'est une sorte de personnage imaginaire, peint avec un certain talent, mais sous des couleurs qui n'appartiennent ni au temps où il vivait, ni à la physionomie qu'il devait avoir. Quand on lit ce poëme, on cherche un point de départ fixe, une base sur laquelle on puisse s'appuyer, et l'on n'en trouve point. On voit passer autour de soi des figures sans consistance, singulier mélange de ce qui existait autrefois, de ce qui existe aujourd'hui, et l'imagination s'arrête, surprise de flotter ainsi entre le présent et le passé.

A ce défaut essentiel, Pram en joignit encore un autre. Il prit pour modèle l'*Oberon* de Wieland, et chercha à l'imiter dans son ton enjoué, dans son récit demi-sérieux, demi-plaisant, mais il l'imita maladroitement. Il oublia d'ailleurs que si cette forme légère et un peu ironique pouvait très bien s'adapter à une création fabuleuse comme celle d'*Oberon*, elle n'était pas aussi facilement applicable à un personnage comme Stærkodder, illustré par l'histoire et consacré par la tradition. Si, dans une telle circonstance, il était permis au poëte de rire lui-même de son récit, il fallait rire finement comme l'Arioste; sinon il fallait être naïf et crédule comme les auteurs des *Kœmpeviser*,

et c'est ce que Pram n'a pu faire. Il fut plus heureux dans ses contes en prose. Ici le ton plaisant, qu'il affectionnait, s'alliait très bien à la nature de ses récits, et la teinte humoristique qu'il y jeta de temps à autre leur donna un nouveau relief. Pram a aussi le mérite d'avoir fondé un journal littéraire qui exerça de l'influence en Danemark. Avant lui, on ne connaissait à Copenhague que trois recueils un peu importants : celui de Wieland, publié pour la première fois en 1720 [1], celui de Sneedorf, publié en 1761 [2], et celui de Baden, qui date aussi de 1761 [3]. L'apparition de *la Minerve*, dirigée par un homme de goût comme Pram, et soutenue par la collaboration de plusieurs écrivains habiles, notamment de Rahbek, fut comme le signal d'une nouvelle vie dans la littérature périodique. En 1798, une société littéraire à laquelle on doit d'importants travaux, publia le *Musée scandinave*. A la même époque, une autre société fit paraître le *Journal de la Vérité*. Plus tard, Rahbek publia son *Spectateur*, Molbech son *Athénée*, OEhlenschlæger son *Prométhée*. Aujour-

[1] *Nye Tidender om lærde og curieuse Sager* (Nouvelle Gazette des choses savantes et curieuses).

[2] *Den patriotiske Tilskuer* (Le Spectateur patriotique).

[3] *Den critiske Journal* (Journal critique).

d'hui la plupart de ces recueils périodiques ont disparu, et la revue mensuelle de Reitzel les a remplacés.

Rahbek [1], dont le nom se trouve mêlé pendant près de cinquante ans à l'histoire de la littérature danoise, était le fils d'un honnête bourgeois de Copenhague, qui lui laissa assez de fortune pour lui permettre de suivre avec indépendance ses goûts littéraires. Dès sa jeunesse, il éprouva un penchant décidé pour le théâtre. Il serait devenu acteur, si la nature n'y avait mis obstacle en lui donnant un organe désagréable et difficile à corriger. Ne pouvant être acteur, il fut critique. Il fit de longues études sur l'art dramatique, et écrivit là-dessus un grand nombre d'articles dispersés de côté et d'autre dans les recueils du temps, puis rassemblés en partie sous le titre de *Lettres d'un vieux Comédien*. À l'âge de vingt-cinq ans, ses parents, peu satisfaits de le voir passer son temps dans les clubs littéraires et les réunions de comédiens, l'envoyèrent voyager en Allemagne. Mais il ne vit et n'étudia que les théâtres. Il était tellement dominé par sa passion pour la poésie dramatique, que, lorsqu'il s'en allait d'une ville à l'autre, il se

[1] Né en 1760 ; mort en 1830.

mettait dans le fond de la voiture, la tête enveloppée de son manteau, et ne se permettait pas de jeter un regard autour de lui, de peur d'être troublé dans les réflexions que lui suscitait le dernier acteur qu'il avait vu, la dernière représentation à laquelle il avait assisté. Il parcourut ainsi l'Allemagne sans voir l'Allemagne, et il traversa Paris sans voir Paris. Les spectacles avaient été son unique point d'observation, les décorations sa nature, et les acteurs son monde.

De retour à Copenhague, il obtint la chaire d'esthétique à l'Université. C'était une place créée nouvellement. Rahbek se montra digne de l'occuper. Il faisait des leçons intéressantes sur la littérature danoise, et en même temps écrivait des contes et des poésies aimées du public. Après avoir pris part à la collaboration de *la Minerve*, il fonda un nouveau recueil sous le titre de *Spectateur danois*. Il pensait au *Spectateur* d'Addison, et il l'a pris évidemment pour modèle. Ce journal, qu'il rédigea pendant plus de quinze ans, est un de ses meilleurs ouvrages. C'est là qu'il a jeté le fruit de toutes ses études, le résultat de toutes ses observations. Il sut aussi appeler à lui les hommes de talent et encourager leurs efforts. Il fit de son

*Spectateur* une sorte d'arène littéraire où les jeunes poëtes aimaient à s'essayer.

Bientôt Rahbek fut nommé directeur du théâtre, et là, par les encouragements qu'il donnait à certains travaux, il put mettre en pratique les théories formulées dans ses écrits. Il était de l'école de Lessing, de Diderot, il savait apprécier les beautés de notre tragédie classique; mais il repoussait obstinément ce qu'elle avait de raide dans la forme, d'outré dans le style, et de peu naturel dans la composition. Cette volonté intelligente, opposée à une habitude née de la mode, ne pouvait manquer d'exercer une notable influence. Les principes exprimés par Lessing, reproduits par Rahbek, agirent peu à peu sur l'esprit du public. Puis vint la nouvelle école allemande, l'école de Gœthe et de Schiller qui leur donnait la consécration du génie. On aima moins Gottsched, on comprit mieux Shakspeare, et les tragédies d'OEhlenschlœger furent senties et acceptées comme elles devaient l'être.

Rahbek mourut à l'âge de soixante-dix ans, laissant un grand regret au cœur de ceux qui l'avaient connu et un vide difficile à combler dans la littérature. Il mourut dans l'humble maison qu'il a décrite lui-même avec charme, et où il s'est

représenté, lui et sa femme, vivant d'une douce vie de vieillard, contents de leur fortune modeste, de leur intérieur paisible, souriant, ainsi que Philémon et Baucis, à l'hôte qui vient les voir, à l'ami qui s'asseoit auprès d'eux.

Comme poëte, Rahbek n'eut qu'un talent de second ordre, mais un talent aimable et enjoué où se reflète l'heureuse confiance d'une vie sans orages et la chaste émotion d'un cœur vrai.

Comme critique, il n'avait ni une grande élévation dans ses aperçus, ni beaucoup de profondeur dans la pensée; mais il avait un coup d'œil droit, un jugement net, une âme honnête. De plus il était doué d'une souplesse d'esprit remarquable et d'une rare facilité. Il publia une quantité de notices, de biographies et de dissertations. Il traduisit et commenta plusieurs ouvrages étrangers. Il amassa avec Nyerup les premiers matériaux d'une histoire littéraire de Danemark, et se fit l'éditeur de Holberg. En un mot, il courut çà et là selon sa fantaisie et selon l'occasion, discutant avec tact, et guerroyant au besoin avec fermeté et persévérance. Ce fut ainsi qu'il exerça une sorte de magistrature littéraire, qu'il parvint à éveiller le goût du public, à le corriger sur quelques points et à le fixer sur plusieurs autres.

Sa vie fut une vie d'étude, de patience, d'efforts intelligents, une vie dirigée constamment vers un noble but, soutenue par une volonté ferme, une vie peu éclatante, mais utile et louable. Si la couronne du génie n'appartient pas à ces existences laborieuses et dévouées, on leur doit au moins un souvenir de reconnaissance et une feuille de laurier.

A l'époque où les écrivains dont nous venons de parler suivaient ainsi la route qu'ils s'étaient choisie, un poëte apparut qui devait les éclipser tous par la supériorité de son talent. C'était Baggesen. Il naquit en 1764, à Korsœ, d'une famille honnête, mais sans fortune, qui ne pouvait lui donner une brillante éducation, et qui le plaça d'abord comme copiste chez l'intendant du district. Mais là il manifesta un goût si passionné pour l'étude et tant de dispositions heureuses, que son père résolut de faire un sacrifice devant lequel il avait reculé longtemps, et l'envoya, à ses frais, à l'école latine. Il y vécut fort pauvrement pendant quelques années, puis entra à l'Université avec une bourse. Déjà il se distinguait entre tous les jeunes gens de son âge par la vivacité de son intelligence, et le recteur lui avait prédit qu'il serait un jour l'un des poëtes renommés du Danemark.

Peu de temps après, quand il voulut publier son premier recueil de poésies, il reçut plus de mille souscriptions, ce qui n'est pas peu de chose dans un pays comme le Danemark. Dès ce moment, le duc d'Augustembourg, le comte de Schimmelman se déclarèrent ses protecteurs, et les familles nobles de Copenhague lui ouvrirent leur salon. Ce patronage de deux hommes puissants, ces relations avec le grand monde, influèrent sans doute beaucoup sur le caractère et le talent de Baggesen. C'est là peut-être qu'il prit goût à ce style poli et élégant qui est une de ses principales qualités. Mais n'est-ce pas là aussi qu'il connut ce ton frivole et prétentieux auquel il s'est trop souvent abandonné? Il écrivit pour ces familles, dont il était l'hôte assidu, quelques jolies pièces de vers, et il en écrivit de fort insignifiantes. Il les loua parfois avec un enjouement aimable, souvent avec une complaisance forcée. En un mot, il ne fut pas seulement le poëte de la société aristocratique dont il aimait à se rapprocher, il en fut en mainte circonstance le chantre officieux.

En 1788, Baggesen fit représenter son opéra, *Ogier le Danois*. Cette pièce fut froidement reçue, et Heiberg lui porta un coup mortel avec sa parodie d'*Ogier l'Allemand*. Le chagrin que le

poëte éprouva de cette première défaite, et l'état de sa santé, l'engagèrent à faire un voyage. Le duc d'Augustembourg lui en donna les moyens. Il visita une grande partie de l'Allemagne, de la Suisse, et passa quelque temps à Paris. C'est de cette première excursion que date cette espèce d'inquiétude morale, ce besoin de voyages qui domina Baggesen toute la vie. En 1790, il se maria à Berne avec une petite fille de Haller et revint à Copenhague, joyeux et plein de force. Ce fut alors qu'il publia, sous le titre de *Labyrinthe*, son récit de voyage, l'un de ses meilleurs ouvrages en en prose, et sous le titre de *Travaux de jeunesse* (*Ungdomsarbeider*), un recueil de poésies qui obtint un grand succès.

Mais, au milieu de ces publications, sa femme étant tombé malade, il sollicita une mission qui lui permit de voyager et l'obtint facilement par la protection du duc d'Augustembourg. Il était chargé d'étudier les écoles et les universités d'Allemagne. Mais il n'étudia que la poésie et ne visita que les poëtes. Dans ce second voyage, il se lia avec plusieurs écrivains distingués et prit un goût sérieux pour la langue allemande. Il devait plus tard adopter cette langue pour écrire son *Adam* et sa *Parthénaïs*.

A son retour, il obtint une place à l'université de Copenhague. Mais peu de temps après, la mauvaise santé de sa femme l'obligea à partir de nouveau. Sa femme mourut à Kiel. Baggesen continua sa route et épousa à Paris la fille d'un pasteur de Genève.

Il revint en 1798, et fut nommé membre de la direction du théâtre. Il fit jouer un drame que le public accueillit avec faveur, et publia quelques poésies qui furent fort goûtées. Il était loué, estimé, recherché; mais ni les fonctions littéraires qu'on lui avait confiées, ni l'estime que lui témoignaient ses concitoyens, ne purent l'emporter sur son amour des voyages. Il sollicita un congé et partit en 1800 pour la quatrième fois, en conservant toutefois sa chaire à l'université et sa place de directeur de théâtre. Deux ans après, il envoya sa démission de ces deux emplois, et le roi lui accorda une pension de 2,000 francs. Cette fois il retourna encore en France et s'arrêta longtemps en Allemagne. Il publia à Hambourg deux volumes de poésies allemandes qui furent sévèrement critiquées par plusieurs journaux, et répara cet échec par sa *Parthénaïs*, qui est sans contredit une œuvre de talent, mais une œuvre d'un genre trop paré et trop artificiel pour mériter jamais le nom d'idylle.

Baggesen ne revint qu'en 1806 dans son pays. Pendant son absence, la littérature danoise avait subi un grand changement. Il l'avait laissée sous la baguette de Voltaire et de Wieland, il la retrouva sous le sceptre de Gœthe. La muse romantique de Weimar était venue jusqu'à Copenhague. Rahbek, disciple de Lessing, avait écrit ses dissertations critiques; OEhlenschlœger, ses premiers drames; et le public suivait avec intérêt le mouvement de cette poésie grave, forte, originale, qui refusait de marcher dans la route battue pendant de longues années pour se frayer sa route à elle. Déjà elle avait reçu, de la part d'une jeunesse ardente, des témoignages de sympathie non équivoques, et les hommes les plus calmes, les moins empressés à seconder une révolution littéraire, commençaient à se demander si cette poésie énergique, élevée, indépendante, n'était pas préférable à la poésie élégante, mais frivole et facile, qui les avait d'abord éblouis. Baggesen fut effrayé de ce changement et chercha à transiger avec le public. En faisant paraître une nouvelle édition de son *Labyrinthe*, il annonça que sa nature n'était pas, comme on le croyait, légère et enjouée, qu'il avait un grand penchant pour la poésie grave, et que désormais, il donnerait un caractère sérieux à tou-

tes ses œuvres. Mais bientôt il oublia le rôle dont il voulait se charger. Il écrivit une autre satire contre la nouvelle école, et, après avoir vu quelques-uns de ses adversaires palpiter sous les morsures de cette flèche, il retourna en France.

Il était en France quand les Anglais arrivèrent sur la côte de Seelande, quand Copenhague fut assiégé et la flotte danoise enlevée; et cet homme, qui se disait doué d'un si grand penchant pour la poésie sérieuse, écrivit des strophes plaisantes sur le bombardement de Copenhague, et sourit dans ses vers, tandis que le Danemark était livré au pillage et à la désolation. Il composa, il est vrai, plus tard des chants de guerre et des élégies; mais ces élégies étaient bien au-dessous du sentiment qui avait agité l'âme de tout vrai Danois pendant la fatale guerre de 1807, et ses chants de guerre étaient trop emphatiques pour pouvoir produire quelque émotion. Tout bien considéré, il valait encore mieux en revenir à ses odes coquettes et rieuses; car c'était là sa vraie nature.

De 1807 à 1811, Baggesen resta tantôt en France, tantôt en Allemagne, écrivant des épigrammes, des élégies, et publiant des almanachs poétiques dans lesquels il outrageait le génie de Gœthe.

Il revint à Copenhague, plus ennemi que jamais de tout ce qui avait une apparence de romantisme, et passa sept années à guerroyer contre OEhlenschlœger, contre Brunn et Rahbek, contre tous ceux enfin qui admettaient en poésie la moindre innovation. Ces sept années lui firent peu d'honneur. La violence de ses attaques effaça parfois jusqu'à ses qualités d'écrivain poli et élégant. Il fut âcre et passionné plus que spirituel, et les satires amères qu'il lança contre un homme d'un caractère aussi respectable que Rahbek n'excitèrent autour de lui qu'un murmure de désapprobation. Après avoir changé plusieurs fois d'armes et de bouclier, après avoir combattu en vers et en prose, avec des livres et des journaux, il dut s'avouer un jour qu'il n'était pas le plus fort. Il sentit que le public se détournait de lui, et il s'en alla en disant avec tristesse : « Je sais qu'il fut un temps où j'étais aimé en Danemark ; mais je vois que je ne le suis plus. »

A son arrivée à Paris, il fut mis en prison pour dettes, et il n'en sortit qu'à l'aide de ses amis, et en vendant une maison qu'il avait achetée précédemment à Marly. Peu de temps après, il tomba malade. Il était seul, dénué de ressources, hors d'état de travailler, quand le prince Chrétien vint à

Paris. Le prince le prit sous sa protection, lui donna un logement dans son hôtel, et lui fournit les moyens de se rendre aux eaux de Plombières. Les dernières années de Baggesen se passèrent dans cet état de gêne et de souffrance. Rien n'altérait pourtant la vivacité de son esprit et la gaieté de son caractère. Il aimait à causer et on se plaisait à l'entendre, car il avait une conversation animée et éloquente. Souvent il racontait les circonstances saillantes de sa vie, et au moment où il commençait son récit, la poésie se mêlait à la réalité, l'imagination le dominait, et, sans y prendre garde, il faisait d'une situation ordinaire un conte charmant. Tout malade qu'il était, il éprouvait encore le besoin des voyages. Dans le cours de 1825 et de 1826, il s'en alla à Berne, à Dresde, à Carlsbad. Mais, quand il sentit approcher sa fin, il lui vint un désir ardent de revoir son pays. Il oublia la maladie qui le minait intérieurement et se mit en route. Ses forces ne purent le soutenir jusqu'au terme de son voyage; il mourut à Hambourg, le 3 octobre 1826, et fut enterré à Kiel, à côté de son ami Reynolds.

Le caractère de Baggesen est un singulier mélange de tendresse, de frivolité, et sa vie, sans cesse traversée par les idées les plus contradictoi-

res, est comme une énigme. Il avait encensé le nom de Gœthe et il l'injuria. Il était tombé aux genoux d'OEhlenschlœger en l'écoutant lire *Palnatoke* [1], et il traita OEhlenschlœger comme le dernier des écrivains. Quand *Aladdin* [2] parut, il avait salué avec enthousiasme l'aurore de l'école romantique danoise. Il aurait pu être le chef de cette école et il en fut l'antagoniste outré. Quand il était à Paris, il déclarait qu'il n'avait pas d'autres ambition que d'écrire en danois, et il employa tous ses efforts à faire des vers allemands, et même des vers français [3]. Il aimait sa patrie, et il ne put lui donner une larme quand elle fut dépouillée par l'invasion, désolée par la guerre.

A Dieu ne plaise que je prétende juger ces fluctuations de caractère et ces contradictions; il y a dans la nature humaine, et surtout dans la nature des poëtes, des replis cachés au fond de l'âme qu'il faudrait bien connaître avant d'oser s'établir arbitre de leurs désirs et interprète de leurs actions. Avant de blâmer, il faut comprendre, et je

[1] L'une des meilleures tragédies d'OEhlenschlœger.

[2] Poëme lyrique et dramatique d'OEhlenschlœger.

[3] Il traduisit en vers français une ode à Napoléon, qui est, du reste, une fort médiocre production.

ne comprends pas la manière d'agir de Baggesen en mainte circonstance.

Tout cela n'ôte du reste rien à ses rares qualités d'écrivain, à son talent de poëte, j'ai presque dit à son génie. Personne en Danemark n'a eu un style aussi souple, aussi élégant, aussi correct que le sien ; sa prose est comme ses vers, d'une pureté admirable. Sa traduction de Niel Klim, son *Labyrinthe*, peuvent être regardés comme deux modèles de langage. Peu d'écrivains ont eu autant d'esprit que lui, et peu de poëtes lyriques ont touché autant de cordes. Quand on jette un coup d'œil sur l'ensemble de ses œuvres, on dirait au premier abord qu'il n'y a là qu'une poésie légère et superficielle ; mais, en y regardant de plus près, on s'étonne d'y trouver tant de variété et tant de charme. Ses œuvres sont comme ces tableaux des anciens maîtres, qu'il faut observer à différentes reprises pour en saisir toutes les nuances, ou comme ces globes de cristal qui présentent de nouveaux reflets à mesure qu'on les fait miroiter.

Il y a dans la nature de Baggesen quelques traits de l'esprit de Voltaire, de l'enjouement de Wieland, de l'humeur fine de Sterne. Il a ri comme Holberg, il a plaisanté comme Wessel ; il a jeté çà et là une quantité de vers qui étaient autant

de boutades spirituelles. Il a parlé, dans une de ses plus jolies pièces, d'un pèlerin qui s'en va de ville en ville, chantant la joie, l'amour, et animant, par ses chants et par sa gaieté, tous ceux qui l'écoutent. Ce pèlerin, c'est lui. Quand on lit ses odes anacréontiques, il est impossible de ne pas se laisser prendre à cette pensée de poëte, si jeune, si fraîche, si épanouie, comme on se laisse prendre à un rayon de soleil, à une belle matinée de printemps. Mais sa poésie n'a pas été un sourire continuel; il a eu ses heures de réflexions et de rêveries tendres; il a aimé, il a pleuré, et, dans ses jours d'amour et de tristesse, il a écrit des vers touchants. Voici quelques strophes d'une ode à son pays. Ceux qui ont connu la douleur de vivre sur le sol étranger doivent comprendre cette ode et l'aimer.

« Terre où pour la première fois, du sein de la douleur, mon regard s'éleva vers les cieux, et, dans un sourire, dans la pourpre des nuages, contempla avec ravissement un rayon de Dieu;

« Terre où je m'éveillai du sommeil du néant, appelé par la volonté du Tout-Puissant à une vie de joies rapides et de longues douleurs, mais aussi, ô mon Dieu! à une vie éternelle;

« Terre chérie, où pour la première fois mon

oreille entendit avec charme le son des harpes du printemps, où je croyais comprendre les harmonies du ciel dans le bruissement de la forêt et dans les chants de ma mère;

« Terre où pour la première fois mes lèvres murmurèrent avec tendresse un nom aimé; où pour la première fois mon cœur s'enflamma dans les embrassements de l'amour et dans les embrassements de l'amitié;

« O ma patrie! en allant aussi loin que s'étend la poussière de notre race humaine, où pourrais-je trouver une contrée aussi douce, aussi riante que toi; un Eden comme toi pour celui dont le plus grand bonheur est le souvenir de son premier bonheur?

« Hélas! nulle part les roses ne sont si roses, et les épines si petites; nulle part le duvet n'est si doux que là où nous avons dormi dans notre innocence.

« En vain, dans d'autres contrées, les rayons vivifiants d'un beau soleil répandent plus d'abondance qu'ici, près de notre Belt, et près de notre pôle froid.

« Ici ma mémoire rappelle avec bonheur les jours passés de mon pèlerinage. Ici je vois apparaître, plus doux et plus beau, chaque ange

que j'ai regretté, et chaque étoile du ciel de ma jeunesse se reflète dans cette mer paisible. »

Voici une autre pièce qui peut donner une idée du genre coquet et maniéré auquel il s'abandonnait assez souvent :

## LES ROSES.

### QUAND JE LES REÇUS.

« Douces roses, ne vous flétrissez pas, épanouissez-vous auprès de votre ami ; vos tendres épines l'aiguillonnent, votre parfum lui rend la santé. Vos petites pointes en vain le menacent ; guidé par l'amour, il veut contempler l'image de l'innocence dans le sourire de vos lèvres de pourpre.

« Douces roses, ne vous flétrissez pas ; exhalez votre parfum tant que le jour dure ; exhalez-le encore quand vient la nuit, quand le dernier sourire de la nature disparaît. Lorsque le soleil revient au matin réchauffer l'air frais, lorsque ses premiers rayons brillent sur la terre, laissez-moi m'éveiller dans votre parfum.

### QUAND ELLES SE FLÉTRIRENT.

« Oh ! roses ! votre couleur de pourpre a pâli !

Ainsi, la beauté qu'un jour vit fleurir, change, se fane et dépérit. Roses, votre dernier sourire me rappelle le sourire de celle à qui vous avez appartenu. Ce sourire-là disparaîtra aussi. Cruelles roses, pourquoi vous êtes-vous flétries?

LES ROSES.

« Quand nous reposions avec ravissement entre ses mains, nous espérions lui servir un jour de parure et mourir sur son sein. Hélas! il a fallu la quitter. Voilà pourquoi nous avons changé de couleur; voilà pourquoi nous nous sommes flétries. »

A côté de cette ode galante, sentant le madrigal, j'en citerai une autre remarquable par sa naïveté. Il n'y a peut-être pas dans tout le Danemark une pièce de vers plus populaire que celle-ci :

« Il fut un temps où j'étais très petit. Mon corps n'avait pas plus de trois pieds de hauteur. Lorsque je songe à ce temps de bonheur, mes larmes coulent, et j'y songe souvent.

« Je jouais dans les bras de ma mère, je galopais à cheval sur les genoux de mon aïeul, et

je ne connaissais ni trouble, ni souci, ni tristesse, pas plus que l'argent, le grec ou *Galathée*.

« Il me semblait alors que notre monde était beaucoup plus petit, mais aussi beaucoup moins méchant. Je regardais les étoiles briller au-dessus de ma tête, et j'aurais voulu avoir des ailes pour aller les prendre.

« Je regardais la lune s'incliner au bord de l'île, et je me disais : Que ne suis-je là! je pourrais en mesurer la grandeur et voir comme elle est ronde et belle!

« Je regardais le soleil se coucher à l'occident dans les vagues dorées de la mer, et le matin se relever d'un autre côté pour éclairer le ciel.

« Et je pensais à ce Dieu tout-puissant qui m'a créé, moi et ce beau soleil, et toutes ces planètes qui brillent d'un pôle à l'autre.

« Mes lèvres d'enfant répétaient avec piété la prière que m'avait apprise ma mère : O mon Dieu, fais que je m'efforce toujours d'être sage, d'être bon et de t'obéir.

« Je priais pour mes parents, pour mes frères et sœurs, pour toute la ville, pour le roi, que je ne connaissais pas, et pour les mendiants que je voyais passer devant moi.

« Ils ont fui, ils ont fui, les jours heureux de

mon enfance. Mon repos s'est enfui avec eux. Maintenant il ne me reste plus que le souvenir de ce temps de joie. O mon Dieu! fais que je ne le perde jamais! »

Je pourrais citer encore, parmi les œuvres de Baggesen, ses élégies d'amour dont quelques-unes sont fort tendres, ses chants de matelot, qui respirent un sentiment naïf et vrai, et son *Alleluia de la création* (*Skabningens Halleluia*), qui peut être mis à côté d'une des belles harmonies de M. de Lamartine. Mais, en voulant faire ressortir le mérite de Baggesen, j'ai peur de l'altérer. Ce qui le distingue surtout comme poëte, c'est la grâce du style, la mélodie des vers, la forme délicate qui encadre sa pensée, et toutes ces qualités pâlissent ou s'effacent dans une traduction.

---

## VI.

## OEHLENSCHLOEGER.

---

Dans le faubourg de Copenhague qu'on appelle le *Vesterbro*, à gauche, près de l'avenue qui conduit à Frederiksberg, on aperçoit au milieu des *villas* de la bourgeoisie une maison d'humble apparence avec un seul étage et deux mansardes au-dessus. C'est là qu'est né le premier des poëtes danois : OEhlenschlœger. Sa famille a quitté depuis longtemps cette demeure, et elle est habitée aujourd'hui par un marchand de petits gâteaux qui fait la joie de toutes les bonnes du voisinage. Mais le nouveau propriétaire l'a conservée telle qu'elle était à l'époque où les muses y berçaient un enfant de génie. Un jour, je l'espère, on y mettra une inscription, et tous les hommes qui aiment la poésie viendront la visiter. Je crois à la prédestination du poëte, à l'influence des lieux où il est né, des lieux qu'il habite ; et quand j'ai vu pour la première fois cette maison du Vesterbro, avec le

paysage qui l'entoure, il m'a semblé voir une image vivante d'une des belles pages d'OEhlenschlœger. Là est le peuple des faubourgs, le peuple animé, bruyant, énergique; le peuple, éternel sujet de tableaux de genre, de drames et de comédies. Plus loin, voici l'allée de tilleuls qui conduit au château; voici les sentiers bordés d'aubépines, mélancoliques comme une élégie, et parsemés de fleurs comme une idylle. A moitié chemin, on rencontre la demeure de Rahbek, autre poëte chéri des Danois. Il avait réalisé le vœu de Rousseau : il s'était bâti, au penchant de la colline, une maison blanche avec des volets verts; mais la maison a aussi changé de maître. Le poëte dort près de là, sous le monument pieux que ses amis lui ont élevé.

La route de Frederiksberg aboutit au parc réservé, au *Sændermark*. C'est une grande forêt de hêtres, silencieuse, imposante, et ouverte de tous côtés aux plus beaux points de vue. De là, on aperçoit tour à tour et la ville avec les clochers aigus qui la dominent, les flots de la mer qui la baignent, et la plaine toute verte avec ses villages de pêcheurs et ses moulins à vent; puis le château bâti sur le modèle de Frascati, et l'autre parc ouvert au public, traversé par la foule, Champs-Elysées et Bois de Boulogne des habitants

de Copenhague. Mais quand on s'enfonce dans la forêt, tout est calme et recueillement; toute trace de la foule disparaît, tout bruit cesse; et le poëte, abrité sous le large dôme des hêtres, peut se livrer en toute liberté à ses rêveries. Le parc est réservé à la famille royale; mais le roi en a donné la clef au poëte. C'est là qu'il a trouvé, jeune homme, ses premières inspirations; c'est là qu'il est revenu dans l'âge mûr les renouer et les poursuivre.

Un soir d'été, je visitais avec lui cette forêt dont il a fait sa retraite favorite; et quand nous arrivâmes à l'endroit d'où l'on découvre d'un côté la demeure royale, et un peu plus bas l'église du village et le cimetière : « Je suis ici, me dit-il, entre la vie et la mort; ici est le souvenir de mon enfance, là sont ensevelis ceux que j'ai aimés. » Nous parcourûmes ensemble les grandes cours, les salles voûtées du château, et il me montrait la chambre qu'il avait occupée, et il se rappelait, avec une joie mélancolique, ses jeux d'enfant dans les corridors, ses premiers rêves dans le jardin. Mais quand nous arrivâmes à l'entrée du cimetière, il se tut un instant comme pour se recueillir, puis il me dit : « Ici est ma cicatrice et ma blessure. Ma cicatrice, c'est le souvenir de mes parents; le

temps a calmé peu à peu la douleur que leur mort m'a causée. Ma blessure, la voilà. »

Je me trouvais en face d'une tombe, revêtue de gazon, couronnée de fleurs. Sur une plaque de marbre, je lus ces mots : « Charlotte Phister, née OEhlenschlœger. » C'était sa fille. Il me serra la main et il pleura. Je le regardai avec attendrissement, car je savais combien il avait aimé cette fille morte à vingt ans; et, quand je rentrai chez moi, je relus ces vers qu'il avait écrits :

« Au nom du Seigneur! que ta volonté, ô mon Dieu! s'accomplisse. Tu veux adoucir mes regrets, soulager ma douleur. Bientôt reparaîtra un frais et beau printemps; mais jamais, jamais je ne reverrai mon enfant bien-aimé; jamais aucune rose ne fleurira pour ma Charlotte, car elle repose dans le tombeau!

« Quand tu mourus, tes amies tressèrent des couronnes de fleurs; on mit des bouquets de fleurs dans ta main, on enlaça des fleurs dans tes cheveux; elles furent ensevelies avec toi. Elles descendirent avec toi dans la tombe de la jeunesse.

« Toutes ne sont pas pourtant enfouies dans la terre; il en est qui surgissent encore sur ton cercueil, vives et riantes comme l'espérance. Non, ô ma fille chérie! les liens de la mort ne t'enchaî-

nent pas; tu planes au-dessus de ce monde comme un ange de lumière, et, quand l'obscurité du soir enveloppe la terre, tu reviens me visiter avec des chants célestes. »

Adam OEhlenschlœger est né le 16 novembre 1779. Son père était un organiste fort honnête et intelligent. Il fut nommé, en 1780, maître de chapelle et gardien du château; mais ces deux fonctions étaient mal rétribuées, et il resta pauvre comme auparavant. Comme il n'était ni en état de prendre un précepteur pour son fils, ni même de le mettre en pension à Copenhague, il l'envoya à l'école chez une vieille femme, qui lui enseigna, d'une rude façon, le premier élément de la science, c'est-à-dire l'alphabet. Quand OEhlenschlœger avait souffert tout le jour les mauvais traitements de son dur pédagogue, c'était pour lui une grande joie de s'en revenir par les longues avenues de Frederiksberg, et de retrouver les caresses de sa jeune sœur, le regard affectueux de sa mère, et la douce vie de famille dans le royal château.

Il y avait deux époques de l'année où le château changeait complétement d'aspect. Avec les rayons du soleil, avec la verdure et les fleurs du mois de mai, on voyait arriver les équipages de princes, les chars dorés; et, pendant toute la belle

saison, ce n'étaient que fêtes et chasses dans le parc, et tout le bruit, l'éclat, les caprices d'une cour. Une fois l'hiver venu, tout disparaissait comme par enchantement. « Alors, dit OEhlenschlœger, nous restions seuls dans le vaste château avec deux gardiens et deux grands chiens jaunes. Toute la maison nous appartenait, et je m'en allais de chambre en chambre regardant les tableaux, et m'abandonnant à mon imagination. Si le temps était beau, mon père m'envoyait à la ville chercher des livres au cabinet de lecture. Je revenais le soir, et je rapportais au bout d'un bâton mes six volumes enveloppés dans un mouchoir. Quand nous avions pris le thé, quand la lumière était sur la table, nous ne nous inquiétions plus ni de l'orage, ni de la pluie, ni de la neige. Mon père, assis dans son fauteuil, enveloppé dans sa robe de chambre, avec un petit chien sur ses genoux, lisait à haute voix. Quelquefois je lisais de mon côté et je suivais Albert Julius [1] et Robinson dans leur île; je m'égarais avec Aladdin dans le pays des fées, et mes heures se passaient joyeusement avec Tom Jones, avec Siegfried de Lindenberg [2]? »

[1] Roman allemand du XVIIIe siècle.

[2] Roman allemand.

A l'âge de neuf ans, dans ses heures de solitude, il sentit s'éveiller en lui l'instinct poétique. Il composa un psaume. Les rimes de ce premier poëme n'étaient pas des mieux assorties, les vers n'avaient pas tous la mesure exacte. Il manquait çà et là une syllabe, une césure; mais sans avoir encore lu ni Horace, ni Boileau, le jeune poëte suivit leur précepte. Il remit l'œuvre sur le métier, et parvint à la rajuster assez bien. Cet essai l'enhardit. Il lisait Holberg; il voulut, comme lui, écrire des pièces de théâtre. Le sujet en était pris dans toutes les histoires de voyages et tous les contes de brigands ou de sorciers qu'il entendait raconter. L'une des grandes salles du château lui servait de théâtre; un canapé représentait une montagne, un poêle en faïence était une maison isolée sur une grande route; et quand on avait posé un fagot au milieu de la salle, on devait le regarder comme une vaste et profonde forêt, dangereuse à traverser. Sa sœur jouait tous les rôles de mère éperdue, d'amante trahie, et un de ses camarades d'école avait un merveilleux talent pour représenter les traîtres de mélodrames et les empereurs romains. Le répertoire ne se composait que de pièces à trois rôles. Mais que d'événements se passaient entre ces trois rôles! Combien de cris d'alarmes! combien de coups

d'épée ! Les murs de Frederiksberg doivent en avoir conservé le souvenir.

Pour compléter le succès du poëte, ou plutôt pour le sanctionner, il ne lui manquait plus que des spectateurs. Son fidèle Achate parvint à en amener un. C'était un joli enfant, modeste et timide, qui donnait les meil eures espérances. L'auteur de tant de drames, de tant de comédies, alla au-devant de lui comme un candidat à la députation va au-devant de l'électeur dont il brigue le suffrage, comme un écrivain au-devant du critique, comme un professeur abandonné au-devant de l'unique auditeur qui persiste à suivre ses cours. Il le fit asseoir à la place d'honneur ; il l'embrassa sur les deux joues, et lui mit une orange à la main. Puis il commença son rôle avec une verve qu'il ne s'était jamais sentie jusque-là. Mais hélas ! le spectateur mangea l'orange, s'endormit, et ne se réveilla qu'à la dernière scène, au moment où les trois acteurs gisaient sur le parquet, égorgés l'un par l'autre.

Cette injure faite à son talent ne découragea point le poëte. Il se remit à écrire, et il s'appliqua à perfectionner l'art de la représentation. Il était tout à la fois poëte, acteur, régisseur, directeur et souffleur. Il enfantait chaque matin un drame, et

chaque soir il le portait sur la scène. Son maître d'école lui disait en riant : OEhlenschlœger, tu es un plus grand poëte que Molière. Il lui fallait au moins six semaines pour composer une pièce, et toi tu peux, en vingt-quatre heures, en composer une, la faire apprendre, la mettre en répétition et la jouer.

Cependant il avait quitté son école d'enfant pour entrer à la *Realskole*. Le temps vint où il dut se déterminer à faire choix d'une carrière. Il avait conservé ses goûts de théâtre : il se fit acteur ; mais il ne tarda pas à comprendre que cette vie d'acteur n'était ni aussi riante, ni aussi poétique qu'il se l'était imaginé, et il la quitta pour étudier le droit. Son maître était M. OErsted, qui est devenu l'un des jurisconsultes les plus célèbres du Danemark. Avec un tel homme pour guide, OEhlenschlœger n'aurait pas manqué de faire de grands progrès, si son âme n'avait pas toujours été plus dévouée à la muse de la poésie qu'à la muse de la science. Il déroulait d'une main nonchalante les recueils d'ordonnances, et si, au milieu de ses recherches, le souvenir d'un drame lui revenait à l'esprit, si l'harmonie d'un vers résonnait à son oreille, adieu les articles de lois, adieu le vieux *codex*. La balance de l'imagination l'emportait ; l'étudiant se-

couait ses ailes, le jurisconsulte redevenait poëte.

Ce fut après avoir tenté quelques essais poétiques qu'il tourna ses regards vers l'ancienne Scandinavie. Il comprit qu'il y avait là une mine féconde, une mine nationale à exploiter. Il prit des livres islandais, et cette fois il étudia avec ardeur. Il avait pour maître un homme singulier, qui rappelle l'*Antiquaire* de Walter Scott.

« Le vieux Arndt était, dit-il, l'une des plus curieuses caricatures des temps modernes. Je le vois toujours avec ses bottes crottées, sa jaquette bleue et ses grands cheveux blonds qui lui tombaient jusque sur les reins. Il était né à Altona, et n'avait fait que voyager à travers l'antiquité, ne se souciant pas le moins du monde de son époque. D'abord il avait étudié la botanique; mais bientôt les inscriptions des sépulcres, les ruines remplacèrent pour lui les plantes et les fleurs. C'était un antiquaire de la première espèce. Tout ce qui vivait encore ne lui inspirait qu'un profond dédain. Mais il aimait les vieux monuments enfouis dans la terre, les traditions écrites dans les langues mortes et à moitié oubliées. Il regardait l'Europe comme un grand cabinet d'étude où il s'en allait de long en large chercher des citations. Une fois il pénétra au fond de la Finlande pour y des-

siner quelques pierres runiques. Une autre fois il arrivait aux portes de Paris; il se rappela qu'il avait laissé un manuscrit sous un monceau de pierres près de Lubeck : il partit aussitôt pour aller le chercher; puis il prit la route de Venise pour y copier une inscription grecque. Toute idée de progrès littéraire, toute discussion politique, lui étaient complétement étrangères, et, s'il en parlait quelquefois, c'était avec un mépris bien prononcé. Dans ses voyages, il allait tranquillement s'installer chez le prêtre où le paysan. Il s'asseyait à leur table, il dormait dans leur lit, et souvent il ne récompensait leur hospitalité que par des reproches. Il avait l'intime persuasion que leur devoir était de prendre soin d'un homme comme lui, qui, pour se dévouer à l'étude de l'antiquité, renonçait aux jouissances habituelles de la vie. Un jour il se mit en colère contre une domestique parce qu'elle avait nettoyé ses bottes. « Quand mes bottes sont sales, s'écria-t-il, je passe dans le ruisseau, et tout est dit. » Souvent les gens à qui il s'adressait le mirent à la porte, souvent même il fut battu; mais il allait toujours son chemin sans se décourager. Il n'avait point d'ami et point de foyer. Il portait ses manuscrits dans ses poches jusqu'à ce qu'elles fussent pleines. Alors il les pre-

nait l'un après l'autre, et les cachait sous une pierre au milieu des champs ou au milieu de quelque vieille ruine. »

Œhlenschlæger ne tarda pas à pénétrer très avant dans l'esprit des traditions du Nord. La plupart des ballades qu'il composa à cette époque sont autant d'indices certains des conquêtes qu'il faisait chaque jour dans le domaine de la mythologie scandinave. En 1803, il publia un recueil de poésies qui obtint du succès. Ce sont des contes de superstitions populaires, des romances de guerre et d'amour, quelques traditions, et une sorte de comédie satirique intitulée : *la Nuit de la Saint-Jean*. Dans ce recueil, le poëte parle peu en son nom. Il se transporte dans d'autres temps, il se fait l'interprète des hommes et des idées qu'il a étudiés. Il annonçait par là qu'il devait être ce que les Allemands appellent un poëte *objectif*. Une seule élégie, jetée au milieu des histoires de *trolles*[1] et des ballades de *Kæmpeviser*, est une émanation directe de sa pensée intime, un reflet d'une des situations par lesquelles son âme a passé. Nous la citons ici comme une page de biographie. Elle a pour titre : *Den brustne Harpe* (la Harpe brisée):

[1] Esprits mystérieux, génies domestiques, lutins, koboldes.

O toi dont les cordes plaintives
Ont souvent, au sein des forêts,
Répété mes douleurs craintives,
Mes espérances, mes regrets!

Ma harpe, ta voix est muette
Et tes chants bien-aimés sont morts.
Chaque jour mon âme inquiète
En vain rappelle tes accords.

La nuit est froide et le ciel sombre,
Le doux rayon qui m'avait lui,
Qui jadis m'éclairait dans l'ombre,
Avec tes accents s'est enfui.

Toute joie est pour moi tarie,
Et mon cœur longtemps oppressé,
Bientôt, ô ma harpe chérie!
Ainsi que toi sera brisé.

En 1804, OEhlenschlœger fit paraître un nouveau recueil, qu'il dédia au prince royal, et le prince ne crut pouvoir mieux récompenser l'hommage du poëte qu'en lui accordant un traitement annuel qui lui permît de voyager. Voilà donc OEhlenschlœger qui se met en route, tout jeune, plein d'ardeur, heureux de voir un monde nouveau, et d'ouvrir sa pensée à de nouvelles émotions. Il traverse la Prusse, la Saxe; il visite ses

frères les poëtes d'Allemagne, et Weimar leur sanctuaire, et Gœthe leur patriarche; puis il vient à Paris. La Bibliothèque royale possède une nombreuse collection d'ouvrages du Nord. OEhlenschlœger y puisa souvent, et, dans la modeste chambre de voyageur qu'il occupait à l'hôtel de Hollande, rue des Bons-Enfants, il écrivit une de ses meilleures tragédies : *Palnatoke*.

« J'ai gardé un tendre souvenir de Paris, me disait-il un jour. C'est là que j'ai trouvé la vie, le mouvement de l'intelligence, et c'est, après ma ville natale, la ville que j'aime le mieux au monde. » Il n'y fut cependant pas constamment calme et heureux. Tandis qu'il s'en allait chaque matin dans la rue Richelieu étudier les sagas, la guerre était en Danemark; les Anglais bombardaient Copenhague. Il ne recevait point de nouvelles de son pays, ou s'il en recevait, c'étaient des lambeaux de bulletins politiques qui ne pouvaient que l'alarmer. Dans cet état de crise, les employés du ministère des finances se souvenaient fort peu du poëte. Il attendit en vain le mandat qui lui était promis. Il épuisa peu à peu son trésor de pèlerin qui n'était pas grand, et il se trouva seul en pays étranger, sans appui et sans ressource. Par mesure d'économie, il avait déjà changé de demeure; il habitait

une mansarde au septième étage à l'hôtel des *Quinze-Vingts*. La maîtresse d'hôtel, madame Gauthier, devina sa position, et lui dit : « Monsieur Ohlens (car il était impossible à la bonne femme de prononcer ce long nom d'OEhlenschlœger), ne vous inquiétez pas ; restez chez moi ; quand vous recevrez de l'argent, vous me paierez, et jusque-là je ne vous demande rien. »

Le mandat tant désiré arriva enfin ; mais le compte de l'hôtel en absorba la plus grande part. Le pauvre voyageur, trompé par la fortune, se confia aux muses. Il réunit ses poésies inédites : *Hakon Jarl, Palnatoke*, prit le chemin de Stuttgart, et s'en alla tout droit chez Cotta, l'éditeur de Gœthe et le Mécène des jeunes poëtes. Hélas ! le Mécène était absent. Il fallut rester à l'hôtel et attendre.

Trois semaines après, Cotta revint, paya richement les œuvres qui lui furent présentées, et OEhlenschlœger partit pour l'Italie, bénissant les libraires qui savent user noblement de leur fortune. Il passa par la Suisse, et s'arrêta plusieurs mois chez madame de Staël. Il trouva chez elle cet intérieur poétique, si bien décrit par M. Sainte-Beuve dans la *Revue des Deux Mondes*. Là étaient W. Schlegel. Benjamin Constant, Sismonde de

Sismondi, Bonstetten, Tieck le sculpteur, Zacharie Werner. L'auteur de *Corinne* apparaissait au milieu de ces poëtes comme une reine au milieu de ses sujets. Malheureusement la plus parfaite union ne régnait pas toujours autour d'elle. Benjamin Constant et Schlegel étaient parfois, à l'égard l'un de l'autre, dans un état de susceptibilité inquiétant, et Zacharie Werner avait des élans d'excentricité qui dérangeaient tout l'équilibre de cette république littéraire. Il ne fallait rien moins que l'ascendant de madame de Staël pour rapprocher des esprits qui tendaient sans cesse à se disjoindre, et rallier des éléments souvent fort disparates. « Elle écrivait alors, dit OEhlenschlœger, son livre sur l'Allemagne, et lisait chaque jour un volume allemand. On l'a accusée de n'avoir pas étudié elle-même les ouvrages dont elle parle, et d'avoir formulé tous ses jugements d'après W. Schlegel. Cette assertion est fausse. Elle lisait l'allemand avec la plus grande facilité; seulement elle avait de la peine à le prononcer, et quand elle voulait me faire connaître quelques poésies écrites dans cette langue, elle les traduisait aussitôt en français. Schlegel a eu sans doute quelque influence sur ses études. Il est le premier qui lui ait appris à connaître la littérature germanique; mais sur plusieurs points

essentiels, elle était d'un avis complétement opposé au sien. Elle aimait à discuter avec lui, car elle se sentait forte. Elle le plaisantait aussi parfois, et l'appelait *Tête lente!* »

Au commencement du printemps, OEhlenschlœger passa les Alpes, et visita Turin, Parme, Florence, Rome, Bologne. Ce voyage sur la terre classique, cette étude de l'Italie, devaient avoir de l'influence sur un esprit aussi impressionnable que le sien. Elle en eut une grande. Elle tempéra ce qu'il y aurait peut-être eu de trop âpre dans sa nature d'homme du Nord. Elle fortifia en lui l'amour de la forme, et lui découvrit de nouveaux points de vue qu'il a su depuis habilement employer.

En 1809, il reprit avec joie le chemin de Copenhague. Il avait passé près de cinq années loin de son pays, mais pendant ce temps-là sa réputation avait grandi. Ses poëmes étaient venus, à différentes reprises, surprendre le public. *Hakon Jarl* avait été lu, relu et vanté par les critiques. *Axel et Valborg* n'était pas encore imprimé, mais il en circulait des copies dans toutes les familles. Il rentra dans sa ville natale avec une auréole de gloire; ses amis l'attendaient sur le rivage, et un noble cœur de jeune fille battait pour lui. En 1810,

il fut nommé professeur à l'Université. Il épousa celle qu'il aimait depuis longtemps et se reposa, comme un homme du Nord, dans la vie de famille.

Quelques années après, il eut, comme Pétrarque, son jour au Capitole. Les étudiants suédois chantèrent ses louanges, et dans la cathédrale de Lund, Tegner lui posa sur le front la couronne de poëte scandinave.

La littérature danoise, comme nous l'avons vu dans les chapitres précédents, fut longtemps stérile et ignorée. Elle se forma après les autres, et se sentant faible et peu propre à prendre son essor d'elle-même, elle chercha un soutien autour d'elle et s'appuya tantôt sur l'Allemagne, tantôt sur la France; mais au XVIIIe siècle elle grandit tout à coup. C'est alors qu'on voit apparaître Holberg, cet homme de génie, puis Ewald, puis Wessel et Baggesen. Tous avaient apporté à cette littérature le tribut d'un esprit joyeux ou d'une poésie sévère, la chanson insouciante ou l'élégie, la comédie ou le drame. Il manquait encore à cette littérature la tragédie nationale; OEhlenschlœger le lui donna. Dès ses premières productions, il prit place à côté de Holberg, et laissa derrière lui les autres poëtes.

Peu d'hommes ont été doués d'un génie aussi fécond, aussi facile qu'OEhlenschlœger. Aussi s'est-il exercé dans tous les genres, et presque toujours avec succès. Il a composé des drames, des comédies, des opéras, des romans, des poëmes lyriques et des poëmes mystiques. Comme il trouvait son public danois trop restreint, il s'est lui-même traduit en allemand, et il a traduit dans la même langue toutes les œuvres de Hólberg. Jamais il n'a connu ni l'effort, ni la fatigue du travail. Les vers tombent de sa plume comme l'eau coule d'une source. Ils se suivent, se succèdent et se renouvellent sans cesse. De là vient qu'il a un style charmant de grâce, de flexibilité, d'abandon, mais souvent très négligé. De là vient aussi qu'il entremêle à ses plus belles compositions des pages inégales qu'un goût plus sévère aurait corrigées ou fait disparaître; car c'est un enfant de génie qui s'ignore lui-même; c'est un musicien que le charme de l'inspiration entraîne et qui chante parfois sans s'apercevoir que les cordes de sa harpe sont détendues et que l'instrument a baissé de ton.

Sa vraie gloire n'est donc pas d'avoir été plus fécond que Gœthe et plus varié que Schiller, d'avoir promené sa fantaisie du nord au sud, et d'avoir su trouver sur sa palette des couleurs pour

peindre les féeries de l'Orient et les sombres paysages scandinaves. Sa vraie gloire, c'est d'avoir produit quelques œuvres fermes et fortes, qui ont pris racine parmi le peuple et qui resteront; c'est d'avoir compris la poésie du Nord, la poésie nationale, qu'Ewald avait simplement indiquée dans *Rolf Krage* et *Baldurs Dœd*.

On sait que toute l'histoire ancienne du Danemark est dans les sagas islandaises et toute sa mythologie dans l'Edda. OEhlenschlœger a étudié à fond ces traditions primitives de son pays et se les est appropriées. Il a reproduit tous ces mythes, tous ces récits héroïques, avec une fidélité rare et une complète originalité. Souvent il n'a trouvé, dans ces landes mythologiques, qu'un monument informe, inachevé, et il a fait de quelques strophes éparses un poëme, d'une esquisse un tableau, d'un marbre brut un groupe animé. Il a rajeuni et rapproché de son temps toutes ces figures entourées de nuages, et les a fait aimer au peuple en les revêtant de son manteau poétique. Les vieux héros scandinaves sont entrés dans la demeure du paysan, et le Valhala s'est ouvert aux regards de la foule avec ses combats éternels et ses Valkyries. Quelques-unes de ces compositions, comme par exemple, *les Dieux du Nord* (*Nordens Guder*), ont une

majesté homérique. Quelques autres, comme la saga de Hroar, et celle de Vanlundur, sont le récit exact et suivi de plusieurs faits décousus et racontés en divers lieux. Presque toutes peuvent être regardées comme des documents authentiques qu'il est permis de citer[1].

C'est dans ces drames surtout qu'il a dépeint le caractère audacieux, la vie aventureuse des anciens hommes du Nord. C'est là qu'on voit reparaître tous ces guerriers avides de combats, tous ces rois de la mer qui embrassent leur épée avec amour et divinisent le courage et la force physique. Là on entend résonner, comme dans les sagas, les paroles de sang, les cris de vengeance de ces hommes qui se font une gloire de ne rien craindre et qui auraient honte de pardonner. Les femmes sont comme eux, courageuses et fières, enthousiastes des combats, et méprisant celui qui redoute les périls. OEhlenschlœger a pourtant dessiné de temps à autre, dans ses drames, quelques caractères de jeunes filles tendres et mélancoliques, qui apparaissent au milieu de ces cohortes de Vikingr,

[1] M. le professeur Heiberg, de Copenhague, a publié un livre intitulé : *Mythologie du Nord, d'après l'Edda et les poésies d'OEhlenschlæger.*

comme un doux rayon de crépuscule au milieu d'une contrée sauvage. Le caractère de Valborg est le type de cette nature délicate de femme, qui a tout le parfum d'une plante méridionale et toute la grâce suave d'une pâle fleur du Nord. Le rôle de Ragnhild dans les *Fastbrœderne* et celui de Signe sont tracés avec les mêmes touches légères de pinceau et appartiennent au même ordre d'idées.

Dans cette pièce de Hagbarth et Signe, le poëte a réuni les principaux traits de la vie guerrière et des mœurs scandinaves. Hagbarth est un jeune roi courageux et plein de force, qui a longtemps navigué sur les côtes étrangères et qui cherche la mort dans les entreprises glorieuses. « Notre vie, dit-il, n'est qu'une préparation à la fête du Valhalla. Plus elle est courte, mieux elle vaut. Heureux le guerrier qui meurt jeune! Il prend place à la table hospitalière des dieux, et les Valkyries le préfèrent au vieillard qui n'abandonne la terre qu'avec des cheveux blancs. »

Hagbarth vient à Lund avec son compagnon d'armes défier deux jeunes guerriers, Alf et Alger, célèbres par leur courage. Leur mère Bera tremble de les voir succomber dans cette lutte, et cependant elle accueille Hagbarth selon les lois de

l'hospitalité. Elle vient elle-même sur le rivage lui présenter la coupe de *miœd*, puis au moment de s'éloigner, elle dit à ses fils :

« Ce n'est pas la première fois que vous abandonnez votre mère pour vous élancer avec des cris de joie au-devant des dangers. Thor vous appelle. Allez, suivez le dieu de la force. Souvenez-vous que la vieille Seeland est pleine de monuments de gloire. Que la tempête qui gronde autour de ces tombeaux anime votre courage. Mon cœur tremble. C'est une faiblesse. Je suis femme; je suis mère. Mais l'ombre majestueuse de votre père plane sur vous. Montez au Valhalla. Puisse un de vous cependant revenir ici pour prendre possession du royaume! (Puis se tournant vers Hagbarth.) N'est-il pas vrai, dit-elle, c'est une jouissance pour le guerrier de faire fléchir l'orgueil d'une femme! Mais les Ases écouteront les prières de Bera; tu tomberas sous l'épée de mes fils; tu tomberas dans les ombres du soir sur le gazon obscur. Les corbeaux voltigeront autour de toi, effrayés à l'aspect de ton cadavre, mais avides de dévorer ton cœur. Viens, ma fille. Alf, Alger, adieu. J'ai retenu mes larmes; j'ai dompté ma douleur; domptez aussi votre ennemi. »

Le combat s'engage. Alger succombe. Bera, en

apprenant la mort de son fils, rugit de colère comme une tigresse. Elle a promis de laisser Hagbarth retourner librement dans son pays. Elle est fidèle à sa promesse, mais elle jure de se venger.

Hagbarth revient. Il a vu Signe, la fille de Bera, il l'aime et il en est aimé. Bera le surprend au moment où il est seul avec la jeune fille. Elle appelle ses guerriers et le fait charger de chaînes. Mais Hagbarth rompt ses chaînes, tire son glaive et se prépare à combattre. « Attendez, dit Bera, je connais un lien qu'il ne brisera pas. » Elle coupe une tresse de cheveux de Signe et la donne à ses satellites. Hagbarth alors ne leur oppose plus aucune résistance. Il tend lui-même les mains à ce lien d'amour et le couvre de baisers. On le condamne à mort. Il se tue. Signe prend sa robe de noce, met une couronne de fleurs sur sa tête, et s'empoisonne pour suivre au tombeau celui qu'elle a aimé.

Palnatoke et Stœrkodder sont deux autres types, plus énergiques encore et plus vrais peut-être, de l'intrépide courage du Vikingr et de la loyauté chevaleresque du soldat scandinave. Dans *Palnatoke*, il n'y a point de rôle de femme. Tout le drame se passe entre des hommes qui se disputent la royauté et qui s'égorgent, et toutes les scènes qui y sont tracées causent une impression de douleur et d'ef-

froi. C'est une plaine sauvage sans verdure. C'est un ciel sans étoiles.

Mais le chef-d'œuvre de tous ces drames scandinaves, c'est *Hakon Jarl.* OEhlenschlœger l'écrivit très jeune, et jamais, dans aucune de ses pièces, il n'a mis plus de sève, plus de force, plus de chaleur. Ce drame représente une des grandes phases historiques du Nord. Deux personnages mémorables en sont les héros; deux grandes idées y luttent l'une contre l'autre. D'un côté, Hakon Jarl, qui d'une main affaiblie par l'âge cherche à soutenir encore l'autel chancelant des dieux scandinaves; de l'autre, Olaf, qui s'avance avec tous les prestiges d'une royauté naissante, pour renverser les vieilles idoles et propager le christianisme. C'est un monde ancien qui s'en va. C'est une ère nouvelle qui commence. Chacun court au-devant du jeune roi, et Hakon est abandonné par ses amis, trompé par ses confidents, trahi par ses esclaves. Une femme lui reste fidèle : c'est la femme qu'il a maltraitée et chassée de chez lui. Quand il a combattu contre Olaf et perdu la bataille, il est seul, sans force, sans espoir, obligé de fuir. Il s'en va chez Thora, et Thora l'accueille, l'embrasse et oublie toutes ses injustices d'autrefois, pour ne songer qu'à son amour. Olaf est pro-

clamé roi. Hakon est tué par un de ses esclaves dans la caverne où il a cherché un refuge, et Thora vient s'enfermer avec lui; elle pose une épée à ses côtés, une couronne sur sa tête :

« Oh! je t'aime, lui dit-elle, je t'aime dans la mort comme dans la vie. Naguère encore, tu étais semblable au soleil qui prête sa lumière à tout ce qui l'entoure. Maintenant le peuple t'a abandonné pour rendre hommage à un autre soleil. Auprès de toi, il n'y a plus qu'une pauvre femme qui te regarde avec douleur. C'est elle qui te rendra les honneurs que les autres ont oublié de te rendre. Reçois cette couronne funèbre des mains de Thora, et puis dors bien, Hakon Jarl, dors bien. Je fermerai moi-même cette porte, et quand on viendra l'ouvrir, on emportera le corps de Thora pour le placer auprès du tien. »

OEhlenschlœger a écrit sur saint Olaf une autre tragédie dont il a bien voulu nous communiquer le manuscrit. C'est le tableau d'une époque de troubles religieux et d'agitations politiques dans le Nord. Hakon est mort; Olaf est roi. Le paganisme est aboli, et l'autel du Christ s'élève sur les débris du temple d'Odin. Mais des hommes inquiets se révoltent contre le nouveau culte et contre le nouveau roi. Olaf engage avec eux le

combat. Il est tué. Sa mort réconcilie les partis, apaise les dissensions, et ceux qui avaient pris plaisir à le braver l'invoquent sous le nom de saint Olaf. Cette tragédie forme le complément du cycle historique dont le poëte a retracé les principales phases. Les critiques qui en ont entendu la lecture lui prédisent un beau et durable succès.

OEhlenschlœger, dans ses travaux dramatiques, ne s'est pas arrêté exclusivement aux anciennes traditions scandinaves. Il a écrit une tragédie sur Charlemagne, une autre sur un chevalier allemand, Hugo de Rheinberg, une autre sur la mort de Corrége, et sur deux princes de Danemark, Erik et Abel, et sur Tordenskiold, cet homme d'audaee et de génie, qui du rang de simple matelot s'éleva en peu de temps au grade d'amiral, et fut tué, à trente-cinq ans, dans un duel.

Ces tragédies sont parfois un peu longues et un peu froides. Le public en France aurait de la peine à admettre tant de conversations sentencieuses, tant de scènes élégamment tracées, mais dépourvues d'action. Il lui faut, dans un drame, du mouvement et de la vie. Les hommes du Nord sont d'une autre trempe. Ils aiment ces longs discours qui ressemblent à des dissertations de professeur.

Ils vont au théâtre comme à un cours d'esthétique, et peu leur importe quand le drame arrive, et comment il arrive, pourvu qu'ils y trouvent une portion suffisante de maximes philosophiques et de poésie. Mais les pièces d'OEhlenschlœger sont écrites dans un style simple, vrai, montant sans effort du ton habituel de la conversation à la période majestueuse : OEhlenschlœger a un grand art pour disposer les diverses péripéties de ses drames, pour faire mouvoir ses personnages, et il entremêle habilement des scènes de bonne comédie à des situations tragiques. Bien entendu qu'il est de la nouvelle école et qu'il se soucie fort peu des trois unités.

Ses poëmes sont devenus populaires comme ses tragédies. Celui qui porte le titre de *Helge* est une histoire empruntée aux sagas, l'histoire d'une nymphe des eaux, d'un guerrier, d'une femme qui le trompe, et d'une jeune fille qu'il épouse sans savoir que c'est sa fille. Le poëme se compose d'une suite de chants irréguliers, tantôt lyriques, tantôt épiques. Il y a là plusieurs tableaux d'une grâce charmante, et des scènes de voyage, d'amour, de douleur, racontées avec un rare talent. Cette œuvre d'OEhlenschlœger est sans contredit l'une de ses meilleures. Beaucoup de personnes la préfè-

rent à la *Frithiofs-saga* de Tegner. Mais les Latins le disaient avant nous : *Habent sua fata libelli.* La *Frithiofs-saga* a été traduite dans toutes les langues, et *Helge* n'est encore connue qu'en Danemark.

*Aladdin* est le conte des *Mille et une Nuits* développé et embelli par le poëte. Cette fois, Œhlenschlœger a renié son ciel du Nord. Il a voyagé sur les ailes de cette déesse capricieuse qu'on appelle *Fantaisie*, et avec sa faculté puissante d'intuition, il a compris, comme un homme de l'Orient, la couleur, la vie, le prestige de l'Orient. Un rayon de soleil a éclairé sa palette, et le génie des contes l'a guidé dans son excursion. A travers ces images demi-factices, demi-réelles, qu'il représente, il y a plusieurs situations qui rentrent dans le domaine de la vie journalière, et plusieurs caractères vrais et habilement peints. Celui de Morgiane, entre autres, est très bien senti et très comique. La pauvre femme, qui a toujours vécu dans son humble retraite, filant sa quenouille ou causant avec son brutal mari, ne comprend rien aux merveilles produites par la lampe de son fils Aladdin. La première fois que le génie mystérieux apparaît, l'effroi s'empare d'elle, et elle tombe la face contre terre. Plus tard elle s'habi-

tue à le voir venir quand Aladdin l'évoque, mais ce sont pour elle autant de sorcelleries qu'elle déplore et qu'elle tolère par nécessité. Il arrive dans la maison du tailleur d'Ispahan ce qui est arrivé plus d'une fois dans la demeure de l'homme visité par le génie de la science ou de la poésie : Aladdin s'est tout d'un coup séparé de la foule; son esprit s'est élevé, ses désirs ont grandi avec le pouvoir de les satisfaire, et sa mère est restée la même. Sa parole est plus puissante que celle d'un roi. Il fait un signe, et les génies apparaissent. Il commande, et les génies obéissent. Il tient entre ses mains un instrument magique dont le vulgaire ignore la valeur, et quand il y pose le doigt, tous les trésors enfouis dans les entrailles de la terre lui appartiennent. Pendant ce temps, sa bonne mère calcule encore ce qu'elle pourra gagner en filant du matin au soir, et se demande comment elle pourra acheter une nouvelle robe. Elle rencontre son fils magnifiquement vêtu, et elle ne sait comment cela s'est fait. Elle le voit absorbé dans ses pensées, et elle se dit avec douleur qu'il ne travaille pas. Elle remarque qu'il est soucieux et triste, et elle se demande d'où lui vient cette tristesse, car elle n'a pas vu le char doré, le char céleste sur lequel il a pris l'essor, et elle ne voit pas non plus

les épines qui y sont attachées. Un jour il lui avoue qu'il est amoureux de la fille du sultan, et Morgiane se met à pleurer, car elle le croit fou. Il veut envoyer à sa bien-aimée les diamants que les génies lui ont apportés ; mais Morgiane prend ces diamants pour du verre.

Nous sommes souvent en ce monde comme Morgiane : le génie est près de nous, et nous ne le reconnaissons pas ; il éclate, et il nous fait peur ; il parle de ses espérances, et nous rions de sa folie ; s'il veut jouir des dons mystérieux que les génies aériens lui apportent, il faut qu'il se bâtisse, comme Aladdin, une retraite à l'écart, qu'il se retire derrière ses murailles de marbre, pour échapper à la moquerie où à l'incrédulité.

OEhlenschlœger a publié trois volumes de poésies lyriques. J'y ai cherché vainement ce caractère de panthéisme rêveur, de mélancolie religieuse, que l'on trouve habituellement dans le Nord, ou ces nuances délicates de poésie intime qui nous charment chez les lakistes. Le poëte fait rarement un retour sur lui-même. Il prononce rarement une parole de douleur, ou, s'il touche cette corde flexible, il en tire aussitôt des sons harmonieux qui le séduisent. La cadence du rhythme assoupit sa tristesse ; il écoute le reten-

tissement de ses rimes sonores, la marche régulière de ses strophes, et il oublie de pleurer.

La plus belle partie de ces poésies lyriques est celle qui renferme les anciennes ballades. Ce que Uhland a fait pour quelques chants traditionnels de l'Allemagne, Œhlenschlœger l'a fait pour le Danemark. Il s'est emparé des histoires poétiques conservées parmi le peuple, et les a reproduites avec une grâce, une verve et une vérité de ton qui n'avaient pas encore eu d'exemple. Ainsi, il a chanté tour à tour et l'homme de mer, avec sa barbe verte, qui enlève les jeunes filles, et le *Valravn*, qui se bat contre les sorciers, et les *trolles*, qui dansent le soir sur les montagnes, et la cigogne du foyer, qui apporte à une pauvre mère des nouvelles de son fils.

Plusieurs de ces ballades ont toute la naïveté et tout le charme des chants du *Kœmpeviser*. C'est comme le retentissement d'une musique lointaine, comme la vibration d'une corde qui s'est ébranlée sous la main du peuple. Plusieurs peuvent être regardées comme des modèles de style poétique, et celle d'*Uffe le Taciturne* est peut-être la plus belle romance qni ait jamais été écrite en Danemark.

Uffe est le fils d'un vieux roi aveugle, Ver-

mund. Il passe la plus grande partie de ses jours tout seul, à l'écart, ne disant rien, et ne se livrant à aucun des exercices où les jeunes hommes de son âge aiment à montrer leur adresse ou leur audace. Les chevaliers le regardent comme un être à demi dénué d'intelligence, et le vieux roi s'afflige de n'avoir pas un autre fils. Un jour le roi de Saxe envoie sommer Vermund de lui céder son royaume ou de se préparer au combat. Uffe assiste à l'audience de l'envoyé saxon; il l'écoute en silence, puis se lève avec orgueil et accepte le combat. Le chevalier de Saxe, qui ne voyait en lui qu'un homme sans énergie et sans volonté, se met à rire; mais Uffe se connaît, et il demande des armes. On lui apporte une cuirasse de fer, et en respirant il la brise; une autre plus forte, et elle se brise encore. On lui donne les glaives d'acier les plus lourds, et il les rompt d'un seul coup en les balançant dans sa main. Son père envoie chercher sa vieille armure, la plus belle, la plus large qu'il ait jamais vue. Uffe la pose sur sa poitrine. Elle est trop étroite et elle éclate. Enfin, on lui en fabrique une assez grande pour ses épaules de géant, et il marche au combat. Son père se fait conduire sur le champ de bataille. Il entend le cliquetis du glaive, les lances qui se bri-

sent, et il tremble pour son fils. Il entend des cris de mort, et son cœur se serre; mais un héraut lui dit que son fils a vaincu, et le vieillard verse des larmes de joie.

La ballade d'Agnete est le récit d'une tradition répandue dans tout le Nord. On la raconte encore à la veillée, on la chante dans les familles. Je l'ai entendu chanter un soir sur une mélodie ancienne. C'était tout à la fois tendre comme un soupir d'amour, et triste comme un accent de deuil [1].

« Agnete est assise toute seule sur le bord de la mer, et les vagues tombent mollement sur le rivage.

Tout à coup l'onde écume, se soulève, et le *trolle* de mer apparaît.

Il porte une cuirasse d'écaille qui reluit au soleil comme de l'argent.

Il a pour lance une rame, et son bouclier est fait avec une écaille de tortue.

Une coquille d'escargot lui sert de casque. Ses

[1] M. Andersen a écrit un poëme sur le même sujet. Plusieurs autres poëtes danois et suédois l'ont aussi reproduit avec des variantes.

cheveux sont verts comme les roseaux, et sa voix ressemble au chant de la mouette.

— Oh! dis-moi, s'écrie la jeune fille, dis-moi, homme de mer, quand viendra le beau jeune homme qui doit me prendre pour fiancée.

— Écoute, Agnete, répond le *trolle* de mer, c'est moi qu'il faut prendre pour ton fiancé.

J'ai dans la mer un grand palais dont les murailles sont de cristal.

A mon service j'ai sept cents jeunes filles moitié femme, moitié poisson.

Je te donnerai un traîneau en nacre de perles, et le phoque t'emportera avec la rapidité du renne sur l'espace des eaux.

Dans ma retraite tapissée de verdure, de grandes fleurs s'élèvent au milieu de l'onde, comme celles de la terre sous le ciel bleu....

— Si ce que tu dis est vrai, répond Agnete, si ce que tu dis est vrai, je te prends pour mon fiancé.

Agnete s'élance dans les vagues, l'homme de mer lui attache un lien de roseau au pied, et l'emmène avec lui.

Elle vécut avec lui huit années, et enfanta sept fils.

Un jour elle était assise sous sa tente de ver-

dure, elle entend la vibration des cloches qui sonnent sur la terre.

Elle s'approche de son mari et lui dit : « Permets-moi d'aller à l'église et de communier.

— Oui, lui dit-il, Agnete, j'y consens. Dans vingt-quatre heures tu peux partir. »

Agnete embrasse cordialement ses fils et leur souhaite mille fois bonne nuit.

Mais les aînés pleurent en la voyant partir, et les petits pleurent dans leur berceau.

Agnete monte à la surface de l'onde. Depuis huit ans, elle n'avait pas vu le soleil.

Elle s'en va auprès de ses amies ; mais ses amies lui disent : Vilain *trolle*, nous ne te reconnaissons plus.

Elle entre dans l'église au moment où les cloches sonnent, mais toutes les images des saints se tournent contre la muraille.

Le soir, quand l'obscurité enveloppe la terre, elle retourne sur le rivage.

Elle joint les mains, la malheureuse ! et s'écrie : « Que Dieu ait pitié de moi et me rappelle bientôt à lui ! »

Elle tombe sur le gazon au milieu des tiges de violettes. Le pinson chante sur les rameaux verts, et dit : « Tu vas mourir, Agnete, je le sais. »

A l'heure où le soleil abandonne l'horizon, elle sent son cœur frémir, elle ferme sa paupière.

Les vagues s'approchent en gémissant et emportent son corps au fond de l'abîme.

Elle resta trois jours au sein de la mer, puis elle reparut à la surface de l'eau.

Un enfant qui gardait les chèvres trouva un matin le corps d'Agnete au bord de la grève.

Elle fut enterrée dans le sable, derrière un roc couvert de mousse qui la protége.

Chaque matin et chaque soir ce roc est humide. Les enfants du pays disent que le *trolle* de mer y vient pleurer. »

Pour ceux qui veulent avoir le portrait de l'homme avec celui du poëte, j'ajouterai quelques mots à cette esquisse littéraire. Œhlenschlœger est grand et fort; il a le front élevé, la figure noble et expressive. Il me rappelle, par la douceur de son regard et par le charme de sa parole, Tieck le poëte allemand. Dans le monde il cause peu, il hait les entretiens bruyants, et redoute surtout la discussion; mais s'il est seul dans sa famille, ou au milieu d'un cercle d'amis, il parle avec cordialité et abandon. Il est gai comme un enfant. Quoiqu'il touche presque à sa soixantième année, il

travaille encore avec l'ardeur de la jeunesse. Madame de Staël disait de lui : « C'est un arbre sur lequel il croît des tragédies. » L'arbre a gardé toute sa force, et nous espérons y voir mûrir encore plus d'un fruit poétique.

---

## VII.

# LITTÉRATURE NOUVELLE.

---

OEhlenschlœger est resté dans l'époque actuelle ce qu'il avait été dès son début, l'un des plus grands écrivains du Nord, et le premier poëte du Danemark. L'impulsion qu'il avait donnée à la littérature s'est propagée autour de lui. L'école poétique dont il avait arboré la bannière a produit plusieurs œuvres distinguées. Aucun des écrivains actuels du Danemark ne s'est élevé aussi haut que l'auteur d'*Aladdin*, de *Palnatoke* et d'*Axel et Valborg*. Mais après avoir parcouru toute cette longue série d'œuvres épiques et dramatiques qui ont illustré le nom d'OEhlenschlœger, on aime à observer tout ce mouvement littéraire dont il a été le principal mobile et tout ce qui s'est fait en dehors de son influence. Parmi les hommes dont les œuvres occupent aujourd'hui le peuple danois, nous devons citer en première ligne Ingemann, l'auteur de plusieurs romans et de quelques poëmes justement appréciés;

Heiberg, qui a transporté avec succès le vaudeville spirituel et railleur sur le théâtre de Copenhague; Hertz, l'auteur d'une tragédie empruntée aux *Kæmpeviser*, qui a été très applaudie; Ch. Vinther à qui l'on doit deux recueils de poésies d'une grâce naïve et touchante; Hauck, qui a raconté avec un vrai talent de romancier l'histoire de Dyveke, cette jeune femme adorée de Chrétien II.

Parmi ces jeunes représentants de la littérature danoise, l'un d'eux m'a intéressé par sa vie mêlée d'incidents dramatiques autant que par ses œuvres empreintes d'une noble pensée de poëte. Je rapporterai ici sa biographie telle qu'il me l'a lui même racontée. C'est une de ces histoires qui caractérisent non-seulement celui qui en est le héros, mais le pays où il est né, et l'époque où il a vécu.

Andersen est un de ces hommes qui ont engagé, dès leur jeunesse, la lutte de la pensée contre la fortune, un homme comme Burns et Hogg, que le sort semblait avoir condamnés à vivre obscurément dans un village, et qu'un sentiment instinctif de leur vocation littéraire et une volonté ferme ont entraînés dans le monde des grandes villes. Un jour, à Copenhague, je vis entrer dans ma chambre un grand jeune homme, dont les manières ti-

mides et embarrassées, le maintien un peu lourd, eussent pu déplaire à une petite-maîtresse, mais dont le regard caressant et la physionomie ouverte et candide inspiraient au premier abord la sympathie et la confiance; c'était Andersen. J'avais un volume de ses œuvres sur ma table. La connaissance fut bientôt faite. La poésie est aussi une franc-maçonnerie; ceux qui l'aiment sont liés entre eux d'un bout du monde à l'autre : ils prononcent un mot, ils font un signe, et ils savent qu'ils sont frères. Ceux qui vivent l'un près de l'autre se disent, dans une élégie, leur émotions de chaque jour; ceux qui se rencontrent sur une terre étrangère se racontent, comme des pèlerins, la route qu'ils ont suivie et les lieux qu'ils ont vus. C'est ainsi qu'après avoir passé un soir plusieurs heures dans une de ces conversations poétiques qui ouvrent le cœur et appellent les épanchements, Andersen me parla des douleurs qu'il avait éprouvées; et, comme je le priais de me raconter sa vie, il me fit le récit suivant :

« Je suis né en 1805 à Odensee en Fionie. Mes aïeux avaient été riches ; mais, par une longue suite de malheurs et de fausses spéculations, ils perdirent tout ce qu'ils possédaient, et il ne leur resta que le douloureux souvenir de leur première condition.

J'ai plus d'une fois entendu ma grand'mère me parler de ses parents d'Allemagne et du luxe qui les entourait. C'était une triste chose que de la voir ainsi s'entretenir des joies de sa jeunesse dans la pauvre demeure que nous habitions. Mon père qui, à sa naissance, semblait destiné à jouir d'un bien-être honorable, fut obligé d'entrer en apprentissage et de se faire cordonnier. Quand il se maria, il était si pauvre, qu'il ne pouvait acheter un lit. Un riche gentilhomme venait de mourir, on avait exposé son corps sur un catafalque; et quelque temps après, ses héritiers vendirent à l'encan tout ce qui avait servi à ses funérailles. Mon père réunit le fruit de ses épargnes, et acheta une partie du catafalque pour en faire un lit de noces. Je me rappelle encore avoir vu ces grandes draperies noires, déjà vieilles, déjà usées, et sillonnées par des taches de cire. C'est là que je suis né. Mon père continuait son état, qui allait tantôt bien, tantôt mal, selon le temps et selon les pratiques. Nous vivions dans un état de gêne presque continuel, mais enfin nous vivions; et le soir, quand l'heure du repos était venue, quand ma mère posait sur la table notre frugal souper, il y avait encore parfois entre nous des heures de gaieté que je ne me rappelle pas sans émotion. Lorsque je fus en âge

de travailler, on me mit dans une fabrique. J'y passais la plus grande partie du jour. Le reste du temps, j'allais à l'école des pauvres. J'apprenais à lire, à écrire, à compter. Un de nos voisins, qui m'avait pris en amitié, me prêta quelques livres, et je lus avec ardeur toutes les comédies que je pus me procurer, et toutes les biographies d'hommes célèbres. Cette lecture éveilla en moi d'étranges sensations. Je levai les yeux au-dessus de l'état de manœuvre auquel j'étais astreint, et il me sembla que je pouvais aussi devenir un homme célèbre. Mon père mourut lorsque j'avais douze ans; je restai seul avec ma mère, continuant mon travail et mes rêves. J'avais une voix d'une pureté remarquable. Souvent, quand je chantais, le maître d'école m'avait loué, et les passants s'étaient arrêtés pour m'entendre. Je m'étais exercé aussi à réciter quelques-uns des principaux passages que je trouvais dans les comédies, et les voisins, qui assistaient aux répétitions et qui me voyaient faire de si grands gestes et déclamer si haut, affirmaient que j'avais d'admirables dispositions pour devenir acteur. Je résolus d'être acteur. Ma pauvre mère, qui n'avait jamais quitté sa ville natale, qui n'avait jamais rêvé pour moi qu'une honnête profession d'artisan, fondit en larmes en apprenant cette nou-

velle. Mais je persistai dans ma résolution. J'amassai patiemment skelling par skelling tout ce que je pouvais avoir à ma disposition; et quand je fis un jour la récapitulation de ma caisse, je n'y trouvai pas moins de treize rixdalers (environ 35 francs). C'était une fortune, une fortune qui me semblait inépuisable. Je ne songeai plus qu'à partir. Ma mère essaya en vain de m'arrêter. Elle m'avait procuré, disait-elle, une excellente place d'apprenti chez un tailleur. Dans peu de temps, je pourrais gagner un salaire suffisant pour me faire vivre; dans quelques années, je pourrais être premier ouvrier; et qui sait? par la suite, je pourrais peut-être avoir une maîtrise[1]. Tous ces riants projets, qui avaient fait plus d'une fois tressaillir de joie le cœur de ma bonne mère, ne me séduisirent pas. J'avais quatorze ans, j'étais seul, je ne connaissais personne au monde capable de me protéger; mais une voix intérieure me disait que je devais partir. Avant de me donner la permission que je sollicitais d'elle, ma mère voulut encore faire une épreuve. Il y avait, dans la ville que nous habitions, une vieille femme renommée à plusieurs lieues à la ronde pour

[1] Les maîtrises avec leurs priviléges existent encore en Danemark comme elles existaient en France avant la révolution de 1789.

sa science magique. C'était notre sibylle de Cumes, notre Meg-Merrilies ; et quoique les bons chrétiens d'Odensee la regardassent comme un peu entachée de sorcellerie, tout le monde pourtant avait recours à elle, et tout le monde parlait d'elle avec une sorte de vénération ; car elle pouvait deviner l'avenir par le moyen des cartes, par les invocations mystérieuses qu'on ne comprenait pas. Elle disait aux jeunes filles quand elles devaient se marier, et aux vieillards combien de temps durerait l'hiver, et comment serait la récolte. Ma mère alla prier cette parente des enchanteurs de vouloir bien l'honorer d'une visite ; et quand elle la vit venir, elle la prit par la main, la fit asseoir sur le bord de son lit, et lui servit du café dans sa plus belle tasse. Puis elle lui expliqua ma situation et lui demanda conseil. La magicienne mit ses lunettes sur le bout de son nez, prit ma main gauche, la regarda attentivement, puis la regarda encore, et dit d'une voix solennelle qu'un jour on illuminerait la ville d'Odensee en mon honneur.

Ces paroles de la sibylle dissipèrent toutes les craintes de ma mère. Elle me donna sa bénédiction, et je partis. Je saluai avec enthousiasme les plaines fécondes qui se déroulaient à mes regards, la mer qui s'ouvrait devant moi. Mais quand je fus

arrivé au-delà du second Belt, je me jetai à genoux sur le rivage, je fondis en larmes, et je priai Dieu de ne pas m'abandonner. J'entrai à Copenhague avec mes treize écus dans ma bourse et tout mon bagage dans un mouchoir de poche. Je m'installai dans la première auberge qui s'offrit à ma vue, et, comme je ne savais rien de la vie pratique, je me fis servir sans hésiter tout ce dont j'avais besoin. Quelques jours après, j'étais ruiné. Il ne me restait qu'un écu. J'avais été me présenter au directeur du théâtre, qui, me voyant si jeune et si inexpérimenté, ne se donna pas même la peine de m'interroger, et répondit que je ne pouvais entrer au théâtre *parce que j'étais trop maigre*. Il était temps d'aviser aux moyens de vivre, et je passai de longues heures à y réfléchir. Un matin, j'appris par hasard qu'un tailleur cherchait un apprenti. J'allai le trouver. Il me prit à l'essai et me mit à l'ouvrage. Mais, hélas! à peine y eus-je passé quelques heures que je me sentis horriblement triste et ennuyé. Tous mes rêves d'artiste, assoupis un instant par la nécessité, se ranimèrent l'un après l'autre. Je rendis au tailleur l'aiguille qu'il m'avait confiée, et je descendis dans la rue avec la joie d'un captif qui recouvre sa liberté. Je commençais pourtant à comprendre que toutes mes

fantaisies poétiques ne me procureraient pas la plus petite place dans les hôtels de Copenhague, et qu'il fallait me chercher un emploi, m'astreindre au travail. Tandis que je m'en allais ainsi cheminant le long de l'*Amagertorv*, et songeant à ce que je pourrais devenir, je me rappelai qu'on avait souvent, à Odensee, vanté ma voix, et il me sembla que c'était là un don du ciel dont je devais savoir profiter. Je m'en allai du même pas frapper à la porte de notre célèbre professeur de musique, Siboni. Je racontai naïvement à la domestique qui vint m'ouvrir toute mon histoire et toutes mes espérances. Elle rapporta fidèlement mon récit à son maître, et j'entendis de grands éclats de rire. Siboni avait ce jour-là plusieurs personnes à dîner chez lui, entre autres Weyse, le compositeur, et Baggesen, le poëte. Tout le monde voulut voir cet étrange voyageur qui s'en venait ainsi chercher la fortune, et l'on me fit entrer. Weyse me prit par la main; Baggesen me frappa sur la joue en riant et en m'appelant petit aventurier. Siboni, après m'avoir entendu chanter, résolut de m'enseigner la musique et de me faire entrer à l'Opéra. Je sortis de cette maison avec l'ivresse de l'âme. Tous mes songes d'artiste allaient se réaliser, la vie s'ouvrait devant moi avec des couronnes de fleurs et

des chants harmonieux, et le lendemain, Weyse, qui avait fait une collecte chez ses amis, m'apporta soixante-dix écus. Il m'engagea à me mettre sérieusement au travail, à me chercher une demeure au sein d'une famille honnête, et j'entrai chez une de ces femmes dont Victor Hugo parle dans sa Prière pour tous, une de ces femmes échevelées

Qui vendent le doux nom d'amour.

J'étais si innocent encore, que je ne comprenais rien à son genre de vie. Mais je ne restai pas longtemps dans cette maison. Je perdis un jour ma voix et toutes mes espérances. Siboni voulait que je m'en retournasse à Odensee. Moi, je voulais rester et devenir acteur. J'entrai à l'école de danse du théâtre; je figurai dans quelques ballets. Je remplissais gauchement mon rôle, hélas! et j'étais très malheureux. Je ne gagnais pas plus de six francs par mois, et, dans les jours rigoureux d'hiver, je n'avais qu'un pantalon de toile. Mais j'espérais toujours que la voix me reviendrait. Je voulais être acteur à tout prix, et quand je rentrais dans ma chétive mansarde, je m'enveloppais dans la couverture de mon lit pour me réchauffer; je lisais et je répétais des rôles de comédie. A cette

époque, j'avais encore toute la candeur, toute l'ignorance et toutes les naïves superstitions d'un enfant. J'avais entendu dire que ce qu'on faisait le 1er janvier, on le faisait ordinairement toute l'année. Je me dis que, si je pouvais monter le 1er janvier sur le théâtre, ce serait d'un bon augure. Ce jour-là, tandis que toutes les voitures circulaient dans les rues, tandis que les parents allaient voir leurs parents et les amis leurs amis, je me glissai par une porte dérobée dans les coulisses, je m'avançai sur la scène. Mais alors le sentiment de ma misère me saisit tellement, qu'au lieu de prononcer le discours que j'avais préparé, je tombai à genoux et je récitai en pleurant mon *Pater noster*.

Cependant mon sort allait changer; le vieux poëte Guldberg m'avait pris en affection. Il me donna les honoraires d'un petit livre qu'il venait de publier; il me fit venir chez lui et m'engagea à lire des ouvrages instructifs, puis à écrire. Mon éducation élémentaire n'était pas encore faite; j'ignorais jusqu'aux règles grammaticales de ma langue, et quand je voulus m'exercer à écrire, j'écrivis une tragédie. Guldberg la lut et la condamna d'un trait de plume. Je me remis aussitôt à l'œuvre, et dans l'espace de huit jours j'en écrivis une autre que j'adressai à la commission théâtrale. Quelque

temps après, M. Collin, directeur du théâtre, m'engagea à passer chez lui. Il me dit que ma tragédie ne pouvait être jouée, mais qu'elle annonçait des dispositions, et qu'il avait obtenu pour moi une bourse dans un gymnase de petite ville.

Dès ce moment j'entrai dans la vie sérieuse. J'allais chercher l'instruction dont j'avais besoin; j'allais poser les bases de mon avenir. Jusque-là je n'avais eu qu'une existence incertaine et hasardée, je devais marcher désormais par un sentier plus ferme. Je le compris, et je remerciai M. Collin avec toute l'effusion d'un cœur reconnaissant. Mais le temps que j'ai passé à cette école, où j'entrai par une faveur spéciale, est celui qui me pèse encore le plus sur le cœur. Jamais je n'ai tant souffert, jamais je n'ai tant pleuré. J'avais dix-neuf ans; je commençais mes études avec des écoliers de dix ans, parmi lesquels je ne pouvais trouver ni un camarade ni un ami. J'étais seul dans la maison du recteur, et cet homme semblait avoir pris à tâche de m'humilier, de me faire sentir à toute heure le poids de ma pauvreté et de mon isolement. Que Dieu lui pardonne d'avoir traité avec tant de barbarie l'orphelin sans défense qui lui était confié! Pour moi, je lui ai pardonné depuis longtemps, et je me souviens sans colère et sans haine qu'il a fait

pour moi ce qui me semblait impossible : il m'a fait regretter les jours d'hiver où je gagnais 6 francs par mois, où je n'avais point de feu pour me réchauffer et point de vêtements pour me couvrir.

Enfin, ce temps d'épreuves passa. Je subis mes examens d'une manière satisfaisante. J'entrai à l'université de Copenhague, et j'y fus noté comme un bon élève. J'avais publié quelques poésies dont on parla dans le monde. Plusieurs hommes distingués me prirent sous leur patronage; plusieurs maisons me furent ouvertes. Je continuai mes études avec calme, avec joie. Je ne savais encore où elles me mèneraient, mais je sentais le besoin de m'instruire. Quand elles furent terminées, OEhlenschlæger, OErsted, Ingemann, me recommandèrent au roi. J'obtins par leur entremise ce que nous appelons un stipende de voyage (*reisestipendium*). Je visitai, en 1833 et 1834, l'Allemagne, la Suisse, la France, l'Italie, étudiant la langue, les mœurs, la poésie des lieux où je passais. Maintenant, me voilà bourgeois de Copenhague. Je n'ai ni place, ni pension. J'écris dans une langue peu répandue et pour un public peu nombreux; mais, tôt ou tard, les romans que j'écris s'écoulent, et Reitzel, le libraire, me paie exactement. Souvent, quand je regarde les jolis

rideaux blancs qui décorent ma chambre de Nyhavn et les livres qui m'entourent, je me crois plus riche qu'un prince. Je bénis la Providence des voies par lesquelles elle m'a conduit et du sort qu'elle m'a fait. »

Dans l'espace de quelques années, Andersen a publié plusieurs ouvrages qui lui ont assuré une place honorable parmi les écrivains de Danemark. Il est jeune encore; il a compris le besoin d'étudier pour écrire, et ses dernières poésies, ses derniers romans, annoncent un progrès. Comme romancier, il ne manque pas d'une certaine faculté d'invention. Il a tracé avec bonheur des caractères originaux, des situations vraies et dramatiques. Il sait observer, il sait peindre, et jeter sur toutes ses peintures un coloris poétique. Il a surtout le grand talent de pénétrer dans la vie du peuple, de la sentir et de la représenter sous ses différentes faces. Son *Improvisateur* est un tableau vif et animé d'une existence aventureuse d'artiste au milieu de la nature italienne, au milieu d'une populace ignorante et passionnée, au milieu des ruines antiques, des magnifiques scènes de la campagne de Rome et des environs de Naples. Son roman qui a pour titre : *O. T.* est une peinture un peu moins animée, mais non moins attrayante, des sites de la

Fionie, des mœurs danoises. Ces deux romans représentent très bien le contraste des deux natures du Midi et du Nord. Le premier a toutes les teintes chaudes d'un paysage napolitain; le second a plus de repos et des nuances plus tendres. Il ressemble à une de ces plaines de Danemark qu'on voit en automne éclairées par un beau soleil, et ombragées çà et là par quelques rameaux d'arbres qui commencent à jaunir. Le style d'Andersen a de la souplesse et de l'abandon, mais il pourrait être plus ferme et plus concis.

Comme poëte, Andersen appartient à cette école mélancolique et rêveuse qui préfère aux grands poëmes les vers plaintifs, sortis du cœur comme un soupir, et les élégies d'amour, composées dans une heure d'isolement. Il a essayé d'écrire quelques pièces humoristiques; mais il nous semble que sa muse ne sait pas rire, et qu'elle s'accommode mal de ce masque d'emprunt qu'il a voulu lui donner. Sa vraie nature est de se laisser aller aux émotions du cœur et de les dépeindre avec naïveté; sa vraie nature est de s'associer aux scènes champêtres qu'il observe. Il est poëte, quand il chante les forêts éclairées par un dernier rayon du crépuscule, les oiseaux endormis sous la feuillée, et la douce et vague tristesse qui nous

vient à l'esprit dans les ombres du soir [1]. Il est poëte, quand il représente la vie comme une terre étrangère où l'homme se sent mal à l'aise et aspire à retourner dans sa lointaine patrie [2]; il est poëte surtout quand il chante, comme les lakistes, la grâce, l'amour et le bonheur des enfants. Car sa poésie est élégiaque, tendre, religieuse, mais parfois un peu trop molle, trop négligée et trop enfantine. Je choisis, dans le dernier recueil qu'il a publié [3], une élégie que bien des mères n'ont pas lue sans en être attendries. Elle ressemble à une autre élégie fort connue de M. Reboul de Nîmes. Les deux poëtes se sont rencontrés de loin sans se connaître.

### L'ENFANT MOURANT.

Ma mère, je suis las et le jour va finir.
Sur ton sein bien-aimé laisse-moi m'endormir.
Mais cache-moi tes pleurs, cache-moi tes alarmes.
Tristes sont tes soupirs, brûlantes sont tes larmes.
J'ai froid. Autour de nous regarde : tout est noir;
Mais lorsque je m'endors, c'est un bonheur de voir
L'ange au front rayonnant qui devant moi se lève,
Et les rayons dorés qui passent dans mon rêve.

[1] *Aftendamring.*
[2] *Hiemvee.*
[3] *Samlede Digte*, 1 vol. in-8.

N'entends-tu pas des chants, des chants harmonieux,
Tels qu'un jour nous devons en écouter aux cieux?
L'ange est à nos côtés; il m'appelle, il m'attire.
Je l'entends qui me parle et je le vois sourire.
Je vois de tous côtés d'admirables couleurs :
C'est l'ange aux ailes d'or qui me jette des fleurs.
Dans ce monde, ma mère, aurai-je aussi des ailes?
Ou bien faut-il mourir pour les avoir si belles?

Pourquoi me presses-tu tristement dans tes bras?
Pourquoi ces longs soupirs que je ne comprends pas?
Pourquoi ces pleurs ardents sur ta joue enflammée?
Oh! tu seras toujours ma mère bien-aimée.
Mais je t'en prie encor, ne pleure pas ainsi.
Si je te vois souffrir, hélas! je souffre aussi.
J'ai mal, et la douleur assoupit ma paupière.
Adieu. L'ange m'embrasse. Adieu, ma pauvre mère.

---

# LITTÉRATURE SUÉDOISE.

# LITTÉRATURE SUÉDOISE.

## I.

## LITTÉRATURE ANTÉRIEURE AU XVIe SIÈCLE.

Le développement de la littérature a été plus tardif en Suède qu'en Danemark. La Suède, par sa position géographique, se trouvait en quelque sorte séquestrée du reste de l'Europe, à une époque où l'industrie n'avait pas encore créé les moyens de communication que nous employons aujourd'hui. C'était, au commencement du moyen âge, une contrée inculte, hérissée de forêts et difficile à traverser. Son commerce n'avait encore pris aucun essor, son agriculture était dans l'enfance. Il eût fallu de longues années de calme pour développer ses premiers essais et le carac-

tère de ses habitants; la division de ses États, le voisinage des autres pays, tout était pour elle un sujet de guerre. Le fondateur de la monarchie suédoise était ce chef des tribus asiatiques, cet Odin dont l'histoire raconte vaguement les courses aventureuses et dont la fable a fait un dieu. Ses descendants avaient hérité de son ardeur pour les combats. Dans les heures de loisir qu'ils passaient assis devant la table de chêne, buvant le *miœd* avec leurs compagnons, on eût dit qu'ils sentaient l'aiguillon de cette lance teinte de sang que les Valkiries promenaient sur les champs de bataille. Le repos leur pesait comme un remords. Le triomphe de la force était leur foi, la guerre leur religion.

Les premiers rois auxquels les missionnaires chrétiens firent entendre leur voix pacifique, ne purent dompter si tôt les idées de gloire que leur avait données la tradition. Tout en s'inclinant devant le symbole de la réconciliation, ils proféraient le cri de guerre et s'élançaient joyeusement au combat.

Quand la guerre n'éclatait pas dans le pays entre les hommes d'une même race, entre les districts d'un même État, elle s'en allait chercher fortune ailleurs. Le Danemark était l'objet fréquent

de ces agressions violentes, de ces luttes à main armée qui pendant des siècles ont occupé toute la Suède. Les deux nations posées de chaque côté du Sund se regardaient d'un œil jaloux. Elles se disputaient la possession de la mer comme deux plaideurs de Normandie se disputent la possession d'un champ. Leurs navires avaient peine à se rencontrer entre les deux rivages sans essayer leur force, et souvent la bataille engagée sur les vagues se prolongeait sur la terre ferme.

Au XIVe siècle, le traité d'union de Calmar, qui semblait devoir apaiser ces différends, ne fit au contraire que les accroître et les compliquer. Le Danemark n'eût jamais en Suède qu'un pouvoir fort contesté. Il régnait sur quelques hommes dont il avait favorisé l'ambition, mais la masse du peuple était contre lui. Dans les diètes, les hommes dévoués à la domination étrangère gagnaient les suffrages par leur habileté. Dans les circonstances orageuses, dans les occasions décisives, le parti national l'emportait. Ce fut ce parti qui appuya l'insurrection d'Engelbrecht, qui investit du pouvoir suprême un simple paysan. Ce fut ce parti qui nomma roi Charles Knutzon et reprit deux fois les armes pour lui et deux fois le

rappela sur le trône. Ce fut ce parti qui s'attacha à l'administration des Sture, qui les adopta pour maîtres et soutint jusqu'au bout la lutte héroïque engagée par un de leurs descendants.

Un siècle et demi s'était passé dans les insurrections continuelles, dans les guerres civiles enfantées par le traité d'union des deux royaumes. A la fin, Chrétien II, essayant de reconquérir le pouvoir absolu en Suède, rompit le lien factice qui rattachait ce pays au Danemark. Il effaça dans le sang des habitants de Stockholm le contrat signé à Calmar et fraya par ses cruautés la route à Gustave Vasa.

Ce qui ajoutait encore à toutes ces péripéties du gouvernement suédois, c'était son organisation même. La monarchie suédoise était une monarchie élective dominée par une oligarchie puissante. Le droit d'hérédité fut accordé à quelques familles, mais il leur fut accordé comme une faveur particulière, non comme un droit. L'aristocratie, en faisant cette concession, n'entendait renoncer à aucun de ses priviléges.

L'ancienne constitution suédoise avait été basée sur un principe démocratique. Les grandes affaires devaient se traiter dans l'assemblée des états, et l'ordre des bourgeois, l'ordre des paysans,

étaient représentés à ces états. Il fut un temps même où leur voix exerçait une influence marquée. Mais peu à peu la fortune et l'influence des deux ordres supérieurs grandirent. Les hautes fonctions dont ils étaient investis, les priviléges qu'ils obtinrent renversèrent l'équilibre qui devait exister entre eux et le peuple. Les bourgeois et les paysans ne remplirent plus, dans les diètes, qu'un rôle timide et passif. L'aristocratie se trouva seule aux prises avec la royauté.

Il y avait ainsi dans l'État deux pouvoirs rivaux l'un de l'autre, qui vivaient dans une sorte d'accord hostile, cherchant tous deux à s'agrandir, à se créer des partisans, à étendre leurs attributions, et fatiguant le royaume par leur lutte sourde et leurs continuels tiraillements. Si le roi était le plus fort, l'aristocratie courbait la tête; mais au premier changement de gouvernement, à la première apparence de faiblesse, elle reparaissait avec le souvenir de l'injure qu'elle avait reçue et le désir ardent de se venger. Gustave Vasa la gouverna par sa sagesse; Charles XI la dompta avec sa main de fer; Charles XII la traita avec un dédain de héros. Elle se releva à l'avénement d'Ulrique Éléonore au trône, et réduisit la royauté à un état de nullité complète. Le pouvoir qu'elle s'était

arrogé se prolongea pendant tout le règne d'Ulrique, de Frédéric Ier et de Frédéric-Adolphe. Elle s'affaiblit elle-même par ses rivalités de parti et ses dissensions. Elle perdit aux yeux du peuple tout son prestige par ses fausses mesures et sa vénalité. Quand Gustave III parut, il leva sur elle son sceptre de jeune roi, et le sénat orgueilleux, qui la veille encore lui prescrivait des lois, trembla de se sentir si faible et s'inclina humblement devant lui.

Nous ne faisons qu'indiquer ici les principaux événements de cette chronique du Nord. Nous y reviendrons plus tard.

Peu d'histoires sont aussi variées, aussi dramatiques que celle de Suède. La première époque surtout, l'époque païenne, et celle de l'union de Calmar jusqu'à la souveraineté bienfaisante de Gustave Vasa, sont une suite continuelle de discordes intestines, de guerres passionnées et de calamités publiques.

Dans cet état permanent d'anarchie, dans cette misère de tout un peuple qui ne trouvait encore dans son commerce et son agriculture qu'une ressource insuffisante à ses besoins, les lettres, les arts, les institutions pacifiques ne pouvaient que surgir avec peine et se développer très lentement.

Le flambeau lointain de la civilisation apparaissait au milieu de cette barbarie comme le rayon douteux d'une étoile au milieu des nuits sombres du Nord. Une heure de calme, une ligne d'azur dans le ciel, la laissent apparaître, puis un nuage revient et la dérobe à tous les regards.

Le christianisme, prêché par saint Ansgard au IXe siècle, ne prit racine en Suède qu'au XIIe. Au XIe, les païens offraient encore, dans le temple d'Upsal, des sacrifices aux dieux scandinaves et massacraient dans la forêt saint Étienne. Lorsque les missionnaires eurent enfin vaincu le culte scandinave, lorsqu'ils eurent converti les nobles et converti le peuple, ils fondèrent, comme partout, des cloîtres et des écoles. Mais ces écoles étaient mal gouvernées et peu fréquentées. Le cri de guerre résonnait trop souvent à la porte des couvents, pour ne pas ébranler dans leur retraite l'humeur belliqueuse de tous ces hommes issus d'une race de pirates et de soldats. Les enfants de la Suède, élevés comme des aiglons dans l'indépendance de leurs montagnes, sentant leur force et leur audace, se résignaient difficilement à se courber sous le poids de la discipline monastique, tandis qu'ils pouvaient courir les chances glorieuses d'une bataille, et ceux qui avaient reçu la consé-

ération de prêtre, qui revêtu le froc, ne renonçaient pas à porter la cotte d'armes. Dans ce temps-là, le monastère avait ses créneaux, les religieux se défendaient avec l'excommunication, les évêques montaient à cheval la lance au poing et conduisaient eux-mêmes leurs vassaux au combat.

« Toute la science des religieux, dit un écrivain protestant[1], consistait à chanter la messe, à prononcer quelques mauvais sermons, et à défendre les priviléges de leurs cloîtres et les immunités de leur église. » Cependant c'étaient eux qui marchaient en tête de toutes les études. C'étaient eux qui, au XV[e] siècle, exerçaient la médecine, s'occupaient de chimie, de mécanique et d'astronomie; et quand on trouvait quelque instruction ailleurs, on en était surpris[2]. Des religieux, dont on ignore le nom, écrivirent, au XIV[e] siècle, un livre sur la nature des plantes et des pierres, un autre sur la médecine, un troisième sur la vertu des simples. Les simples n'entraient pourtant alors que comme un accessoire dans les cures de maladies. On avait recours aux prières, aux neuvaines, plus qu'aux

[1] Stiernmann, *Tal om den lærda Vettenskapers Tilstand i Swearike, under Hedendoms och Pafvedoms Tiden.*

[2] Il est dit d'un homme qui mourut en 1391 : *Laicus litteratus tamen.*

remèdes physiques, et les pauvres malades attendaient d'un miracle les secours qu'ils ne pouvaient attendre de la science.

Au XIVe siècle, un autre religieux, dont on ignore également le nom, écrivit un livre sur la structure du corps humain et sur la digestion. Au XVe siècle, un moine de Wadstena construisit à Upsal un globe sphérique, où l'on voyait le mouvement de la lune et des planètes. Un autre enfin composa un calendrier ecclésiastique dont on se servit longtemps en Suède. C'étaient les religieux aussi qui rédigeaient, en mauvais latin, il est vrai, les chroniques du temps, et c'étaient eux qui dirigeaient les écoles. Les premières écoles dont il soit fait mention dans les annales de la Suède, datent du XIIIe siècle. Ce sont celles de Linkœping et d'Upsal. Plus tard, chaque chapitre métropolitain, chaque couvent eut la sienne. Mais elles étaient inférieures encore à celles du Danemark, et nous avons vu ce qu'on apprenait là, un peu de mauvais latin, quelques homélies, des règles arides de grammaire, et, sur la fin, des subtilités philosophiques que l'on prenait pour de la philosophie. Beaucoup de jeunes gens s'en allaient alors chercher, dans les pays étrangers, une instruction plus étendue. En 1290, le sénateur André And acheta

une maison à Paris pour les étudiants pauvres de la Suède. En 1373, sainte Brigitte leur en donna une à Rome [1].

En 1478, Sten Sture fonda l'université d'Upsal, mais tous ses efforts ne purent lui donner qu'une existence très incertaine. Elle languit faute de ressources, faute de maîtres habiles, et ne se ranima que cent cinquante ans plus tard, sous le règne de Gustave-Adolphe. La science était alors si chétive et si peu répandue, que l'on citait comme une rareté l'archevêque Trolle, parce qu'il savait le grec [2]. Les livres étaient rares, et le parchemin si cher, que, faute de pouvoir s'en procurer, on écrivait parfois sur l'écorce de bouleau. En 1317, on paya pour un missel dix marcs d'argent fin, ce qui équivaut à 90 riksdalers de la monnaie actuelle (180 francs) [3]. Cependant il y avait çà et là quelques bibliothèques. En 1292, le chanoine Heming d'Upsal donna, par son testament, à André Calis, des livres de logique, de grammaire, d'histoire naturelle, les œuvres de Lucain et de

[1] Sur la façade de cette maison Léon X fit graver cette inscription :

*Domus Sanctæ Brigittæ de regno Suethiæ instaurata.*

[2] Geijer, *Swenska Folkets historia*, tome I, page 333.

[3] Frondin, *Vitterhets Academiens Handlingar*, tome IV.

Virgile. Dans un inventaire de la bibliothèque d'Upsal, fait en 1369, on trouve plusieurs bibles, des livres de théologie et de droit canon, deux histoires de l'église, quatre légendes de saints, une description de la terre de Chanaan. En 1409, le cloître des dominicains de Wisby reçoit, par testament, une partie des œuvres d'Ovide. Il y avait, s'il faut en croire les anciennes annales, dans un autre cloître de l'île de Gothlande, une bibliothèque qui ne renfermait pas moins de 2,000 manuscrits [1]. Mais la tendance des esprits n'était pas encore tournée du côté des études classiques. On abandonnait Cicéron pour une glose, et Virgile pour une litanie. Ces bons religieux du moyen âge se trouvaient si bien de leur latinité barbare, qu'ils ne songeaient point à la corriger par de meilleures études. Le Danemark, sous ce rapport, était encore plus avancé que la Suède. Il y a eu, sur la fin du XIIe siècle en Danemark, un évêque, Absalon, qui était un homme de goût, un homme instruit et dévoué à l'étude de l'antiquité classique. Il y a eu à la même époque deux historiens corrects et élégants : Saxo Grammaticus et Sveno Aggonis. Il n'y a eu en Suède que de mauvaises

[1] G. Wallins, *Gothlandske Samlingar*, page 48.

chroniques rimées sans esprit et sans forme, quelques recueils de sentences proverbiales grossièrement versifiées, et des légendes de saints.

L'imprimerie fut cependant introduite ici dix ans plus tôt qu'en Danemark. Il y en avait une en 1476 à Upsal, une autre en 1482 à Stockholm, une autre en 1490 à Wadstena. Le premier livre imprimé que l'on connaisse date de 1483. C'est un in-4° de 289 pages, qui parut à Stockholm sous le titre de *Dialogus creaturarum optime moralisatus omni materiæ morali jocundo et edificativo modo applicabilis*. La seconde est la légende de sainte Catherine[1].

La langue islandaise resta longtemps en usage à Upsal. Les rois avaient coutume d'appeler les scaldes à leur cour. Il y en avait encore un en 1265. La langue suédoise se développa fort lentement. D'un côté, les prêtres, les religieux, qui étaient alors les seuls hommes doués de quelque connaissance, la négligeaient pour parler leur mauvais latin; de l'autre, les rois et les hommes de leur cour employaient encore la vieille langue scandinave. Au XIVe siècle, sous le règne d'Albert de

[1] *Vita seu legenda cum miraculis dominæ Katharinæ filiæ S. Brigittæ*. Réimprimée à Rome en 1555.

Mecklembourg, elle subit d'une manière notable l'influence de l'Allemagne, et l'influence du Danemark, à partir du règne de Marguerite. Cependant elle est restée beaucoup plus près de l'islandais que la langue danoise. Elle a conservé, dans toute leur identité, un grand nombre de mots, de tournures grammaticales et de terminaisons sonores appartenant à l'Islande. Si de la langue écrite on passe au dialecte du peuple dans quelques provinces, on y retrouvera plus d'analogie encore avec l'ancienne langue scandinave. C'est ainsi, par exemple, que les Dalécarliens ont encore dans leur idiome de montagnards toutes les formes de verbes et les déclinaisons compliquées de l'Islande [1].

Le premier monument de la prose suédoise est une lettre d'amour, une lettre de six pages, écrite par une religieuse du couvent de Wadstena à celui qu'elle aimait. Elle date de 1498. A cette époque, la langue n'était pas encore formée. L'amour allait plus vite que les grammairiens. Cette lettre de sœur Ingride est un naïf mélange de tendresse profane et de piété mystique. C'est l'œuvre d'un jeune cœur qui aime, qui croit, et qui parle de son amour

[1] *Historiola linguæ dalekarliæ a Næsman*, in-4°, Upsal, 1733.

avec candeur et abandon. Hammarskœld place cette production d'une époque inculte bien au-dessus de l'épître tant vantée d'Héloïse, par Pope, et il a raison. Il y a entre les vers élégants du poëte anglais et ces pages si simples d'une pauvre religieuse, toute la différence qui existe entre le développement artificiel d'une pensée et la libre et franche expression de l'âme. Qu'on me permette de citer quelques passages de cette lettre. On y verra que le cœur est toujours le plus éloquent des poëtes.

« Tu m'as dit, ma très chère joie (*min allrakæraste gladie*), que je ne devais jamais douter de l'amour que j'ai trouvé en toi; et aussi long temps que j evivrai, je veux croire aux tendres paroles que tu m'as fait entendre le soir de sainte Barbe. Si tu savais, mon cher bien-aimé, combien de fois, depuis ce temps, j'ai pensé à toi et comme mon cœur brûle dans ma poitrine, tu ne t'étonnerais pas de me trouver pâle et défaite, quand tu viens me voir! Lorsque je me regarde dans le petit miroir que tu m'as donné, il me paraît que je ressemble à une statue inanimée plutôt qu'à une créature humaine. Tu t'es insinué si avant dans mon cœur, que je ne puis le dire à personne qu'à toi. Il m'est bien difficile d'arriver jusqu'au bout de mon *Ave Maria* ou de

réciter quelque *Pater noster*, sans penser à toi. Même pendant la messe, je pense à ta charmante figure et aux heures que nous avons passées ensemble. Je crois que je n'ai besoin de confesser cela à personne. Il faudra pourtant un jour que je souffre à cause de toi; mais je mets mon espérance dans notre sainte mère de Dieu, dans sainte Brigitte et dans les puissances du ciel.

« Tu sais que je ne suis pas entrée ici de mon plein gré. Mes parents peuvent retenir mon corps dans cette prison, mais mon cœur et mes pensées ne seront pas de si tôt enlevés au monde. Je suis une créature de chair et d'os, et la chair est fragile, comme dit saint Paul. De toutes les douleurs de ce monde, rien ne me semble plus triste que de ne pouvoir vivre et mourir avec toi. Tu te souviens peut-être du premier entretien que nous eûmes ici ensemble. Je te disais alors que ni joie, ni chagrin ne pouvaient me faire oublier la douleur de vivre loin de toi. Nous voilà maintenant séparés, et s'il plaît à Dieu de te rappeler de cette vie avant moi, je remplirai la promesse que je t'ai faite : je te garderai jusqu'à mon dernier jour une place dans mon cœur désolé. Mais si je meurs la première, oh ! prie Dieu pour ma pauvre âme; prie pour que nous nous retrouvions tous deux au ciel ! »

« Sous cette robe blanche dont on m'a revêtue, il y a un cœur noir de tristesse, plein de regrets, et qui restera ainsi jusqu'à ce qu'il repose dans le tombeau. Mais chaque fois que je pense à toi, ma chère joie, j'éprouve une douce consolation. Il me semble qu'au milieu de ma prison je me trouve dans tes bras. Te rappelles-tu le jour où nous étions dans la forêt et où tu chantais près de moi? J'y ai souvent songé avec des larmes et des soupirs. Te rappelles-tu ce que tu chantais :

L'oiseau gazouille joyeusement dans le bois et reste muet dans la cage.

« C'était là ce qui devait m'arriver. J'ai été l'oiseau joyeux de la forêt. A présent je suis le pauvre oiseau enfermé dans la cage. Quoique tout cela se soit passé dernièrement, il me semble qu'il y a longtemps, et je voudrais de grand cœur souffrir la mort la plus cruelle pour pouvoir goûter encore une fois le bonheur que j'éprouvais alors près de toi.

« Tu as toujours mis tant d'empressement à faire ce que je désirais ! Viens, mon bien-aimé, passer une heure au couvent. Je te rencontrerai dans le parloir extérieur. N'oublie pas de m'écrire quelques mots par Pierre Nilsson. Songe au jour où j'étais assise sur tes genoux tandis que tu chantais.

Tu me disais alors que ton cœur pourrait se briser et se partager en autant de morceaux qu'il y a de feuilles sur les arbres, avant que ton amour pour moi se refroidît. Hélas! chaque fois que je vais dans le jardin et que je regarde les arbres, je pense à tes chères paroles. Je ne peux plus écrire. Ma plume tremble dans ma main. Mon cœur tremble dans ma poitrine. Dieu veuille que tu m'aimes autant que je t'aime; car mon amour pour toi ne finira qu'avec ma vie[1]. »

On trouve encore quelques pages de prose d'un ton assez pur dans les légendes de saints. Quant à la poésie, elle resta en arrière. Mais il y avait alors la poésie traditionnelle, la poésie populaire, qui se perpétuait d'une génération à l'autre par le récit ou par le chant, qui, dans la cabane du paysan, dans les paisibles veillées du bourgeois des petites villes, ranimait encore le cœur du vieillard et faisait battre celui de la jeune fille. Cette poésie

[1] Le couvent de Wadstena fut très renommé en Suède. Il existait déjà au XIIe siècle; mais il était loin d'être alors aussi important qu'il le devint plus tard. Au XIVe siècle sainte Brigitte y fonda une communauté d'hommes et de femmes. En 1388 une partie de l'édifice fut consumée. La reine Marguerite le fit reconstruire. La lettre que nous avons rapportée est extraite d'un recueil de différentes pièces écrites dans ce couvent. Tous les bibliographes s'accordent à en reconnaître l'authenticité.

ressemble beaucoup à celle d'Ecosse, d'Allemagne, de Hollande et de Danemark. Le recueil suédois publié par M. Geiier renferme plusieurs pièces que l'on dirait calquées sur celles du *Borders Minstrelsy* de Walter Scott, des *Reliquies* de Percy, du *Wunderhorn* de Brentano, et des *Kæmpeviser* de Syr.

Les sources où l'on a puisé pour composer le recueil des *Kæmpeviser* sont cependant plus riches et plus abondantes, sans doute parce que les Danois étaient plus près des chroniques d'Allemagne et des chroniques d'Islande. La poésie populaire de Suède et celle de Danemark sont, du reste, tellement apparentées qu'il n'y a souvent entre les chants de l'une et de l'autre qu'une légère différence d'idiome et de forme. Les deux peuples provenaient de la même origine. Ils avaient les mêmes traditions, le même culte, la même langue. La nature n'avait mis entre eux qu'une barrière étroite et facile à franchir. Ils se voyaient d'une des rives du Sund à l'autre. Ils se rencontraient à chaque instant sur les flots de la mer Baltique; par leurs relations en temps de paix comme en temps de guerre, l'histoire de l'un devenait l'histoire de l'autre. Plus d'une fois les Suédois empruntèrent, pour composer leurs chants, un héros au Dane-

mark, et les Danois leur firent le même honneur.

Il y a pourtant dans le *Folkvisor*, comparé aux *Kœmpeviser*, une teinte moins sombre, quelque chose de plus tendre et de plus humain. Ce qui apparaît souvent dans cette poésie du peuple suédois, c'est le tableau de l'amour. C'est l'amour candide et fidèle dont rien n'altère l'espoir, dont rien n'ébranle la croyance, qui se console du passé en songeant à l'avenir, qui, penché sur le lit de mort, attend dans un autre monde le bonheur qu'il a vainement rêvé dans celui-ci.

Un voyageur part pour les pays étrangers et dit à celle qu'il aime : « Combien de temps m'attendras-tu? — Je t'attendrai quinze ans, » lui répond-elle. Il revient au bout de quinze ans et la trouve fidèle et tendre comme le jour où il l'a quittée.

Un jeune homme tombe malade. Sa fiancée va le voir et s'asseoit sur son lit. Il se fait apporter tout ce qu'il possède de plus précieux. Il lui donne ses anneaux, ses chaînes d'or. « Pourquoi me donnes-tu tout? lui dit-elle. N'as-tu pas des frères et des sœurs? — Mes frères et mes sœurs, répond le malade, trouveront un appui dans ce monde; mais toi, quand je serai mort, tu n'auras plus personne pour te consoler. » Quelques instants après,

on sonne la cloche funèbre pour lui, et le lendemain on la sonne pour elle.

Un chevalier, poursuivi par ses ennemis, s'est retiré avec celle qu'il aime dans une île déserte. Une troupe nombreuse d'hommes armés s'avance pour s'emparer de lui. Il est seul contre tous, et pourtant il ne cède pas. La jeune fille lui apporte elle-même sa longue épée, lui lace sa cuirasse sur les épaules. Il combat pour elle et à côté d'elle. Il s'élance au-devant de ses adversaires et les renverse autour de lui.

Quelquefois une idée de mœurs barbares se mêle à un sentiment évangélique. Tel est, par exemple, le chant de Karine :

« La petite Karine servait dans la demeure d'un jeune roi. Elle brillait comme une étoile entre toutes les jeunes filles.

Elle brillait comme une étoile entre les jeunes filles. Le roi l'appelle et lui dit :

Écoute, Karine, veux-tu être à moi? je te donnerai des chevaux pommelés et des selles d'or.

— Les chevaux pommelés et les selles d'or ne me conviennent pas. Donne-les à ta jeune reine, et laisse-moi mon honneur.

— Écoute, Karine, veux-tu être à moi? je te donnerai une couronne d'or rouge.

— Ta couronne d'or rouge ne me convient pas. Donne-la à ta jeune reine, et laisse-moi mon honneur.

— Écoute, Karine, veux-tu être à moi? je te donnerai la moitié de mon royaume.

— La moitié de ton royaume ne me convient pas. Donne-la à ta jeune reine, et laisse-moi mon honneur.

— Écoute, Karine, si tu ne veux pas être à moi, je te ferai mettre dans le tonneau rempli de pointes de fer.

— Si tu me fais mettre dans le tonneau rempli de pointes de fer, les anges de Dieu verront que je ne l'ai pas mérité.

Les valets du roi s'emparent de la petite Karine et la roulent dans le tonneau.

Alors deux blanches colombes descendent du ciel et prennent la petite Karine. On n'avait vu venir que deux colombes. En ce moment on en vit trois. »

Quelquefois aussi l'idée barbare l'emporte sur tout le reste. La scène la plus dramatique est racontée avec le plus grand sang-froid. Une jeune fille a été empoisonnée chez sa nourrice par l'ordre de sa belle-mère. Elle rentre chez elle avec les angoisses de la mort, et sa belle-mère lui dit :

« Ma douce fille, où as-tu été si longtemps? — J'ai été chez ma nourrice, ma chère belle-mère, voilà pourquoi j'ai si mal.

— Qu'as-tu mangé chez ta nourrice? — Deux petits poissons; voilà pourquoi j'ai si mal.

— Que souhaites-tu à ton père? — Je lui souhaite les joies du ciel.

— Que souhaites-tu à ta mère? — Le bonheur du paradis.

— Que souhaites-tu à tes frères? — Un navire flottant sur l'eau.

— Que souhaites-tu à ta sœur? — Des bijoux et des cassettes d'or.

— Que souhaites-tu à ta belle-mère? — Les ténèbres de l'enfer. »

A côté de ces vers, qui dépeignent si tranquillement le crime, on en trouve d'autres qui expriment d'une manière énergique la puissance du remords par un symbole.

Une jeune fille qui se promène au bord de la mer avec sa sœur, dont elle est jalouse, la précipite dans les flots. Un ménestrel, en passant sur le rivage, trouve le corps inanimé de la victime. Il lui coupe les cheveux et en fait des cordes pour sa harpe; puis il s'en va chanter dans la maison où elle demeurait, et la coupable, en entendant le

son de cette harpe merveilleuse, tombe morte.

Il y a aussi çà et là, dans ces chants de la Suède, quelques jolies fictions de sentiment cachées sous une allégorie. Telle est celle de ce chevalier qui promet à une jeune fille de lui faire voir les sept montagnes d'or. La jeune fille n'a jamais cru à toutes les merveilles qu'on lui raconte; mais son cœur est ému, son imagination est séduite. Elle entre dans le paradis de l'amour, et elle voit les sept montagnes d'or.

Telle est celle qui exprime la puissance du chant. Une pauvre petite bergère chante si bien, que le roi la fait venir auprès de lui. Il lui fait donner à la place de sa robe de laine des vêtements de martre et de zibeline, des bas de soie, des agrafes d'or; puis il la prie de chanter. Mais la bergère, étonnée de tout ce qu'elle voit, ne peut chanter, et demande à retourner auprès de ses chèvres. Le roi lui offre de riches habits, des anneaux d'or, un navire, et la bergère répond : Tous ces biens que vous m'offrez ne sont pas faits pour moi. Laissez-moi retourner auprès de mon troupeau. Il lui offre la moitié de son royaume, et elle refuse. Il lui offre son amour. Alors elle chante, et le roi et les hommes de sa cour se mettent à danser. Après cela la

bergère veut partir; mais le roi la nomme reine et lui donne sa couronne d'or.

La Suède a puisé, comme le Danemark, sa poésie populaire à plusieurs sources. Elle a gardé du paganisme la tradition du marteau de Thor, des perfidies de Loke, des Elfes qui dansent dans les forêts, des *Hægspelare*, des *Strœmkarle* qui soupirent dans les fontaines et chantent dans les cascades. Le christianisme lui a donné ses légendes de saints et ses miracles. L'Islande lui a appris ses histoires de guerre et de pirates, l'Allemagne ses contes de chevalerie. Elle a chanté elle-même les événements qui se passaient autour d'elle, les rois dont elle voulait célébrer la sagesse, les héros dont elle admirait le courage. Elle a chanté ses joies et ses douleurs. Tous ces chants improvisés ainsi dans un moment d'émotion, et répétés par la foule, présentent aux regards de celui qui veut les étudier sérieusement, tantôt un tableau de mœurs fidèle et intéressant, tantôt une scène fictive, riche de sentiment et de poésie, tantôt la peinture d'un caractère, le récit d'un fait qui peuvent servir à l'historien.

Voici un autre point assez curieux à observer. C'est dans ces recueils de chants populaires qu'il faut chercher les premières traces de composition

dramatique parmi les habitants du Nord. Les hommes qui vivent sous cette rude température des régions boréales ne connaissent guère cette vie extérieure, cette vie de *forum* des populations méridionales. Dans les campagnes, ils habitent une maison à l'écart et restent isolés l'un de l'autre. Dans les villes, ils subissent encore l'influence du climat, et l'éducation qu'on leur donne, les habitudes qu'ils prennent dès leur enfance, sont en quelque sorte indiquées par cette atmosphère variable et froide qui les menace dès qu'ils posent le pied dans la rue. Ainsi ils s'accoutument à une vie sédentaire. Ils aiment leur intérieur, leurs travaux patients pendant le jour et leur cercle de famille le soir. Que l'on se représente un pays comme la Suède, où toutes les habitations sont dispersées à travers champs, où l'on ne trouve que quelques petites villes à de longues distances l'une de l'autre, et quelques villages dans deux provinces; il est facile de concevoir que l'art dramatique, fût-ce même l'art le plus simple et le moins exigeant, ne peut guère se développer dans de telles contrées. Polichinelle aurait trop à faire de courir d'un chalet à l'autre pour montrer sa joyeuse humeur, et Colombine n'aurait jamais la force de traverser tant de sentiers rocailleux, de gravir tant de

montagnes, pour jouer ses naïves pastorales avec Arlequin.

Les paysans de chaque paroisse ne se réunissent qu'une fois par semaine pour aller à l'église. Le reste du temps, ils sont disséminés de part et d'autre, l'été dans les villes, l'hiver dans leur demeure. Ils sont là autour de leur foyer comme ces anciens Scandinaves dont parlent les sagas, les femmes filant la laine, les hommes buvant la bière, ou préparant leurs instruments d'agriculture.

Dans ces longues veillées qu'ils passent ainsi à la lueur d'une lampe pâle, au bruit du vent qui gronde, ils ont cherché à se créer une distraction, et ils l'ont trouvée dans leurs contes et leur poésie. Ils récitent ces contes en changeant de ton selon la nature des événements ou le caractère des personnages. C'est une espèce d'exercice déclamatoire, et la frayeur qu'ils excitent, le cri de surprise qui s'échappe de côté et d'autre au moment de la catastrophe, remplacent pour eux les bravos du parterre et l'éloge du journaliste. Beaucoup d'entre eux s'appliquent à étonner les auditeurs par l'habileté de leur récit, et l'on cite dans la paroisse un bon conteur comme on cite parmi nous un jeune premier ou un père noble. Leurs chants traditionnels n'ont pas moins d'importance. Les uns

sont purement lyriques; on les chante sur une mélodie simple, dont chacun répète le refrain; d'autres sont dialogués, et par le fait qu'ils racontent, par la forme que le poëte leur a donnée, ils ressemblent à des scènes de tragédie. Le plus souvent, cependant, ces chants ont le caractère épique. Ce sont des pages détachées d'une longue histoire, des fragments de la vie morale, de la vie belliqueuse de tout un peuple. Il ne manque qu'un Homère pour en faire une Iliade.

Dans leur poésie populaire, les Suédois ont de plus que les Danois un chant particulier, connu sous le nom de *lek*. C'est celui-là surtout qui présente des intentions de jeu scénique. Le lek n'est parfois qu'un morceau fort court, destiné seulement à rassembler plusieurs personnages et à peindre diverses situations. C'est une espèce de *libretto* complété par la danse, par la pantomime, par la musique. Une société suédoise le prend et se distribue les rôles. Chacun est acteur dans cette comédie de famille, car ceux qui n'ont point de part au dialogue s'associent au chœur qui répète le refrain du lek ou aux danses qui l'accompagnent. Quelques-unes de ces petites pièces sont d'une nature burlesque. Les jeunes gens les jouent en faisant diverses contorsions. D'autres ont un

caractère licencieux. Dans les contrées du Midi, elles ne pourraient être représentées sans danger. Dans le Nord, si une famille de paysans s'avise de les jouer, elles ne servent souvent qu'à prouver la pureté de ses mœurs. Enfin, il en est qui sont d'une nature tendre et gracieuse et d'une simplicité antique : tel est, par exemple, ce charmant lek de Vendela, où toutes les puissances de l'âme se montrent absorbées dans le sentiment de l'amour.

Une jeune fille est assise sur une chaise, la tête couverte d'un voile, les deux mains l'une près de l'autre, balançant le corps, comme si elle ramait. Plusieurs personnes passent en chantant, en dansant autour d'elle, et lui disent :

« Pourquoi es-tu assise là? Pourquoi rames-tu? Pourquoi rames-tu, belle Vendela?

LA JEUNE FILLE.

Il faut que je rame, il faut que je rame; l'été vient, le gazon croît.

LES DANSEURS.

Je l'ai appris aujourd'hui, je l'ai appris hier : ton père est mort; il est dans le cercueil, belle Vendela.

LA JEUNE FILLE.

Grand bien lui fasse! grand bien lui fasse! Mon fiancé vit encore. »

Les danseurs lui apprennent ensuite la mort de sa mère, de ses frères, de ses sœurs. La jeune fille, qui n'a qu'une seule pensée dans l'âme, se console de tout en disant : « Mon fiancé vit encore. » Les danseurs continuent leur chant et s'écrient :

« Je l'ai appris aujourd'hui, je l'ai appris hier : ton fiancé est mort; il est dans le tombeau, belle Vendela. »

A ces mots la jeune fille tombe sur sa chaise, évanouie.

Les danseurs lui disent :

« Lève-toi, lève-toi, belle Vendela; ton père vit encore. »

La jeune fille, plongée dans la douleur, répond : « Grand bien lui fasse! grand bien lui fasse! Mais mon fiancé est mort. »

Les danseurs font ensuite revivre sa mère, ses frères, ses sœurs, et elle parle toujours de son fiancé.

Enfin les danseurs s'écrient : « Lève-toi, lève-toi, belle Vendela, ton fiancé vit encore. »

La jeune fille se lève toute joyeuse, et chasse ceux qui l'ont affligée[1].

Ces chants populaires de la Suède ont été, comme ceux du Danemark, composés à différentes époques. Les uns remontent, par la tradition, jusqu'aux plus anciens souvenirs scandinaves; d'autres datent du temps de la réformation, du règne de Gustave Wasa. Ils sont écrits dans un style simple, uniforme, et coupés ordinairement par strophes de quatre vers. Deux de ces vers forment un refrain qui n'a souvent aucun sens, et semble n'avoir été placé là que pour aider l'improvisation de celui qui les compose ou la mémoire de celui qui les récite. On ignore du reste complétement par qui ils ont été écrits et en quelle année.

Tous ces chants ont été longtemps oubliés, méconnus : le XVII^e siècle, préoccupé de ses études

[1] *Nordens œldsta Skadespel af J. Er. Rydquist.* Dans ce curieux traité sur les anciennes poésies dramatiques du Nord, M. Rydquist ne parle que de la Suède. Les mêmes chants mimiques existent en Finlande et en Islande. Ils existent encore dans plusieurs de nos provinces : en Bretagne notamment, et en Franche-Comté. M. Ch. Magnin, dans son savant ouvrage sur les *Origines du théâtre moderne*, a démontré que la Grèce et l'Italie avaient des chants du même genre.

classiques, ne songeait pas à les lire; le XVIII[e], tout dévoué à la versification académique, ne comprenait pas ce qu'il y avait de force et de saveur dans cette poésie du peuple. Le XIX[e], plus intelligent, l'a réhabilitée. En 1814, MM. Geiier et Afzelius, tous deux poëtes, publièrent, sous le titre de *Folkvisor*, un recueil de ces chants, qui obtint dans toute la Suède un grand succès[1]. M. Arwidsson vient d'en publier un tout nouveau et plus étendu[2].

[1] *Svenska Folkvisor*, 3 vol. in-8, avec musique. L'ouvrage est aujourd'hui complétement épuisé.

[2] *Svenska Fornsanger*, 3 vol. in-8. Les deux premiers seulement ont paru.

---

## II.

# XVIe ET XVIIe SIÈCLES.

Voici l'une des époques les plus belles non-seulement des annales suédoises, mais des annales européennes, dans les temps modernes. Peu d'histoires présentent, dans un espace de temps déterminé, une série de faits aussi brillants, une succession de rois aussi remarquables que celle-ci. C'est Gustave Vasa, Gustave-Adolphe, Charles X, Charles XI, Charles XII et la reine Christine, qui apparaît au milieu de ces hommes de guerre comme une image de la science au milieu d'un trophée d'armes.

Pour pouvoir suivre le développement des études littéraires en Suède, il est nécessaire de reprendre l'un après l'autre, chacun de ces règnes illustres ; car, comme l'a dit Geiier, l'histoire du peuple de Suède, c'est l'histoire de ses rois. Cette nation pauvre, peu nombreuse, rejetée aux extrémités de l Europe, ne pouvait aspirer à jouer un grand rôle,

et quand les autres nations l'ont vue se lever avec audace et énergie, c'est parce qu'elle avait été réveillée dans sa vie insoucieuse par la voix puissante de son roi, et quand elle a porté son épée de fer dans la balance de l'Europe, c'est parce qu'elle était guidée par un roi. Lorsque ses rois ont été grands, la nation a été grande; lorsqu'ils ont manqué de force, elle en a manqué elle-même, et quand elle n'a pas eu de roi, elle est tombée dans l'anarchie. Elle semble, du reste, avoir compris l'influence que la royauté exerçait sur elle, par l'ardeur qu'elle mettait à défendre le privilége d'élire ses souverains et par la facilité avec laquelle elle les a déposés, quand ils lui paraissaient manquer à leur mission. Depuis le XIII[e] siècle jusqu'au XIX[e], il y a eu dans ce pays seize souverains chassés, emprisonnés ou déposés, c'est-à-dire à peu près trois par siècle.

Au commencement du XVI[e] siècle, la Suède se trouvait précisément dans un de ces temps d'anarchie produits par un interrègne. Deux factions ardentes se disputaient le pouvoir. L'une, conduite par Trolle, l'ambitieux archevêque d'Upsal, voulait maintenir le traité d'union de Calmar et le gouvernement des rois de Danemark; l'autre, entraînée par un noble sentiment de nationalité et dirigée

par l'administrateur Sten-Sture II, défendait énergiquement l'indépendance du pays. Sten-Sture fut tué, en 1518, à la bataille de Bogesund. Chrétien II revint en Suède, mit le siége devant Stockholm et y entra avec le glaive de la vengeance. Tout le pays fut rançonné, comme un pays de conquête, l'échafaud fut dressé sur toutes les places et il y eut une Saint-Barthélemy de nobles. Tandis que le roi et l'archevêque poursuivaient ainsi leurs persécutions, l'un au nom de sa royauté offensée, l'autre au nom de la religion, tandis que la Suède gémissait sous cette verge de fer que des soldats étrangers et des prêtres faisaient peser sur elle, un homme apparut pour la sauver. C'était Gustave Vasa, descendant d'une des anciennes familles du pays, le fils d'Éric, le sénateur. Jeune, il s'était distingué sous l'administration orageuse de Sture par son courage autant que par son intelligence; il était un des six otages que le roi de Danemark exigea pour sa sûreté, lorsqu'en 1518 il voulut avoir une entrevue avec Sture. On s'attendait à les voir revenir immédiatement après cette conférence. Mais Chrétien II, qui se souciait peu de montrer de la délicatesse dans ses relations politiques, fit lever l'ancre, emmena les otages en Danemark et les jeta en prison. Gustave Vasa par-

vint à s'échapper et résolut de défendre l'indépendance de sa nation; mais ne pouvant le faire sans secours, il alla réclamer celui de la ville de Lubeck que d'anciens traités de commerce liaient à la Suède. Les magistrats de Lubeck ne démentirent point leur caractère de marchands. Ils voyaient devant eux un jeune homme hardi, appartenant à une famille distinguée, soutenu par un parti nombreux et capable d'entreprendre de grandes choses. Ils prirent une hypothèque sur son avenir. Ils lui escomptèrent ses succès et lui prêtèrent à usure leur sympathie.

De Lubeck, Gustave se retira dans la Dalécarlie, au milieu d'une population de montagnards dont il connaissait l'esprit national et le courage. C'était de là qu'un siècle auparavant, un simple mineur, nommé Engelbrecht, était parti à la tête d'une troupe de paysans pour secouer le joug du roi de Danemark. Poursuivi par les émissaires de Chrétien II, obligé de fuir devant un pouvoir contre lequel il n'était pas en état de lutter, Gustave prit un habit de mineur, et ne dut peut-être son salut qu'à son déguisement. Un jour un de ces hommes honnêtes parmi lesquels il était venu chercher un refuge, se laissa tenter par la magnifique récompense promise à celui qui le livrerait. Mais

tandis qu'il allait le vendre, une femme le sauva. Les satellites de Chrétien II, attirés par lui, ne trouvèrent dans sa demeure qu'une chambre vide et un montagnard au cœur ferme qui répondit à leurs menaces par son dédain.

Quelque temps après, Gustave Vasa apparut à Mora dans une assemblée de Dalécarliens. Debout à la porte de l'église, revêtu de ses habits de gentilhomme, il appela les montagnards autour de lui et les harangua. Il leur peignit, avec le sentiment de douleur qu'il portait au fond de l'âme, les calamités de sa patrie, les massacres de Stockholm, la tyrannie d'un roi étranger menaçant d'envahir toute la contrée; et les hommes qui l'écoutaient, séduits par son air martial, par son nom, par son éloquence, prirent les armes. Ce n'était d'abord qu'une troupe de paysans mal équipés et mal disciplinés. Le génie de leur chef surmonta tous les obstacles, et la première victoire augmenta le nombre de ses partisans. La guerre avait éclaté en 1520. En 1521, la diète de Wadstena prononça la déchéance de Chrétien II et choisit Gustave pour administrateur du royaume. Deux ans après, la diète de Strengnœs le nomma roi.

La royauté qu'il avait conquise par sa fermeté, il sut la maintenir par sa sagesse. Il apaisa les

troubles, réprima les abus, enrichit l'État. Il fut le législateur de son peuple, comme il en avait été le héros, et fit bénir sa prudence après avoir fait admirer son courage. Pour conquérir l'ascendant qu'il aspirait à exercer sur sa nation, il usa de patience et de modération, et il employa le même moyen pour introduire en Suède le dogme de Luther, auquel il était secrètement attaché depuis longtemps. S'il eût voulu soutenir ce dogme par des mesures violentes, peut-être eût-il échoué; car il avait encore contre lui un clergé riche et puissant. Mais il attendit; il laissa les principes du luthéranisme s'insinuer peu à peu parmi le peuple. Puis, quand il crut le moment venu, il se proclama protestant, et la réformation fut établie en Suède sans secousse et sans troubles

Elle n'exerça pas, à beaucoup près, dans ce pays, la même influence intellectuelle qu'en Allemagne; car elle n'agissait pas sur des masses aussi nombreuses et des esprits aussi éclairés. Mais elle amena, comme partout, une réforme dans les écoles; elle appela le peuple à s'instruire, et la traduction de la Bible, la traduction des psaumes, devinrent la lecture habituelle des familles.

Deux hommes entre autres, deux frères, prirent une grande part à cette révolution religieuse

qui s'opérait dans leur pays. C'étaient Olaüs et Laurentius Pétri. Tous deux avaient étudié en Allemagne; ils avaient pris la réforme à sa source, et ils avaient reçu, dans la même année, leur diplôme de magister à Wittemberg. Ils revinrent en Suède, comme de nouveaux convertis, avec tout le zèle de la jeunesse, toute la ferveur de l'apostolat, et commencèrent peu après à exprimer leurs principes. Le clergé les anathématisa dès leur apparition; mais ils étaient secrètement appuyés par le roi, et il continuèrent leur mission. Laurent traduisit la Bible. Olaüs écrivit la première pièce de théâtre qui ait paru en Suède; elle a pour titre, *la Comédie de Tobie*. Ce n'est pas autre chose que le récit de la Bible froidement amplifié, mis en scène et en dialogue. Les deux frères écrivirent aussi divers traités de polémique religieuse, des sermons et une chronique suédoise, que le roi ne trouva pas assez louangeuse, ou, si l'on veut, assez partiale, pour la faire imprimer[1]. Tous deux ont eu, du reste, un sort bien différent. Laurent devint archevêque d'Upsal; Olaüs, accusé d'avoir

[1] L'une et l'autre de ces chroniques ont été pour la première fois publiées dans les *Scriptores rerum Svecicarum*.

pris part à un complot contre le gouvernement, mourut en prison.

Le résultat positif de cette époque, c'est que la langue suédoise, adoptée par les théologiens du protestantisme, fut plus cultivée qu'elle ne l'avait été auparavant. Gustave I[er] contribua lui-même beaucoup à la mettre en vogue. Il la parlait avec grâce et l'écrivait avec une grande pureté. Mais à part la traduction de la Bible et de quelques psaumes, ce temps de régénération sociale et religieuse ne produisit pas un ouvrage qui mérite d'étre cité La réformation occupait la pensée des savants et la pensée du peuple. Tandis que les docteurs et les magistrats écrivaient des traités de controverse, le peuple avait les regards tournés du côté de Worms et de Smalkalde. Il voyait poindre devant lui le grand drame du protestantisme. C'était là sa poésie, et il tenait entre les mains le plus beau de tous les livres : la Bible.

Lorsque Éric XIV monta sur le trône, la Suède était heureuse et tranquille. Gustave I[er] était descendu dans la tombe, laissant son œuvre de soldat et de législateur accompli. Tout souriait au jeune prince qui montait sur un trône affermi par une main habile, illustré par un nom chéri, et les hommes qui prenaient intérêt au développement

de l'intelligence dans leur pays, devaient saluer avec joie un souverain qui aimait les arts et les lettres. Mais ce règne, commencé sous de si beaux auspices, se termina par de tristes catastrophes. C'est l'un des règnes les plus douloureux et les plus dramatiques qui existent. Une méfiance extrême troubla l'esprit d'Éric; un crime lui enleva la raison. Il avait fait emprisonner son frère Jean qui ne lui pardonna jamais. Il fit plus tard emprisonner les descendants des Sture, qu'il croyait coupables de trahison. Un jour, dans un de ces accès de terreur panique qui le conduisaient ordinairement à un acte de cruauté, il se précipite dans le cachot où était enfermé Niel Sture, et lui plonge un poignard dans le sein. Le malheureux jeune homme, fidèle jusqu'au dernier moment, tire le poignard de la plaie, l'essuie, le baise, et le présente au roi qui, dans l'état d'égarement où il était, ne fut point touché de tant de douceur et de tant d'héroïsme, et fit achever sa victime. Quand il eut trempé ses mains dans le sang, le délire s'empara de lui; il courut trois jours à travers champs en proie au remords et au désespoir. Ses partisans les plus dévoués essayèrent en vain de le consoler. Il ne reprit un peu de calme qu'en écoutant la voix de celle qu'il aimait. C'était une

jeune fille du peuple, la fille d'un sous-officier. Éric la rencontra un jour qu'elle allait vendre au château une corbeille de fruits, et en devint amoureux. Après l'avoir d'abord prise pour maîtresse, il voulut l'épouser. Il avait fait négocier son mariage avec une princesse de Hesse, avec une princesse de Lorraine, et même avec Elisabeth d'Angleterre; il renonça à tous ses projets et fit couronner Catherine, la fille d'un de ses gardes, comme reine de Suède, et nommer le fils qu'il avait eu d'elle, héritier du trône. C'est pour elle qu'il a écrit ces vers dont l'idée a souvent servi de thème aux poëtes élégiaques, mais qui devaient avoir alors pour la Suède tout le charme de la nouveauté :

« Heureux celui qui, loin des rocs élevés, poursuit paisiblement son modeste sentier. Ceux qui veulent s'en aller çà et là s'écartent souvent de la vraie route. Chacun doit suivre le sentiment qui le guide, et moi je suis la jeune fille que j'aime.

« Souvent on voit le château superbe atteint par la foudre. L'ambitieux qui veut monter trop haut retombe en arrière et déplore son imprudence. Chacun doit suivre le sentiment qui le guide, et moi je suis la jeune fille que j'aime.

« Dans la grande mer sont les grandes vagues. C'est là que la tempête éclate. C'est là qu'on trouve

les écueils. Le sage reste près de l'humble source d'eau qui coule dans la vallée. Chacun doit suivre le sentiment qui le guide, et moi je suis la jeune fille que j'aime.

« Ma Philis n'a point d'or, point de bijoux précieux. Mais elle a ce que je désire. La tendresse dont elle m'entoure m'est plus chère que tous les trésors. Chacun doit suivre le sentiment qui le guide, et moi je suis celle que j'aime.

« Sur elle nulle parure d'or ne brille. Mais ses beaux yeux brillent dans tout leur éclat. Elle est telle que je la désire, quoique les autres la trouvent trop simple. Chacun suit le sentiment qui le guide, et moi je suis celle que j'aime.

« Que celui qui veut s'élancer dans les airs prenne son essor. Pour moi, mes ailes ne peuvent me porter si haut. Je reste ici. Mon amour me retient près de Philis. Chacun doit suivre le sentiment qui le guide, et moi je suis celle que j'aime.

« Adieu ! adieu, lis de mon cœur; adieu mille fois. Que la volonté du ciel soit faite. Mais je serai ce que j'ai promis d'être. Chacun doit suivre le sentiment qui le guide, et moi je suis celle que j'aime. »

Les dernières années de ce roi égaré par un accès de fièvre se passèrent dans les larmes et la mi-

sère. Ses deux frères, Charles et Jean, se révoltèrent contre lui et remportèrent la victoire. Il perdit en un jour sa couronne et sa liberté. Il fut jeté en prison et traité avec une impitoyable rigueur. C'est là que seul, livré au souvenir de ses fautes, et au sentiment de sa misère, il écrivit ces strophes douloureuses qui se chantent encore dans les églises de Suède avec les psaumes de la pénitence.

« O mon Dieu! à qui porterai-je mes plaintes? A qui dirai-je le remords qui pèse sur moi, pauvre pêcheur? Le mal que j'ai fait, peut-il, au nom de Jésus-Christ, m'être pardonné?

« J'ai été pris par la méchanceté du monde comme le voyageur que les vagues entourent dans une île. Je ne puis sortir de ma captivité, je ne puis redevenir libre avant que Dieu me fasse mourir.

« Trompé par le plaisir, j'ai échappé à la garde de Dieu comme un poisson échappe au filet. Maintenant, la douleur menace de m'accabler. La parole de Dieu seule peut me secourir. Quand me sera-t-il permis de la goûter?

« La nuit comme le jour, mon cœur m'accuse, et je succombe sous son jugement. Mon Dieu, sauve-moi des piéges de Satan; sauve-moi du désespoir.

« Je t'en prie, ô Christ, ne me laisse pas perdre

mon héritage. Donne-moi la force de combattre pour regagner mon royaume céleste.

« O Dieu! maintenant que le monde m'abandonne, je te confie mon âme et ma vie. Hélas! quand je jouissais de mon bonheur, je n'aurais pas cru qu'il serait aussi complétement anéanti. »

Éric avait été d'abord renfermé dans le château d'Abo, en Finlande. Ses frères craignirent que le czar ne tentât de le délivrer, et le ramenèrent en Suède. Le peuple, touché de ses souffrances, commençait à s'émouvoir en sa faveur; il se forma un parti pour lui rendre la liberté. A la tête des conjurés était Charles de Mornay, un de ces nobles gentilshommes de France qui, forcés de fuir leur pays pour échapper aux persécutions religieuses, s'en allaient mettre leur courage au service des rois étrangers. Il avait été attaché à Éric dans sa prospérité, il voulut lui porter secours dans le malheur. Mais la conspiration fut découverte, les conspirateurs furent jetés dans les fers et jugés sans miséricorde. Charles de Mornay, conduit à la forteresse de Calmar, paya de sa tête son dévouement et sa loyauté.

Ces manifestations de sympathie en faveur d'Eric servirent de prétexte à son frère Jean pour le traiter plus sévèrement encore. Il le fit transférer de

prison en prison, et enfin il donna l'ordre de l'empoisonner. On vint annoncer cet arrêt au malheureux roi, qui, sans se plaindre et sans s'effrayer, appela le prêtre, communia et mourut avec la résignation du chrétien [1].

Sa veuve se retira en Finlande, et vécut d'une vie solitaire et modeste. Son fils, qui avait été proclamé héritier du trône par les états, fut proscrit par Jean. Mais les amis d'Éric le sauvèrent et l'envoyèrent dans un collége de jésuites. Il reçut une excellente éducation et voyagea dans plusieurs pays. Mais, seul et abandonné à lui-même, il se trouva parfois dans une telle misère qu'il en était réduit à servir comme domestique. Il vint un jour voir, en Finlande, celle qui avait été reine de Suède, et qui vivait alors dans une retraite obscure. La mère et le fils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre en prononçant le nom d'Eric, et en pleurant; puis ils se séparèrent, car il ne leur était pas permis de demeurer ensemble. Elle resta comme par le passé dans l'asile qu'elle s'était choisi, et lui se retira en Russie, auprès du czar, qui le prit en affection et voulut le faire monter sur le trône de Suède. Mais le fils d'Eric résista à toutes les solli-

[1] Il fut empoisonné dans une soupe aux pois le 26 février 1577.

citations qui lui furent faites pour qu'il tentât de devenir roi, déclarant qu'il ne pourrait jamais se résoudre à porter la guerre dans son pays. Il mourut à Cassin en 1607[1].

Jean, qui avait commencé son règne par un crime, le soutint par la violence. Il voulait rétablir dans ses Etats le catholicisme. Il fit publier une liturgie que les prêtres refusèrent d'accepter. Les uns furent mis en prison; d'autres s'enfuirent et cherchèrent un refuge dans le duché de son frère Charles. En même temps qu'il entrait ainsi en guerre ouverte avec le clergé, il voulut maîtriser aussi l'esprit des savants. Il abolit l'université d'Upsal, et la remplaça par un collége de jésuites qui fut établi à Stockholm. Sous son règne, on vit se renouveler les discussions théologiques du temps de Gustave Vasa, et il n'y eut pas d'autre littérature que la littérature des livres de prières, des traités de dogmes et des œuvres ascétiques.

Son fils Sigismond, catholique comme lui, perdit la couronne de Suède pour conserver celle de Pologne. Il fut remplacé par son oncle, Charles IX, qui était un homme d'une trempe ferme et un zélé protestant. Il fut plus occupé du bien-

[1] Ol. Celsius, *Konung Erik den Fiortondes historia*, page 304.

être matériel de la nation que du développement de la science. Cependant il rétablit l'université d'Upsal, ou plutôt il la fonda; car, jusqu'à cette époque, elle n'avait eu qu'une existence très incertaine. A travers ses guerres avec la Russie, la Pologne, le Danemark, il trouva aussi le temps de cultiver les lettres. Il était poëte lui-même; il a écrit plusieurs pièces de vers remarquables par leur énergie. Il avait un goût prononcé pour le théâtre, et souvent les élèves des gymnases furent appelés à venir jouer devant lui des drames suédois. Ces drames étaient tout simplement des histoires de la Bible, accompagnés d'un prologue et d'un épilogue, traversés par quelques intermèdes grotesques et très religieusement dépourvus d'invention. Les poëtes avaient encore trop de respect pour l'Écriture, et trop peu de confiance en eux-mêmes, pour se permettre la moindre altération dans le thème sacré qu'ils se choisissaient. Ils suivaient pas à pas l'histoire de Moïse transformant seulement le récit en dialogue; et c'est ainsi que la Bible, mise entre leurs mains, devenait encore, ou une lecture édifiante, ou une prédication publique. L'un deux, Jacques Cronander, essaya de sortir de ce cercle uniforme dans lequel les hommes de son temps avaient enfermé le drame. Il com-

posa deux comédies qui ressemblent à deux moralités. C'était une tentative qui eût pu produire d'heureux résultats; mais l'auteur n'avait pas assez de force pour la soutenir. Ses pièces furent jouées quelquefois, et tombèrent dans un complet oubli. Un autre poëte, Jean Messénius, portait ses vues encore plus haut. De même que cet intrépide chansonnier qui voulait mettre toute l'histoire de France en vaudevilles, Jean Messénius avait entrepris d'écrire toute l'histoire de Suède en cinquante tragédies et comédies. Il en a écrit six qui ne font pas regretter les autres. Ce sont de plates et froides compositions, dénuées de tout esprit, de toute imagination, de toute vérité locale, et quelquefois entachées de telles grossièretés, qu'en les lisant on ne comprend pas comment elles ont pu être représentées à la cour et devant des femmes. Mais telle était alors l'ignorance des esprits, que ces prétendus drames passèrent pour des chefs-d'œuvre, et que le nom de Messénius devint un grand nom. Il expia, du reste, comme beaucoup d'autres poëtes, ses heures de gloire par des années de souffrance. Il avait été élevé en Pologne par les jésuites, et s'était tellement distingué par ses connaissances précoces, qu'il reçut, à l'âge de vingt-cinq ans, le diplôme de docteur à Ingolstad. Il

revint en Suède, après seize ans d'absence, et fut nommé professeur de jurisprudence à Upsal. Une querelle qui s'engagea entre lui et quelques fonctionnaires, le força de quitter cette ville. Il fut nommé assesseur au tribunal de Stockholm. Compromis quelques années après dans une conspiration contre le roi, il fut jeté en prison, et y passa le reste de sa vie. Il mourut en 1637, à l'âge de cinquante-huit ans.

Charles IX était mort laissant le souvenir d'un homme violent, mais zélé pour la prospérité de sa nation. Il dota la Suède de plusieurs institutions utiles; il rédigea un code de lois étendu et régulier et rétablit autour de lui l'ordre troublé par le règne orageux d'Éric XIV, de Jean III et de Sigismond; mais il fit plus encore pour son pays; il lui donna Gustave-Adolphe.

Jusqu'alors la Suède, tout en se signalant en plusieurs occasions par son courage, n'avait occupé qu'un rang secondaire; son influence s'étendait peu au dehors, et le rôle qu'elle remplissait à l'égard des autres puissances était en proportion avec ses forces naturelles. Le génie d'un homme l'éleva au-dessus d'elle-même. La guerre de trente ans, qui fut pour les autres peuples un événement désastreux, ne fut pour elle qu'une arène glorieuse.

Elle y était entrée en auxiliaire; elle y commanda en souveraine. Quand Gustave mourut à Lutzen, l'auréole qui l'entourait resta sur ses soldats, et l'impulsion qu'il avait donnée à son peuple ne se ralentit pas. Il continuait de combattre pour la cause qu'il était venu défendre, et tandis qu'il maintenait son honneur sur les champs de bataille, Oxenstiern lui maintenait son ascendant dans les rapports diplomatiques. On vit ainsi une armée de quelques milliers d'hommes faire reculer devant elle les nombreuses troupes de l'Autriche, s'emparer des villes d'Allemagne, et imposer son autorité à l'Europe entière.

Gustave-Adolphe était un de ces génies complets, qui ne s'arrêtent pas à une seule idée ni à une seule gloire. Son intelligence s'était développée en même temps que son courage. Il avait l'esprit de l'écrivain, la sagesse de l'homme d'État, et la bravoure du soldat. On conserve à Skokloster, dans la précieuse bibliothèque des comtes de Brahé, quelques pièces de vers touchantes et gracieuses qu'il adressa à cette belle Ebba Brahé, dont il fut longtemps épris. Il écrivit en allemand et en suédois, un psaume qui est, sans contredit, l'un des plus beaux qui aient été faits au temps de la réforme. Il écrivit aussi quelques vers didactiques,

entre autres les strophes suivantes, qui n'ont, il est vrai, pas grande valeur poétique; mais qui sont remarquables comme expression d'une pensée noble qu'il ne démentit jamais.

« Dans quelque situation que tu te trouves, quelle que soit la route que tu choisisses, si tu veux arriver heureusement à ton but, prends pour guide la vertu.

« Si tu la suis constamment, elle te conduira, malgré tout ce qu'en peut dire le monde, à l'honneur. Que peux-tu désirer de plus?

« Elle te servira de soutien, elle te protégera toute ta vie contre le monde et les jugements qu'il portera sur toi.

« Vivre comme on doit n'est pas un grand art. Rester fidèle à l'honneur ne serait pas difficile, si l'on ne craignait de perdre la faveur du monde.

« Mais toutes les calamités de la vie ne peuvent pas plus nuire à la vertu, que les nuages passagers ne nuisent à la clarté du soleil.

« Conserve donc une volonté ferme, reste fidèle à l'honneur, et ne te laisse pas effrayer par les cris et les menaces du monde.

« Au terme du voyage, la vertu t'attend. Pour prix de tes efforts, elle te donnera ses récompenses éternelles. »

Charles IX avait commencé à relever l'université d'Upsal de l'état d'anéantissement où l'avaient plongée et son peu de ressources pécuniaires et le zèle anti-universitaire de Jean III. Mais toute sa force, toute son illustration, et on pourrait dire toute sa vie, ne datent que de Gustave-Adolphe. Il l'adopta pour sa fille, comme les rois de France avaient adopté, au moyen-âge, l'université de Paris. Il lui donna tous ses livres et tout son patrimoine. Que n'eût-il pas fait encore pour elle et pour les études sérieuses, s'il eût vécu plus longtemps? La mort vint le surprendre au milieu de ses généreux desseins. Mais les germes bienfaisants qu'il avait semés sur sa route portèrent leurs fruits; le rameau de la victoire fleurit, disent les poëtes suédois, sur la rive qu'il arrosa de son sang, à Lutzen, et le rameau de la science fleurit dans l'université dont il s'était déclaré le protecteur.

La guerre de trente ans donna à la Suède une quantité de livres précieux, que les officiers de l'armée de Gustave prirent dans les cloîtres et les villes où ils passèrent. Elle lui donna tout ce mouvement d'idées qui résulte toujours du contact des différents peuples. Cependant on ne saurait nier qu'en améliorant ses moyens de développement,

elle n'altéra aussi son caractère de nationalité. Toute cette jeunesse ardente, qui était sortie de ses montagnes pour s'en aller à la croisade du protestantisme, se laissa bien vite séduire par les habitudes d'un peuple plus avancé en civilisation; et les généraux, les officiers, les soldats, après avoir passé de longues années en Allemagne, rapportèrent dans leur patrie les idées de l'Allemagne. La langue suédoise n'était pas encore assez forte pour résister à cette invasion. Elle adopta un grand nombre de mots allemands, qui, du domaine habituel de la vie, passèrent promptement dans les compositions littéraires et poétiques.

De cette époque datent aussi les relations de la France avec la Suède, relations toutes politiques d'abord, mais qui, plus tard, s'étendirent aux productions de l'esprit, et laissèrent dans cette société septentrionale une trace qui n'est pas encore effacée.

A la mort de Gustave-Adolphe, l'impulsion était donnée, et Christine la seconda au lieu de l'arrêter. Si la Suède est en droit d'adresser un reproche à une femme d'une nature aussi supérieure, c'est d'avoir oublié que son devoir était de rester, avant tout, Suédoise, et de maintenir, dans les lettres, un sentiment de nationalité, au lieu de se

laisser subjuguer par l'influence étrangère. Certes, jamais règne ne semblait devoir être plus favorable au développement intellectuel de la nation. Jamais aucun souverain n'avait montré tant d'ardeur pour l'étude, tant de respect pour la science. Le palais de Stockholm devint une académie où toutes les illustrations de l'époque furent appelées à prendre place. Du haut de son trône, Christine épiait les célébrités naissantes et tâchait de rassembler dans sa main, comme un tisserand, les fils de la science qui se tramait de tout côté. Ici ses émissaires lui achetaient des manuscrits; ailleurs ils recueillaient des médailles. Tantôt ils devaient lui gagner, par des présents, l'affection d'un savant, et tantôt récompenser la dédicace d'un livre. Elle appelait autour d'elle les philosophes et les antiquaires; elle envoyait des chaînes d'or aux astronomes et aux romanciers; elle alliait dans un même sentiment d'admiration Descartes et Balzac[1], Vossius et Chapelain, Pascal et Scarron. Ménage lui écrivait les nouvelles de Paris;

[1] Balzac reçut d'elle une chaîne d'or, et lui écrivit en la remerciant: « Sachez, madame, que vous n'êtes pas moins intelligente que vous êtes libérale. Je ne puis que tirer encore plus de gloire de votre jugement que de votre don. Puisque j'ai été loué de la bouche de Christine, je n'envie ni à Claudius ses esclaves, ni à Pétrarque son monument. »

Benserade lui adressait de jolies épîtres artistement travaillées. Naudé fut son bibliothécaire; Saumaise resta un an auprès d'elle. Huet vint la voir. En même temps qu'elle étudiait les historiens de l'antiquité, elle assistait aux cours d'anatomie de Rudbeck, elle écrivait au prince de Condé pour le féliciter sur ses victoires, à un littérateur italien assez obscur, pour le remercier d'avoir parlé d'elle dans l'Académie de Padoue, et à Scudéri, pour qu'il lui dédiât son poëme d'*Alaric*.

Quand elle eut abdiqué le trône, elle augmenta le nombre de ses correspondants littéraires et ne diminua pas le nombre de ses présents. Ses habitudes de générosité envers les écrivains qui lui faisaient hommage de leurs œuvres lui causèrent plus d'une fois de pénibles embarras pécuniaires.

Cet amour, parfois mal éclairé, mais constant et sincère, pour tout ce qui avait une apparence d'esprit ou de savoir, cet empressement à reconnaître le mérite étranger devait nécessairement influer sur l'esprit des Suédois et éveiller leur émulation. L'Université de Suède, celle de Finlande, et les autres établissements d'instruction des diverses provinces prirent alors un développement plus hardi. Christine elle-même le seconda par plusieurs dotations utiles. Elle fonda de nouvelles

chaires à Abo et à Upsal; elle agrandit les bibliothèques; elle institua de nouvelles écoles. Mais, au fond, il est permis de croire qu'elle appréciait peu le génie de la Suède, les beautés de sa langue et la poésie de son ancienne histoire. Elle eut toujours les regards tournés au dehors. Elle s'informa des savants étrangers, des livres étrangers, et perdit facilement de vue la littérature de son pays qui, il est vrai, ne faisait alors que de naître, mais qui aurait pu prendre un rapide essor si elle avait été soutenue. Le latin et le français étaient ses langues favorites. Elle adôpta le goût, l'esprit, les mœurs de la France. La cour suivit son exemple, et le reste de la nation tâcha de faire comme la cour.

A cette femme si enthousiaste d'art et d'étude, à cette Minerve du Nord, comme l'appelait Ménage dans sa galante églogue, succédèrent trois hommes qui ne furent occupés que de combats. C'était Charles X qui, au milieu de l'hiver de 1658, traversa les Belt sur la glace pour aller assiéger Copenhague; c'était Charles XI, dont le règne, remarquable d'ailleurs par plusieurs institutions utiles, fut traversé par différentes guerres[1]; c'était

[1] Ce fut lui qui fonda la banque de Stockholm; et qui, au lieu de

Charles XII, dont nous connaissons tous la gloire et les revers. L'attention du peuple se tourna du côté des événements politiques, et les bulletins des généraux firent oublier les vers des poëtes. Le règne de Charles XII mit le comble à cette indifférence littéraire par la misère profonde dans laquelle il plongea la nation suédoise. Après la bataille de Pultava, après le siége de Stralsund, la Suède se trouva réduite à la dernière extrémité. Epuisée d'hommes et d'argent, attaquée de tout côté par des ennemis puissants, si elle ne tendit pas, comme une esclave, les mains aux chaînes que ses voisins essayaient de jeter sur elle, si elle recouvra assez d'énergie pour lutter contre l'invasion étrangère, c'est qu'elle voyait luire encore devant elle l'épée glorieuse qui l'avait conduite à la bataille de Narva, c'est qu'elle croyait encore à l'étoile de son héros. Elle cachait ses plaies saignantes sous les étendards qu'il avait conquis autrefois; elle se rangeait autour de lui comme, dans un jour d'orage, les moissonneurs se rangent autour d'un chêne déjà frappé par la foudre, mais

tenir, comme par le passé, toute l'armée à la solde de l'État, distribua à un certain nombre d'officiers et de soldats des portions de terre à cultiver.

majestueux et imposant. Il mourut en Norvége et elle demanda la paix. Elle resta longtemps courbée sous le poids de sa misère, mais elle respecta toujours le prestige qui l'avait éblouie. Elle déplora ses jours de deuil et ses jours de disette. Elle adora Charles XII. Aujourd'hui encore, si l'on prononce ce nom révéré devant un paysan des montagnes, il ôte son chapeau et s'incline.

Les règnes d'Ulrique-Eléonore, de Frédéric I[er] et d'Adolphe-Frédéric ressemblaient à un sommeil de convalescent après la fièvre des années précédentes. Le peuple essayait de cicatriser, l'une après l'autre, ses blessures. Mais les lettres et les sciences, paralysées par les calamités publiques, n'avaient pas encore repris leur ancienne activité.

Dans cet espace de temps que nous venons de parcourir, espace de deux siècles, illustré par tant d'actions héroïques et tant de magnifiques victoires, à peine trouve-t-on quelque œuvre littéraire digne de fixer l'attention et d'être étudiée. La Suède guerrière s'était élevée au niveau des grandes puissances; la Suède poétique était restée en arrière. Elle avait conservé l'épée de fer des anciens Scandinaves pour s'élancer sur les champs de bataille. Elle n'avait plus la harpe des scaldes pour chanter ses victoires.

La poésie dramatique avait abandonné les histoires de la Bible et les traditions de Messénius pour tomber dans une espèce de divertissement, où la tâche du poëte était très humblement subordonnée à celle du chorégraphe et du musicien. Encore ne jouait-on ces divertissements qu'à la cour. Le peuple continuait à se réjouir avec ses danses et ses *lek* anciens.

La poésie morale et didactique, enfantée par l'esprit sentencieux du XVI[e] siècle, laissait échapper de temps à autre, de sa corbeille puritaine, quelques fleurs factices, également dépourvues de parfum et de couleur.

La poésie lyrique essayait de chanter et ne faisait entendre que des sons confus et des accords inachevés. Trois hommes se distinguèrent alors : Rosenhane, Spegel et Stiernhielm. Rosenhane composa un recueil de sonnets : quelques-uns sont remarquables par la simplicité du style et la fraîcheur du sentiment. L'imitation de Ronsard y domine pourtant, et comme cela arrive presque toujours dans les œuvres d'imitation, le disciple a outrepassé les défauts du maître.

Spegel imita, en vers corrects et quelquefois élégants, la *Semaine* de Du Bartas, déjà imitée en danois par Arreboe.

Stiernhielm écrivit plusieurs de ces ballets qui amusaient la cour et qui furent surtout très en vogue du temps de Christine. Il écrivit aussi, comme tous les poëtes de son siècle, quelques pièces de circonstance et des épigrammes. Son œuvre principale est un poëme didactique intitulé *Hercule*. C'est le récit de l'apparition symbolique dont parle Xénophon, de l'heure de lutte morale où Hercule vit surgir devant lui la déesse de la volupté et la déesse de la sagesse, qui, toutes deux, cherchaient à l'entraîner, l'une par ses riantes images, l'autre par ses graves promesses. Dans les moyens de séduction que la déesse de la volupté emploie pour attirer à elle le cœur flottant d'Hercule, le poëte cite les livres qui doivent guider tout homme ami des plaisirs : ce sont les œuvres d'Ovide, de Rabelais, les *Cento novelle*, le roman d'Amadis, du chevalier Finck [1], de la belle Maguelonne, de l'empereur Octavien, le berger Amandus [2], la Diane de Montemayor, Fiammetta,

[1] Roman allemand écrit au temps de la guerre de trente ans. Il a pour titre : *Histoire de l'admirable et très expérimenté chevalier et seigneur Polycarpe de Kirlarissa, surnommé Finck*, où l'on voit comment, deux siècles et demi avant que d'être né, il avait déjà parcouru une quantité de pays et vu de merveilleuses choses, comment il fut trouvé mort par sa mère et réenfanté de nouveau.

[2] *Jungsterbaut Schœferey oder Keusche Liebesbeschreibung von*

Eulenspiegel[1], la Macaronicca de Coccai[2], la Lucerna[3], et, pour couroner le tout, la *Rhetorica delle p.....*[4]. On voit par cette liste de livres que les Suédois avaient déjà porté leurs investigations littéraires hors de leur pays, et, puisqu'ils connaissaient le côté frivole ou mauvais de la littérature étrangère, on peut supposer qu'ils en connaissaient aussi le côté sérieux.

Donc, la déesse de la volupté présente à l'imagination d'Hercule tout son dangereux catalogue. Le demi-dieu l'écoute patiemment, puis il écoute la déesse de la vertu, et ne se décide pas. Il y a dans ce dénoûment, blâmé par plusieurs sages lecteurs, une idée assez philosophique. Le poëte n'a pas voulu nous donner une leçon de morale, en nous

*der verliebten Nimfen Aniœna und den liebwürdigen schæfer Amandus durch A. S. D. D.* Leipzig, 1632, in-8.

[1] Écrit d'abord en plat allemand en prose et en vers; traduit en haut allemand par Th. Murner.

[2] Poëme italien écrit par un moine; traduit en français sous le titre de : *Histoire macaronique de Merlin de Coccaie*, prototype de Rabelais, où il est traité des ruses de Cingar, des tours de Leonhard, des forts de Francasse, enchantements de Gelford et Pentagrues, et des rencontres heureuses de Balde; puis l'horrible bataille entre les mouches et les fourmis. Paris, 1606.

[3] *La Lucerna di Eurato Misoscolo academico philarmonico.* Paris, in-12. Sans date.

[4] Imprimé à Cambray, 1644, in-8.

montrant Hercule persuadé par le langage austère de la vertu. Il n'a pas voulu nous montrer comme un fait accidentel, un plaidoyer qui ne se termine pas si vite. Son Hercule est le symbole de l'homme, et cette lutte intérieure qu'il subit est pour beaucoup d'hommes la lutte de toute la vie.

La versification de Stiernhielm est un peu maniérée, mais ferme et correcte. Il avait de l'énergie dans la pensée, mais peu de profondeur et d'imagination. A le prendre au milieu des écrivains suédois de son temps, il apparaît comme un homme remarquable, digne de la réputation qu'il a eue et des éloges qu'on lui a donnés; mais il vivait au XVII[e] siècle, et il était le contemporain de Shakspeare, de Calderon, de Molière !

Après les sonnets de Rosenhane, les œuvres de Spegel et celles de Stiernhielm, si l'on essaie de glaner encore quelques vers dans le champ littéraire de la Suède, on ne trouve plus que de mauvaises pièces de circonstance ou de plates épigrammes. « Le public, dit Hammarskœld, se mit à regarder la poésie comme une espèce de jonglerie destinée à embellir le programme d'une fête, et le poëte était une espèce de paillasse qui devait se tenir toujours prêt à égayer les respectables auditeurs. Spegel et quelques autres s'élevèrent au-dessus de cette tri-

viale bouffonnerie. On estimait leurs ouvrages et le sentiment qui les avait inspirés; mais on ne les rangeait pas dans ce domaine général de pièces de circonstance décorées pompeusement du titre de poésie. Ceux qu'on appelait poëtes travaillaient avec un zèle merveilleux à démontrer que l'art ne devait être que le très humble interprète de tous les incidents journaliers de la vie. Parlait-on d'une fiançaille, il fallait que la poésie accourût aussitôt avec ses différentes sortes de vers, et quand venait le jour du mariage, elle ne pouvait manquer d'offrir son épithalame. Ainsi les poëtes rimaient pour les jours de naissance et les enterrements, pour tous les anniversaires, toutes les querelles et toutes les réconciliations. Il ne leur était pas permis de s'asseoir à une table, de partager une queue de poisson, sans la saluer auparavant par quelque vers. Pour pouvoir se trouver ainsi prêts dans toutes les occasions, il ne fallait pas qu'ils fussent très scrupuleux sur la forme. Aussi choisissaient-ils le rhythme le plus facile, et, pour en finir plus tôt, ils prenaient tous les moyens de salut que leur offraient les mots tronqués, les provincialismes et les métaphores étranges. Peu importait que le vers fût juste ou non; pourvu qu'ils arrivassent à la rime, la bataille était gagnée.

Tandis que la poésie tombait dans cet état de nullité, des hommes instruits apparaissaient dans les écoles, et l'étude des sciences faisait des progrès. Spegel et Stiernhielm se distinguaient par leur érudition et leurs connaissances philologiques non moins que par leur vers. Le premier rédigea un dictionnaire de la langue suédoise, agrandi depuis par Ihre. Le second publia le *Codex argenteus* avec une traduction.

Les sciences anatomiques, représentées par Rudbeck ; les sciences physiques, illustrées par Linnée, attirèrent à elles un grand nombre de disciples, et l'édifice des sciences historiques commençait à s'élever sur sa base. On avait senti le besoin de chercher l'histoire du Nord ailleurs que dans les froides et fautives chroniques de couvent. On voulait la prendre à sa source, et on remonta à l'étude des monuments scandinaves et à l'étude de l'islandais. Tandis que Verelius, Gudmund Olafssen, Biœrn, traduisaient les sagas, Peringskiœld publiait ses recherches archéologiques, et Gœransson essayait d'interpréter l'Edda. Au-dessus de ce cercle de savants, réunis par une même pensée et dans un même but, s'élevait le célèbre Olaf Rudbeck, l'auteur immortel de l'*Atlantica*, qui se laissa tromper, il est vrai, par une fausse

idée de patriotisme, mais qui employa une érudition immense à soutenir ses fabuleuses théories.

En même temps que ces hommes d'étude s'appliquaient ainsi à soulever le voile du passé, un écrivain qui s'est illustré par ses longues et consciencieuses études, le savant Lagerbring, écrivait une histoire de Suède, et un de ses contemporains, Olaf Celsius, racontait, avec une simplicité de style remarquable et une grande droiture d'esprit, la vie de Gustave Ier et celle d'Eric XIV. Il avait aussi entrepris une histoire de l'église suédoise. Malheureusement, il n'a pu l'achever.

---

## III.

## XVIIIe SIÈCLE.

A la mort de Charles XII, le sénat, maîtrisé par ce héros, résolut de reconquérir le pouvoir dont il avait joui autrefois; les circonstances favorisaient son ambition, et le peuple lui-même semblait l'enhardir. Le peuple, tout en admirant encore le vainqueur de Narva, regardait avec effroi l'abîme dans lequel l'absolutisme pouvait le plonger; les états, qui s'étaient sentis parfois jaloux de l'ascendant du sénat, comprirent qu'il valait mieux s'allier à lui que de retomber sous le joug de la royauté, et le sénat se trouva de son côté disposé à faire des concessions aux états. Ainsi, de part et d'autre, il y eut un accord tacite, une sorte de conspiration régulière entre les familles nobles et les représentants de la nation. Les patriciens de la Suède faisaient dans cette circonstance ce que ceux de Rome avaient fait plusieurs fois; ils répandaient autour d'eux le cri d'alarme et sauvaient

leurs priviléges en parlant de sauver la patrie.

Charles XII, au milieu de sa vie aventureuse, n'avait pas eu le temps de se marier; il mourut sans laisser d'héritier direct au trône. La royauté appartenait donc à sa sœur. Mais la loi d'hérédité disait formellement que nulle princesse ne pourrait monter sur le trône si elle était mariée; et Ulrique-Eléonore était mariée. Le sénat comprit tout le parti qu'il pouvait tirer de ce principe d'exclusion; il choisit Ulrique pour reine, en lui faisant sentir qu'elle régnerait non par droit d'hérédité, mais par droit d'élection, et il prescrivit lui-même toutes les conditions attachées à son vote. Ulrique accepta, et en signant son pacte de reine signa la mort de la royauté.

Le pouvoir fut partagé entre la diète et le sénat. La royauté ne fut qu'une fiction; on lui laissa le sceptre, le manteau brodé et le droit de parader dans son palais, comme un personnage de comédie. Toutes les affaires importantes se traitaient par une espèce de décemvirat composé d'un certain nombre de membres de l'aristocratie; le roi avait double voix au sénat : c'était là son seul privilége. Il ne pouvait ni lever des troupes, ni imposer une contribution, ni faire un traité de paix, sans l'assentiment des états. Il ne pouvait accor-

der un emploi que sur la présentation de trois candidats faite par le sénat. Il devait sanctionner les actes publics par sa signature; mais ce droit, qui constitue ordinairement l'une des prérogatives importantes de la monarchie, n'était plus pour le roi de Suède qu'une vaine coutume dont sa nullité ne tirait aucun fruit. Plus tard, on proposa de remplacer sa signature autographe par une griffe; c'était à peu près la même chose.

D'Ulrique-Eléonore à Frédéric Ier, et de Frédéric Ier à Adolphe, la monarchie tomba dans un tel degré d'abaissement, que le souverain n'avait pas même, comme le dernier de ses sujets, le privilége de régir sa maison selon sa volonté. Le comité secret s'était arrogé sur le palais les attributions d'intendant; il contrôlait les dépenses de la cour [1], la conduite des gens de service et même le choix d'un précepteur pour le prince royal. Un jour, du fond de la Pologne, Charles XII avait menacé le sénat de lui envoyer une botte pour le gouverner; cette menace du héros semblait s'être réalisée.

Des historiens, trompés par quelques fausses apparences de constitution et de représentation

[1] Il présenta un jour une requête au roi pour lui faire observer qu'on brûlait trop de bougies dans son palais.

populaire, ont nommé ce règne du sénat, qui dura plus d'un demi-siècle [1], un temps de liberté. Il eût fallu plutôt le nommer un temps de despotisme et d'anarchie. Bientôt, cette aristocratie hautaine, qui s'était si étroitement unie pour conquérir le pouvoir, se divisa quand elle fut appelée à jouir de sa conquête; la plupart de ces nobles qui venaient de prendre pour eux la souveraineté, ne possédaient pas d'autre fortune que leurs titres et leurs armoiries; ils avaient besoin d'or pour soutenir leur rang. Ils ne pouvaient en attendre de la Suède, ils en demandèrent aux pays étrangers. Les uns se laissèrent séduire par la France, qui, depuis le règne de Gustave Wasa et surtout de Gustave-Adolphe, avait toujours cherché à maintenir la Suède dans ses intérêts, afin d'avoir une barrière au nord; d'autres furent attirés par les promesses de la Russie et de l'Angleterre. Ceux-là étaient désignés sous le nom de *chapeaux*, ceux-ci sous le nom de *bonnets*. Les chapeaux et les bonnets divisèrent le pays, mirent le trouble dans les diètes, décidèrent la paix ou la guerre; tantôt luttant à force égale, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, selon que l'ambassadeur de France soldait ses ar-

[1] De 1720 à 1772.

rérages, ou que le ministre de Russie augmentait ses moyens de séduction.

Quand Gustave III monta sur le trône, il trouva le pays dans cet état de souffrance qui résulte de toute division intestine : le peuple las de la diète, la diète lasse du sénat, le sénat las lui-même de toutes ces querelles d'intérêt pécuniaire ou d'amour-propre. La souveraineté, envahie par l'oligarchie, vacillait entre ses mains inquiètes ; il ne fallait qu'une tentative audacieuse pour la reprendre. Gustave III fit cette tentative ; il était jeune, hardi, cher à la foule, et soutenu par la France. Il se souvenait des humiliations que son père avait subies, et il voulait jouer le tout pour le tout.

Le 19 août 1772 est un jour mémorable dans les annales de la Suède. Ce jour-là, Gustave reçut le serment de fidélité de ses troupes, et la forme du gouvernement fut changée. Cette révolution s'opéra sans effusion de sang et presque sans effort. Trente grenadiers furent placés à la porte du sénat. Les membres du comité secret, effrayés à l'aspect des baïonnettes, se séparèrent d'eux-mêmes. Les sénateurs acceptèrent sans murmure la nouvelle constitution qui leur fut présentée, et, dans l'espace de vingt-quatre heures, Gustave, qui s'était vu roi de convention, conduit à la li-

sière comme un enfant, fut déclaré roi absolu.

Si une grande partie des nobles se rangèrent docilement sous son sceptre, quelques-uns d'entre eux ne lui pardonnèrent pas sa victoire. Vingt ans après [1], Gustave III expia sous la main d'Ankarstrœm l'honneur d'avoir osé et la joie d'avoir accompli sa tentative.

Le règne de Gustave III est l'un des plus remarquables de la Suède; sous le rapport politique, il ne fut ni exempt de fautes, ni exempt de malheurs, mais il fut toujours environné d'une sorte de prestige chevaleresque et d'une auréole de gloire; sous le rapport littéraire, il doit être rangé au nombre de ces époques brillantes et fécondes qui illustrent une nation. Sous les règnes précédents, la littérature était à peine sortie de l'enfance; sous celui-ci, elle se développa. L'esprit du siècle lui imprima malheureusement une fatale direction. Elle aurait pu avoir un caractère de nationalité, et elle imita servilement une autre littérature. Toute l'Europe, au XVIIIe siècle, subit, comme on le sait, l'influence de la France; Gottsched, Addisson, Métastase, furent les apôtres de cette poésie élégante, correcte, enseignée par Boi-

[1] Dans la nuit du 16 au 17 mars 1772.

leau, illustrée par Racine. La Suède fit comme les autres nations. Si elle avait cherché à imiter ce qu'il y a de beau, de sévère, d'élevé, dans les écrits de quelques hommes du siècle de Louis XIV, on ne pourrait que rendre hommage à ses efforts, malgré le regret que l'on éprouve toujours à voir cette contrefaçon du génie étranger là où l'on espérait trouver un génie national. Mais elle n'adopta souvent que le côté le plus superficiel, le côté le moins louable de notre littérature; les madrigaux du *Mercure de France* la séduisirent presque autant que les vers solennels de Corneille; les œuvres laborieuses de l'académicien Thomas rivalisèrent, à ses yeux, avec les magnifiques pages de Bossuet, et quand parfois elle tâcha d'imiter les hommes qui méritaient de l'être, elle le fit maladroitement. Ce qu'il y avait de raide et d'emphatique dans nos tragédies le devint encore plus en passant par l'élaboration des poëtes suédois. La diction pleine de tendresse de Racine se refroidit dans leurs œuvres; le tissu charmant des fables de La Fontaine s'alourdit entre leurs mains, et l'étincelle d'esprit de Voltaire disparut dans le creuset où ils entassaient drame et conte, ode et idylle, pour en extraire quelques lambeaux à leur usage. Après tout, on ne saurait nier que si ce tra-

vail d'imitation fut un mal, ce fut un mal nécessaire. La langue suédoise était à peine formée, la poésie n'avait fait entendre que quelques accents fugitifs, puis elle était retombée dans le silence; il fallait des modèles à ce pays qui s'acheminait si tard dans la voie littéraire. La France était pour lui ce que la Grèce avait été pour l'Italie : il y chercha son Homère et son Aristote; mais, à la suite de ses études, il n'enfanta point de Virgile et point d'Horace. Sa poésie fut coquette et frivole, elle se couvrit de paillettes et s'habilla de clinquant. En vérité, il faut le dire, les poëtes les plus renommés de cette époque ne sont pas de grands poëtes, et les œuvres dont toute la cour de Gustave était enthousiaste, sont peu lues aujourd'hui; mais jamais les muses de Suède ne furent plus diligentes, jamais on ne vit apparaître tant de vers : on en faisait à la cour, on en faisait à la ville et dans les provinces. A chaque instant les astronomes de la pensée découvraient à l'horizon littéraire une nouvelle étoile, laquelle ne tardait pas à monter vers Gustave III.

Gustave III était le point central autour duquel tourbillonnaient ces planètes éphémères; il protégeait la poésie comme roi, il l'aimait comme poëte; c'était l'un des esprits les plus élevés de son temps

et l'un des écrivains les plus corrects. Son éducation toute française l'aveugla sur plusieurs points, mais ce fut la faute de ses maîtres, la faute de son siècle plus que la sienne; dès son enfance il ne parla que français, il ne lut que des ouvrages français. C'était la seule langue qu'il aimât, après la sienne, et la seule dans laquelle il cherchât des principes de goût et des modèles. Il idolâtra Racine, il condamna Shakespeare; il ignorait les beautés de la littérature anglaise et de la littérature espagnole, et il professait pour tout ce qui était écrit en allemand la même indifférence ou la même aversion que son oncle Frédéric[1]. Ainsi, après avoir subi l'action de son temps, il réagit de la même manière sur lui; il sanctionna dans son âge mûr les théories poétiques qu'il avait apprises dans sa jeunesse, et les répandit parmi les hommes qui l'entouraient.

Les drames qu'il a écrits portent le cachet des principes littéraires que Dalin et le comte de Tessin lui avaient enseignés; ses plans sont très symétriquement construits et conformes aux trois unités; ses personnages sont tous gens de bonnes manières, gens de cour se drapant dans leur dignité, soupirant à propos, et se plaignant avec

[1] Rien ne m'est plus désagréable, disait-il, que l'allemand et le tabac.

grâçe; les scènes sont prises dans une sorte de monde intermédiaire qui ne touche ni à l'idéal de Schiller, ni à la vie réelle de Shakespeare. Il y a peu de mouvement dans l'ensemble de ses compositions, mais beaucoup de périodes pompeuses, d'exclamations calculées et de dialogues artificiellement faits; ses discours, que l'on a trop loués, ont la même prétention de forme et le même ton de sèche élégance.

Malgré sa partialité pour tout ce qui venait de la France, Gustave III n'oublia pourtant jamais qu'il était Suédois. Il aimait l'histoire, les souvenirs, les illustrations de son pays, et travailla sans cesse à les maintenir dans leur éclat, à les faire revivre. Ainsi, quand l'idée lui vint d'écrire un panégyrique, il n'alla point chercher son héros dans l'histoire de Xénophon ou de Tite-Live; il choisit un des enfants de la Suède, un des compagnons d'armes de Gustave-Adolphe. Quand il se mit à composer des drames, il laissa de côté cette tragique famille des Atrides qui a fait entendre tant de sanglots sur notre scène et succombé sous tant de coups de poignard; il prit encore son sujet dans l'histoire de Suède.

Il manifesta le même sentiment de patriotisme, en fondant plusieurs institutions scientifiques et litté-

raires. Au commencement du XVIII[e] siècle, il n'y avait point encore de théâtre à Stockholm; on jouait de temps à autre quelques ballets à la cour, et de temps à autre on voyait arriver une troupe ambulante de comédiens allemands. En 1787, Frédéric I[er] établit enfin un théâtre permanent; on y représenta les comédies de Holberg et quelques pièces suédoises. Gustave III donna à ces représentations dramatiques plus d'extension qu'elles n'en avaient jamais eu : il appela en Suède des acteurs renommés, il enrichit l'Opéra. Au-dessus de la salle de spectacle, il s'était réservé un cabinet de travail comme pour être plus près des muses : c'est là qu'il se retirait lorsqu'il venait de son château de Haga à Stockholm. C'est là qu'il passa une grande partie de la soirée qui précéda la révolution de 1772; c'est là qu'on l'emporta quand la balle d'Ankarstrœm eut frappé sa poitrine.

En 1757, la reine Louise-Ulrique avait fondé l'académie de Stockholm. En 1786, Gustave III l'établit sur de nouvelles bases, et fonda en même temps l'académie littéraire des dix-huit; lui-même en fit l'ouverture par un discours écrit avec talent. Puis, quand elle mit l'éloge de Torsteinsson au concours, il fut du nombre des concurrents et gagna le prix. On assure que les examinateurs, en

lisant son discours, ignoraient de qui il était.

Le secrétaire de l'académie d'Ulrique était Olaf Dalin, le premier des poëtes suédois dont les succès littéraires firent la fortune[1]. Il commença par publier, sans y mettre son nom, un journal hebdomadaire intitulé *Argus*. C'était un recueil de nouvelles et d'aperçus critiques, de contes en prose et en vers, une imitation assez pâle du *Spectateur* d'Addisson. Mais le public de la Suède n'avait jamais rien vu de semblable, il applaudit à l'apparition de *l'Argus*, et le lut avec avidité. Dalin, qui ne s'était pas fait connaître, se révéla bientôt par un poëme sur la liberté suédoise qui fit une assez grande sensation. Le succès obtenu par de pareilles productions accuse la pauvreté du temps où elles furent publiées : ce poëme sur la liberté n'est qu'une longue et froide amplification de rhétorique, une espèce de chronique en vers pompeux, surchargée d'allégories, et parsemée çà et là de compliments à la reine et à la noblesse. Le sénat, qui se trouvait assez bien traité dans cette revue chronologique, prit le poëte sous son patron-

[1] Né en 1708, à Winberg, où son père était prêtre ; précepteur du prince royal, et anobli en 1751 ; chancelier de la cour en 1763 ; mort le 12 août de la même année.

nage, et le chargea d'écrire l'histoire de Suède.

Cette histoire parut quelques années après, et augmenta encore la réputation de Dalin. Elle n'est pourtant ni savante, ni profonde : sous le rapport des recherches et de l'étude des documents, elle est très inférieure à celle de Lagerbring; mais elle est élégamment écrite. Elle fut louée et recherchée, quoiqu'elle n'ait jamais obtenu autant de popularité que l'histoire de Holberg en Danemark. Les Suédois l'ont citée longtemps comme leur meilleure histoire : de nos jours, Geiier, Fryxell, Strinnholm, ont montré qu'on pouvait en faire une meilleure.

Dalin, qui aspirait à tous les genres de gloire, écrivit une comédie, *l'Envieux*, dans laquelle on trouve çà et là des intentions spirituelles et des traits plaisants. Il écrivit ensuite une tragédie, *Brunilde ou l'amour malheureux;* mais elle n'obtint pas le moindre succès. Léopold disait que c'était un amour complétement malheureux, car il n'en connaissait pas un qui eût causé moins d'émotion. Les œuvres de Dalin manquent de mouvement et de vie. Il était doué d'un esprit facile, d'un style brillant, mais il n'avait ni l'imagination qui enfante une grande idée, ni le souffle poétique qui l'anime.

On a publié après sa mort deux volumes de poésies lyriques qui laissent voir à découvert la nullité de cette nature d'écrivain dans laquelle il n'y avait ni élévation ni profondeur. Ce sont des madrigaux coquets, des impromptus et des bergeries, des épîtres dans lesquelles l'auteur court après le bon mot, des vers de circonstance à propos d'une feuille de papier gris ou de la mort d'un chien, à propos d'une montre ou d'un fourneau. Dans une de ces épîtres, il raconte son voyage en France, son séjour à Paris; et que croit-on qu'il admire là? le mouvement d'une grande ville, l'aspect des monuments, les galeries de tableaux ou la richesse des bibliothèques? Non, mais les conversations d'une société frivole, l'art avec lequel les hommes tournent un compliment, les jeux de mots, les rubans roses, les éventails à fleurs, et toutes ces *charmantes bagatelles*, comme il les nomme lui-même, qu'il découvre dans un salon.

Dalin a été en Suède le représentant de cette poésie secondaire du XVIII^e^ siècle qui se glorifiait d'un quatrain et prétendait s'immortaliser avec un rondeau. Il avait quitté la société bourgeoise où il était né pour s'élever jusqu'aux régions aristocratiques; il fallait qu'il payât son droit d'entrée dans ce monde dédaigneux qui ne le recevait toujours,

malgré sa réputation, qu'avec une certaine réserve. De là, tant de vers louangeurs, tant de compliments de noce, de baptême, d'anniversaire, qu'il portait partout avec lui comme les rubans d'une livrée. Aussi, quand il voulut déployer ses ailes pour s'élever plus haut, il se sentit comprimé par l'atmosphère étroite dans laquelle il avait vécu, et quand il s'avisa de prendre pour modèles nos grands, nos vrais poëtes, il ne put en saisir ni la grâce, ni le charme, et il les parodia. Il est un fait, entre autres, qu'on lui pardonnera difficilement, c'est d'avoir posé un pied profane dans le temple de cristal de notre La Fontaine, d'avoir choisi quelques-unes de ses plus charmantes rêveries pour les dénaturer et les amplifier.

Du reste, on ne saurait refuser à Dalin des qualités de style remarquables pour son temps; il écrivait surtout la prose avec une élégance et une pureté dont personne avant lui n'avait donné l'exemple. Sous ce rapport, il fut utile à son pays, et mérite de conserver une place honorable dans l'histoire littéraire de la Suède.

Il eut pour contemporains quelques hommes dont la réputation fit moins de bruit que la sienne et qui avaient pourtant plus de poésie dans l'âme.

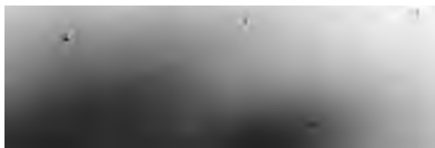
Je citerai, entre autres, le comte de Gyllenborg[1], qui écrivit des pièces didactiques remarquables par la sévérité de la forme autant que par la justesse de la pensée; le comte de Creutz[2], homme du monde, homme instruit qui, dans les hautes fonctions dont il fut chargé, trouva le temps d'étudier les auteurs grecs qu'il aimait, et donna à la Suède un des plus jolis poëmes qu'elle possède, un poëme idyllique écrit sous l'inspiration des églogues de Théocrite et du roman de Longus.

A la même époque, une femme attira sur elle l'attention du public par quelques élégies écrites dans un style simple et empreintes d'un sentiment vrai : c'était M^me^ Nordenflycht[3]. Elle avait été fiancée pendant trois ans à un jeune prêtre à qui elle écrivait des épîtres en vers. Au bout de sept mois de mariage, elle vit mourir cet homme qu'elle aimait ardemment; elle se retira alors dans une province reculée de le Suède, s'enferma dans sa demeure, fit tendre de noir ses appartements,

[1] Né à Linkœping en 1731; conseiller de chancellerie en 1774; mort le 30 mars 1808.

[2] Né en Finlande en 1729; précepteur du prince Adolphe-Frédéric en 1757; ministre en Espagne en 1763; ambassadeur en France en 1772; président de chancellerie en 1783; mort en 1785.

[3] Née en 1718; morte le 28 juin 1763.



et là, seule, abandonnée à ses souvenirs, entourée d'images de deuil, elle raconta ses regrets, et publia, sous le titre de *la Tourterelle affligée*, un recueil d'élégies. La sensation produite par ses vers l'arracha à sa solitude : le monde voulut la connaître ; elle reparut dans le monde. Bientôt on la vit à Stockholm, présidente d'une société littéraire qu'elle avait formée elle-même, et à laquelle s'adjoignirent plusieurs personnages de distinction. Là, on lisait des vers, et on discutait le mérite des productions nouvelles. Mme Nordenflycht donnait elle-même le mouvement à ces réunions, et son âme, froissée par l'amour, se consolait en voyant grandir autour d'elle tous ces talents poétiques. Malheureusement le drame de sa vie n'était pas achevé. Elle se reprit à aimer, et celui qu'elle aima la trahit. La pauvre femme, qui se souvenait de Sapho, se jeta dans la mer. Un de ses domestiques accourut assez tôt pour la sauver, mais elle mourut trois jours après.

La forme employée par Mme Nordenflycht a un peu vieilli ; elle n'était pas travaillée avec ce tact artistique qui conserve toujours au style un certain attrait ; sa douleur fut parfois affectée, et ses vers tombèrent dans la phraséologie. Elle eut aussi le tort de sacrifier à la mode de son temps, de don-

ner une houlette à celui qu'elle pleurait, de revêtir son élégie d'un costume pastoral. Mais à travers ces strophes un peu longues, on découvre une pensée tendre, et, sous son vêtement d'emprunt, on sent battre un cœur passionné de jeune femme.

La société littéraire, dont elle avait été le principal mobile, fut réorganisée, après sa mort, par Schrœderheim, et prit le titre d'*Utile dulci*. On en vit en même temps une autre se former à Upsal sous le titre d'*Apollonis sacra*, et une troisième à Abo en Finlande, sous le titre d'*Aurora*. Plus tard, la ville de Gothembourg eut aussi la sienne. Ces sociétés distribuaient des prix et publiaient leurs œuvres; elles tâchaient de suivre, dans de modestes limites, l'exemple que leur offrait l'académie de Stockholm. Mais de même que cette académie, elles mirent souvent le sceau de l'approbation à des vers qui le méritaient fort peu, et distribuèrent des brevets d'immortalité à des poëtes dont la gloire ne fut pas de longue durée. Elles n'eurent, comme la plupart des sociétés de ce genre, qu'une influence fort équivoque; car l'académie de Stockholm, qui leur servait de modèle, fut dès son origine dominée par un esprit étroit, assujettie à des règles inflexibles, et séduite par des théories d'art et de poésie, qui, loin d'aider au

mouvement intellectuel de l'époque, l'auraient peut-être comprimé, si elle avait eu plus de force.

L'esprit français régnait toujours dans cette académie. Le même esprit domina Kellgren, un des poëtes les plus dignes d'être aimés de la Suède[1]. Il avait, il est vrai, peu d'invention; il composa des opéras dont Gustave III lui donna le plan, et il emprunta à d'autres écrivains l'idée de ses meilleures poésies lyriques. Mais il avait une conception vive, et une sensibilité entretenue par de douces et mélancoliques rêveries; il saisissait avec habileté la pensée qui lui était offerte, et lui donnait aussitôt la couleur et le mouvement. Peu de poëtes ont eu en Suède une versification aussi élégante, aussi harmonieuse que la sienne; et quelques-unes de ses strophes lyriques ne s'effaceront jamais de la mémoire de ses compatriotes. Il vécut malheureusement dans un ordre d'idées trop étroit et trop exclusif. Il méconnut le génie de Gœthe; il condamna Homère, Ossian et Milton. Sur la fin de sa vie, ses yeux s'ouvrirent pourtant à la nouvelle lumière poétique qui commençait à jaillir de toutes parts. Un de ses amis le trouva un jour la

[1] Né en 1751, à Floby; précepteur dans la maison du général Meyerfelt en 1775; secrétaire du roi en 1780; mort en 1795.

tête inclinée sur la poitrine, le regard pensif, tenant à la main un volume de Klopstock. « Hélas ! dit-il, je m'aperçois que toute ma vie s'est passée à ne rien faire. »

Dans le temps où Kellgren écrivait avec le roi ses opéras de Gustave Wasa et de Christine, la littérature suédoise devenait de jour en jour plus productive. L'étude des sciences était sacrifiée à l'étude de la poésie, les jeunes gens sortant des écoles tournaient les yeux vers Gustave III, et s'essayaient à faire des vers pour mériter sa bienveillance. Dans ce temps-là, Oxenstierne, le descendant du chancelier, écrivait, à l'imitation de Saint-Lambert, un poëme didactique sur les heures; Hallmann égayait le public par des parodies dramatiques, qui toutes ensemble sont pourtant loin de valoir l'excellente parodie de Wessel, le poëte danois; Enwalsson imitait les opéras français; Adlerbeth traduisait Horace et Virgile; Thorild donnait à la critique plus de portée qu'elle n'en avait jamais eu, et Ehrenswærd s'illustrait par ses considérations sur l'art. Dans ce temps-là aussi, le joyeux Bellmann s'en allait dans les allées du parc, chantant le bonheur d'être assis à table et le bonheur de boire. Les hommes du Nord ont une sorte de littérature que nous ne connaissons pas ou que

nous apprécions peu, c'est la littérature bachique; Béranger, Désaugiers, et avant eux Panard, Collé, l'ont, il est vrai, indiquée par quelques couplets. Mais si on l'accepte comme œuvre de distraction, on ne l'a pas encore classée comme œuvre d'art. Dans le Nord au contraire, c'est une littérature riche et ancienne; elle remonte jusqu'au temps où les Scaldes chantaient l'hospitalité du jarl et la coupe de miœd. Elle a eu ses jours de gloire et ses couronnes, sa place au foyer domestique, et sa place à l'académie. L'hiver, quand les habitants du Nord se réunissent sous leur toit couvert de neige, tandis que le ciel est chargé de nuages et que le vent froid gronde autour d'eux, la chanson bachique les égaie et la boisson spiritueuse les réchauffe. Ils aiment les poëtes qui se sont inspirés de ces heures de joie passées dans un cercle d'amis, et il est parmi eux tel homme qui s'est rendu aussi célèbre par quelques chansons à boire, qu'il pourrait l'être ailleurs par des odes héroïques ou des chants d'amour. Bellmann est un de ces hommes[1]. Jeune et riante, sa muse se couronne de lierre et s'assied sous une treille. Il était doué d'une grande facilité, d'un talent rare d'improvi-

[1] Né à Stockholm en 1740; mort en 1795.

sateur. La vue d'une des retraites joyeuses qu'il avait coutume de visiter donnait l'impulsion à sa pensée; et comme il était tout à la fois poëte et musicien, il trouvait en même temps la rime et la mélodie, il ne récitait pas ses vers, il les chantait. La plupart de ses poésies représentent dans toutes ses phases, la vie légère, la vie insouciante; mais il en est quelques-unes où, sous le voile gracieux de cette philosophie épicurienne, il est facile de reconnaître un sentiment plus grave et une teinte de mélancolie. Cet heureux Bellmann n'était pas riche, sa gaieté fut plus d'une fois comprimée par une réflexion amère. Il essayait de rire encore, et il se trahissait par une larme. Mais quel que fût le sentiment qui les inspirait, ses vers bachiques furent accueillis avec enthousiasme, recherchés de toutes parts, et il n'est pas un canton de la Suède où le paysan ne les répète encore dans les jours de fête. Une autre partie de ses poésies qui n'obtint pas moins de succès, c'est celle où il a tracé une peinture bouffonne du cabaret qui lui servait de refuge, de la vieille Ulla qui remplissait son verre en lui faisant quelquefois crédit, et de ces bons bourgeois qui venaient disserter sur les affaires d'Europe autour d'une bouteille. Ses chansons à boire rappellent parfois celles d'Olivier Basselin,

le poëte normand, et quelques-uns de ses tableaux de cabaret ressemblent aux bonnes caricatures de Hogarth.

Gustave III avait pour Bellmann une affection particulière, et prit plaisir un jour à intercéder en sa faveur; il écrivit à la femme du directeur de la loterie cette lettre qui mérite d'être citée[1] :

« Madame de Stierngranat, vous savez que j'ai toujours aimé les poëtes et surtout les poëtes suédois, vous savez que ces messieurs sont toujours pauvres et qu'ils demandent toujours des secours. Vous savez aussi que leur verve n'est heureuse et facile qu'autant que leur bourse est remplie; mais ce que vous ne savez pas, c'est à quoi tout ceci va aboutir, et vous m'avouerez qu'en le lisant, vous dites à part : Où mènera tout ce savoir? Un peu de patience et vous le saurez. C'est que je viens d'apprendre qu'il y a une place de secrétaire vacante dans la direction de la loterie royale, et que j'ai reçu une requête en vers du fameux Bellmann, autrement dit l'Anacréon de la Suède, qui me demande ma recommandation auprès de messieurs de la direction. Comme une

[1] L'original de cette lettre est en français. C'était la langue que Gustave employait ordinairement dans sa correspondance.

telle recommandation serait un ordre, et que je ne veux gêner personne, et encore moins ces messieurs, je m'adresse à vous, Madame, pour vous prier d'être la solliciteuse de cette affaire auprès de votre mari. Les muses sont les déesses des poëtes, et comme elle sont femmes ainsi que vous, à qui pourrais-je mieux adresser mon pauvre protégé? Je le laisse en vos mains et je vous prie de vous charger de son sort. »

Bellmann obtint la place. Il donna la moitié des émoluments à un homme qui se chargeait de la remplir, et vécut sans rien faire avec le surplus. « Quand il sentit approcher sa dernière heure, dit un écrivain suédois, il invita ses amis à venir le voir. Il s'assit au milieu d'eux, le verre à la main, et entonna son chant du cygne. Toute la nuit il chanta avec enthousiasme les heures joyeuses de sa vie, les bienfaits de la Providence, et l'amour qu'il portait à son pays; puis soudain, changeant de rhythme et de ton, il adressa à chacun de ceux qui l'entouraient sa strophe d'adieu. Au point du jour, ses amis émus jusqu'aux larmes le conjurèrent de cesser, mais il leur répondit : Mourons en chantant comme nous avons vécu. Il vida son verre pour la dernière fois, et, dès ce moment, il ne chanta plus. »

La mémoire du chansonnier suédois est restée chère à ceux qui l'avaient connu. On lui a élevé, il y a quelques années, un monument dans le parc de Stockholm.

Après les riants couplets de Bellmann, on ne lira pas sans une triste émotion les poésies de Lidner[1]. Ce fut un de ces hommes marqués d'un sceau fatal. Malheureux par sa propre faute, et malheureux par les circonstances qui l'entouraient, il n'amassa que des regrets au fond de son âme, et n'exhala qu'un chant de douleur. Tout jeune, Lidner devint orphelin. Il était pauvre, il se trouva abandonné à la commisération d'un de ses parents qui prit intérêt à lui et l'envoya à l'université de Lund. Là de mauvaises sociétés développèrent en lui ses mauvais penchants : il se livra à la débauche, et rendit sa position à l'université si pénible, qu'il se crut obligé de partir. Il alla à Rostock. Il y étudia mieux qu'il ne l'avait fait en Suède, et soutint assez bien sa thèse philosophique. Mais peu après il s'abandonna de nouveau à ses funestes habitudes. Il revint dans son pays, plus abattu que jamais, sans aucun appui et sans aucune idée d'avenir. Son parent, fatigué de lui avoir si sou-

[1] Né à Gothembourg en 1759 ; mort en 1793.

vent prêté un secours inutile, le força de s'enrôler comme matelot, à bord d'un bâtiment qui partait pour les Indes orientales. En route, le bâtiment relâche, et Lidner s'évade. Il erre à travers les champs, privé de tout, et vivant de la vie la plus misérable. Enfin il trouve une occasion de revenir à Gothembourg, et la saisit avec joie. Dans ses longues heures d'isolement, il avait écrit quelques vers : il les lit aux poëtes de Gothembourg, et on les loue. L'idée lui vient de s'approcher de Gustave III, qui alors attirait à lui tous les hommes doués de quelque talent. Lidner va à Stockholm, publie quelques poésies, et obtient un grand succès. Le roi le prend sous sa protection, et lui donne une place honorable à l'ambassade de Paris. L'ambassadeur était le comte de Creutz, l'auteur *d'Atis et Camille*, poëte aimable qui devait accueillir avec empressement un poëte. Mais Lidner ne répondit ni à ses désirs, ni à son attente. Il reprit, comme par le passé, des habitudes qui n'étaient guère en harmonie avec la dignité de ses fonctions, et fut forcé de quitter l'ambassade. Il retourna à Stockholm, accusé par Creutz, condamné par le roi, repoussé de tous ceux qui autrefois lui avaient témoigné quelque intérêt. Sans fortune, sans protecteur, sans emploi, il mit sa muse à l'enchère; il

vendit des odes et des sonnets, des madrigaux et des quatrains, à tous les riches bourgeois et à tous les gentilshommes ambitieux, qui, ne pouvant faire des vers, voulaient pourtant avoir à la cour une réputation de poëtes. Un écrivain dit que Lidner gagnait à ce métier douze ou quinze francs par jour : il n'en fallait pas tant pour vivre commodément dans un pays où les fortunes sont si médiocres et les besoins si limités. Mais toute idée d'ordre était pour Lidner une espèce de problème formidable qu'il ne se souciait pas de résoudre ; il vivait au jour le jour sans songer à l'avenir. Outre sa passion pour le vin de France, il en avait une non moins dispendieuse, c'était de louer une élégante voiture, et de se faire promener dans la ville. Un soir qu'il était chez son ami Thorild : « Je n'ai plus rien, lui dit-il en s'en allant ; je ne sais comment je vivrai demain. — Il ne me reste que deux plates [1], répond Thorild; mais je n'en ai pas besoin, prends-les. »

Sur le seuil de la porte, Lidner s'aperçoit qu'il pleut ; il appelle un fiacre, et se fait conduire chez lui. « Combien te dois-je? dit-il au cocher. —

[1] Petite pièce d'argent qui équivaut à environ 15 sous de notre monnaie.

Une plate. — Comment! mon ami, rien qu'une plate? Mène-moi un peu plus loin, et tu en auras deux. » Il donna ses deux plates, et s'endormit sans songer au lendemain.

A l'âge de trente ans, il se maria; les circonstances de ce mariage sont singulières. Un jour Lidner était assis dans sa pauvre chambre de poëte, tout seul, dénué de ressources; on frappe à sa porte, et il voit entrer une femme qui n'était plus très jeune, ni très jolie, mais dont les vêtements et les manières annonçaient une certaine distinction. C'était la fille du général Hastfer de Finlande. Elle s'approche de Lidner, et lui dit qu'elle a lu avec attendrissement ses élégies, et que, touchée de ses malheurs, elle veut essayer d'y porter remède. Elle offre de l'épouser et de partager avec lui sa fortune. Lidner la regarde avec un grand sang-froid : « Avez-vous vraiment de la fortune? lui dit-il. — Oui, j'ai hérité de mon père deux fermes assez considérables. — Prenez garde; car, si nous nous marions, tout ce que vous possédez, je le boirai. » Cette menace n'effraya point l'enthousiaste Finlandaise. Peut-être espérait-elle prendre sur Lidner assez d'ascendant pour l'arracher à ses funestes habitudes. Enfin le mariage se fit, et Lidner tint parole. Dans l'espace

de quatre années, il dissipa jusqu'au dernier schelling le bien de sa femme, et, lorsqu'il mourut, elle était si pauvre, qu'elle fut obligée de chercher un refuge dans une maison ouverte aux indigents. Le roi lui accorda une petite pension. La malheureuse conserva toute la vie pour Lidner une sorte de culte religieux. On m'a raconté que lorsqu'elle touchait sa pension, elle l'employait à acheter du café, de l'eau-de-vie; elle appelait autour d'elle quelques pauvres femmes pour leur parler de son poëte chéri, pour réciter ses vers et faire admirer son génie. Tant que les provisions de café et d'eau-de-vie duraient, les bonnes femmes répondaient par des acclamations à son enthousiasme; mais une fois que la dernière coupe était vide, elles désertaient l'une après l'autre, et la veuve de Lidner se retrouvait seule jusqu'au prochain trimestre. Plusieurs années après, lorsqu'elle fut affaiblie par l'âge et par les infirmités, le nom de Lidner lui rendait encore le prestige de sa jeunesse, le nom de Lidner enflammait sa pensée et son regard. « Je l'ai vue, m'a dit M. Atterbom, entrer un jour dans une maison, maigre, pâle, souffrante et couverte de haillons. Elle s'assit devant nous sur une chaise, prononça quelques mots d'une voix débile, et ses traits altérés, ses yeux éteints an-

nonçaient un douloureux affaissement. Je me mis à louer les poésies de Lidner, et à l'instant voilà cette femme qui se lève comme frappée d'un coup électrique, qui se réveille, qui s'anime et parle avec éloquence, avec entraînement. » Elle mourut avec le nom du poëte sur les lèvres, laissant une fille, recueillie comme elle dans une maison de charité.

A travers son existence fatiguée, Lidner avait cependant trouvé le temps de s'instruire : il savait le français, l'italien, l'allemand, l'anglais. Il joignait à ces connaissances une sensibilité profonde, une imagination ardente.

Il essaya de faire quelques compositions dramatiques, mais elles n'eurent point de succès et ne méritaient pas d'en avoir Il était d'une nature essentiellement lyrique, et manquait à son génie quand il essayait de transformer sa strophe en dialogue. La douleur l'inspira comme la gaieté avait inspiré Béllmann. Il chanta pour apaiser sa souffrance; il chanta pour appeler Dieu à son secours. Sa poésie fut triste comme les soupirs d'un âme en deuil, et touchante comme une prière. Nulle corde joyeuse ne résonna sur sa lyre, et nul rayon d'un soleil pur ne s'arrêta sur le front pâle de sa jeune muse. Au milieu de toute cette litté-

rature insouciante et légère qui de son temps était à la mode, ses vers retentirent comme un cri de malheur au milieu d'une fête. Mais la plupart des compositions artificielles qui occupèrent les beaux esprits du temps de Gustave III sont oubliées, et il n'est personne en Suède qui ne lise encore les œuvres de Lidner.

Un autre recueil de poésies non moins lu et non moins aimé est celui de madame Lenngren[1]. C'était la fille d'un professeur d'Upsal, mariée à un conseiller de commerce vivant d'une vie modeste, d'une vie de devoir, et dans ses heures de loisir racontant avec grâce et naïveté l'observation qui l'avait frappée, ou l'émotion qui l'avait saisie. Elle ne se laissa point éblouir par les premiers succès qu'elle obtint ; elle sentit que ses ailes ne la porteraient pas dans les hautes régions, et elle s'arrêta à cueillir les fleurs poétiques qui croissaient autour d'elle. Il y a dans tout ce qu'elle a composé un mélange charmant d'esprit et de tendresse, de gaieté et de mélancolie : tantôt elle dépeint avec un léger sourire la maison du pasteur, le jour où la grande dame de la paroisse la visite, les apprêts du dîner, la décoration de la salle, la

[1] Née en 1754 ; mariée en 1780; morte en 1817.

toilette du prêtre, l'agitation de sa femme, et l'inquiétude timide de leur jeune fille; tantôt elle nous montre l'image vénérable d'un vieillard avec son visage calme et sa couronne de cheveux blancs; tantôt elle se laisse aller à tout ce qui lui fait battre le cœur, à son espoir de femme, à ses rêves de mère. Quelques-unes de ces poésies ressemblent à de jolis tableaux de genre; les autres ont le caractère de l'idylle ou de l'élégie. La pièce suivante peut donner une idée de ces humbles pensées poétiques.

Sur les bords de la forêt sombre,
J'ai vu la source du vallon
Qui lentement coule dans l'ombre,
Et s'enfuit obscure et sans nom.

L'été, son doux et frais murmure
Souvent attire le passant,
Qui savoure son onde pure
Et s'éloigne en la bénissant.

A travers les jours de voyage
Qui nous mènent vers le tombeau,
Puisse ma vie être l'image
De cette obscure source d'eau !

Je laisse aux riches de la terre
Un sort plus grand, plus envié.
Pour moi, mon Dieu, laisse-moi faire
Quelque bien et vivre oublié !

Au commencement du XVIII[e] siècle, l'école française avait eu dans Dalin un apôtre dévoué; elle en eut un aussi dévoué à la fin du même siècle. C'était Léopold[1]. Comme Dalin, il fit sa réputation en publiant un journal, et, comme Dalin, il voulut composer des pièces dramatiques. La première qu'il publia est *Odin ou la migration des Ases*. Odin n'est pas un sujet de tragédie, c'est une de ces figures grandioses qui flottent dans les nuages du passé comme un héros d'Ossian. L'histoire nous dit à peine qui il était; le voile de la fable enveloppe sa stature de géant. Si on le prend comme un personnage mythologique, c'est un dieu qui a le don des enchantements et qui erre sur les champs de bataille avec une lance ensanglantée. Si on le prend comme un personnage réel, c'est un chef de tribu courageux et habile, qui des contrées asiatiques s'en vient en Danemark, refoule vers le Nord les peuplades éparses qui habitaient les bords de la mer Baltique, et donne à ses fils les royaumes scandinaves. Dans l'un et l'autre cas, si on persiste à le prendre pour sujet d'un poëme, le point essentiel est de ne pas ramener sa puis-

[1] Né à Stockholm en 1756; secrétaire du roi en 1788; anobli en 1809; secrétaire d'État en 1808; mort en 1829.

sance de dieu ou sa taille de héros à des proportions ordinaires, de ne pas réduire ce mythe de plusieurs siècles ou cette épopée de plusieurs nations à un fait passager, à un drame accidentel. Mais Léopold n'a pas eu tant de soucis : il s'est dit qu'il conduirait Odin sur la scène, et il ne s'est inquiété ni des chants de l'Edda, ni des récits des Sagas : il a fait d'Odin une espèce de diplomate civilisé qui agit peu, parle élégamment, et tâche de conserver par ses belles périodes son autorité chancelante. Yngue, qui, d'après les anciennes traditions, lui succéda sur le trône de Suède, est un jeune et galant chevalier à qui il ne manque, pour ressembler parfaitement aux héros de nos romans du moyen âge, que de porter un chiffre d'amour sur son bouclier et une écharpe brodée par sa maîtresse. Thilda, la fille d'un des compagnons d'armes d'Odin, pleure, soupire et s'évanouit par amour pour Yngue, et Pompée oublie toute son ambition et toute sa gloire par amour pour Thilda. Il vient de remporter une victoire décisive sur les troupes d'Odin, et, pour faire la paix, il demande qu'on lui accorde la main de Thilda. Dans une telle extrémité, la jeune fille, qui ne veut pas trahir l'amour qu'elle a juré à Yngue, prie son père de la tuer; ce que le père fait sans aucune cérémonie.

Ainsi finit le drame. Quand on représente aux défenseurs de Léopold tout ce qu'il y a d'étrange dans une pareille pièce, ils vous répondent : C'est vrai, mais elle renferme de beaux vers !

Ce sont aussi les beaux vers qui composent tout le mérite de *Virginie*, sa seconde tragédie. Le plan de cette pièce est plus sage, plus judicieux que celui d'Odin, mais elle manque d'action et de mouvement ; c'est un plaidoyer continuel entre la passion d'Appius et la vertu de la jeune fille, plaidoyer en cinq actes qui se termine comme on sait.

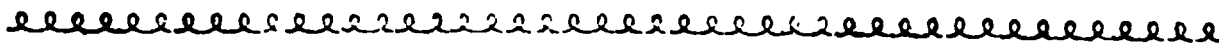
Léopold était un parfait rhétoricien. Il n'avait ni la facilité de Dalin, ni les qualités de style de Kellgrenn ; mais il arrivait par la réflexion et le travail à tourner harmonieusement une période, à former une image, à jeter çà et là un mot heureux. Ce fut ainsi qu'il composa ses tragédies, ce fut ainsi qu'il composa des odes vides et sonores comme celles de J.-B. Rousseau ; ce fut ainsi qu'il écrivit avec beaucoup de patience des poésies érotiques qui ne remueront jamais la moindre fibre dans le cœur de ceux qui ont aimé.

Il avait aussi la prétention d'être philosophe. Il développa dans des dissertations obscures quelques idées très superficielles ou très vulgaires.

Comme philosophe, il n'a jamais eu qu'une faible réputation; comme poëte, le journal qu'il rédigeait, la faveur que Gustave III lui témoigna en différentes occasions et l'éclat apparent de son style, lui donnèrent une autorité qu'il ne conserva pas jusqu'à sa mort. Il fut le dernier représentant de cette époque d'imitation. Il avait trouvé l'école française trônant dans le salon de Gustave III avec des fleurs de rhétorique; il l'enterra honnêtement avec des fleurs de rhétorique.[1]

Au commencement du XIX[e] siècle, la révolution littéraire de l'Allemagne avait fait impression dans le Nord. Les Suédois comprirent, comme les Allemands, le besoin de marcher avec plus de liberté, et l'un d'eux, en s'abandonnant à l'impulsion de son esprit, sans discuter le système d'aucune école, signala l'aurore de la poésie nouvelle. C'était Michel Franzen.

---



## IV.

# LITTÉRATURE ROMANTIQUE.

---

Michel Franzen est né à Uleaborg en Finlande, le 9 février 1772. Il étudia à l'université d'Abo, y prit ses grades et y devint professeur. Puis il amassa ce qu'il possédait et fit un voyage en Danemark, en Allemagne, en France. C'était à l'époque où le terrorisme expirait avec Robespierre, où la révolution de 1793 sortait comme une bacchante de son rêve effréné, et tâchait d'effacer quelques-unes des taches de sang qui couvraient sa poitrine. L'enfant du Nord ne vit que le glaive de fer qu'elle avait donné à ses soldats et l'auréole victorieuse qui lui parait le front. Il la salua et la chanta, Klopstock l'avait chantée aussi, et Schiller, et les poëtes d'Angleterre, et ceux de Danemarck. Mais leur enthousiasme avait été étouffé par des cris de deuil, et celui du jeune Finlandais commençait seulement à s'éveiller. Avec sa douce et fraîche imagination, il ne pouvait saisir que les

pensées généreuses jetées à travers ce grand drame de tout un siècle, de tout un peuple, et les paillettes d'or étincelant çà et là sur le sang ou sur la fange. S'il avait été à Paris le jour où la fatale charrette emmenait à l'échafaud l'auteur de *la Jeune Captive*, peut-être n'aurait-il vu ni la charrette, ni l'échafaud, il aurait suivi avec une sympathie de frère cette âme de poëte qui chantait un chant de cygne, et recueilli dans un pieux silence les derniers sons de cette lyre charmante. Il y a des êtres qui sont venus au monde avec cette égide merveilleuse qui leur cache tout ce qu'ils rougiraient de voir, des hommes qui passent au milieu des autres, renfermés dans un trésor de bonnes pensées, comme la chrysalide dans un flocon de soie. Franzen est un de ces hommes. Ceux qui le connaissent ne se lassent pas de vanter l'innocence de son âme, la douceur de son caractère. C'est un ange, me disait à Stockholm un écrivain suédois qui l'avait étudié d'assez près pour pouvoir le juger.

De retour en Finlande, Franzen se fit prêtre. Il passa par plusieurs presbytères, prit le grade de docteur en théologie, et fut élu en 1831 évêque de Hernœsand. Il occupe l'évêché le plus reculé au nord de la Suède. Là sont les tribus nomades

de Lapons et les pauvres églises situées quelquefois à trente lieues de distance l'une de l'autre. Malgré son grand âge, il visite encore, quand il le faut, ses paroisses, il traverse les montagnes arides et les champs de neige pour s'en aller fonder une école, ou consacrer une chapelle. Il a été fidèle à sa vocation de prêtre comme à sa vocation de poëte. Il a prié et il a chanté. Heureux celui dont l'histoire se résume dans ces deux pensées, celui dont le cœur a été assez fort pour soutenir ce double sacerdoce du ciel et de la terre, et qui porte entre ses mains la lyre qui console et la croix qui bénit.

L'histoire des œuvres de Franzen est aussi simple que celle de sa vie. Ce n'est pas un poëte de génie, si l'on ne veut donner au génie que les ailes de l'aigle. C'est un homme d'une nature tendre, rêveuse, idyllique, qui porte en lui tout un monde de pensées, et les disperse comme des fleurs sur son chemin. Ses poésies ressemblent aux paysages champêtres éclairés par les teintes du soir, aux vallées paisibles où l'on s'arrête avec un sentiment de bien-être, où l'on entend le chant du berger qui monte vers la colline, et la cloche de l'église qui vibre dans les bois. En France, je ne connais rien à comparer à ces poésies, si ce n'est

quelques-unes des ballades les plus simples de Millevoye. En Allemagne, on pourrait les mettre à côté de celles de Hœlty et de Matthisson; en Angleterre, elles rappelleraient à certains égards l'élégie de Burns, mais Burns est plus profond et plus varié; et s'il fallait leur chercher un pendant en Italie, on ne trouverait guère que l'idylle de Métastase.

A l'époque où Franzen s'annonça comme écrivain, la littérature de convention régnait encore en Suède. On faisait de la poésie une œuvre de versification coquette et parée. Il y avait dans le monde des beaux esprits une espèce d'armoire laquée où toutes les strophes galantes, les phrases à effet, et les rimes pompeuses, étaient classées et numérotées. A force de sortiléges, les poëtes avaient même fait entrer la nature dans cette armoire, et ils l'emportaient avec eux, comme cet excellent prince que Gœthe a dépeint dans le *Triomphe de la sensibilité*. Là, on pouvait à tout instant voir apparaître la nature au milieu de ses touffes de gazon vert et de ses bosquets de chèvrefeuille. On lui mettait des rubans roses, des falbalas, des mouches sur le visage, un peu de poudre dans les cheveux, et on la présentait dans les salons comme une jeune personne bien élevée.

Franzen fut le premier qui s'arracha à cette

atmosphère factice, pour chercher la nature où elle était réellement, pour exprimer une prière touchante et une émotion vraie. Avec son âme de poëte, délicate et sensible, mais peu osée, il n'était pas de force à tenter une révolution littéraire, ni à s'élever dans les lointaines régions dont le romantisme allemand commençait à entrevoir les routes. Il s'arrêta sur les limites de ce monde merveilleux, où Gœthe et Byron devaient se rencontrer, et rassembla d'une main diligente les fleurs semées autour de lui. Son recueil de poésies lyriques est un de ces livres que l'on aime à avoir auprès de soi, et à relire souvent. Il porte à chaque strophe l'empreinte d'un cœur candide, qui ne cherche qu'à s'épanouir. Il raconte à chaque page un rêve qui séduit, un sentiment qui émeut, un espoir qui console. Il n'ébranle pas, il repose. Il ressemble à ces lacs qui nous attirent dans la vallée par la transparence de leurs eaux et leur vague murmure. L'eau de ces lacs n'est pas profonde, mais un coin du ciel s'y reflète sous une rangée de saules. Souvent cette poésie n'est qu'un cri de l'âme, une prière, souvent elle n'est qu'une rêverie fugitive saisie avec habileté. Puis elle devient l'élégie de la jeune fille qui courbe doucement sa blonde tête sous la main de la mort, et

tombe comme une fleur; l'élégie de la pauvre mère, qui endort son enfant avec sa chanson entrecoupée de soupirs, ou l'élégie de l'amant. En voici une que j'ai souvent entendu citer en Suède. Elle a pour titre l'*Unique baiser* (Den enda kyssen).

Tu pars. Au bord des flots je m'arrête et soupire,
Je te regarde encor. Je serai seul demain.
Pour la dernière fois, montre-moi ton sourire,
Pour la dernière fois, oh! donne-moi ta main!

C'en est fait à présent de ces heures de joie
Où ta porte m'était ouverte chaque jour,
Où le frôlement seul de ta robe de soie
Me faisait tressaillir et palpiter d'amour.

Les fleurs de ton salon, souvent dans ton absence,
Me disaient je ne sais quels mots mystérieux,
Et tout seul à l'écart, j'attendais en silence
Le bonheur de te voir apparaître à mes yeux.

C'en est fait à présent. De ta voix entraînante,
Je ne dois plus chercher les chants harmonieux,
Ni m'asseoir près de toi, ni de ma bouche errante
Effleurer en tremblant tes boucles de cheveux.

Adieu! laisse-moi prendre un seul baiser de frère:
Ce sera le premier, ce sera le dernier.
Une larme furtive a mouillé ta paupière;
Dans ce baiser d'adieu laisse-moi l'essuyer.

Que ta famille approche et qu'elle me pardonne !
Mon amour résigné ne garde point d'espoir.
Comme un enfant timide au sort je m'abandonne ;
Je sais que je ne dois plus jamais te revoir.

Adieu donc, et de loin pense à celui qui t'aime.
Mais, non ! garde à jamais le repos de ton cœur.
J'emporte mes regrets au dedans de moi-même.
Les regrets de l'amour sont encore un bonheur.

Franzen est un poëte essentiellement lyrique. Quand il a voulu s'essayer dans des compositions d'un autre ordre, il a échoué. Il a pris une anecdote du temps de Gustave III et en a fait une comédie en cinq actes qui n'a jamais pu être représentée. Il a écrit un drame qui manque de force et d'action. Il a écrit sur le mariage de Gustave Wasa un poëme en vingt chants, long et monotone. Il a écrit un autre poëme sur la révolution française, qui n'est autre chose qu'un assez froid épisode entremêlé de réflexions dogmatiques.

Un jour, on annonça de lui un nouveau poëme intitulé : *Un soir en Laponie*. C'était un beau sujet, et le public pouvait s'attendre à trouver là une description originale de ces contrées étranges où Franzen a vécu longtemps, de ces populations nomades qu'il a visitées, de ces huttes de peaux de rennes, disséminées dans le désert, au milieu des

collines sans arbres et des plaines sans moisson. Mais le poëme n'offre rien de semblable. C'est tout simplement une conversation philosophique entre un prêtre qui vient habiter la Laponie et une femme qui déclare qu'elle préfère ces champs dépeuplés, ces montagnes nues, aux fêtes et au tumulte des grandes villes. Du reste, Franzen semble avoir lui-même compris qu'en abandonnant son royaume de poésies lyriques, il se trompait. Il avait commencé un long poëme sur Christophe Colomb, et il ne l'a pas achevé.

Tandis que Léopold imposait encore l'autorité de son nom à la littérature suédoise, et que Franzen s'en allait à l'écart, suivant le cours de ses inspirations, sans se demander par quelle loi il chantait, le romantisme, qui avait pris racine en Angleterre et en Allemagne, commençait à s'introduire en Suède. Déjà, en 1803, Hammarskœld s'était mis à la tête d'une société littéraire qui avait pour but de promulguer des idées de critique plus larges que toutes celles auxquelles on s'était jusqu'alors arrêté. En 1807, Atterbom fonda à Upsal la société de l'Aurore. Elle fut pour la Suède du XIX^e siècle ce que la société des étudians de Gœttingue avait été pour l'Allemagne vers le milieu du XVIII^e. En 1809, le royaume recouvra la liberté

de la presse, qui lui avait été enlevée sous Gustave IV, et cette conquête ne contribua pas peu à accélérer le mouvement littéraire dont on avait déjà reconnu les indices. Peu de temps après, les partisans de Léopold publièrent leur *Journal de littérature*. C'était une feuille quotidienne qui renfermait des anecdotes, des traditions, des nouvelles et quelques articles d'esthétique d'une portée très étroite. Hammarskœld et Atterbom se posèrent en face du journal classique comme les champions de la nouvelle école. L'un rédigeait *le Polyphème*, l'autre *le Phosphoros*, qui obtint en peu de temps un tel succès que les romantiques écrivirent son nom sur leur bannière, et s'appelèrent *phosphoristes*. La guerre étant ainsi engagée, on la vit devenir de jour en jour plus âpre, plus acerbe. Les discussions d'homme à homme se mêlèrent aux discussions générales, et les questions de théorie furent souvent parsemées d'épigrammes. Mais dans cette lutte de la pensée, le *Journal de littérature* ne fut pas le plus fort. Les phosphoristes l'emportèrent par leur ardeur à monter à la brèche autant que par leur talent, et le public commençait à se tourner de leur côté. Ils étaient soutenus par deux des meilleurs critiques que la Suède ait jamais eus, Thorild et Ehrensvœrd, et

par plusieurs jeunes poëtes, qui joignaient à des qualités de style remarquables une inspiration franche et élevée. Tel était entre autres Elgstrœm, qui mourut à la fleur de l'âge, laissant après lui quelques élégies douces et tristes comme un chant d'amour et comme un chant de deuil.

En 1811, les phosphoristes trouvèrent un nouvel appui dans la société d'Iduna, fondée à Stockholm par Geiier, Tegner, Afzélius et Ling. Cette société voulait ramener l'attention sur les anciens monuments littéraires de la Suède, trop longtemps oubliés. Elle publiait un recueil où Geiier écrivait des poésies profondément empreintes du caractère scandinave; où Tegner chantait les beautés et la gloire de la Suède; où Afzélius faisait imprimer une traduction des poëmes de l'Edda. L'école romantique s'appuyait ainsi d'un côté sur les traditions du passé, et de l'autre sur les rêves d'avenir. En même temps elle cherchait à se fortifier par une étude plus approfondie de l'antiquité classique; elle publiait des traductions d'Homère et de Virgile, intelligentes, fidèles, et des dissertations sur la théorie poétique des anciens, remarquables par leur justesse d'aperçus et de déductions.

Maintenant la guerre est terminée; l'effervescence produite par le conflit des deux écoles est

assoupie, et quand on passe sur cette arène littéraire, on peut y recueillir, pour mesurer la violence du combat, les débris de chacun, comme on recueille sur un champ de bataille les tronçons de lance et les éperons d'or des chevaliers.

Le rédacteur du *Journal classique*, M. Walmark, n'a laissé que quelques brochures de circonstance, dont les catalogues de librairie ont seuls gardé le souvenir, et une anthologie suédoise qui ne lui a pas donné d'autre peine que de prendre çà et là, d'une main assez maladroite, les poésies des différentes époques, et de les faire imprimer sans notices littéraires et sans biographies. Les deux principaux rédacteurs de l'*Iduna*, Geiier et Tegner, sont aujourd'hui deux des plus grandes illustrations de la Suède. Le rédacteur du *Polyphème*, M. Hammarskœld, a écrit deux très bons livres, l'un sur l'étude de la philosophie, l'autre sur l'histoire de la littérature suédoise[1]. Ehrenswœrd et Thorild ont posé les bases de la critique moderne, et Atterbom, qui avait été proclamé le chef des phosphoristes, a justifié ce titre

[1] *Historiska Anteckningar, rœrande, fortgangen, och utvecklingen, af det philosophiska studium i Sverige*, 1 vol. in-8o, 1821.— *Svenska Vitterheten*, 1er vol. in-8o, seconde édition, 1833.

par ses œuvres philosophiques et ses poésies [1].

Le génie poétique d'Atterbom est un de ceux qui échappent le plus à l'analyse. Ses œuvres ressemblent à un miroir à différentes facettes et à différents reflets, dont il est difficile d'indiquer la nuance essentielle. Ce qui me paraît pourtant dominer en lui, c'est cette fantaisie gracieuse, idéale et un peu mystique, que l'on remarque dans les minnesinger d'Allemagne. Comme eux, il se passionne pour un rêve ou pour un symbole; comme eux, il voit flotter dans l'air une image qui le séduit; il entend le soir, au bord des eaux, au sein des bois, des sons vagues et plaintifs qui l'émeuvent; comme eux, il ouvre sa pensée à toutes les harmonies de la nature, à toutes les douces inspirations qui lui viennent dans le silence d'une nuit d'automne, dans le parfum d'une matinée de printemps; comme eux aussi, il tombe parfois dans la subtilité de sentiment, il surcharge sa métaphore et devient abstrait. Toute sa poésie est empreinte de mélancolie; mais c'est une mélancolie douce et

[1] Né à Arbo le 19 janvier 1790; il fit ses études à Upsal, voyagea pendant trois années en Allemagne, en Italie, en Danemark, fut placé, en 1819, auprès du prince royal en qualité de professeur de littérature allemande; en 1821, il fut nommé privat-docent à l'université d'Upsal; en 1828, professeur de la Faculté de Philosophie.

rayonnante, qui n'a rien de fatigant ni de maladif; une mélancolie qui ressemble à l'eau du lac paisible, où les clartés du crépuscule passent encore à travers les ombres du soir; où le chant de l'alouette se mêle au murmure plaintif du vent dans les roseaux. Toute cette teinte de tristesse qui règne dans les œuvres d'Atterbom a d'ailleurs un caractère noble et élevé. Elle ne provient ni d'un malheur passager, ni d'un moment de déception. Elle provient de cet amour infini du merveilleux qui écarte le poëte de la vie positive et l'isole au milieu de la foule. Les traditions populaires du Nord racontent que lorsqu'un jeune homme avait dansé le soir avec les Elfes, ou dormi dans leurs grottes de cristal, il s'en revenait le lendemain, le visage pâle, le cœur triste. Le poëte a tendu la main à ces fées de l'imagination qui l'ont entraîné dans leur monde magique; il a livré son âme aux étreintes passionnées d'une de ces sylphides fabuleuses, aussi belles que l'illusion et aussi légères. Il a bu à la coupe enchantée des rêves de la jeunesse; puis, quand cette coupe, à laquelle il voulait boire encore, s'est éloignée de ses lèvres, quand la vision dorée a disparu, quand la grotte étincelante où les fées l'avaient reçu s'est refermée derrière lui, le voyageur aventureux s'est retrouvé

seul au milieu du monde réel, et son front a pâli, et son cœur est devenu triste.

Atterbom a commencé l'année dernière à recueillir ses poésies, qui étaient restées jusque-là éparses dans différents journaux et dans les calendriers poétiques qu'il publia pendant plusieurs années, à partir de 1812. Les deux premiers volumes de son recueil ont paru. Ils renferment des odes, des élégies d'un style et d'un rhythme varié comme le souvenir d'enfance, le rêve d'amour, l'émotion de joie ou de regret qui les a produites. Mais souvent il ne sait pas concentrer son émotion; il joue avec sa lyre. Ses chants alors ressemblent aux variations d'un thème musical; ils sont légers et gracieux, mais ils manquent de force.

Une des parties notables de ses œuvres, c'est une série de petits poëmes sur les fleurs. Toutes les fleurs sont là dépeintes, non pas avec la sécheresse minutieuse du botaniste, mais avec le sentiment poétique qui les prend ou dans la tradition qui se rattache à elles, ou dans l'idée symbolique qu'elles expriment, et leur donne la vie, le mouvement, la pensée. Quelques-unes de ces compositions, comme par exemple celles qui peignent le lis, le myosotis, ont toute la fraîcheur, tout le charme d'une idylle. D'autres, telles que la vio-

lette, sont tendres et mélancoliques comme une élégie, d'autres enfin, telles que le Malorten, ont un caractère dramatique. Mais il en est plusieurs qui sont maniérées, faites avec effort, et surchargées d'idées philosophiques et d'images abstraites.

Il manque encore à ce recueil d'Atterbom plusieurs poésies lyriques très estimées, entre autres les traditions anciennes, les imitations des chants populaires, qu'il publia dans son calendrier poétique sous le titre de *Harpe du Nord*. C'était le premier essai qui se faisait en ce genre, et le poëte l'a tenté avec un plein succès. Nul mieux que lui n'a su pénétrer dans l'esprit de ces chants primitifs, et nul mieux que lui n'a su reproduire sur une toile moderne leurs couleurs pleines d'éclat et leurs images naïves.

Il manque aussi à ce recueil une nouvelle édition de son grand poëme, de son œuvre de prédilection. Ce poëme a pour titre *l'Ile du bonheur* (Lycksalighetensœ). C'est une allégorie, mais l'allégorie de toute la vie humaine. C'est là qu'Atterbom a jeté à pleines mains tous les trésors de sa riche imagination, toutes les nuances charmantes de sa palette de peintre, toutes les mélodies de son rhythme musical. Là, les teintes mélancoliques d'un ciel du Nord s'allient aux limpides clartés

d'un horizon oriental, et quand on pénètre sous les vastes arceaux de ce poëme, il semble qu'on entre dans un palais de fées. Le vent plaintif des régions septentrionales gronde à la porte de ce palais, les landes du pôle arctique l'entourent de leur ceinture de neige, le monde réel enfin, avec ses montagnes rocailleuses, avec ses plaines arides, ferme l'accès du monde idéal. Mais voilà que l'empire des fictions s'ouvre; la baguette du poëte se lève et le *Midsummer nights dream* commence. Dans cette île magique où habite Félicie, le rossignol chante auprès de la rose qui l'écoute en courbant la tête, le zéphire aux ailes d'argent court de fleur en fleur, donnant à toutes un sourire ou un baiser; le feuillage des arbres se balance avec un murmure d'amour, la source d'eau qui tombe dans un bassin de cristal rafraîchit l'âme et lui donne une nouvelle jeunesse, et la reine de ces régions enchantées, la belle Félicie est là, qui jouit de sa vie heureuse, attendant cependant encore le plus grand bonheur de tous, celui d'aimer, quand tout à coup la scène change, et Astolphe paraît.

Astolphe est un jeune roi du Nord qui s'est égaré à la chasse. Le soir, il entre dans une caverne pour y chercher un refuge. C'est la caverne des vents. Les quatre ouragans de la terre sont là

qui mugissent autour de lui et se heurtent l'un contre l'autre avec colère. Mais Zéphire prend pitié de lui. Il le tire à l'écart, le cache sous ses ailes blanches, et le lendemain l'emporte dans l'île du bonheur. Astophe et Félicie ont tous deux rêvé l'un de l'autre. C'est le rêve de deux cœurs qui ont été emportés par leur imagination dans les enchantements de l'amour. Quand ils se trouvent ensemble, ils se reconnaissent. Alors ils se laissent aller aux émotions naïves qui les séduisent; alors ils courent l'un vers l'autre, comme deux sources d'eau entraînées par une même pente. Ils aiment, ils chantent leur amour, ils se bercent ensemble sur l'onde transparente des lacs, ils dorment ensemble sous le dôme embaumé des arbres. Astolphe oublie dans ce songe féerique le royaume qu'il devait gouverner, la route glorieuse qu'il voulait suivre, la blonde jeune fille du Nord, la douce Svanhvite, qu'il avait prise pour fiancée. Les heures passent ainsi comme un rêve, les années passent comme les heures. Un jour, il demande à Félicie depuis combien de semaines il est auprès d'elle, et elle lui répond : « Depuis trois cents ans. » Mais un chant de guerre résonne à son oreille, et ce chant lui rappelle toutes ses espérances d'autrefois, toute sa vie passée. Il veut revoir

la terre où il est né, la forteresse royale où il a vécu. Il veut se faire un nom de héros et revenir ensuite jouir de son bonheur. Félicie essaie en vain de l'arrêter; il s'arrache à ses embrassements et s'éloigne. Mais il s'égare la nuit dans les détours des sentiers, et Zéphire le ramène le lendemain. Le regard de Félicie l'enchante de nouveau; il se jette à ses pieds et jure de ne plus partir. Mais c'est une force, c'est une volonté plus puissante que la sienne qui vient mettre fin à ces heures d'enivrement, c'est la destinée elle-même qui a mesuré son temps de prestige, et qui ordonne qu'il parte. Félicie, la reine du bonheur, Félicie, qui n'a jamais pleuré, qui n'a jamais tremblé, Félicie tremble et pleure, et supplie avec des paroles d'angoisse la redoutable déesse d'avoir pitié d'elle. Ni ces larmes, ni ces prières, ni ces mortelles terreurs ne peuvent fléchir l'inflexible destinée. Pour la dernière fois, le malheureux roi d'une royauté qui lui échappe presse Félicie sur son cœur et lui dit adieu, et l'écho des forêts répète en gémissant : Adieu.... adieu....

Astolphe, monté sur le fabuleux hippogriffe, revient dans son pays natal, comme l'homme, après la perte d'une illusion, revient dans le paradis de sa jeunesse. Mais tout ce qu'il a aimé est évanoui

depuis longtemps ; ses amis sont morts, sa famille est anéantie, et le château de ses ancêtres tombe en ruine. Le peuple, qui a la mémoire du cœur, conserve sur lui une vague tradition, et les savants, qui se glorifient de leur esprit de critique, prétendent qu'il n'a jamais existé et que son histoire n'est qu'un mythe. Toute la question est seulement de savoir si c'est un mythe astronomique ou un mythe physique.

Astolphe s'égare avec douleur au milieu de ces monuments en ruine, de ces souvenirs fugitifs du passé. Il entre dans son château et baise le sol où reposa son enfance. Il entre dans l'église et se jette sur la tombe de Svanhvite, et tâche de réchauffer entre ses bras ce corps qu'il a aimé. Tout ce récit de son voyage, à travers sa terre natale, ce tableau de l'homme trompé qui essaie de revenir à ses premières joies, à ses premières amours, de rappeler à lui une illusion perdue, de rendre la vie à une âme éteinte, de ressaisir, sous la poussière des tombeaux, une étincelle du feu céleste qui l'animait autrefois, tout ce tableau de tant de regrets si vrais, de tant d'émotions si profondément liées à la destinée de l'homme, est une des plus belles parties de ce beau poëme. Elle est entachée seulement par la description du gouvernement républi-

cain établi dans les États d'Astolphe, description trompeuse et chargée, espèce de pamphlet indigne, selon moi, d'entrer dans une composition d'une nature aussi poétique.

Après avoir cherché ainsi à recouvrer les trésors de sa jeunesse, après avoir contemplé les misères du monde réel, Astolphe veut retourner dans le monde des rêves. Mais il a perdu le talisman que Félicie lui avait donné. Le temps est maître de lui; le temps le fait descendre de son hippogriffe et lui ôte la vie. Zéphire le trouve étendu, inanimé au milieu de la plaine. « Qu'as-tu fait? dit-il au dieu redoutable qui jette encore un regard sur sa victime. — Une transformation, » répond Saturne.

Zéphyre emporte Astolphe dans l'île du Bonheur; il le place auprès de la source de la Jeunesse; il essaie de le rappeler à la vie; mais tous ses efforts sont inutiles. Félicie aperçoit le cadavre de son bien-aimé, et pousse un cri de douleur qui retentit à travers les berceaux de feuillage où l'on n'avait entendu auparavant que des chants de joie ou des soupirs d'amour. La déesse du bonheur, le visage pâle, l'âme brisée, dépose dans une grotte sombre le corps d'Astolphe et veut mourir auprès de lui. C'est l'heure de regret; c'est l'heure de deuil. Puis tout à coup un rayon de pourpre éclaire

l'horizon, la nature affaissée se ranime, les étoiles chantent le chant d'espérance, la croix brille dans les nuages, et Félicie sort des ténèbres du tombeau pour saluer le jour de la résurrection.

Tel est ce poëme dont nulle analyse ne peut faire sentir les beautés, dont nulle traduction ne pourrait rendre l'harmonie musicale. Il est divisé en cinq parties, comme les cinq actes d'un drame, coupé par scènes et dialogues; mais il ressemble à une ode magnifique, plus qu'à un drame. C'est, comme l'a dit un critique suédois, un splendide panorama lyrique (*panorama splendidum lyricum*)[1].

C'est là, je le répète, l'œuvre principale d'Atterbom; mais il a encore l'imagination assez fraîche, assez riche, pour ajouter de nouveaux poëmes au recueil de ses œuvres. Quand je l'ai vu à Upsal, dans sa paisible retraite de professeur, au milieu de ses livres, ou dans un cercle d'amis, avec sa jeune femme, veillant à ses côtés, et ses jolis enfants assis sur ses genoux, il m'a semblé qu'il ne devait pas aller chercher la poésie loin de lui.

Dans les rangs de cette jeune école dont Atterbom avait levé l'étendard, on vit apparaître succes-

[1] Nicander, *Dissertatio de indole poeseos hodiernæ*.

sivement plusieurs poëtes remarquables. L'un des plus distingués fut Stagnelius [1]. Nul homme en Suède ne fut, j'ose le dire, plus que lui doué des qualités de poëte. Abondance d'idées, richesse d'images, harmonie de style, il réunit en lui tout ce qui constitue le grand écrivain. Malheureusement il altéra lui-même ses facultés brillantes. Il éteignit le flambeau de son imagination dans le désordre de sa vie. Dès sa jeunesse, il se trouva affecté d'une maladie physique grave, il y joignit une maladie morale plus grave encore. Il tomba dans une sorte de misanthropie continue et profonde, et le moyen auquel il eut recours, pour se distraire de ses sombres pensées, ne fut pour lui qu'un nouveau poison. Il fit comme Ewald, comme Lidner, il chercha dans l'oubli de ses sens l'oubli de ses douleurs. Il but et abrégea son existence par ses funeste habitudes. Ses premières poésies, ses *Lis de Saron*, avaient fait concevoir de grandes espérances. Il était en état de les réaliser, s'il avait vécu; mais il languit, il s'affaissa et mourut à trente ans. Quelques personnes racontent qu'il

[1] Né en OEland en 1793. Son père était pasteur d'une paroisse, et devint plus tard évêque. Stagnelius étudia à Lund, puis à Upsal. En 1815, il obtint une place très modique à la chancellerie de Stockholm. Il mourut le 3 avril 1823.

succomba comme Kirke-White à une maladie de consomption. D'autres m'ont dit qu'il se tua. Pauvre malheureux! Il pouvait parcourir toute l'échelle des mélodies poétiques, et il n'en choisit que les tons les plus plaintifs. Son âme fut comme une harpe suspendue à l'écart au milieu d'une forêt sombre. Nul rayon de soleil n'éclaira ses cordes d'argent, nul chant de joie ne l'atteignit, mais le vent du soir la fit gémir.

Tandis qu'il se laissait aller à sa funeste manière de vivre, il se créait une philosophie religieuse et éthérée. Il cherchait le parfum des fleurs dans les gazons desséchés; les étincelles d'or dans la poussière, l'idéal le plus pur dans la réalité la plus triste. Il se passionna pour le système des gnostiques, et se représenta les hommes comme des êtres d'une origine supérieure, trompés par le génie du mal, arrachés au monde des esprits, enchaînés par les liens de la matière, et aspirant à retourner dans leur région céleste. Cette philosophie devint la base de tous ses rêves. Il l'appliqua à tous les caractères et à toutes les situations qu'il a tenté de peindre. Dans un de ses poëmes épiques, Wladimir, le czar païen, parle de la malédiction jetée sur cette vie terrestre et du bonheur dont on jouit dans les sphères lumi-

neuses. Dans sa tragédie de *Sigurd Ring*, le chœur chante le repos de la tombe, le bonheur de la mort.

Il avait, comme disent les Allemands, trop de *subjectivité* pour être vraiment poëte épique et dramatique. Il ne sut pas effacer sa personnalité devant celle qu'il voulait représenter, et quand il essaya de peindre des êtres réels ou imaginaires, quand il raconta des traditions anciennes, il se peignit lui-même, il raconta ses propres pensées. Wladimir, Blanda, Marie, Sigurd Ring, Wisbur, sont toutes des compositions jetées dans le même moule. On y trouve de magnifiques pensées et de riches descriptions. On y trouve toutes les qualités de son style large, souple, diapré et flottant à longs plis. Mais ses tableaux ont toujours je ne sais quel caractère vague et indéterminé, ses points de vue fuient dans une perspective vaporeuse et lointaine, et ses figures manquent de contour. Quand il a voulu donner à ses conceptions une teinte plus ferme, il est tombé dans un excès opposé ; il a écrit une tragédie intitulée : *la Tour du Chevalier* (Riddartornet), qui n'éveille dans l'âme de celui qui la lit, qu'une sensation d'horreur. C'est là qu'on voit une malheureuse mère enfermée pendant vingt ans dans un cachot,

pour avoir trompé son mari, un valet condamné à la torture pour avoir eu pitié de cette femme, un père amoureux de sa fille, et la fille obligée de céder à cette passion incestueuse pour sauver sa mère, puis se tuant pour échapper à l'infamie. Il n'y a là point de développement de caractères, mais des situations atroces qui étonneraient peut-être le parterre de la Gaieté.

Deux tragédies de Stagnelius méritent plus d'éloges. Là, le sujet se trouvait d'accord avec la tendance habituelle de ses idées. Il l'a développé sans effort et y a répandu tout le parfum d'une suave poésie. L'une a pour titre : *les Martyrs*. C'est la tradition de Polyeucte adoptée par Corneille. Elle a moins de majesté, moins d'action, moins d'effet dramatique que l'œuvre de notre grand poëte. C'est même, si on le veut, moins un drame qu'un dithyrambe, mais un magnifique dithyrambe religieux, qui saisit l'âme comme le retentissement de l'orgue dans une cathédrale, et la tient suspendue à ces plaintes solennelles, à ces accords imposants qui vibrent à travers les profondeurs de la nef et les voûtes du chœur.

L'autre est vraisemblablement la première tragédie écrite d'après une des idées mystiques de Svedenborg Elle est intitulée : *l'Amour après*

*la mort* (Kœrleken efter Dœd). Dans une des vallées de l'autre monde, dans une sorte de région intermédiaire entre le globe que nous habitons et les sphères célestes, une jeune fille est assise sous un cyprès. Elle songe à celui qu'elle a aimé, à celui qu'elle a laissé sur la terre. Le souffle glacé de la mort n'a pu éteindre en elle l'amour ardent qu'elle conserva pendant sa vie, et toute seule à l'écart, elle n'éprouve qu'un regret, elle ne voit qu'une image, elle ne murmure qu'un nom. Un ange s'approche d'elle, et lui dit de ne pas oublier le ciel, où elle doit prendre place, Dieu, qui l'a sauvée, le fiancé suprême qui l'attend. Mais elle répond : « J'ai tout oublié, tout ce que j'ai vu sur la terre, tout ce que j'ai connu dans mon enfance ; il est une chose que je n'ai pu oublier, c'est le baiser d'Albert, c'est le lit de gazon où nous nous reposions ensemble à l'ombre des érables. — Viens, lui dit l'ange, viens avec moi au ciel. — Albert y est-il? s'écrie l'amoureuse jeune fille. — Non, il est encore sur la terre. — Eh bien! il n'y a pas de ciel pour moi. J'attendrai Albert ici, près de la source des larmes. »

Un chœur d'anges résonne dans les airs. Il chante les joies de Dieu, le bonheur de l'éternité. Il dit à Julia d'oublier les souvenirs de la terre et

l'image qu'elle a emportée dans l'autre monde. Au même instant, un autre chœur retentit à côté d'elle. C'est celui des démons. Il chante les voluptés de la terre, le mystère et l'ivresse d'une nuit d'amour, et Julia écoute, et son regard s'anime, et son cœur palpite. « Te souviens-tu, disent les mauvais génies, de la nuit d'été, de la bruyère épaisse, du ruisseau de cristal près duquel tu t'asseyais avec Albert? Les nuages étendaient leur voile sur le disque argenté de la lune, et l'on n'entrevoyait qu'une lueur pâle dans l'ombre de la vallée. Albert te pressa sur son cœur, ta voix trembla sous ses baisers brûlants, ses bras t'entrelaçaient, tu tombas dans le silence de la solitude sur les touffes de gazon, les étoiles alors te regardaient en riant et les rossignols chantaient ton chant de noces. — Oh! les belles nuits d'été, s'écrie Julia, chant des oiseaux, parfum des violettes, sources gazouillantes aux rayons de la lune, à travers le gazon, tapis de fleurs où roucoulait la colombe, où je reposais dans les bras d'Albert; oh! que ne puis-je vous retrouver une fois encore! »

Julia obtient des anges la faveur de retourner sur la terre pour y revoir celui qu'elle ne peut oublier. Pendant ce temps, Albert, las de la vie, se tue. Julia le voit venir à elle dans la vallée des

cyprès et se jette dans ses bras. Les anges qui la suivent lui montrent le ciel, Albert lui montre l'enfer. Elle enlace son amant sur son cœur et se précipite avec lui dans l'enfer.

Un critique suédois a dit que, si Stagnelius avait vécu, il aurait pu fonder l'art dramatique en Suède. Je crois qu'il aurait pu créer un genre de drame qui n'existe pas encore, le drame idéal, mais il ne serait sans doute jamais arrivé au drame vrai, au drame de la vie humaine, tel qu'il nous a été révélé par Shakespeare, Gœthe et Schiller.

Le génie de Stagnelius est purement lyrique. Les plus beaux passages de ses tragédies et de ses poëmes ont une intonation lyrique, et ses œuvres les plus répandues et les plus aimées sont ses œuvres lyriques. Il a un rhythme varié, un style flexible et habilement travaillé, une versification harmonieuse. Il a écrit des élégies qui rappellent de temps à autre les élégies romaines de Gœthe et des sonnets d'une forme sévère et correcte comme ceux de G. Schlegel. Mais le fond de son âme est triste, et ses odes, ses élégies, ses sonnets, sont revêtus d'un voile de deuil. Il ne chante pas. Il pleure ou soupire. Tout ce qu'il voit n'éveille en lui qu'une pensée mélancolique. S'il passe sur un cimetière, il envie le bonheur de ceux qui dorment

dans les tombeaux; s'il songe à son amour, il s'écrie : « Jamais mes longs désirs ne seront satisfaits. Je vivrai seul dans les larmes et dans les regrets. Tu seras éternellement pour moi, ô ma bien-aimée, semblable à ces étoiles qui me sourient et que je ne puis atteindre. » S'il jette un regard sur la nature qui l'entoure, il y cherche un asile comme un matelot échappé du naufrage cherche un asile dans le port. Puis il s'en va loin du monde et s'écrie : « Je suis seul. Le génie de la douleur avec son front pâle, son visage baigné de larmes, m'accompagne dans la solitude et dans le crépuscule du soir; les cygnes du souvenir élèvent leur voix sur l'océan du temps. » Puis parfois il se complaît dans sa douleur; il bénit les vains désirs qui le poursuivent et les larmes qu'il répand. Mais, presque toujours, cette tristesse de cœur, dont rien ne le distrait, le ramène à ses croyances mystiques. L'âme est toujours pour lui comme un enfant du ciel exilé sur une terre de malheur, et le ruisseau qui murmure, et le vent qui soupire, l'entretiennent des joies perdues d'un autre monde. Il entend au dedans de lui une voix mystérieuse qui lui parle du ciel. Il entend dans le silence du soir un chant harmonieux comme le chant des étoiles qui l'invite à quitter la route pénible où il s'égare

pour monter dans les régions de la lumière, et alors il s'élève vers Dieu et il célèbre avec amour la Vierge et l'église, le Christ et l'espoir éternel. Il fait vibrer, comme Novalis, une lyre mystique, avec cette différence que le mysticisme de Novalis était fondé sur la nature, et que celui de Stagnelius flotte dans les nuages. Son recueil d'odes religieuses, publié sous le titre de *Lis de Saron*, et la plupart de ses autres compositions lyriques, sont une magnifique expression de ce rêve idéal qui ne touche à la terre que pour prendre son essor et planer dans les sphères célestes. Mais le grand défaut de ces compositions, c'est que c'est toujours la même corde qui résonne, toujours la même pensée reproduite sous une autre forme, toujours le même thème musical dont le fond ne change pas, dont les variations seules passent et se renouvellent. Une des odes de ce recueil, qui a pour titre : *les Oiseaux de passage* (Flyttfoglarne), peut donner une idée de ces rêveries mystiques, de ces aspirations religieuses, sans cesse reproduites par le poëte.

« Voyez les oiseaux qui s'envolent. Ils quittent en soupirant les contrées du nord. Ils s'en vont vers les rives étrangères, et leur chant plaintif se mêle au murmure du vent. Où nous envoies-tu, ô

Dieu? s'écrient-ils. Sur quels bords nous appelle ton message?

« Nous quittons avec inquiétude la terre scandinave. Là nous avions grandi, là nous étions heureux. Sous les tilleuls en fleurs nous avions construit notre nid. Le vent nous berçait sur les rameaux parfumés. A présent, il faut que nous nous en allions dans les lieux inconnus.

« Dans les forêts, la nuit était si belle avec sa couronne de roses, avec ses cheveux d'or. Nous ne pouvions dormir, tant elle était belle. Nous nous assoupissions seulement dans nos voluptés jusqu'à ce que le matin vînt nous réveiller du haut de son char étincelant.

« L'arbre vert étendait au large ses rameaux, versant sur les frais gazons, sur la rose tremblante, les gouttes de rosée qui brillaient comme des perles. Maintenant le chêne est dépouillé de son feuillage, la rose est flétrie. Le bruit de la tempête a remplacé le souffle léger du vent, et la riante parure de mai est cachée sous la neige.

« Que ferions-nous plus longtemps dans le nord? Chaque jour son horizon devient plus étroit et son soleil plus pâle. A quoi nous servirait de chanter? Toute cette terre est comme un tombeau. Dieu nous a donné des ailes pour fuir dans l'es-

pace. Salut à vous! Salut, vagues orageuses de la mer!

« Ainsi les oiseaux chantent en s'éloignant. Bientôt ils atteignent une contrée plus belle. Là les pampres se balancent à la cime des ormeaux; les ruisseaux gazouillent sous les branches de myrte, et les forêts résonnent d'un chant de joie et d'espérance.

« Quand ton bonheur terrestre se change en regret, quand le vent d'automne commence à gémir, ne pleure pas, pauvre âme. Au-delà des mers, une autre contrée sourit à l'oiseau fugitif. Au-delà du tombeau, il est une autre terre dorée par les rayons d'un matin éternel. »

Peu après le jour où l'âme affaissée de Stagnelius murmurait son dernier chant de deuil, un jeune poëte, pauvre et malade, entrait par la porte du Nord à Stockholm, et venait demander à la capitale la gloire qui l'avait attiré et la fortune qui l'avait fui. C'était Éric Sioeberg, plus connu sous le nom de Vitalis. Il était né en 1794, de parents pauvres, mais honnêtes. Son père, qui habitait la petite ville de Trosa, exerçait la profession de manoeuvre. Tout ce qu'il put faire pour l'éducation d'Éric, fut de l'envoyer à l'école gratuite. Là, il se distingua tellement par ses rares dispositions d'es-

prit, par ses assiduités pour le travail, que le maître d'école, craignant de ne pas le voir continuer ses études, et ne pouvant cependant l'aider à les poursuivre, sollicita un secours pour lui et l'obtint. De l'école élémentaire, Vitalis passa, en 1807, à l'école latine. Dans la même année, il commença à expliquer Virgile. Ce poëte fit sur lui une grande impression; il le lut et le relut. Plus tard, il racontait lui-même que, lorsqu'il revint chez ses parents pendant les vacances, il fut obligé de garder les pourceaux, et alors il s'en allait à travers les collines, tenant un bâton de berger d'une main et de l'autre un Virgile.

Quelques personnes généreuses lui donnèrent les moyens de rester au gymnase jusqu'à la fin de ses études, puis elles le firent entrer à l'université. Mais le secours qu'on lui offrait était bien minime. Dès son arrivée à Upsal, il se trouva condamné à vivre d'une vie de labeur et de privations. Pour pouvoir subsister, il partageait son temps entre l'étude et l'enseignement. Il étudiait la nuit, il donnait des leçons le jour, et ces leçons, peu nombreuses, mal payées, ne lui offraient encore qu'une ressource précaire ou insuffisante. Il passa ainsi plusieurs années, se roidissant contre tous les obstacles, essayant de vaincre l'opiniâtreté du sort

par l'opiniâtreté de l'énergie, et il poursuivit ses études; mais ces travaux engendrèrent la maladie d'épuisement qui devait l'emporter à la fleur de l'âge.

En 1822, le prince royal visita l'université, et prit pitié de cette existence de poëte. Il assura à Vitalis une pension annuelle de 400 francs jusqu'à l'époque où il prendrait ses grades en philosophie. Vitalis accepta d'abord cette marque de faveur avec une sincère reconnaissance; puis, comme sa santé devenait de jour en jour plus chancelante, en recevant le premier trimestre de sa pension, il se sentit agité par un scrupule de conscience; il se dit que jamais peut-être il ne pourrait prendre ses grades en philosophie, qu'il n'avait par conséquent pas le droit de toucher à la somme que le prince royal lui avait offerte dans ce but, et il la refusa.

L'hiver suivant, il partit pour aller remplir en Sœdermannie une place de précepteur. Il passa la nuit dans une chambre froide, et, dans son état de maladie, cette imprudence lui causa une telle crise, qu'il faillit en mourir. En 1824, il revint à Upsal, et subit son examen universitaire d'une manière éclatante. Ce fut là son dernier triomphe. Bientôt il se retrouva plus que jamais pauvre, souffrant

et délaissé. Il voulait obtenir une place de *docent* à l'université, et toutes les places étaient prises. Il aimait une jeune fille, et elle se maria. C'était à elle qu'il avait adressé des vers touchants; c'était à elle qu'il avait dit : « Si tu rencontres sur ton chemin une fleur qui courbe à l'écart sa tête fatiguée, une fleur pâle qui se referme avec une larme dans son calice, c'est le symbole de mon cœur lorsque je t'ai quittée. » C'était à elle qu'il avait dit, dans une de ces heures d'abattement où il pouvait calculer la fin de ses jours : « Lorsque tu passeras sous les tilleuls qui protégeront la tombe de ton ami, si une rougeur céleste vient à colorer ton visage, c'est mon baiser qui effleure tes joues, c'est mon chant qui se mêle aux soupirs de la brise, c'est mon âme qui revient à toi, et qui cherche encore à apaiser sur tes lèvres sa soif d'amour. »

Il conserva sans cesse le souvenir de cette jeune fille; longtemps après l'avoir quittée, il ne pouvait entendre parler d'elle sans émotion.

Dans son état de misère et d'abandon, il avait encore, pour le consoler, une mère. Il allait souvent la voir dans son humble demeure de Trosa, et ce voyage était pour lui comme un pieux pèlerinage. Mais elle mourut, et il resta seul.

Ce fut alors qu'il se décida à venir à Stockholm. Ses poésies lui avaient déjà fait quelque réputation. Il espérait peut-être conquérir une place dans le grand monde, et il se trompa. Il passa au milieu de la foule comme au milieu d'un désert, et lorsqu'il retourna ses regards vers le passé, il se sentit oppressé sous le poids d'une amère déception. « O femme de Loth ! s'écriait-il alors, je comprends à présent ton destin ; comme toi, j'ai regardé en arrière, et, comme toi, j'ai été dans la solitude transformé en statue de sel. J'ai vu s'évanouir chacune des joies de ma jeunesse, chacun de mes doux anges ailés. Personne ne répond à ma voix suppliante, et personne ne voit mes larmes couler. Je tombe comme une fleur que le soleil n'échauffe plus et que le vent d'automne brise. »

Tous les efforts qu'il fit pour se procurer au moins une existence paisible, sinon heureuse, furent inutiles. Il se trouva forcé de faire des dettes, et ces dettes devinrent pour lui une nouvelle source d'inquiétudes. Sa maladie s'accrut avec ses soucis ; il languit et mourut à l'hôpital, le 4 mars 1828. On trouva sur sa table un petit livre, dans lequel il cherchait une consolation à sa dernière heure : c'était l'*Imitation de Jésus-Christ*.

Vitalis a laissé un recueil de poésies sérieuses et

de poésies comiques. Ses poésies sérieuses portent la vive empreinte de cette âme énergique qui essaya sans cesse de lutter contre la mort qui l'oppressait, et qui, après avoir soupiré un chant de malade, entonnait un hymne de convalescence. Son style est ferme, sévère, riche d'images, mais inégal; c'est, comme l'a dit Geiier, le style d'un homme qui en est encore à chercher sa véritable expression. Il a des lueurs d'inspiration parfaite, et des moments d'abandon qui feraient douter de son talent. Il passe ainsi d'une extrémité à l'autre, et s'arrête rarement à la ligne intermédiaire. Il est au-dessus du médiocre ou au-dessous [1].

Les Suédois vantent la légèreté de ses poésies comiques, l'habileté avec laquelle il pouvait saisir un sujet grave pour le tourner en parodie. J'ai lu aussi cette seconde partie de son recueil. Mais, quand on connaît la douloureuse destinée de celui qui a écrit ces fantaisies moqueuses, il y a dans cette voix épuisée qui essaie de rire, dans cette harpe mélancolique qui s'efforce d'amuser l'oreille, je ne sais quel son trompeur qui fait mal, et l'on revient à ses élégies, comme au miroir où se reflète sa véritable poésie, sa véritable image de poëte.

[1] Geiier, *Færetal*, page 13.



V.

# TEGNER.

---

Wexiœ[1] est une petite ville de la Smalande, une ville de trois mille âmes, bâtie en bois comme la plupart des villes de Suède, et entourée de bruyères et de sapins. Je n'oublierai jamais l'impression de tristesse qui me saisit quand j'entrai là pour la première fois. C'était un soir d'été, très tard. Il avait plu tout le jour, et j'avais traversé, au milieu de la pluie, les vallées bourbeuses, les collines arides de cette province. Un nuage épais couvrait le ciel, pas une étoile ne scintillait dans l'ombre, et je distinguais à peine l'ornière grisâtre que je devais suivre pour ne pas m'égarer. Dans la campagne, on n'entendait que le frémissement du vent à travers les arbres, et les gouttes de pluie tombant avec un son argentin sur le feuillage. Dans

[1] Faute de caractères accentués, nous ne pouvons écrire que très imparfaitement les noms suédois. On prononce Wekchieu et Smolande.

la ville, il n'y avait plus ni lumière, ni mouvement; toutes les maisons étaient closes, toutes les rues ensevelies dans une complète obscurité. Quand je passai au pied de l'église, l'horloge sonnait minuit. Dans le silence profond qui m'entourait, ces douze coups de marteau avaient un retentissement sinistre. Il me semblait entendre l'éternelle voix du Temps dans une ville de morts. Je m'en allai pas à pas à la découverte de l'auberge où je devais m'arrêter, et, pour la première fois de ma vie, je regrettai de ne pas rencontrer un de ces gardes de nuit dont la voix criarde et le chant monotone ont si souvent troublé pour moi, dans les villes du Nord, le calme d'une belle soirée, le repos d'une belle nuit. A tout instant, mon cheval fatigué glissait sur le pavé humide. L'enfant qui me servait de conducteur le prit par la bride, et nous arrivâmes à la porte d'une grande maison construite en poutres, couverte en planches. Il fallut frapper longtemps avant que le domestique vînt nous ouvrir; car, dans ces paisibles habitations de la Suède, on n'attend plus personne passé neuf heures du soir, et l'arrivée d'un voyageur à minuit dérange singulièrement le cours ordinaire de la vie. On me conduisit dans une grande chambre froide. Un canapé servait de lit; sur les mu-

railles nues et nouvellement blanchies, l'artiste de la cité avait peint des bouquets de fleurs tels que jamais les botanistes n'en ont vu, et, sur le parquet, les domestiques avaient effeuillé des branches de sapin. Je trouvai tout cela magnifique, car, depuis mon départ de Copenhague, je n'avais pas acquis le droit d'être difficile, et je m'endormis avec la joie d'un homme qui est arrivé à son but. J'étais dans la ville épiscopale habitée par Tegner.

Le lendemain, je fus réveillé par une rumeur confuse qui me semblait annoncer quelque événement extraordinaire. C'était un jour de foire. Dans les contrées où les communications sont lentes èt difficiles, les foires ont conservé leur première solennité. Dans le Nord, elles ont remplacé les anciennes réunions de l'Althing. Un jour de foire dans la capitale du district est une circonstance grave dont on parle longtemps avant qu'elle arrive et longtemps après. Ce jour-là, toutes les maisons dispersées à travers la forêt sont en mouvement; le paysan part avec les bestiaux qu'il a élevés, ou la charrette chargée de seigle et de foin. Les parents qui vivent éloignés l'un de l'autre et ne se rencontrent jamais ni aux fêtes de leur village, ni à l'église de leur paroisse, se retrouvent ici à la porte d'un cabaret ou d'une maison de marchand.

Ils se racontent leur histoire de quelques mois. Ils se disent leurs projets. S'ils ont eu quelque difficulté ensemble, la table de l'auberge avec ses flacons d'étain les invite à la reconciliation. S'ils ont un enfant à marier, ils parlent des belles paires de bœufs qu'ils lui donneront. Plus d'une vieille haine s'est évanouie ainsi dans le cliquetis harmonieux de deux verres qui exhalaient un parfum d'eau-de-vie, et plus d'une jeune fille, qui était venue ici sans songer à rien, s'en est retournée emportant sur ses joues un baiser de fiançailles.

Ce jour-là, toutes les rues de la ville que j'avais vues la veille si mornes et silencieuses, étaient traversées par une foule de voitures, d'hommes à pied et à cheval, de femmes et d'enfants. Les uns faisaient déjà leur repas du matin, assis sur le seuil d'une porte et tirant leurs provisions d'une corbeille d'écorce; d'autres, couchés nonchalamment sur leur charrette, semblaient n'être venus là que pour jouir du spectacle qui s'offrait à eux. La charrette du paysan suédois est une véritable maison roulante qui doit lui servir dans toutes les occasions. En voyage, il s'arrête rarement dans une auberge; il emporte avec lui tout ce dont il a besoin; il mange dans sa charrette et dort dans sa charrette.

La plus grande partie des étrangers venus à la foire étaient réunis sur la place. C'était là que les marchands de Gothembourg et de Norrkœping avaient dressé leurs boutiques. C'était là qu'on voyait briller les étoffes de soie, les rubans moirés, les objets de luxe et de fantaisie. Je m'avançai au milieu des rangs serrés de la foule, curieux d'observer toutes ces physionomies. Les femmes de la Smalande sont, en général, grandes, belles, blanches. Elles portent un corset de drap étroit, et une longue tresse de cheveux flotte sur leurs épaules. Les hommes ont conservé leur jaquette bleue avec des boutons d'acier, leur grand gilet brodé sur la poitrine et leur chapeau à larges bords. Mais le vent des révolutions souffle de toutes parts. Dans cette espèce de congrès commercial, les femmes étaient debout devant la boutique du marchand, contemplant avec un regard avide le fichu de soie aux riantes couleurs et le ruban aux reflets dorés. Les hommes, arrêtés à l'écart, causaient de ce qu'ils avaient lu dans les journaux. Je voyais venir le moment où les femmes échangeraient leur robe de vadmel contre une robe de calicot, et où les hommes s'intéresseraient à la question d'Espagne. Ailleurs, la civilisation marche à l'aide des bateaux à vapeur, des chemins de

fer; ici, elle se développe au moyen des foires.

Après avoir regardé pendant quelque temps ces différents groupes, qui eussent pu fournir tour à tour un sujet de tableau à la capricieuse fantaisie de Hogarth et à la douce imagination de Greuze, je me rappelai que j'étais venu ici pour voir une des célébrités du Nord. Je m'approchai d'un paysan et je lui demandai où demeurait Tegner. — «Ah! notre évêque, me dit-il en ôtant son chapeau. C'est là sur la colline, dans cette grande maison que vous voyez au bout de l'avenue.»

Je traversai rapidement le chemin qu'il venait de m'indiquer, et j'entrai dans le vestibule d'une maison construite en bois comme toutes celles de la ville, mais peinte en blanc, entourée d'acacias, et assez semblable aux jolies habitations d'été qu'on voit en Normandie. Un domestique m'introduisit dans une grande salle meublée avec une sorte de luxe parisien. Là, j'aperçus un homme d'une cinquantaine d'années, grand, fort, portant un habit noir et une plaque d'argent sur la poitrine. C'était Tegner. On m'avait dit qu'il était d'une nature sérieuse, parfois triste, et il y avait, en effet, dans son regard, dans sa voix, une expression de mélancolie frappante. Mais peu à peu son regard s'anima, sa voix reprit un timbre plus vif. Nous parlions de

poésie, et un nom de poëte, une idée d'art, faisaient vibrer en lui une corde sonore assoupie dans la retraite et l'isolement. A mesure que la conversation se prolongeait, elle devenait, de son côté, plus franche et plus intéressante. Il ne mettait pas d'empressement à parler, mais sa parole avait un accent énergique, et il formulait en quelques mots fermes, concis, un jugement ou une pensée élevée. Quelquefois aussi sa conversation tournait à la plaisanterie. Elle était spirituelle et acérée, mais je regrettais d'y voir éclater de temps à autre des saillies qui me rappelaient ce qu'on nous raconte des abbés coquets du dernier siècle, et j'aurais mieux aimé le retrouver grave et pensif tel qu'il m'était apparu d'abord.

Nous passâmes tour à tour en revue les principaux poëtes du Danemark, de la Suède, de l'Allemagne, et cet entretien me révéla en lui une modestie qui commence à devenir très rare dans notre monde littéraire. Il parlait des autres avec amour, avec respect, et de lui avec indifférence. Le soir, il fit apporter du punch dans sa chambre, il ouvrit les fenêtres du balcon, et me prenant par la main : — Voyez, me dit-il, notre nature du Nord n'est-elle pas belle? — Dans ce moment, le paysage déroulé devant nous présentait, en effet, un charme

singulier. La ville était à nos pieds et paraissait affaissée dans la campagne comme des nids d'alouette dans les sillons. Près de là, on entrevoyait une ceinture de collines couvertes de bruyère, une longue ligne de sapins coupée par des lacs; les rayons du soleil couchant scintillaient à travers les rameaux verts de la forêt, mais le ciel était encore chargé de nuages, et il y avait sur toute cette nature une sorte de voile mystérieux. Tout, autour de nous, était déjà assoupi; tout était plongé dans un silence qui nous saisissait malgré nous. L'oiseau dormait sous le feuillage; les fleurs dormaient dans la prairie, et l'eau limpide des lacs s'endormait sous les rayons de pourpre du soleil, comme une jeune fille sous le baiser du soir de celui qu'elle aime. Cependant on sentait que sur cette terre paisible, sous ces ombres mélancoliques, il y avait encore du mouvement, de la vie; il y avait encore de la sève dans les plantes et des parfums dans l'air. C'était la poésie du Nord, la poésie triste et rêveuse, qui se recueille en elle-même, et soupire en silence ses élégies d'amour et ses hymnes religieux.

Je quittai Tegner à regret. Le cœur éprouve un singulier sentiment de tristesse quand on s'éloigne de l'homme que l'on a connu en pays étranger; car, lorsqu'on va poursuivre sa route dans

une autre contrée, qui sait si jamais on pourra renouer le lien qu'on venait de former, entendre la voix qui vibrait harmonieusement au fond de notre âme, et contempler la figure qu'on aimait? Lui aussi semblait ému de cette séparation, et il me dit avec un accent de douceur et de mélancolie que je n'ai pas oublié : « Revenez bientôt, et restez longtemps. »

Tegner est l'un des écrivains les plus populaires du Nord. Il n'y a, j'ose le dire, pas une famille suédoise qui ne possède ses œuvres, et pas une jeune fille qui ne puisse réciter d'un bout à l'autre les plus beaux passages de ses poëmes. Le musicien, le peintre, le sculpteur, se sont emparés de ses vers; et quand on entre dans un salon, on aperçoit sur le piano une romance de Tegner, et sur la muraille des gravures ou des tableaux représentant les plus jolies scènes d'*Axel* ou de la *Saga de Frithiof*. Les gens du peuple eux-mêmes partagent cet enthousiasme; ils connaissent les vers de Tegner, et les lisent le dimanche. J'ai vu, à Upsal, une pauvre femme apporter sur le comptoir d'un libraire deux shellings, et prendre en échange une feuille de papier gris, grossièrement imprimée. C'était un des chants de la *Saga de Frithiof*.

Cet homme, qui a acquis un si grand renom

dans son pays, cet homme, qui ne peut aller d'une ville à l'autre sans trouver, comme un roi, des gens empressés qui l'attendent sur le chemin, et des couronnes de fleurs dans la maison où il s'arrête; cet homme qui a fait en littérature un miracle unique, celui d'être aimé sans envie, d'être loué sans critique, n'est pourtant pas un grand poëte, dans le sens que nous attribuons à ce mot: il lui manque deux qualités essentielles, la force et l'invention. Tegner n'a jamais rien inventé. Son *Axel* est une fable invraisemblable et en même temps vulgaire, et sa *Saga de Frithiof*, est la reproduction exacte de la saga islandaise. Tegner n'est pas un de ces hommes qui, d'une main vigoureuse, soulèvent les blocs de marbre pour construire leur monument. Il n'est pas de cette haute famille de poëtes à laquelle appartiennent Shakspeare et Goëthe; mais il doit être rangé au premier rang de ces hommes aimés, qui cherchent la poésie dans les émotions de leur cœur plutôt que dans les efforts de l'imagination, qui se créent, avec leurs croyances pieuses, avec leurs rêves d'amour, un monde idéal plein de douces harmonies, d'illusions dorées et de pensées suaves.

Tegner a un admirable talent d'expression; son style est pur, limpide, riche d'images, et habile-

ment coloré. Son vers est franc et correct, facile et sonore. Quand on lit ses poésies, on dirait que toutes ces strophes, si souples et si gracieuses ont été jetées d'un seul trait, comme un coup de pinceau, comme un accord de musique, et cependant il est évident qu'il n'en a pas écrit une seule sans l'avoir étudiée et corrigée avec soin. Quelquefois, comme l'a dit un critique suédois[1], sa poésie légère ressemble à une bulle de savon; mais c'est une bulle transparente où se reflètent l'azur du ciel et les plus purs rayons de lumière. La même harmonie de langage, la même finesse d'expression, se retrouvent dans les discours en prose qu'il a prononcés en diverses circonstances. C'est sans doute à ces qualités de style que Tegner doit une grande part de sa popularité; mais il la doit aussi à la nature de ses inspirations, aux idées dont il s'est rendu l'interprète. Dans chacune de ses œuvres, il a toujours été l'homme du Nord, l'homme de la Suède; il a chanté avec enthousiasme les montagnes vertes, les solitudes agrestes, les lacs bleus de son pays. Quand il a essayé de faire un poëme épique, il a pris son sujet dans une chronique nationale; et, quand il a dépeint ses rêveries

[1] Hammarskœld, *Svenska Vitterheten*.

mélancoliques, il a été comme l'organe fidèle d'une pensée générale, d'une disposition d'âme habituelle dans son pays. Chacun l'a écouté avec empressement, car chacun a cru retrouver, dans ce qu'il disait, une partie de ses propres émotions.

La popularité du poëte ne tient pas tant à la hauteur de son génie qu'à la direction de ses idées et à la forme dont il les revêt. Les plus grands poëtes, nous le savons tous, ne sont pas les plus populaires; c'est un fait triste à constater, car il prouve que le sentiment de notre personnalité l'emporte sur le sentiment de l'art. Mais c'est un fait vrai. C'est ainsi, par exemple, qu'en Allemagne, Bürger, avec quelques ballades, a été plus populaire, dans le sens absolu du mot, que Klopstock avec ses odes énergiques et sa *Messiade*. C'est ainsi que Schiller a encore plus de lecteurs que Goëthe. C'est ainsi qu'en Angleterre la chanson légère de Thomas Moore l'emporte encore sur la poésie profonde de Wordsworth. Avant que nous en venions à juger la poésie comme œuvre d'art, selon ses qualités essentielles, et non pas selon des prétentions étroites ou des préférences trop rigoureuses, que de progrès n'avons-nous pas à faire!

Tegner a peu écrit, et tout ce qu'il a écrit n'est

pas encore publié. Il n'existe jusqu'à présent de lui que deux volumes imprimés : *Smœrre Dikter* (petits poëmes)[1], et *Frithiofs saga*[2]. Le premier renferme les pièces lyriques écrites à différentes époques, et dispersées dans plusieurs recueils. Ce sont des poésies de circonstance, des chants patriotiques et des odes élégiaques. Les poésies de circonstance ont peu d'intérêt. L'événement qu'elles célébraient est loin de nous, et l'homme dont elles devaient illustrer la mémoire et déjà oublié. Les chants patriotiques sont écrits avec fermeté et énergie. Il y a là bien des strophes que les Suédois ne liront pas sans émotion, et qui vivront toujours parmi le peuple. Les odes élégiaques sont une expression plus fidèle et plus complète de l'individualité du poëte. C'est là qu'il épanche son âme, c'est là qu'il laisse toute sa vie intérieure se refléter comme dans un miroir. Sa poésie est souvent semblable à ces paysages du Nord, où les rayons de soleil les plus purs apparaissent à travers un rideau de feuillage sombre. Elle est grave et mélancolique, mais forte dans sa mélancolie. Quand il s'attriste, il ne perd pas toute résolution ; quand il

[1] 1 vol. in-8°, Stockholm, 1823.

[2] 1 vol. in-8°, Stockholm, 1825. La cinquième édition a paru en 1831.

pleure, il ne désespère pas. Une noble fermeté le soutient, et une pensée religieuse l'élève au-dessus des agitations du moment. Il indique à un jeune homme le chemin qu'il doit suivre dans la vie, et il lui dit : « Appuie-toi sur le bâton de l'espérance ! apprends et réfléchis ! puis lève-toi, et combats pour les hommes avec la parole, avec l'épée ! Sois méconnu, sois haï, mais presse encore les hommes sur ton cœur déchiré[1]. »

Il pense à ses inspirations de poëte, et pour avoir plus de force, il élève ses regards au ciel :

« Soleil qui as fui loin de moi, voici que tes rayons éclatent de nouveau au sommet des montagnes. Je veux t'invoquer avec les myriades d'êtres qui peuplent la nature. Écoute-moi, père de la lumière, écoute-moi, père du chant !

« Enseigne-moi à peindre pour ce monde obscur les scènes célestes ; donne-moi la langue et l'expression, afin de fixer sous une forme vivante les images fugitives qui passent devant mes yeux !

« Donne-moi la force de mépriser la présomption des sots et les injures de ce monde si docte, qui se raille des œuvres du poëte[2]. »

[1] Till en Yngling.

[2] Skaldens Morgenpsalm.

Souvent aussi une idée mystique, mais une idée charmante, apparaît dans ses poésies. C'est que notre existence n'a pas commencé avec des cris d'enfant sur cette terre; c'est que notre âme a déjà vécu ailleurs, et qu'elle aspire à retourner dans le monde d'où elle a été bannie, parmi les anges qui ont été ses frères; et quand le poëte entend le frémissement de la brise à travers le feuillage, il lui semble entendre la voix harmonieuse des êtres célestes; et quand il regarde le rayon des étoiles dans les ombres du soir, il lui semble reconnaître les sphères où il a vécu :

Sur mon chemin désert les étoiles fidèles
Projettent leurs rayons et sourient à mes yeux.
Comme l'oiseau des champs, oh ! que n'ai-je des ailes
Pour m'en aller là-haut dans ce monde joyeux ?

Sur le nuage d'or qu'on voit passer dans l'ombre,
Un ange m'apparaît avec sa harpe en main ;
Il se penche en riant sur notre terre sombre,
Son visage est si beau ! son regard est divin.

Silence ! le voilà qui prend sa harpe et chante,
Et son doux chant se mêle au murmure du vent.
Oh ! je te reconnais, musique ravissante,
Mon âme t'écouta bien des fois en rêvant.

Oui, je me le rappelle, un jour j'ai vu cet ange ;
Sur ces astres un jour ses frères m'ont parlé.

Maintenant je suis seul, une tristesse étrange
Me poursuit dans ce monde où je vis isolé.

Les chants aériens, les étoiles brillantes
Éveillent dans mon cœur un ardent souvenir.
Dans vos pieux concerts, dans vos sphères riantes,
Anges du ciel, bientôt laissez-moi revenir.

Souvent aussi Tegner a chanté l'amour. Il l'a chanté avec une ardeur de jeunesse et une sorte de passion méridionale; puis, comme si ce n'était là que l'ivresse d'un moment, il est revenu à des rêveries plus idéales, et il a dépeint l'amour plaintif, l'amour mystérieux, l'amour avec ses vagues souvenirs d'une origine céleste et ses profondes aspirations que les Allemands appellent *sehnsucht*. La pièce suivante peut donner une idée de ces rêves d'amour que le poëte a reproduits plusieurs fois sous différentes formes :

Miracle de la terre, ô merveille profonde !
Amour, astre de joie, amour, souffle divin,
Brise rafraîchissante au désert de ce monde,
Espérance des Dieux, charme du sort humain !

Cœur vital, cœur ardent au sein de la nature,
Dans l'océan le flot cherche le flot vermeil,
Et les étoiles d'or, dans l'atmosphère pure,
Tournent avec amour autour de leur soleil.

L'amour est, pour le cœur qui regarde en arrière,
Une clarté pâlie, un souvenir lointain
D'un temps de bonheur pur et d'un temps de lumière,
Que notre humanité connut à son matin.

Alors elle habitait sous un ciel sans nuage,
Elle était innocente et forte, et belle à voir,
Dansant, chantant avec le charme du jeune âge,
Et dans les bras de Dieu s'endormant chaque soir.

Alors tous ses accents étaient une prière,
Et les anges du ciel la nommaient tous leur sœur.
Hélas ! elle est tombée. Elle a, sur cette terre,
Perdu sa chasteté, son repos, sa candeur.

Mais quand l'amour paraît, elle lève la tête,
Et rêve et se souvient du bonheur d'autrefois;
Les doux chants du printemps et les vers du poëte
L'entretiennent d'amour, lui rappellent sa voix.

Et son âme s'ébranle à cette voix légère,
Comme aux accords chéris du ranz national ·
Le pauvre Suisse errant sur la terre étrangère
S'émeut, palpite et songe à son pays natal.

Toute cette poésie tendre et religieuse qui anime l'âme de Tegner se développe surtout dans deux œuvres d'une plus grande étendue, que renferme son premier recueil, et qui ont beaucoup contribué à sa réputation, *la Première Communion* (NATTWARDS BARNEN) et *Axel*. *La Première Communion*

est une idylle d'où s'exhale le parfum d'un encens religieux, une idylle où il n'y a ni bergers, ni bergères, point de ruisseau qui murmure un nom chéri, et point d'arbres ornés de chiffres d'amour. Le tableau d'une église champêtre, la piété d'un groupe d'enfants, les exhortations paternelles d'un vieux prêtre, voilà tout le poëme. M. Sainte-Beuve l'a cité avec raison en parlant de *Jocelyn*[1], car c'est un épisode solennel de la vie du prêtre, et Tegner l'a écrit après avoir reçu la consécration. Le commencement de cette idylle est une charmante description d'une fête religieuse dans un village.

« La Pentecôte, ce ravissant jour de fête, est revenue. L'église du village, avec ses murailles blanches, brille aux rayons du matin. Au sommet de la tour, orné d'un coq de métal, les douces clartés d'un soleil de printemps apparaissent comme autrefois les langues de feu des apôtres. Le ciel est bleu et clair, le mois de mai a pris sa couronne de roses et revêtu sa parure solennelle. Le vent et les ruisseaux semblent, dans leur joyeux murmure, annoncer la paix de Dieu. Les fleurs soupirent aussi avec leurs lèvres roses, et, sur les branches d'arbres flexibles, les oiseaux chantent un hymne au Très-

[1] *Revue des Deux Mondes*, 1836.

Haut. Le cimetière est nettoyé et propre. La porte par laquelle on y entre ressemble à un berceau de verdure, et sur chaque tombe, sur chaque croix de fer, on aperçoit une couronne embaumée, dernier don d'une main amie. On a même orné de fleurs le cadran solaire qui s'élève là entre les morts depuis plus de cent ans. De même que l'aïeul est l'oracle du village et de la famille, et reçoit au jour anniversaire de sa naissance l'offrande de ses enfants et de ses petits-enfants, de même le vieux cadran, le vieux prophète, avec sa muette aiguille de fer, indique sur sa table de marbre le cours des temps, tandis qu'une éternité silencieuse repose à ses pieds. Au dedans, l'église est ornée avec soin, car c'est le jour où les enfants, espoir de leur famille et favoris du ciel, doivent renouveler au pied de l'autel les promesses de leur baptême. Chaque coin a été visité, frotté, et on ne voit pas trace de poussière, ni sur les murailles, ni à la voûte, ni sur les bancs peints à l'huile. L'église est comme un parterre de fleurs. Des touffes de feuillage ornent les piliers, des buissons de verdure apparaissent de toutes parts, et la chaire de chêne a reverdi, comme autrefois la verge d'Aaron. La Bible repose sur une couche de feuilles, et le pigeon aux ailes d'argent porte un collier d'anémones. Mais

dans le chœur, autour de l'autel érigé par Horberg, s'étend une longue guirlande. Les blondes têtes des anges se montrent à travers ce toit de verdure comme le soleil à travers les nuages. »

Au son des cloches, les enfants arrivent deux à deux dans l'église et se rangent le long de la nef. Le chant des psaumes retentit sous les voûtes du temple; un sentiment pieux pénètre dans le cœur de tous les assistants. Puis le pasteur monte en chaire, il s'adresse à sa communauté, et il lui parle avec douceur, avec onction. Il lui parle des vertus qui doivent nous soutenir dans ce monde et du repos qui nous attend dans l'autre; il lui parle de la force que donne la foi, des joies de l'amour et de l'espérance. Quand il voit les auditeurs émus et pénétrés de cet enseignement du christianisme, il étend les mains sur eux, les bénit, et leur donne le sacrement qu'ils ont demandé. Tout ce sermon du prêtre est charmant, et cette idylle de Tegner est l'une des plus belles productions poétiques que la littérature du Nord ait vu apparaître dans ces derniers temps.

*Axel* est un de ces romans chevaleresques et aventureux tels qu'on en a fait beaucoup à la fin du moyen âge. Le fond du poëme n'est rien. Tegner n'a pas eu sans doute grande peine à com-

poser cette fable d'amour; mais chacun des détails dans lesquels il est entré est d'une grâce parfaite. Chacune de ses descriptions est comme une de ces jolies vignettes qu'un maître habile a dessinées avec art et coloriées avec soin, et toute cette composition est un exemple remarquable du charme que le poëte peut donner à une œuvre d'une portée ordinaire par l'élégance de la forme et le choix de l'expression. Les compatriotes de Tegner aiment beaucoup ce roman d'*Axel;* il a d'ailleurs pour eux un intérêt national. Il appartient à l'histoire de Charles XII. L'introduction du poëme est un hommage rendu à la mémoire de ce soldat intrépide, qui apparaît toujours aux yeux des paysans suédois avec une stature de géant et une auréole de gloire.

« J'aime les anciens jours, les anciens jours de Charles XII, car ils étaient joyeux comme la paix du cœur et forts comme la victoire. Dans nos contrées du Nord, un reflet de cette époque apparaît encore à la surface du ciel, et de grandes et majestueuses figures, portant un ceinturon jaune et un habit bleu, montent et descendent dans le crépuscule du soir. Je vous regarde avec respect, héros d'un monde meilleur, avec vos longues épées et vos armures de combat.

« Dans ma jeunesse, j'ai connu un homme du temps de Charles. Il était resté sur la terre comme un signe de victoire au milieu des ruines. Sa tête centenaire était blanche comme l'argent, et les rides de son front ressemblaient aux runes creusées sur un tombeau. Il était pauvre; mais, habitué au besoin, il s'en souciait peu. Il vivait comme autrefois quand il était au camp, et demeurait dans une cabane obscure au milieu des bois. Mais il avait deux objets précieux, plus précieux pour lui que le monde entier. C'était sa Bible, et puis sa vieille épée sur laquelle était inscrit le nom de Charles XII. Les exploits du grand roi, qui ont été si souvent décrits (car cet aigle de Suède a pris un large essor), vivaient dans la mémoire du vieillard comme les urnes des combattants dans la colline sépulcrale couverte de gazon. Oh! quand il parlait des dangers du roi et de ses compagnons, comme son regard brillait, et comme sa tête se relevait avec fierté! chacune de ses paroles retentissait alors mâle et forte comme le son de l'épée. Souvent je l'ai vu assis très tard dans la nuit, parlant des jours passés, et, chaque fois qu'il prononçait le nom de Charles, il ôtait son chapeau. Je restais, avec une sorte de ravissement, à ses genoux (car je n'allais pas plus haut), et, dès ces

heures d'enfance, j'ai gardé toutes ces images d'une race de héros ; dès ces heures d'enfance, plus d'une tradition obscure repose dans ma mémoire comme un lis dont le germe dort sous la neige de l'hiver. »

Charles est à Bender. Il doit écrire à son conseil d'État à Stockholm, et il choisit Axel pour porter la lettre. « C'était un homme doué de ces belles formes que le Nord produit parfois, frais comme une rose, mais élancé et droit comme un sapin de Suède. Son front était pur et ouvert comme un ciel dégagé de nuages, et tous ses traits portaient l'empreinte d'un cœur honnête et d'un esprit curieux. A voir ses yeux limpides, on sentait qu'ils étaient faits pour s'élever avec espoir et confiance vers le créateur de la lumière, et s'abaisser sans crainte vers l'ange des ténèbres. Il avait pris place parmi les compagnons du roi, parmi ses frères en valeur et en vertus. Ils n'étaient que sept comme les étoiles du char céleste, ou tout au plus neuf comme les filles de Mémoire. Leur choix était sévère. Il fallait, pour entrer parmi eux, subir l'épreuve du fer et du feu. C'était une race de Viking chrétiens assez semblable à celle qui s'élançait jadis sur les vagues de l'Océan. Ils ne dormaient jamais dans un lit ; ils étendaient leur manteau sur la terre, et, au milieu des orages et

des glaces du Nord, ils reposaient là comme sur une couche de fleurs. De leur main vigoureuse, ils pouvaient ployer un fer de cheval. Jamais on ne les vit s'asseoir autour de la flamme du foyer. Ils se réchauffaient avec les balles ardentes et rouges comme les étoiles qui, dans les soirs d'hiver, ressemblent à des taches de sang. Pour qu'un d'entre eux cédât, il fallait qu'il fût attaqué par sept hommes à la fois; encore devait-il se retirer en luttant toujours, car il ne lui était pas permis de tourner le dos. C'était là une de leurs lois; mais il y en avait une autre plus difficile à suivre : c'est que nul d'entre eux ne pouvait parler d'amour à une jeune fille, avant que Charles ne se fût choisi une fiancée. Nul d'entre eux ne devait savoir comment l'azur se reflète dans deux yeux bleus, comment deux lèvres roses sourient, comment un sein de vierge palpite, car ils étaient tous fiancés à leur épée.»

Axel part avec joie, fier de remplir la mission qui lui était confiée, de braver les périls pour montrer son zèle à son roi. Le long de la route, il est attaqué par un détachement d'ennemis; il s'appuie contre un arbre et combat jusqu'à la dernière extrémité. Mais il est seul, et ses adversaires sont en trop grand nombre. Après une lutte héroïque, il

tombe couvert de blessures, baigné dans son sang. Une jeune fille, qui courait à la chasse sur un cheval fougueux, l'aperçoit, trouve en lui un reste de vie et le fait porter dans sa demeure. Là, elle panse elle-même ses blessures, là elle interroge ses besoins et ses souffrances, elle le veille et le guérit. Quand Axel commence à recouvrer l'usage de ses sens, le premier objet qu'il aperçoit, c'est cette jeune fille penchée sur lui avec un regard d'amour et de compassion. « Ce n'était pas une de ces beautés d'idylle qui s'en vont éternellement dans les bois soupirer et contrefaire la douleur; ce n'était pas une de ces beautés avec des cheveux blonds comme le soleil, des joues comme la violette, et des yeux comme le *Vergissmeinnicht*. C'était une fille de l'Orient. Ses cheveux noirs ressemblaient au voile de la nuit entourant un jardin de roses. La gaieté, la noblesse du cœur, brillaient sur son front, comme jadis le signe de la victoire sur le bouclier des Valkyries; son teint était frais comme l'aurore avec ses rayons de lumière. Légère comme une Oréade, elle avait la démarche gracieuse et dansante. On voyait, comme les vagues, se balancer son sein plein de jeunesse et de santé, corps de lis et de roses, âme de feu, ciel d'été, ciel d'Orient inondé du parfum des fleurs.

et des rayons de soleil. Une lumière divine et un feu ardent luttaient dans ses yeux noirs. Quelquefois elle avait le regard orgueilleux de l'aigle de Jupiter planant dans les airs, et puis le regard de la colombe attelée au char d'Aphrodite. »

Peu à peu les forces d'Axel se rétablissent. Il sort appuyé sur le bras de sa bienfaitrice. Il erre avec elle le matin dans la forêt, le soir sur la colline. Tous deux sentent qu'ils s'aiment avant de se l'être dit; mais bientôt le mot solennel s'échappe de leurs cœurs, leurs regards se rencontrent, leurs lèvres se touchent, et désormais ils savent qu'ils s'aimeront toujours. Axel se souvient qu'il a une mission à remplir, qu'il est lié par un serment. Il veut s'acquitter de son devoir, et obtenir du roi la permission d'épouser la jeune fille. Il part. Il arrive en Suède, et, pendant ce temps, Marie reste seule, livrée aux regrets de son amour, aux vagues agitations que lui donne l'incertitude de son sort. Le départ subit d'Axel, le serment mystérieux dont il a parlé, jettent dans son âme un doute horrible. Peut-être Axel en aime-t-il une autre! peut-être est-il allé la revoir! Du moment où cette fatale pensée s'empare d'elle, c'en est fait de sa foi de jeune fille, c'en est fait de son repos. Elle ne peut attendre le temps où Axel a promis

de revenir. Elle veut partir aussi, elle veut s'assurer elle-même qu'elle n'est pas trompée. Elle prend un vêtement de soldat, se mêle aux cohortes russes qui vont tenter une expédition dans le royaume de Charles XII, et arrive sur la terre de Suède. Là, un combat s'engage. Axel est à la tête d'une troupe de vieillards, d'enfants, qui ont pris les armes en toute hâte pour repousser l'invasion. Il s'élance au milieu des rangs ennemis, et jonche la terre de morts et de blessés. Les Rüsses se retirent en désordre. La nuit, Axel passe sur le champ de bataille, il entend une voix plaintive qui l'appelle : c'est Marie qui expire.

Il enterre le corps de sa bien-aimée, puis le désespoir le saisit. Il erre autour de ce tombeau qu'il a lui-même creusé, et les champs où il s'égare entendent nuit et jour ses plaintes. Nulle main humaine ne pouvait lui donner la force de supporter son infortune. « Un jour on le trouvà assis sur le rivage, les mains jointes comme s'il venait de prier. Des larmes cristallisées par le vent du matin brillaient sur sa joue, et son regard éteint semblait encore chercher le tombeau de celle qu'il avait aimée. »

Le chef-d'œuvre de Tegner est sa *Frithiofs saga*. Dans aucun de ses poëmes, il n'a mis plus

de sève, plus de fraîcheur d'idées, plus d'images vraies et gracieuses. Dans aucun de ses poëmes, son style n'a été plus flexible et plus harmonieux. C'est un vrai charme que de voir cette belle langue suédoise, cette langue mâle et sonore, assouplie à la volonté d'un vrai poëte. Quand une fois il commence un de ses chants, on dirait qu'il tient entre les mains la harpe de chêne des anciens scaldes, et cette langue qu'il maîtrise, qu'il tourne à son gré, résonne sous sa main nerveuse comme une corde d'airain, ou soupire comme une voix de jeune fille.

Le poëme se compose d'une série de chants lyriques de différentes mesures, qui se tiennent l'un à l'autre, comme les anneaux d'une même chaîne, et forment un cycle épique. C'est une des chroniques les plus romanesques et les plus touchantes qui nous aient été conservées dans les traditions du Nord. C'est, on peut le dire, un tableau du Nord entier, avec sa vie de pirate, ses assemblées populaires et son culte païen. Tegner a composé cet ouvrage d'après la saga islandaise. Mais avec quelle élévation de talent il a développé le thème qu'il s'était choisi! avec quelle grâce il a jeté sur ce canevas brut ses arabesques d'artiste, ses fleurs de poésie! J'ai analysé dans une autre occasion la

saga islandaise [1]; qu'on me permette d'analyser aussi l'œuvre de Tegner.

Deux enfants sont élevés ensemble chez un de ces vieillards sages comme on en cite souvent dans les traditions scandinaves. L'un est Ingeborg, la fille du roi Bele; l'autre est Frithiof, le fils unique du riche paysan Thorsten. Ingeborg est une vraie fleur du Nord, blonde et pâle, douce et résignée, pareille à un de ces lis qui ouvrent leur calice à tous les rayons du soleil, et se courbent sous tous les vents. Frithiof est la plante vigoureuse qui doit grandir comme un chêne et braver la tempête. Tout jeune, il guide déjà sa barque à travers les fleuves écumants, il s'élance au-dessus des rochers pour atteindre le nid de l'aigle ou du vautour. Tout jeune, il aime Ingeborg. Il la conduit à travers les bois et les montagnes, il la porte sur ses épaules au-delà des torrents, il la protége comme un frère, et Ingeborg s'abandonne à lui avec amour et confiance.

Le roi Bele meurt et partage son royaume entre ses deux fils, en leur recommandant d'aimer Frithiof. Thorsten meurt en même temps que le vieux roi, dont il a été l'ami fidèle, le compagnon

[1] *Lettres sur l'Islande.*

d'armes. Frithiof hérite de tous ses biens. Il demande à épouser Ingeborg; mais les deux jeunes rois, Helge et Halfdan, lui répondent avec dérision qu'ils ne donneront pas leur sœur à un fils de paysan, et Frithiof se retire dans sa demeure, bien résolu de rompre à tout jamais avec eux. Quelque temps après, Helge et Halfdan sont attaqués par un ennemi redoutable. Ils implorent le secours de Frithiof, mais il le leur refuse. Les deux frères se mettent en marche avec leur armée. Frithiof reste seul, et la nuit, quand tout dort, il se jette dans son bateau, traverse l'onde qui le sépare de celle à laquelle il pense sans cesse, entre dans le temple de Balder, et y trouve Ingeborg. Là, il l'enlace dans ses bras, il lui jure un amour éternel. Ingeborg a peur; elle a peur de profaner le sanctuaire du dieu, où elle a reçu son amant. Mais Frithiof combat toutes ses craintes, étouffe tous ses scrupules, et cueille sur ses lèvres vierges le baiser de l'amour. Quand les deux rois reviennent de leur expédition, ils accusent Frithiof d'avoir pénétré la nuit dans l'enceinte religieuse, d'avoir souillé la demeure des dieux. Un cri de réprobation s'élève contre lui. La loi de Bele le condamne; il doit payer de sa vie le crime qu'il a commis. Mais son nom, sa valeur, et l'amour que le

peuple lui porte, le sauvent. Halfdan le condamne à s'en aller chez un jarl lointain recouvrer un tribut qui n'a pas été payé depuis longtemps.

Frithiof part, emportant avec lui les serments d'Ingeborg et l'espoir de revenir bientôt vivre auprès d'elle. Après une tempête violente contre laquelle il lutte avec énergie, il aborde sur le rivage habité par Angantyr. Un de ces *bravi* scandinaves, dont le métier était de se battre en toute occasion pour le prince auquel ils s'étaient dévoués, un *Berserkir*, renommé pour sa force et sa valeur, s'avance à la rencontre du voyageur et lui propose un duel. Frithiof, harassé de fatigue, couvert encore de l'écume des flots qu'il vient de traverser, accepte le combat. Il désarme son adversaire, et tous deux se prennent corps à corps. Le Berserkir tombe, et sa vie appartient à Frithiof. « Oui, ma vie t'appartient, dit le farouche guerrier, et je ne veux pas que tu me fasses grâce. Va chercher ton épée, je t'attends ici pour recevoir le coup mortel. » Frithiof revient avec son épée, et trouve le Berserkir immobile à la même place et prêt à courber la tête sous son glaive. Cette fermeté l'ébranle. Il tend la main à son rival malheureux, le relève, et tous deux se présentent chez le jarl.

Angantyr reçoit Frithiof, non comme un en-

nemi audacieux qui vient chercher une contribution arriérée, mais comme un ami. Il le fait asseoir à sa table, il lui fait présenter la coupe de *miœd*, il veut le retenir près de lui et lui donner sa fille en mariage. Mais Frithiof a promis de rester fidèle à Ingeborg, et il ne manquera pas à son serment. Quand le printemps revient, il équipe un navire, prend le tribut que le jarl lui paie noblement, et vogue vers sa terre natale.

Cependant Helge et Halfdan, pour faire leur paix avec le roi Ring, ont promis de lui donner leur sœur en mariage, et la jeune fille, qui se souvient de Frithiof, qui l'aime toujours, obéit à l'implacable volonté de ses frères. Quand le jeune guerrier arrive dans sa patrie, il apprend que Ingeborg est loin. Alors sa fureur ne connaît plus de bornes. Il s'élance au-devant de Helge, lui jette au visage le tribut qu'il a rapporté, le renverse par terre, brûle le temple de Balder, et s'embarque de nouveau. Cette fois, il est proscrit par toutes les lois du pays. Cette fois, il dit un adieu de douleur à son pays natal, aux lieux où il a vécu, où il a aimé. Il s'élance sur le vaste Océan; il commence sa vie errante, sa vie de vikingr, tantôt luttant avec audace contre les autres vikingr qu'il rencontre sur les vagues, et tantôt descendant sur les

côtes pour combattre toute une tribu et ravager toute une contrée.

De longs mois se passent dans cette vie d'orages et de périls. Il aborde sur le sol de la Grèce, sur cette terre bénie dont son père l'a souvent entretenu comme d'une contrée fabuleuse, où le ciel est toujours bleu, où l'air est embaumé par le parfum des fruits vermeils et des oranges d'or. Là, le souvenir de son amour le saisit tout à coup, et lui jette dans l'âme une amère tristesse. Il ne se sent plus nulle envie d'essayer la force de son bras et le poids de son glaive. Il veut revoir encore une fois son Ingeborg; il veut la revoir et lui dire un dernier adieu.

Un jour que le roi Ring était assis dans sa salle de banquet avec la fille de Bele, lui vieux, semblable, dit le poëte, au froid automne, elle toute jeune, rose et fraîche comme le printemps, on voit entrer un vieillard couvert d'une longue barbe et d'un manteau sale. Les jeunes gens, à la vue de cet hôte étrange, se mettent à rire. Mais lui, prenant d'une main robuste le plus téméraire d'entre eux, le renverse à ses pieds. Le roi le fait approcher et l'interroge. L'étranger refuse de dire son nom et son pays; puis tout à coup il se découvre, et à la place de ce vieillard mal vêtu qui avait fait

rire de pitié les convives du banquet, on aperçoit un grand et beau jeune homme dont les cheveux blonds tombent en longues boucles sur ses épaules, et dont le regard plein de courage frappe de respect tous ceux qui le contemplent.

Ring l'invite à rester chez lui, et Ingeborg lui offre, en tremblant, la coupe où le vin pétille. Dès le moment où il l'a vu apparaître, Ring a reconnu Frithiof, et il veut mettre son honneur et sa fermeté d'âme à l'épreuve. Un jour, il traverse avec sa jeune épouse un lac nouvellement couvert de glace. La glace se brise sous leurs pieds, et Frithiof les sauve. Un autre jour, Ring s'en va à la chasse dans une forêt profonde, et lorsque ses compagnons sont loin, il dit à Frithiof : « Je suis las, asseyons-nous au pied de cet arbre ; je veux dormir quelques instants. » Frithiof étend son manteau par terre, et le vieux roi s'endort sur les genoux du héros. Pendant cette heure de sommeil, un oiseau noir perché sur une branche dit à Frithiof : « Qu'attends-tu? l'époux d'Ingeborg est en ton pouvoir ; personne ne te voit. Il t'a ravi ta bien-aimée, ton espoir, ton bonheur. Ne peux-tu reconquérir ce qui t'appartient? » Mais un autre oiseau lui crie : « Souviens-toi de ton honneur. Cet homme t'a reçu comme un frère. Il a con-

fiance en toi. Ne souille pas ton nom par une lâcheté. » Frithiof, en proie à ces deux pensées qui flottent dans son esprit, tire son épée et la jette loin de lui. L'oiseau noir s'enfuit en poussant un cri sinistre; l'oiseau blanc prend son essor vers le ciel. Ring se lève. « Je n'ai pas dormi, dit-il; j'ai vu tout ce qui se passait en toi. Je t'ai reconnu, Frithiof, le jour même où tu entras dans ma demeure, et j'ai voulu voir jusqu'où allait ta noblesse de caractère, ton courage de héros. Dès ce moment, je t'adopte pour mon fils : tu règneras après moi. »

Quelque temps se passe. Ring, se sentant près de mourir, appelle Frithiof, et lui lègue Ingeborg et son royaume. Mais le vieux roi laisse un fils en bas âge; Frithiof ne veut pas lui ravir ses droits. Il le fait reconnaître pour souverain, et n'accepte que le titre de régent. Il retourne dans son pays. Un de ses ennemis est mort; il se réconcilie avec l'autre. Il reparaît avec l'expression du repentir dans le temple de Balder, qui a été rebâti. Il obtient son pardon des vieillards, son pardon des prêtres et épouse Ingeborg. Ainsi se termine ce poëme remarquable, dont une analyse ne peut donner qu'une bien faible idée, et qu'il faudrait lire

dans l'original pour en comprendre la saveur et charme exquis[1].

La biographie de Tegner n'est pas longue à faire. Sa vie n'est pas féconde en évenements. C'est une de ces heureuses vies qui se sont écoulées entre l'étude et la poésie, dans l'exercice d'un devoir et le laisser-aller d'un rêve. Elles ressemblent à ces rivières soumises à la main de l'homme, qui tantôt sont retenues par une écluse et tantôt courent en toute liberté à travers champs. Sans doute il y a eu là des coups de vent, des orages. Plus d'une fois ces vagues ont été noircies par la tempête; plus d'une fleur s'est flétrie sur ces bords. Mais le nuage s'en est allé, le ciel est redevenu bleu, et la rivière a repris son cours paisible.

Esaïe Tegner est né le 13 novembre 1782, dan- la province de Vermeland. Son père était pasteur à Millesvik. En 1799, Tegner entra à l'université de Lund. C'est là qu'il étudie, c'est là qu'il prend ses grades et qu'il devient successivement adjoint

1 La *Frithiofs saga* a été traduite trois fois en allemand. Elle a été traduite en anglais avec beaucoup de talent par mistress Garnet. Un de nos amis doit en publier prochainement une traduction française.

à la bibliothèque, maître en philosophie faisant des cours sur l'esthétique, secrétaire de la faculté de philosophie, professeur-adjoint, et, en 1810, professeur ordinaire. Il enseignait la littérature grecque et se faisait remarquer par la justesse de ses aperçus et la grâce de sa diction. En 1812, il obtint une prébende, en vertu de cette loi universitaire qui accorde des presbytères aux professeurs de Lund et d'Upsal. Il se fit consacrer prêtre; il reçut le diplôme de docteur en théologie, et, en 1824, il fut nommé évêque à Vexiœ. Maintenant, ses devoirs de prélat absorbent toutes ses pensées. On le prie depuis longtemps de continuer la publication de ses œuvres, qu'il a commencée en 1828, et il n'a pas encore pu s'y décider. Au lieu d'écrire des vers, il écrit des homélies; au lieu de faire imprimer ses poésies inédites, il visite les écoles de son diocèse. Il est fier et heureux de sa mission de prêtre, comme il l'était autrefois de ses lauriers académiques. Je lui demandai si, depuis qu'il était évêque, il n'avait rien composé. « Non, me dit-il avec un sourire de satisfaction, mais j'ai consacré vingt églises et prononcé vingt discours devant des assemblées de paysans. »

Heureux celui qui, après avoir dévoué sa vie de jeune homme aux rêves d'or de la poésie, peut reposer ainsi sa vieillesse dans l'enceinte du temple, dans les joies de la religion !

---

## VI.

# GEIJER. RUNEBERG. WALLIN.

Geiier[1], l'un des chefs de l'école *gothique*, l'un des fondateurs de l'*Iduna*[2], n'a écrit qu'un petit nombre de poésies. Mais la plupart sont excellentes. L'étude l'avait conduit vers l'histoire du passé; l'étude lui avait ouvert le sanctuaire des vieilles traditions. Il y trouva la harpe délaissée des scaldes, il la prit d'une main énergique et en fit vibrer comme autrefois les cordes sonores. Quelques-unes de ses odes sont l'expression la plus vraie de tout ce qu'on raconte de ces anciens chants que les soldats scandinaves écoutaient en brandissant leur glaive et que les rois se faisaient redire sous leur tente après un jour de bataille. Jamais l'hymne

[1] Né en Wermlande, le 12 janvier 1783. Étudiant à Upsal. Voyage en 1809 et 1810. Professeur d'histoire à l'université d'Upsal en 1827.

[2] *Journal de critique et de littérature.*

de combat des pirates du Nord n'a dû être plus énergique, ni le Drottquædi des jarl plus solennel. Trois de ces odes représentent trois races d'hommes illustres jadis, éteintes aujourd'hui. Le tableau de l'ancienne Scandinavie est là tout entier. Le souffle vivifiant de la tradition anime ces statues grandioses, taillées avec un ciseau de fer dans des blocs de chêne. C'est d'abord le Viking, pauvre jeune berger qui, en menant paître ses chèvres sur la montagne, contemple avec un regard d'envie le golfe où aborde le navire étranger et croit entendre le vent qui le défie, la vague qui l'appelle, puis un jour s'élance sur la barque aventureuse et s'égare dans l'espace. C'est le paysan libre : l'*Odalbond* qui vit avec orgueil sous un toit de gazon, cultive la terre que lui ont léguée ses ancêtres, harangue ses concitoyens dans les assemblées du Thing, et, sûr de sa force, appuyé sur son droit, ne redoute ni le guerrier farouche qui est son frère, ni le roi qu'il a lui-même élu. Puis c'est le dernier scalde, le dernier débris d'une ère qui s'éteint, d'une religion qui s'en va ; le scalde dont le cœur n'a pu remplacer les traditions chères à sa jeunesse par des traditions récentes, dont la voix inflexible n'a pu célébrer une croyance qu'il ne partage pas ; le scalde païen qui apparaît

au milieu des hommes nouvellement baptisés comme une majestueuse image des temps passés au milieu d'une époque naissante ; qui boit comme jadis la grande coupe de miœd, et tire un dernier son de sa harpe guerrière et meurt en murmurant sur ses cordes qui se brisent le nom de Thor, le nom d'Odin.

J'ai entendu chanter ces odes dans la maison du poëte, et l'esprit ému, l'oreille attentive en écoutant ces mâles modulations, il me semblait écouter un concert des anciens jours. Geijer a lui-même composé la musique de ses vers. Les deux expressions de l'art ont été réunies dans son œuvre. Il a trouvé en même temps la pensée et le rhythme, l'hymne et la mélodie.

Ces poésies sont connues et chéries de toute la Suède. Elles ont ici le même caractère de popularité que les ballades nationales d'Uhland en Allemagne. Elles ont été inspirées par le même patriotisme, mais elles sont plus énergiques encore et plus imposantes. Pour en donner une idée moins inexacte, je citerai l'ode du Viking.

«J'avais quinze ans. La cabane que j'habitais avec ma mère me parut étroite. Je gardais mes chèvres tout le jour. Le temps me parut long. Mon esprit changea et mes idées aussi. Je rêvais, je pensais à

je ne sais quoi. Mais je n'étais plus, comme autrefois, joyeux dans la forêt.

« Je m'élançais avec impétuosité au sommet des montagnes. Je regardais vers le vaste océan, et il me semblait entendre les vagues chanter un chant si doux! Les vagues qui se précipitent dans la mer écumante viennent d'une terre lointaine. Aucune chaîne ne les retient. Elles ne connaissent aucun lien.

« Un matin, debout sur la rive, j'aperçus un vaisseau. Il s'élança dans la baie comme une flèche. Mon âme tressaillit. Ma pensée s'enflamma. Je savais d'où venait ma fatigue. Je quittai ma mère et mes chèvres, et le Viking m'emporta sur un vaisseau à travers l'océan.

« Le vent soufflait avec force dans les voiles, et nous fuyions sur le dos des vagues. La pointe des montagnes s'efface dans une teinte bleuâtre; moi, je me sens le cœur si joyeux, si ferme! Je porte dans ma main l'épée rouillée de mon père, et je jure de conquérir un royaume sur la mer.

« A seize ans, je tuai le Viking, qui m'appelait homme imberbe et sans force. Je devins roi de la mer. Je m'élançai sur les vagues au milieu des combats sanglants. Je descendis à terre. Je pris des forteresses, des châteaux; et mes compagnons

et moi, nous tirâmes les dépouilles au sort. »

« Dans notre corne, nous buvions le *miœd*[1] à longs traits sur les flots orageux. Du sein des vagues, nous régnions sur chaque côte. Je me choisis une jeune fille dans le pays de Galles. Elle pleura trois jours; puis elle se consola, et notre mariage fut célébré joyeusement sur la mer.

« Une fois aussi j'eus des terres, des bourgades. Je vidai ma coupe sous leur toit enfumé. Je gouvernai les riches et le peuple. Je dormis sous un verrou entre des murailles. C'était pendant l'hiver. Le temps me parut long, et, quoique je fusse roi, la terre me semblait étroite quand je songeais à l'océan.

« Je ne faisais rien. Mais si l'on me parlait d'un homme sans appui, jusqu'à ce que je l'eusse secouru, je n'avais plus de repos. Il fallait que je fusse comme un rempart autour de la demeure du paysan, comme une serrure sur le sac du mendiant. J'étais las des amendes, des vols et des meurtres, et je me disais : Que ne suis-je loin d'ici, sur mer!

« Ainsi je disais, et le long hiver passa. L'anémone reparut sur le rivage. Les vagues chantèrent leur

[1] Boisson scandinave, hydromel.

chant de joie, et ce chant disait : A la mer! à la mer! La brise du printemps souffla sur la colline, dans la vallée, et les torrents affranchis se précipitèrent dans l'océan.

« Alors je repris mon existence d'autrefois. Je me laissai entraîner par le bruit des vagues. Je dispersai mon or dans les villes, sur le sol. Je jetai ma couronne par terre, et, pauvre comme auparavant, avec mon navire et mon épée, je m'en allai au-devant d'un but inconnu.

« Libres comme le vent, nous courions au loin avec joie sur les flots écumeux. En abordant aux côtes étrangères, nous trouvions des hommes qui vivaient et mouraient à la même place, uniquement préoccupés du soin de s'établir dans une demeure. De tels soucis n'atteignent point le Viking sur mer.

« Au milieu des combattants, j'allai de nouveau épier l'approche du navire dans un azur lointain. Si c'était un vaisseau de Viking, le sang devait couler; si c'était un vaisseau de marchand, il pouvait s'éloigner. Mais la victoire sanglante est digne du brave, et pour le Viking, les liens de l'amitié se nouent avec l'épée.

« Si, dans le jour, je restais debout sur mon vaisseau, tout mon avenir, tout le temps que je devais

passer sur les vagues orageuses me semblait aussi calme que le cygne sur un lac limpide. Tout ce que je rencontrais sur ma route était à moi, et mon espoir était libre comme l'espace sans bornes.

« Mais si c'était la nuit, au milieu du murmure des vagues solitaires, j'entendais les Nornes[1] tourner leurs fuseaux dans l'orage, au bord de l'abîme. Capricieuse comme les vagues est la destinée des hommes. Le mieux est de se tenir préparé à celle que la mer nous garde.

« J'ai vingt ans. La mort viendra bientôt. La mer a soif de mon sang. Elle le connaît; elle l'a bu tout chaud à la suite des combats. Bientôt ce cœur ardent, qui bat encore si vite, dormira dans le froid tombeau des vagues.

« Pourtant je ne regrette pas d'avoir si peu vécu. Ma vie fut courte, mais bien remplie. On n'arrive pas par un seul chemin à la salle des dieux, et le meilleur est d'y arriver promptement. La mer chante mon chant de mort. J'ai vécu sur les ondes; je serai enseveli dans les ondes.

« Ainsi jeté par un naufrage sur l'écueil isolé, le Viking chantait au sein des flots orageux. La mer

[1] Les Parques du Nord. Elles étaient trois sœurs assises auprès du chêne Yggdrasil, l'arbre du temps.

l'entraîne dans ses abîmes; les vagues reprennent leur murmure accoutumé; le vent change sa course capricieuse. Mais la mémoire du brave est restée. »

Geiier a écrit aussi, avec un sentiment religieux, profond, avec une simplicité de style remarquable, plusieurs psaumes et quelques élégies. Puis il s'est arrêté là et il est retourné à l'histoire qui lui avait donné ses plus belles inspirations, à l'histoire qui fut sa première poésie et qui est devenue sa constante étude.

Ce que Geiier avait fait pour la poésie lyrique, Ling[1] essaya de le faire pour la poésie dramatique. Il composa des drames d'après les anciennes traditions. Il a fait revivre des personnages dont on laissait le nom dormir dans les archives de l'histoire, et des récits de guerre et d'amour auxquels on ne songeait plus. Toutes ces compositions accusent une étude patiente et une connaissance approfondie des mœurs, de la mythologie et du caractère des anciens Scandinaves. Mais elles manquent d'art dans la forme et de clarté dans l'exposition. C'est un tissu épais où les couleurs s'effacent dans les nuances; c'est une espèce de

[1] Né en Smalande en 1776. Maître d'armes à Lund, aujourd'hui professeur de gymnastique à Stockholm.

kaléidoscope où l'œil est ébloui de voir passer une foule d'objets et de rayons de toute sorte sans pouvoir en saisir aucun ; et quand on lit ces drames traversés par tant de personnages, coupés par tant de scènes, surchargés de tant de faits, l'esprit le plus intrépidement romantique est en droit de régler la règle classique des trois unités.

Une des œuvres principales de Ling est un long poëme intitulé Gylfe. C'est l'histoire moderne de Suède, revêtue d'un masque mythologique; le peuple suédois représenté par Gylfe ; le malheur par Lokke; les péripéties d'une longue révolution par les combats des dieux et des héros. On a pu prendre goût parfois à ces travestissements poétiques qui donnent à un fait récent la couleur d'un mythe ancien, mais un travestissement qui entraîne à sa suite quinze chants épiques, quinze mille vers monotones, est une œuvre par trop effrayante.

Ling fut, comme Geiler et Tegner, l'un des collaborateurs les plus zélés de l'Iduna.

Maintenant, l'Iduna a cessé de paraître. Le combat des classiques et des romantiques est fini. Les deux camps rivaux subsistent encore, mais on n'entend plus sonner la trompette qui appelait les champions au combat, et, si un poëte lève sa bannière comme un chef de clan, les clans ennemis

ne lui adressent plus de provocation. La guerre littéraire s'est terminée d'elle-même, sans pacte d'alliance et sans traité diplomatique. Le parti classique a compris sa faiblesse et le parti de la réforme n'a pas voulu abuser de sa force. Le caractère actuel de la littérature suédoise est complétement romantique, et l'Allemagne exerce sur la jeune école une grande influence. Parmi les écrivains qui se rattachent encore à l'époque des hostilités poétiques je dois citer Fahlcrantz [1], poëte spirituel et caustique, mais d'une causticité qui ne peut être bien comprise que dans la langue suédoise, et dans le pays même où il a puisé ces inspirations; Dahlgren [2], dont le chant léger et joyeux rappelle parfois la manière de Belmann. Parmi les écrivains de la génération présente, je citerai Boettiger, poëte tendre et mélancolique. Ses élégies ont une teinte maladive, mais elles sont gracieuses, touchantes, d'un style pur et harmonieux; Runeberg [3], qui appartient par sa naissance à la Finlande et par sa langue poétique à la Suède. On lui doit deux idylles finlandaises : *les Chasseurs d'élan*

[1] Docteur en théologie, né dans la Dalécarlie en 1790.

[2] Prêtre d'une paroisse de Stockholm, né en 1791.

[3] Professeur à Helsingfors.

*et Anna*, qui peignent d'une manière naïve et caractéristique les mœurs et l'aspect de cette contrée septentrionale. On lui doit aussi un recueil de chants élégiaques qu'on ne saurait lire sans émotion. En voici un, entre autres, qui m'a frappé par son expression de douleur et de résignation. Il a pour titre *le Chant du berceau* (*Vuggvisa*).

« Dors mon pauvre cœur, dors, oublie ce que tu as recherché, ce que tu as aimé dans le monde. Que nulle espérance ne trouble ton repos, et nul rêve ton sommeil !

« Pourquoi songes-tu encore à l'avenir? Que peux-tu en attendre? Une plante salutaire qui guérira tes blessures? Hélas! oublie encore cet espoir. Tu as cueilli les roses de la vie, et la plante qui doit te guérir fleurit dans la terre du sommeil.

« Dors comme le lis brisé par le vent d'automne. Dors comme le cerf atteint par un dard, qui saigne encore dans son repos.

« Pourquoi regretter les jours d'autrefois? Pourquoi te rappeler que tu fus heureux? Tes beaux jours sont flétris et ta joie est morte.

« Tu as eu aussi ton mois de mai. Mais il ne doit pas durer éternellement. Ne cherche pas ses doux rayons dans les ombres de l'hiver.

« Il fut un temps où le bonheur était avec toi.

La terre avait reverdi; les oiseaux chantaient, et de suaves parfums inondaient ton temple d'amour.

« Te souviens-tu des doux embrassements que tu as connus? Te souviens-tu du cœur ardent qui te cherchait, et du baiser de la jeune fille aimée?

« Alors, mes yeux lisaient dans ses yeux, et ma pensée se reflétait dans sa pensée. Alors, c'était le temps de veiller, ô mon pauvre cœur. Maintenant, il faut oublier et dormir.

« Dors donc, dors. Oublie ce que tu as recherché ce que tu as aimé dans ce monde. Que nulle espérance ne trouble ton repos et nul rêve ton sommeil!... »

M. de Beskow [1], auteur de plusieurs drames et d'un recueil de poésies lyriques, est placé sur la limite des deux écoles. Les études de sa jeunesse l'avaient rapproché de Léopold; l'étude de l'Allemagne a mêlé à ses instincts classiques une teinte de romantisme. Avec plus de variété dans l'esprit et d'étendue dans la pensée, il serait à peu près, pour la Suède, ce que Casimir Delavigne est pour nous. C'est un écrivain aimable et élégant, mais peu profond et peu entraînant.

[1] Né à Stockholm en 1796. Secrétaire et chambellan du prince royal en 1827; maréchal de la cour en 1832.

Au-dessus de ces illustrations naissantes, ou consacrées déjà par plusieurs expériences, s'élève un homme dont le nom seul inspire le respect. C'est M. Wallin, l'archevêque d'Upsal[1]. Ses hymnes religieux se chantent dans toutes les églises de Suède, et ses poésies lyriques sont de ce petit nombre d'œuvres choisies qui vivent dans tous les temps et sont admises par toutes les écoles. Son style est ferme, serré, correct, et sa pensée est tout à la fois pleine de majesté et de souplesse. Voici une de ses élégies que l'on regarde comme une des plus belles compositions poétiques de la Suède. Elle perd beaucoup à être traduite.

HEMSJUKAN (NOSTALGIE).

« Où s'en va le soupir de mon sein agité? Oh! mon cœur, où s'en va ta voix suppliante? Étranger sur le rivage désert, je sens en moi un désir, un désir si ardent! Je voudrais m'en aller au-delà des mers, dans le monde inconnu.

« J'ai marché assez longtemps par la voie de l'expérience, par la bonne et par la mauvaise. Je

[1] Né dans la Dalécarlie en 1779. Étudiant à Upsal; chapelain de Carlberg en 1809; prêtre d'une paroisse de Stockolm en 1821; évêque en 1824; archevêque en 1836.

sais comme les jours s'écoulent, pareils à des vagues qui se suivent l'une l'autre et meurent sur la grève avec un son lourd et uniforme.

« J'ai entendu le cri de la joie et le cri de la douleur avec toutes leurs vieilles accentuations que chacun connaît. Leur voix est la même. Elle n'offre que des variations arrangées par les hommes, comme un passe-temps.

« En été, la terre reprend sa parure de fiancée ; en hiver, elle se revêt d'un voile de deuil. C'est ce qu'elle a fait auparavant, c'est ce qu'elle fait encore. En automne, elle pleure ; au printemps, elle essuie ses larmes avec une joie d'enfant.

« La paix et la guerre traversent tour à tour cette terre tremblante. Les sages ont parlé en termes pompeux de liberté, de vertu et d'âge d'or. Ils ont apporté leur flambeau devant les rois qui, dans une heure de fatigue, ont signé une paix éternelle.

« Ce qu'ils ont dit autrefois, ils le disent aujourd'hui ; ce qu'ils ont juré, ils le jurent encore. Pendant ce temps, la terre continue à rouler, et l'âge d'or et la paix éternelle ne peuvent poser un pied ferme sur ce sol mouvant.

« Je vois comme les saisons se succèdent sur ce globe. Mais je ne vois rien de nouveau sous le so-

leil. Sous cent formes différentes, ce qu'on observe ici est toujours la même chose. La surface de la terre varie, mais la terre tourne comme de coutume sur son axe.

« Je sais comment les habitants de cette île du monde naissent et comment ils meurent, et comment ils s'agitent, pareils aux moucherons qui voltigent aux rayons du soleil, jusqu'à ce que la nuit mette fin à leurs alliances, à leurs combats.

« Jusqu'à présent mes années ne sont pas nombreuses. Je suis loin encore de l'âge de mes pères. Mais j'ai vu, à satiété, ce qui se passe dans le monde. Il reste tel qu'il a été. Voilà ce que l'expérience m'a démontré. Voilà ce que j'ai compris.

« A présent, je dépose mon bâton de pèlerin. Je porte mes regards vers cet océan paisible et parsemé d'étoiles. Je ne peux cesser de vous contempler, îles brillantes, mers qui gardez encore l'azur du jour, quand le jour nous a quittés.

« Oh ! laissez-moi suivre le flambeau que vous montrez à mes yeux. Rien ne m'attire plus dans ce monde que je connais. Sur ce sol orageux, je ne respire pas en liberté et je sens en moi un désir, un désir ardent. Je voudrais m'en aller au delà des mers, dans un monde inconnu. »

En énumérant ces œuvres des écrivains mo-

dernes, je ne prétends pas indiquer par là tout ce qu'il y a de poésie en Suède. Cette vieille terre scandinave est l'une des contrées les plus poétiques qui existent. Là, les œuvres de l'industrie n'ont pas encore matérialisé les rêves de la pensée. Les voix discordantes de la politique, les rumeurs du forum n'ont pas encore fait taire la lyre d'argent qui soupire le chant du passé au bord des lacs, au sein des bois. Là, chaque province a conservé fidélement ses traditions féériques ou guerrières, et chaque chalet semble encore animé par l'esprit des anciens scaldes. Mais cette poésie traditionnelle, vivant dans la mémoire du peuple, forme un cycle à part. Si le temps ne vient pas renverser d'un coup d'aile l'échafaudage de nos projets d'étude, nous essayerons de la dire un jour.

FIN.

# TABLE.

---

## Littérature Danoise.

# Littérature Suédoise.



FIN DE LA TABLE.

